









VIE

DES

GRANDS HOMMES

I

A. DUTACQ, ÉDITEUR

—

MORRIS ET COMPAGNIE, IMPRIMEURS.

VIE

DES

GRANDS HOMMES

PAR

A. DE LAMARTINE

HOMÈRE — SOCRATE — CICÉRON

ANTAR — RUSTEM



PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE LIBRAIRIE

RUE DE RICHELIEU, 92

1856

AVANT-PROPOS

I

Qu'est-ce que l'histoire? C'est le monde écrit, c'est le genre humain en relief évoqué de tous ses sépulcres, reprenant l'âme, la vie, le mouvement, la parole, devant les hommes nés et à naître, et représentant pour l'instruction, la leçon et l'exemple de l'avenir, le drame éternel de l'humanité dans ce grand cirque bordé de tombeaux, dont la poussière est la cendre même de ce que fut l'homme avant nous. L'histoire est ce spectacle des choses humaines auquel il nous est donné d'assister par la mémoire, tantôt avec admiration et applaudissement, tantôt avec horreur et frisson, selon que la vertu ou le crime, la barbarie ou la civilisation sont en scène, mais toujours avec profit pour notre propre amélioration. L'histoire, en un mot, est au peuple ce que la faculté du souvenir est aux individus, le lien

d'unité et de continuité entre notre être d'hier et notre être d'aujourd'hui, la base en nous de toute expérience, et, par l'expérience, le moyen de tout perfectionnement. Sans l'histoire donc, point de moralisation, de perfectionnement et de progrès de civilisation pour un peuple. Avec l'histoire, presque aucun besoin d'autre leçon ; elle sait tout, elle contient tout, elle dit tout, et, au lieu de le dire en paroles fugitives qui passent par l'oreille sans y rester, elle le dit en actions saisissantes et pathétiques. Elle fait de notre cœur fortement impressionné l'acteur sympathique des scènes passées ; elle s'écrit dans nos yeux avec nos larmes, dans notre cœur avec les mouvements de notre sang ; elle nous transforme par l'enthousiasme ou par la pitié qu'elle nous communique dans la personne de ces héros, de ces sages ou de ces victimes qui ne font plus qu'une même âme et une même chair avec nous ; et, comme la distance des événements nous rend plus impartiaux et que l'impartialité nous rend plus justes, nous profitons moralement bien davantage du spectacle de l'histoire que du spectacle même des choses présentes. Devant ces hommes qui ne sont plus, rien n'altère notre conscience. Il n'y a là pour nous ni intérêt personnel qui nous corrompe, ni popularité qui nous fascine, ni impopularité qui nous repousse ; nous contemplons, nous sentons

et nous jugeons avec le désintéressement et avec l'infaillibilité de notre sens moral tout entier. La conclusion intérieure de toutes nos impressions est l'horreur du mal et l'enthousiasme du bien. La vertu grandit et se fortifie dans les nations avancées en âge avec ces impressions et ces conclusions historiques, et l'on pourrait dire, sans se tromper, que le peuple qui a le plus d'histoire est par cela seul le peuple qui a le plus de vertus.

II

Tout homme, en passant sur cette terre, ne se fait-il pas éternellement en lui-même ces deux questions : « *D'où viens-je ? où suis-je ?* » Les philosophies et les religions lui répondent dans l'ordre surnaturel, sans toutefois que ces deux questions obstinées cessent de se renouveler de siècle en siècle par tout homme venant en ce monde.

Dans l'ordre de la civilisation purement humaine, l'homme se fait également ces deux questions : « *D'où viens-je ? où vais-je ?* » Le plus grand nombre n'a pas seulement le loisir d'écouter la réponse, et passe sans avoir rien su de ce mystère de son origine, de sa marche et de son but : fils de famille dont l'héritage est immortel, et qui ne connaît ni ses titres ni ses aïeux.

A ceux qui, comme nous, ont le pain gagné et le temps d'écouter la réponse, l'histoire seulement répond. Nous voulons qu'elle réponde maintenant à tous. Nous voulons que nul ne vienne en ce monde et n'en sorte sans se rendre compte de la place qu'il y occupe dans le temps, de l'origine et de la filiation de sa race, du point de départ et de la marche des idées et des choses qui forment ce qu'on appelle sa civilisation, des progrès successifs, interrompus, repris, croissants ou décroissants de cette civilisation, époque par époque, peuple par peuple, et pour ainsi dire homme par homme. Nous voulons de plus que ce tableau complet de l'humanité, dessiné à grands traits pour les yeux du peuple, au lieu d'être un tableau analytique sans vie comme toute chronologie, sans intérêt comme tout abrégé, soit vivant comme un homme et palpitant comme un drame. L'intérêt est la véritable mnémonique du cœur humain. Il ne se souvient que de ce qui le remue et de ce qui le passionne. Or, qu'est-ce qui remue et qu'est-ce qui passionne les masses dans l'histoire? Sont-ce les choses ou les hommes? Ce sont les hommes, les hommes seuls. Je vous défie de vous intéresser à une mappemonde ou de vous passionner pour une chronologie! Ces procédés abrégés et analytiques sont l'algèbre de l'histoire; l'histoire, alors, glace en éclairant. Il

faut laisser cette algèbre de la mémoire aux savants dans leur poussière de livres, qui, après avoir lu toute leur vie et entassé dans leur répertoire des millions de faits, de noms et de dates, veulent se faire la table résumée de leur science, afin de pouvoir mettre à toute heure le doigt sur le chiffre d'une année du globe ou sur le nom d'une dynastie.

Le peuple des lecteurs ne procède pas ainsi : il n'est pas érudit, il est pathétique. Il n'attache aucune importance à ces cartes des siècles, à ces ramifications confuses de l'arbre généalogique de l'espèce humaine, qui noircissent sans profit la sphère historique d'autant de lignes entrecroisées que le compas du géographe en trace et entretrace sur l'épiderme de son globe. Non, le peuple va droit à un petit nombre de faits culminants qui dominent l'histoire comme les hautes chaînes de montagnes dominent et divisent les continents; il personnifie ces faits dans sa mémoire en un petit nombre de noms d'hommes supérieurs et véritablement historiques qui ont attaché leur âme, leur vie ou leur mort à ces faits; et, si l'historien a l'art ou le don de bien entrer par la pensée dans l'esprit, dans le cœur, dans l'idée, dans la passion, dans la vie publique ou même dans la vie domestique de ces grands hommes, le peuple des lecteurs néglige avec lui tous les hommes et tous les événe-

ments secondaires, il s'identifie par la pensée, par l'admiration, par l'émotion, par les larmes, aux pensées, aux actes, aux vicissitudes, aux vertus, aux grandeurs, aux chutes, aux triomphes, aux supplices de ces grands acteurs de la tragédie humaine. Il entre dans leurs destinées, il assimile son cœur à leur cœur, il y palpite des mêmes sentiments, il y saigne des mêmes blessures, il y brûle du même zèle pour le bien public, il s'y soulève des mêmes indignations contre le crime heureux, il y venge les mêmes injustices, les mêmes ingratitudes, les mêmes persécutions du temps par les mêmes appels à la postérité; et alors aussi le pays, le peuple, l'époque où ces grands aïeux de la famille humaine ont vécu, pensé, écrit, chanté, agi, les événements auxquels ils ont participé, prennent un corps, une âme, un visage, un nom, une individualité pour le lecteur. Le sentiment intéressé, passionné, ne fait plus qu'un avec la mémoire; la science a passé dans la fibre la plus intime du cœur, la médaille historique s'est imprimée toute chaude en nous; l'histoire était morte parce qu'elle s'était faite livre, et elle devient vivante parce qu'elle se fait homme.

III

Le peuple peut apprendre ainsi tout ce qu'il y a à savoir pour lui de véritablement important dans le passé du monde : les grands hommes et les grandes choses, les grandes ténèbres et les grandes lumières, les grandes perversités et les grandes perfections morales de son espèce. L'ensemble lui apparaîtra suffisamment à travers les pensées et les actes de ces individualités principales et culminantes dont la revue va passer devant lui. Sur cette carte vivante et palpitante du genre humain il entreverra l'œuvre et le plan de Dieu dans l'humanité, comme il les entrevoit dans les éléments sur la carte morte du géographe. Il se comprendra lui-même dans ses ancêtres, comme il se comprendra d'avance dans ses fils. Il ne se découragera pas des lassitudes et des chutes, en considérant l'immensité de la route, les progrès de la marche, l'infini du but. Il saura que cette famille dont il fait partie s'avance éternellement avant lui, avec lui, après lui, vers des destinées providentielles qu'il dépend de lui d'accélérer par ses vertus ou de ralentir par ses vices. Tout ce qui a été pensé ou fait de beau ou de grand dans le monde se résumera dans son esprit; ses préjugés tomberont peu à peu avec ses igno-

rances. Il ne vivra plus en lui seul, ou dans ce milieu étroit de nation, de temps, de profession, d'espace, d'idées, dans lequel la nature le renferme pour quelques jours. Il vivra de la vie des âges tout entiers, parcelle sans doute, mais parcelle qui comprend et qui contient le tout. Voilà l'effet de l'histoire bien personnifiée sur l'âme des hommes : elle les transforme et elle les épure : elle est la religion de la mémoire, comme la poésie est la religion de l'imagination, comme la logique est la religion du raisonnement. Il faut une religion à toutes nos facultés, car toutes doivent monter à Dieu, pour lui reporter l'homme : l'homme, ce chef-d'œuvre que le Créateur a ébauché et qui peut s'achever lui-même par la liberté, par le travail et par la vertu !

IV

Or, pour donner ce spectacle du genre humain en action au peuple illettré, il n'est pas nécessaire, comme on le suppose, d'évoquer une multitude de noms et de personnages historiques des catacombes des bibliothèques. Non : le genre humain est vaste, mais il n'est pas infini. Quelques acteurs principaux suffisent pour représenter sous la plume de l'historien ce drame quelquefois varié, souvent

uniforme, des vicissitudes humaines. Tout consiste à bien choisir les personnages.

Il y a deux manières aussi de les choisir. On peut les choisir à l'élévation et à l'importance de leur rang conventionnel dans le monde, à la grandeur de leur race, à l'éclat de leur trône, à l'immensité de leur empire, à l'orgueil de leurs titres, au nombre de leurs sujets et de leurs armées. On peut les choisir, au contraire, à l'éclat de leur nature, à l'étendue de leurs idées, à l'influence de leur apparition sur l'esprit humain, à la grandeur personnelle de leur rôle, à la sainteté de leur mission sur la terre, à leurs travaux, à leurs persécutions, à leur supplice quelquefois, salaire des vérités qu'ils apportent au monde. On doit les choisir surtout à l'intérêt épique ou dramatique de leur vie. A ce titre même, plus un de ces grands acteurs du drame humain est méconnu, plus il est malheureux, plus il est victime, plus il y a de sueurs, de vicissitudes, de larmes et de sang dans son histoire, plus aussi il y a d'intérêt, d'amour, de passion et de culte dans le sentiment de la postérité pour lui, plus il se grave dans l'imagination. Sous ce point de vue du cœur humain, qui est celui des masses, Socrate est plus historique qu'Alexandre, Christophe Colomb que Charles-Quint, Jacquard que les Médicis ou François Ier.

Ce sont là les caractères que nous avons recherchés dans nos figures historiques. Nous ne nions pas l'immense ascendant qu'ont donné le rang, le sceptre, l'épée, la puissance héritée de leurs dynasties aux chefs des nations et aux pasteurs des peuples dans les temps antiques et modernes. La haute destinée est le piédestal des hautes influences; les mêmes facultés naturelles qui, placées en bas par la fortune, ne brillent que pour un cercle étroit dans la médiocrité d'une vie commune, placées en haut par la Providence, brillent pour le genre humain tout entier; une grande pensée meurt inactive dans un homme obscur et sans puissance, elle se réalise en grands résultats dans un homme couronné. Il faudrait être aveugle ou jaloux pour nier cette vérité. La situation des hommes est une des conditions ordinaires de leur action sur leurs semblables. Le rang est la prédestination de la gloire. Quand on rencontre la valeur personnelle dans des souverains ou dans des législateurs couronnés, il faut placer leurs figures au premier plan de l'histoire; mais quand on aperçoit dans d'autres conditions obscures de la vie des hommes supérieurs par eux-mêmes, ordinairement négligés ou placés sur les derniers plans par les distributeurs de renommée, des révélateurs, des philosophes, des poëtes, des orateurs, des historiens, des artistes,

des artisans, des martyrs d'une foi utile au monde, il faut restituer à ces grandeurs naturelles le rang et la portée qui leur appartiennent parmi les maîtres et les modèles de leur espèce. L'histoire, à notre avis, est comme le *Jugement dernier* de Michel-Ange : on n'y comparaît pas avec son costume, mais avec sa nature devant Dieu.

V

Quand le peuple aura étudié avec nous quelques grands hommes, il sera plus apte à comprendre, à ennoblir et à civiliser son pays. Les nouvelles phases du monde moderne, en détruisant l'esclavage et en convoquant les masses à des participations plus larges dans leurs propres destinées, font de la moralité et de l'instruction deux conditions nécessaires de la liberté. Ces deux heureuses conditions de notre temps commandent aux philosophes et aux écrivains qui tiennent en main le miroir de la vérité de tourner en bas le côté lumineux, qu'ils tournaient jadis en haut. La lumière a assez monté, il est temps qu'elle redescende. La vérité s'est souvent faite homme, il est temps qu'elle se fasse foule. Nous savons combien cela est difficile. Le peuple et les écrivains n'ont pas parlé jusqu'ici la même langue, c'est aux écrivains de se transformer et de s'incli-

ner pour mettre la vérité dans la main des masses. S'incliner ainsi, ce n'est pas abaisser le génie, c'est l'humaniser. « Qui l'humanise le divinise. » Nous sentons notre insuffisance, mais nous nous efforcerons d'élever le style de nos récits jusqu'à ce chef-d'œuvre de l'art, la simplicité : la simplicité, langue universelle, qui renouvelle entre le riche et le pauvre, entre le savant et l'ignorant, entre le sage et l'enfant, ce miracle symbolique des premiers messagers de l'Évangile qui ne parlaient qu'un seul idiome et qui étaient compris par les disciples de toutes nations! *Prenez et lisez,* dirons-nous, comme le fils de l'horloger, aux familles des artisans les moins lettrées. Voilà l'histoire descendue des degrés poudreux des bibliothèques, dépouillée de sa pourpre et de sa pompe, et parlant la langue familière dans des récits sobres et clairs, avec vos femmes et vos enfants. Nous essayons de nous faire son interprète. Nous avons chanté autrefois dans la langue des poëtes pour les heureux et les oisifs de la terre. Nous avons parlé plus tard la langue des orateurs dans les tribunes des hommes d'État et dans les tempêtes civiles de la patrie. Plus humble aujourd'hui, et peut-être plus utile, nous ne rougissons pas d'apprendre la langue qui va à votre intelligence par votre cœur, et de nous faire simple avec les simples, petit avec les petits.

VI

Mais, nous dit-on, en quoi sert l'histoire élémentaire aux hommes du travail et des humbles professions? Qu'ont-ils de commun avec vos héros, vos rois, vos philosophes, vos politiques? Qu'est-il besoin de connaître les jeux de la fortune, les catastrophes des empires, la conduite des choses humaines, pour forger son fer, conduire sa navette, tailler sa vigne, filer son fuseau?

Sans doute, la foule n'a pas besoin de connaître l'histoire pour exercer un de ces métiers, elle n'en a pas besoin pour vivre, mais elle en a besoin pour penser. Et la pensée étant l'homme même, si vous voulez que votre foule soit composée d'hommes et non de machines humaines, donnez-lui les éléments de la réflexion. L'histoire est peut-être le plus sain et le plus moralisateur de ces aliments. Elle développe dans le peuple la chose qui lui manque le plus : la conscience. Elle rend la Providence visible dans la rémunération et dans l'expiation infaillible du bien et du mal. Si elle est commentée par un esprit droit et religieux, un cours d'histoire est une leçon de justice et un véritable cours de conscience pour les nations.

VII

Mais ce n'est pas seulement une leçon de justice et un cours de conscience populaire, c'est un cours d'enthousiasme pour le beau. Cet enthousiasme pour le beau moral est un des instincts les plus rapprochés de la vertu que Dieu ait donnés à l'homme. C'est l'aspiration involontaire et passionnée de l'âme vers les sommets de la perfection en toute chose; c'est le *sursum corda* du genre humain, qui fait monter les cœurs d'admiration en admiration jusqu'à Dieu, source et abîme de toute beauté. Cette faculté, comme toutes les autres, ne se fortifie dans les individus et dans les masses qu'en s'exerçant. Quel plus magnifique exercice de cet enthousiasme que l'histoire ! On a dit avec raison que le milieu dans lequel nous vivions, au physique et au moral, modifiait au bout d'un certain temps notre tempérament et notre âme; si donc vous laissez vivre un peuple en société habituelle et exclusive avec cette philosophie triviale, ces instincts ignobles, ces héros cyniques, cette littérature immonde dont il est saturé dans ses ateliers et dans ses chaumières, que voulez-vous espérer de vos générations? Elles se succéderont comme des générations de vices, la stupidité au front, l'incrédulité dans le

cœur, le ricanement sardonique sur les lèvres, des légendes infâmes dans l'imagination, des couplets cyniques dans la voix, le succès pour justice, la cupidité pour dieu, séditieuses dans la liberté, serviles dans le despotisme, honte d'elles-mêmes, de leur nation et de leur siècle! Mais si vous les élevez, par l'histoire bien choisie et bien appropriée, à la contemplation des grandes œuvres de la Providence dans l'humanité, à l'intelligence des grandes destinées de l'homme en société sur la terre, à la compréhension des grandes lois religieuses ou civiles qui régissent le monde en le perfectionnant, et si vous les mettez en société habituelle, par vos récits, avec ces grands hommes, ces hommes vertueux, ces esprits supérieurs, ces héros, ces martyrs, ces sages, ces philosophes, ces poëtes, ces artistes qui, dans leur vie ou dans leurs œuvres, ont versé leur sang, leurs sueurs, leur âme, leur amour, leur patriotisme, leurs inspirations, leurs paroles, dans ce fonds commun de grandeur, de désintéressement, de dévouement à leurs semblables, de génie, de piété, de générosité, qui fait la gloire et le titre de l'espèce; si vous inspirez ainsi à votre peuple la sainte religion de l'enthousiasme pour le nom, la pensée, les actes, les efforts, les revers, les morts même de ces types de l'humanité, soyez sûr que vous aurez inspiré en même temps à vos enfants

l'émulation de ressembler à ce qu'ils admirent, et que cet enthousiasme, qui ne semble au premier moment que la flamme de l'imagination, descendra jusqu'au cœur et y sera bientôt un foyer de moralité nationale. L'homme est imitateur, parce qu'il est perfectible. Ce qui lui manque le plus, ce ne sont pas des leçons, ce sont des modèles. Prenez-les dans l'histoire et tenez-les sans cesse devant les yeux de vos enfants. Ces enfants deviendront un peuple, et ce peuple vous honorera en vous surpassant. Il portera votre nom à la postérité, et votre tribut de civilisation au suprême civilisateur!

HOMÈRE

(DIXIÈME SIÈCLE AVANT JÉSUS-CHRIST)

I

C'est une des facultés les plus naturelles et les plus universelles de l'homme, que de reproduire en lui par l'imagination et la pensée, et en dehors de lui par l'art et par la parole, l'univers matériel et l'univers moral au sein duquel il a été placé par la Providence. L'homme est le miroir pensant de la nature. Tout s'y retrace, tout s'y anime, tout y renaît par la poésie. C'est une seconde création que Dieu a permis à l'homme de feindre en reflétant l'autre dans sa pensée et dans sa parole, un *verbe* inférieur, mais un *verbe* véritable qui crée, bien qu'il ne crée qu'avec les éléments, avec les images et avec les souvenirs, des choses que la nature a créées avant lui ; jeu d'enfant, mais jeu divin de notre âme avec les impressions qu'elle reçoit de la

2.

nature; jeu par lequel nous reconstruisons sans cesse cette figure passagère du monde extérieur et du monde intérieur, qui se peint, qui s'efface et qui se renouvelle sans cesse devant nous. Voilà pourquoi le mot *poésie* veut dire *création*.

La mémoire est le premier élément de cette création, parce qu'elle retrace les choses passées et disparues à notre âme. Aussi les Muses, ces symboles de l'inspiration, furent-elles nommées les *filles de mémoire* par l'antiquité.

L'imagination est le second, parce qu'elle colore ces choses dans le souvenir et qu'elle les vivifie.

Le sentiment est le troisième, parce qu'à la vue ou au souvenir de ces choses survenues et repeintes dans notre âme, cette sensibilité fait ressentir à l'homme des impressions physiques ou morales presque aussi intenses et aussi pénétrantes que le seraient les impressions de ces choses mêmes, si elles étaient réelles et présentes devant nos yeux.

Le jugement est le quatrième, parce qu'il nous enseigne seul dans quel ordre, dans quelle proportion, dans quels rapports, dans quelle juste harmonie nous devons combiner et coordonner entre eux ces souvenirs, ces fantômes, ces drames, ces sentiments imaginaires ou historiques, pour les rendre le plus conformes possible à la réalité, à la nature, à la vraisemblance, afin qu'ils produisent sur nous-mêmes et sur les autres une impression aussi entière que si l'art était vérité.

Le cinquième élément nécessaire de cette création ou de cette poésie, c'est le don d'exprimer par la parole ce que nous voyons et ce que nous sentons en nous-mêmes, de produire en dehors ce qui nous remue en dedans, de peindre avec les mots, de donner pour ainsi dire aux paroles de la couleur, de leur donner l'impression, le mouvement, la palpitation, la vie, la jouissance ou la douleur qu'éprouvent les fibres de notre propre cœur à la vue des objets que nous imaginons. Il faut pour cela deux choses : la première, que les langues soient déjà très-riches, très-fortes et très-nuancées d'expressions, sans quoi le poëte manquerait de couleurs sur sa palette ; la seconde, que le poëte lui-même soit un instrument humain de sensations, très-impressionnable, très-sensitif et très-complet, qu'il ne manque aucune fibre humaine à son imagination ou à son cœur, qu'il soit une véritable lyre vivante à toutes cordes, une gamme humaine aussi étendue que la nature, afin que toute chose, grave ou légère, douce ou triste, douloureuse ou délicieuse, y trouve son retentissement ou son cri. Il faut plus encore, il faut que les notes de cette gamme humaine soient très-sonores et très-vibrantes en lui, pour communiquer leur vibration aux autres ; il faut que cette vibration intérieure enfante sur ses lèvres des expressions fortes, pittoresques, frappantes, qui se gravent dans l'esprit par l'énergie même de leur accent. C'est la force seule de l'impression qui crée en nous

le mot, car le mot n'est que le contre-coup de la pensée. Si la pensée frappe fort, le mot est fort; si elle frappe doucement, il est doux; si elle frappe faiblement, il est faible. Tel coup, tel mot : voilà la nature!

Enfin, le sixième élément nécessaire à cette création intérieure et extérieure qu'on appelle poésie, c'est le sentiment musical dans l'oreille des grands poëtes, parce que la poésie chante au lieu de parler, et que tout chant a besoin d'une musique qui le note et le rende plus retentissant et plus voluptueux à nos sens et à notre âme. Et si vous me demandez : Pourquoi le chant est-il une condition de la langue poétique? je vous répondrai : Parce que la parole chantée est plus belle que la parole simplement parlée. Mais si vous allez plus loin, et si vous me demandez : Pourquoi la parole chantée est-elle plus belle que la parole parlée? je vous répondrai que je n'en sais rien, et qu'il faut le demander à Celui qui a fait les sens et l'oreille de l'homme plus voluptueusement impressionnés par la cadence, par la symétrie, par la mesure et par la mélodie des sons et des mots, que par les sons et les mots inharmoniques jetés au hasard; je vous répondrai que le rhythme et l'harmonie sont deux lois mystérieuses de la nature, qui constituent la souveraine beauté ou l'ordre dans la parole. Les sphères elles-mêmes se meuvent aux mesures d'un rhythme divin, les astres chantent; et Dieu n'est pas seulement le

grand architecte, le grand mathématicien, le grand poëte des mondes, il en est aussi le grand musicien. La création est un chant dont il a mesuré la cadence et dont il écoute la mélodie.

Mais le grand poëte, d'après ce que je viens de dire, ne doit pas être doué seulement d'une mémoire vaste, d'une imagination riche, d'une sensibilité vive, d'un jugement sûr, d'une expression forte, d'un sens musical aussi harmonieux que cadencé ; il faut qu'il soit un suprême philosophe, car la sagesse est l'âme et la base de ses chants ; il faut qu'il soit législateur, car il doit comprendre les lois qui régissent les rapports des hommes entre eux, lois qui sont aux sociétés humaines et aux nations ce que le ciment est aux édifices ; il doit être guerrier, car il chante souvent les batailles rangées, les prises de villes, les invasions ou les défenses de territoires par les armées ; il doit avoir le cœur d'un héros, car il célèbre les grands exploits et les grands dévouements de l'héroïsme ; il doit être historien, car ses chants sont des récits ; il doit être éloquent, car il fait discuter et haranguer ses personnages ; il doit être voyageur, car il décrit la terre, la mer, les montagnes, les productions, les monuments, les mœurs des différents peuples ; il doit connaître la nature animée et inanimée, la géographie, l'astronomie, la navigation, l'agriculture, les arts, les métiers même les plus vulgaires de son

temps, car il parcourt dans ses chants le ciel, la terre, l'Océan, et il prend ses comparaisons, ses tableaux, ses images dans la marche des astres, dans la manœuvre des vaisseaux, dans les formes et dans les habitudes des animaux les plus doux ou les plus féroces, matelot avec les matelots, pasteur avec les pasteurs, laboureur avec les laboureurs, forgeron avec les forgerons, tisserand avec ceux qui filent les toisons des troupeaux ou qui tissent les toiles, mendiant même avec les mendiants aux portes des chaumières ou des palais. Il doit avoir l'âme naïve comme celle des enfants, tendre, compatissante et pleine de pitié comme celle des femmes, ferme et impassible comme celle des juges et des vieillards, car il récite les jeux, les innocences, les candeurs de l'enfance, les amours des jeunes hommes et des belles vierges, les attachements et les déchirements du cœur, les attendrissements de la compassion sur les misères du sort ; il écrit avec des larmes, son chef-d'œuvre est d'en faire couler. Il doit inspirer aux hommes la pitié, cette plus belle des sympathies humaines, parce qu'elle est la plus désintéressée. Enfin, il doit être un homme pieux et rempli de la présence et du culte de la Providence, car il parle du ciel autant que de la terre. Sa mission est de faire aspirer les hommes au monde invisible et supérieur, de faire proférer le nom suprême à toute chose, même muette, et de remplir toutes les émotions qu'il suscite dans l'esprit ou dans le cœur de

je ne sais quel pressentiment immortel et infini, qui est l'atmosphère et comme l'élément invisible de la Divinité.

Tel devrait être le poëte parfait : homme multiple, résumé vivant de tous les dons, de toutes les intelligences, de tous les instincts, de toutes les sagesses, de toutes les tendresses, de toutes les vertus, de tous les héroïsmes de l'âme ; créature aussi complète que l'argile humaine peut comporter de perfection.

Aussi, qu'une fois cet homme apparaisse sur la terre, déplacé, par sa supériorité même, parmi le commun des hommes, l'incrédulité et l'envie s'attachent à ses pas comme l'ombre au corps. La fortune, jalouse de la nature, le fuit ; le vulgaire, incapable de le comprendre, le méprise comme un hôte importun de la vie commune ; les femmes, les enfants et les jeunes gens l'écoutent chanter en secret et en se cachant des vieillards, parce que ces chants répondent aux fibres encore neuves et sensibles de leurs cœurs. Les hommes mûrs hochent la tête, ils n'aiment pas qu'on enlève ainsi leurs fils et leurs femmes aux froides réalités de la vie ; ils appellent rêves les idées et les sentiments que ces génies inspirés font monter à la tête et au cœur de leurs générations ; les vieillards craignent pour leurs lois et leurs mœurs, les grands et les puissants pour leur domination, les courtisans pour leurs faveurs, les rivaux pour leur portion de gloire. Les dédains

affectés ou réels étouffent la renommée de ces hommes divins, la misère et l'indigence les promènent de ville en ville, l'exil les écarte, la persécution les montre du doigt ; un enfant ou un chien les conduit, infirmes, aveugles ou mendiant de porte en porte, ou bien un cachot les enferme ; et on appelle leur génie démence, afin de se dispenser même de pitié !

Et ce n'est pas seulement le vulgaire qui traite ainsi ces hommes de mémoire ; non, ce sont des philosophes tels que Platon, qui font des lois ou des vœux de proscription contre les poëtes ! Platon avait raison dans son anathème contre la poésie ; car si l'aveugle de Chio était entré à Athènes, le peuple aurait peut-être détrôné le philosophe. Il y a plus de politique pratique dans un chant d'Homère que dans les utopies de Platon !

II

Homère est cet idéal, cet homme surhumain, méconnu et persécuté de son temps, immortel après sa disparition de la terre. Voici l'histoire de sa vie :

Quelques savants ont prétendu et prétendent encore qu'il n'a pas existé, et que ses poëmes sont des *rapsodies* ou des fragments de poésie recousus ensemble par des *rapsodes*, chanteurs ambulants qui parcouraient la Grèce et l'Asie en improvisant des chants populaires. Cette opinion est l'athéisme

du génie, elle se réfute par sa propre absurdité. Cent Homères ne seraient-ils donc pas plus merveilleux qu'un seul? L'unité et la perfection égale des œuvres n'attestent-elles pas l'unité de pensée et la perfection de main de l'ouvrier? Si *la Minerve* de Phidias avait été brisée en morceaux par les barbares, et qu'on m'en rapportât un à un les membres mutilés et exhumés, s'adaptant parfaitement les uns aux autres et portant tous l'empreinte du même ciseau depuis l'orteil jusqu'à la boucle de cheveux, dirais-je, en contemplant tous ces fragments d'incomparable beauté : Cette statue n'est pas d'un seul Phidias, elle est l'œuvre de mille ouvriers inconnus qui se sont rencontrés par hasard à faire successivement ce chef-d'œuvre de dessin et l'exécution? Non; je reconnaîtrais, à l'évidence de l'unité de conception, l'unité d'artiste, et je m'écrierais : C'est Phidias! comme le monde entier s'écrie : C'est Homère! Passons donc sur ces incrédulités, vestiges de l'antique envie qui a poursuivi ce grand homme jusque dans la postérité, et disons comment il a vécu.

Homère est né 907 ans[1] avant la naissance du Christ. Il était de race grecque, soit qu'il eût vu le jour à Chio, île de l'archipel grec qui touche à l'Asie-Mineure, soit qu'il eût reçu la vie à Smyrne, ville asiatique, mais colonisée par des Grecs.

[1] Selon la chronologie des marbres de Paros.

Les Grecs sortaient alors de la période primitive de leur formation, période pastorale, guerrière, agricole, navale, pour entrer dans la période intellectuelle et morale : semblables en cela aux neiges de leur Thessalie et de leur mont Olympe, qui roulent leurs eaux troubles et impétueuses avant de s'apaiser et de se clarifier dans leurs vallées. Ce peuple, destiné à occuper sur un si petit espace une si grande place dans le monde de l'histoire, de la pensée et des arts, était une agrégation de cinq ou six races, les unes européennes, les autres africaines, les autres asiatiques, que la contiguïté de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique avait mêlées ensemble dans ce carrefour du monde ancien, frontière indécise de trois continents. Leur noyau natal était dans les rochers de l'Épire et de la Macédoine ; mais la rudesse du montagnard, l'esprit d'aventure du marin, la douceur de l'Asiatique, la religion de l'Égyptien, la pensée de l'Indien, la mobilité du Perse, étaient si bien fondus dans leur physionomie physique et dans leur génie multiple, que ce peuple était par sa beauté, son héroïsme, sa grâce, son caractère à la fois entreprenant et flexible comme un résumé de tous les peuples. Les forêts de l'Europe lui avaient donné leurs mœurs héroïques et sauvages, l'Égypte ses prêtres et ses divinités, les Phéniciens leur alphabet, les Perses et les Lydiens leurs arts et leur poésie, les Crétois leur Olympe et leurs lois, les Thraces leurs armes, les Hellènes leur naviga-

tion et leur fédération en tribus indépendantes, les Hindous leurs mystères et leurs allégories religieuses; en sorte que leur ciel était une colonie de dieux comme leurs continents et leurs îles étaient une colonie d'hommes de toutes sources. Leurs aptitudes étaient aussi diverses que leurs origines.

La mer de l'archipel grec, c'est le lac Léman de l'Orient. Ayant pour contours ces golfes, ces anses, ces détroits qui s'insinuent entre les caps de ces terres dentelées, elle baigne les côtes les plus âpres et les plus gracieuses tour à tour, et semble avoir été creusée pour amollir le choc entre les deux continents où Byzance s'asseoit indécise sur les deux rivages. Les voiles aussi multipliées que les oiseaux de la mer naviguent sans cesse d'une île à l'autre, et de l'Afrique à l'Asie, et de l'Asie à l'Europe, comme des essaims d'une même famille qui vont s'entrevisiter au printemps sur leurs divers rochers.

Le climat de cette contrée montagneuse et maritime est aussi varié que ses sites et aussi tempéré que sa latitude. Depuis les neiges éternelles de la Thessalie jusqu'à l'été perpétuel des vallées de la Lydie et jusqu'à la fraîche ventilation des îles, toutes les rigueurs, toutes les chaleurs et toutes les tiédeurs de température s'y touchent, s'y contrastent ou s'y confondent sur les montagnes, dans les plaines et sur les flots. Le ciel y est limpide comme en Égypte, la terre féconde comme en

Syrie, la mer tantôt caressante et tantôt orageuse comme aux tropiques. Les sites et les scènes de la nature y sont, à peu de distance et dans un cadre qui les rapproche, grands, bornés, sublimes, gracieux, alpestres, maritimes, recueillis ou sans bornes comme l'imagination des hommes. Tout s'y peint en traits imposants, pittoresques, éblouissants dans les yeux. Tantôt hymne, tantôt poëme, tantôt élégie, tantôt cantique, tantôt strophe voluptueuse, cette terre est la terre qui peint, qui parle et qui chante le mieux à tous les sens. Les écueils murmurants du Péloponnèse, les caps foudroyés d'éclairs du Taurus, les golfes sinueux de l'Eubée, les larges canaux du Bosphore, les anses mélancoliques de l'Asie-Mineure, les îles vertes ou bleuâtres égrénées sur les flots comme les bouées flottantes d'une ancre qui rattacherait les deux rivages; l'île de Crète avec ses cent villes; Rhodes, qui a pris son nom de la rose ou le lui a donné; Scyros, reine des Cyclades; Naxos; Hydra, sentinelle avancée de la Grèce continentale; l'île de Chypre, assez vaste pour deux royaumes; Chalcis, qu'un pont sur l'Euripe réunit à l'Europe; Ténédos, qui ouvre ou qui ferme les Dardanelles; Lemnos, Mitylène ou Lesbos, qui semble imiter sur une petite échelle les monts, les vallées, les gorges et les golfes du continent d'Asie qu'elle regarde en face; Chio, qui présente, comme une double terrasse de fleurs sur ses deux flancs opposés, ses oliviers à l'Europe et

ses orangers à l'Asie; Samos, qui creuse ses ports et qui élève ses cimes aussi haut que le mont Mycale avec lequel elle entrelace ses pieds; d'innombrables groupes d'autres îles encore, dont chacune avait son peuple, ses mœurs, ses arts, ses temples, ses dieux, ses fables, son histoire, sa renommée dans la famille grecque, mais dont toutes parlaient déjà la même langue et chantaient dans les mêmes vers : telle était la Grèce au temps de cette incarnation de la poésie dans la personne d'Homère. Elle attendait un historien, un chantre national, le poëte de ses dieux, de ses héros, de ses exploits, pour constituer son unité d'imagination et de célébrité dans le présent et dans l'avenir.

Dans son hymne à l'*Apollon de Délos*, dieu de l'inspiration grecque, Homère lui-même décrit en quelques vers géographiques ces groupes d'îles et de continents, qui contenaient toute la poésie de la nature :

« Vous aimez, dit-il au dieu, les sommets des
» hautes montagnes, les lieux éthérés d'où le regard
» plonge et plane au loin, les fleuves qui courent à
» la mer, les promontoires inclinés vers les flots et
» les larges ports !... Oui, depuis que votre mère La-
» tone, s'appuyant sur le mont Cynthus, vous enfanta
» au murmure des vagues bleuâtres que l'haleine
» sonore des vents poussait vers les deux rivages,
» vous régnez sur ces lieux et sur leurs habitants,

» Sur ceux de Crète et d'Athènes,
» Sur ceux qui peuplent l'île d'Égine et l'Eubée,

» célèbre par ses vaisseaux; Égée, Irésie et la ma-
» ritime Péparèthe; l'Athos, Samos de Thrace et
» les sommets du Pélion; les montagnes boisées de
» l'Ida; Imbros, aux édifices répandus sur sa côte;
» l'inaccessible Lemnos; Chio, la plus belle des îles
» de l'Archipel; le Mimas escarpé et les pics du Co-
» ryce; Claros, qui éblouit les matelots, et Ésagée,
» dont le regard cherche la cime dans le ciel; Samos,
» ruisselante de sources, et le mont Mycale, aux
» gradins de collines; Milet et Cos, le séjour des
» Méropes; Gnide, où règnent les orages; Naxos et
» Paros, où la mer blanchit sur les écueils! Cette
» Délos, continue-t-il, où Latone, saisie des dou-
» leurs de l'enfantement, entoure le palmier de ses
» bras et presse de ses genoux l'herbe molle! la
» terre qui la portait en sourit... Aussitôt Délos se
» couvre d'or, comme la tête d'une montagne cou-
» ronnée de forêts. C'est dans cette île que se ras-
» semblent les Ioniens (peuple de Smyrne) aux
» robes flottantes, avec leurs enfants et leurs chastes
» épouses. En les voyant réunis en face du temple,
» on les prendrait pour des immortels exempts de
» vieillesse. L'âme s'épanouit en contemplant la
» beauté des hommes, la stature majestueuse des
» femmes, leurs rapides vaisseaux, leurs merveil-
» leuses richesses... »

Puis le poëte, se repliant sur lui-même, à la fin de cette énumération, et s'adressant aux filles de Délos : « Si jamais, leur dit-il dans la dernière strophe, si

» jamais parmi les mortels quelque voyageur mal-
» heureux aborde ici et qu'il vous dise : « Jeunes
» filles, quel est le plus inspiré des chantres qui
» visitent votre île, et lequel aimez-vous le mieux
» écouter ? » répondez alors toutes, en vous sou-
venant de moi : « C'est l'homme aveugle qui habite
» dans la montagneuse Chio ; ses chants l'empor-
» teront éternellement dans l'avenir sur tous les
» autres chants ! »

Voilà, en quelques vers d'Homère lui-même, le site, le temps, les peuples, les mœurs de la Grèce à son avénement.

Nous empruntons naïvement le récit de sa vie aux traditions antiques et locales qui se sont transmises de bouche en bouche parmi les hommes les plus intéressés à se souvenir de lui, puisqu'il était leur gloire. Les traditions, toutes merveilleuses qu'elles paraissent, sont l'érudition des peuples ; nous y croyons plus qu'aux savants qui viennent après des siècles les contester ou les démentir. En l'absence de livres écrits, la mémoire des nations est le livre inédit de leur race. Ce que le père a raconté au fils et que le fils a redit à ses enfants d'âge en âge n'est jamais sans fondement dans la réalité. En remontant de génération en génération à l'origine de ces traditions de famille ou de race qui se grossissent de quelques fables dans leur cours, on ressemble à un homme qui remonte le cours

d'un fleuve inconnu, on finit par arriver à une source petite sans doute, mais à la source d'une vérité.

Disons donc ce qu'ont dit les Grecs contemporains et postérité d'Homère sur le génie le plus antique et le plus national de leur race.

III

Il y avait dans la ville de Magnésie, colonie grecque de l'Asie-Mineure, séparée de Smyrne par une chaîne de montagnes, un homme originaire de Thessalie, nommé Mélanopus. Il était pauvre, comme le sont en général ces hommes errants qui s'exilent de leur pays, où ne les retiennent ni maison ni champs paternels. Il se transporta de Magnésie dans une autre ville neuve et peu éloignée, qui s'appelait Cymé. Mélanopus s'y maria avec une jeune Grecque aussi pauvre que lui, fille d'un de ses compatriotes, nommé Omyrethès. Il en eut une fille unique, à laquelle il donna le nom de Crithéis. Il perdit bientôt sa femme; et, se sentant lui-même mourir, il légua sa fille, encore enfant, à un de ses amis qui était d'Argos et qui portait le nom de Cléanax.

La beauté de Crithéis porta malheur à l'orpheline, et porta bonheur à la Grèce et au monde. Il semble que le plus merveilleux des hommes fût prédestiné à ne pas connaître son père, comme si la Providence avait voulu jeter un mystère sur sa

naissance, afin d'accroître le prestige autour de son berceau. Crithéis inspira l'amour à un inconnu, se laissa surprendre ou séduire. Sa faute ayant éclaté aux yeux de la famille de Cléanax, cette famille craignit d'être déshonorée par la présence d'un enfant illégitime à son foyer. On cacha la faiblesse de Crithéis, on l'envoya dans une autre colonie grecque qui se peuplait en ce temps-là au fond du golfe d'Hermus et qui s'appelait Smyrne. Crithéis, portant dans ses flancs celui qui couvrait son front de honte et qui devait un jour couvrir son nom de célébrité, reçut asile à Smyrne chez un parent de Cléanax, né en Béotie et transplanté dans la nouvelle colonie grecque ; il se nommait Isménias. On ignore si cet homme connaissait ou ignorait l'état de Crithéis, qui passait sans doute pour veuve ou pour mariée à Cymé.

Quoi qu'il en soit, l'orpheline ayant un jour accompagné les femmes et les filles de Smyrne au bord du petit fleuve Mélès, où l'on célébrait en plein champ une fête en l'honneur des dieux, fut surprise par les douleurs de l'enfantement. Son enfant vint au monde au milieu d'une procession à la gloire des divinités dont il devait répandre le culte, au chant des hymnes, sous un platane, sur l'herbe, au bord du ruisseau. Les compagnes de Crithéis ramenèrent la jeune fille et rapportèrent l'enfant nu, dans leurs bras, à Smyrne, dans la maison d'Isménias. C'est de ce jour que le ruisseau obscur qui

serpente entre les cyprès et les joncs autour du faubourg de Smyrne a pris un nom qui l'égale aux fleuves. La gloire d'un enfant remonte, pour l'éclairer, jusqu'au brin d'herbe où il fut couché en tombant du sein de sa mère. Les traditions racontent et les anciens ont écrit qu'Orphée, le premier des poëtes grecs qui chanta en vers des hymnes aux immortels, fut déchiré en lambeaux par les femmes du mont Rhodope, irritées de ce qu'il enseignait des dieux plus grands que les leurs ; que sa tête, séparée de son corps, fut jetée par elles dans l'Hèbre, fleuve dont l'embouchure est à plus de cent lieues de Smyrne ; que le fleuve roula cette tête encore harmonieuse jusqu'à la mer ; que les vagues, à leur tour, la portèrent jusqu'à l'embouchure du Mélès ; qu'elle échoua sur l'herbe, près de la prairie où Crithéis mit au monde son enfant, comme pour venir d'elle-même transmettre son âme et son inspiration à Homère. Les rossignols près de sa tombe, ajoutent-ils, chantent plus mélodieusement qu'ailleurs [1].

Soit qu'Isménias fût trop pauvre pour nourrir la mère et l'enfant, soit que la naissance de ce fils sans père eût jeté quelque ombre sur la réputation de Crithéis, il la congédia de son foyer. Elle chercha pour elle et pour son enfant un asile et un protecteur de porte en porte.

Il y avait en ce temps-là, à Smyrne, un homme

[1] M. de Marcellus, *Episodes littéraires en Orient,* tome II.

peu riche aussi, mais bon et inspiré par le cœur, tel que le sont souvent les hommes détachés des choses périssables par l'étude des choses éternelles. Il se nommait Phémius, il tenait une école de chant. On appelait le chant, alors, tout ce qui parle, tout ce qui exprime, tout ce qui peint à l'imagination, au cœur, aux sens, tout ce qui chante en nous, la grammaire, la lecture, l'écriture, les lettres, l'éloquence, les vers, la musique ; car ce que les anciens entendaient par musique s'appliquait à l'âme autant qu'aux oreilles. Les vers se chantaient et ne se récitaient pas. Cette musique n'était que l'art de conformer le vers à l'accent et l'accent au vers. Voilà pourquoi on appelait l'école de Phémius une école de musique : musique de l'âme et de l'oreille, qui s'emparait de l'homme tout entier.

Phémius avait, pour tout salaire des soins qu'il prenait de cette jeunesse, la rétribution, non en argent, mais en nature, que les parents lui donnaient pour prix de l'éducation reçue par leurs fils. Les montagnes qui encadrent le golfe d'Hermus, au fond duquel s'élève Smyrne, étaient alors, comme elles sont encore aujourd'hui, une contrée pastorale, riche en troupeaux ; les femmes filaient les laines pour faire des tapis, industrie héréditaire de l'Ionie. Chacun des enfants, en venant à l'école de Phémius, lui apportait une toison entière ou une poignée de toison des brebis de son père. Phémius

les faisait filer par ses servantes, les teignait et les échangeait ensuite, prêtes pour le métier, contre les choses nécessaires à la vie de l'homme. Crithéis, qui avait entendu parler de la bonté de ce maître d'école pour les enfants, parce qu'elle songeait d'avance sans doute à lui confier le sien quand il serait en âge, conduisit son fils par la main au seuil de Phémius. Il fut touché de la beauté et des larmes de la jeune fille, de l'âge et de l'abandon de l'enfant; il reçut Crithéis dans sa maison comme servante; il lui permit de garder et de nourrir avec elle son fils; il employa la jeune Magnésienne à filer les laines qu'il recevait pour prix de ses leçons; il trouva Crithéis aussi modeste, aussi laborieuse et aussi habile qu'elle était belle; il s'attacha à l'enfant, dont l'intelligence précoce faisait présager je ne sais quelle gloire à la maison où les dieux l'avaient conduit; il proposa à Crithéis de l'épouser et de donner ainsi un père à son fils. L'hospitalité et l'amour de Phémius, l'intérêt de l'enfant, touchèrent à la fois le cœur de la jeune femme; elle devint l'épouse du maître d'école et la maîtresse de la maison dont elle avait abordé le seuil en suppliante quelques années auparavant.

Phémius s'attacha de plus en plus au petit Mélésigène. Ce nom, qu'on donnait familièrement à Homère, veut dire *enfant de Mélès*, en mémoire des bords du ruisseau où il était né. Son père adoptif

l'aimait à cause de sa mère, et aussi à cause de lui. Instituteur et père à la fois pour cet enfant, il lui prodiguait tout son cœur et tous les secrets de son art. Homère, dont l'âme était ouverte aux leçons de Phémius par sa tendresse, et que la nature avait doué d'une intelligence qui comprenait et d'une mémoire qui reproduisait toutes choses, récompensait les soins du vieillard et réjouissait l'orgueil de Crithéis. On le regardait comme bientôt capable, malgré sa tendre jeunesse, d'enseigner lui-même dans l'école et de succéder un jour à Phémius. Les dieux lui destinaient à son insu moins de bonheur et une autre gloire : le monde à enseigner, et la gloire immortelle à conquérir. L'enfant adorait son père dans son maître ; et, pour éterniser sa reconnaissance, il donna plus tard le nom de Phémius à un chantre divin dans ses poëmes.

IV

Phémius mourut, laissant pour héritage à l'enfant son modique bien et son école. Crithéis, privée de l'appui qu'elle avait trouvé dans la tendresse de cet homme hospitalier qui lui avait ouvert jusqu'à son cœur, s'attrista jusqu'à la mort et suivit le vieillard au tombeau. Homère resta seul, à peine adolescent, dans cette maison où il avait tout reçu et tout perdu. Sa sagesse suppléa en lui les années ; il continua à tenir l'école de Phémius et il en accrut

bientôt la renommée, ainsi que Phémius lui-même l'avait présagé en mourant. Le chantre futur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* enseignant la musique aux enfants, presque enfant lui-même, parlant et chantant dans une langue inspirée par les dieux, parut aux habitants de Smyrne un oracle qui vérifiait le prodige de sa naissance divine auprès de leur fleuve Mélès. Les hommes mûrs, les mères de famille, les vieillards eux-mêmes allaient s'étonner et s'attendrir à ses leçons. Les marchands de blé et de laines, les étrangers que le commerce ou la curiosité attirait de toutes les îles de la Grèce ou de toutes les villes maritimes de l'Ionie, sur leurs vaisseaux, dans la rade fréquentée de Smyrne, entendaient parler de ce phénomène. Après leurs vaisseaux chargés, ils ne voulaient pas repartir sans avoir entendu une de ses leçons ; ils reportaient la renommée du jeune maître d'école dans leur pays.

V

Un de ces étrangers se nommait Mentès ; il était possesseur et pilote à la fois de son navire. Il venait chercher du froment de Lydie, pour le transporter à Leucade, dans l'île montagneuse de Lesbos. Plus amoureux des chants divins que les autres navigateurs de la rade, il ne cherchait pas seulement la fortune, mais la sagesse et la science, sur les terres qu'il visitait. Frappé du génie et de la supériorité

d'Homère sur tous les hommes qu'il avait entendus dans les écoles ou dans les temples de la Grèce et de l'Ionie, il se lia d'amitié avec le jeune Mélésigène; il lui dépeignait les terres, les îles, les mers, les cultes, les villes, les ports des rivages divers où son commerce de grains le conduisait; il le convainquit que le livre vivant et infini de la nature était la véritable école de toute vérité, de toute poésie, de toute sagesse; il enflamma l'esprit du jeune homme du désir de lire par ses propres yeux dans ce livre des dieux. Homère, à qui les images et les couleurs manquaient pour rendre sensibles les inépuisables conceptions de son esprit, renonça généreusement à la fortune et à la renommée domestique qui lui souriaient dans sa patrie, pour aller enrichir son imagination, nourrir son âme, et recueillir des impressions et des images sur toute la terre. Il ferma son école, vendit la maison et les laines de Phémius; et, prenant pour maison le vaisseau de Mentès, il lui paya le prix de ce foyer errant pour plusieurs années.

VI

Homère, en compagnie de son ami et de son pilote Mentès, navigua ainsi pendant un espace de temps inconnu. Voyageur, trafiquant, matelot, chantre tour à tour ou tout à la fois, il visita l'Égypte, source alors de toute lumière et patrie originelle de

tous les dieux du paganisme, l'Espagne, l'Italie, les rivages de la mer Adriatique, ceux du Péloponnèse, les îles, les écueils, les continents ; conversant avec tous les peuples, prenant leçon de tous les sages, et recueillant, sur des notes perdues depuis, les descriptions, les souvenirs, les histoires, les symboles dont il construisit plus tard ses poëmes. Il revenait pauvre de biens, riche d'impressions, pour se reposer enfin dans sa patrie et pour s'y reconstruire une existence mercenaire, quand une maladie des yeux, qu'il avait fatigués de soleil, de contemplations et d'études, l'arrêta dans l'île d'Ithaque, où Mentès avait abordé pour son trafic. Mentès, obligé de porter la cargaison de son navire à Lesbos, confia Homère malade à un habitant d'Ithaque, riche, compatissant et ami des poëtes, nommé Mentor, fils d'Alcinoüs. Mentor prodigua au chantre divin tous les soulagements de la médecine et toutes les tendresses de l'hospitalité. Homère, qui payait de gloire les dettes de son cœur, immortalisa bientôt Mentor et Alcinoüs, en faisant de l'un l'oracle de toute sagesse, de l'autre le modèle de la félicité de l'homme champêtre, recueilli, après une vie agitée, dans la culture de ses jardins. Il fit d'Ithaque la scène de son poëme de l'*Odyssée*, il y trouva les traditions de son héros Ulysse, il les grava dans ses souvenirs, et il fit de cette petite île une grande mémoire.

Le repos dans le domaine d'Alcinoüs, les soins

de Mentor, les baumes des médecins d'Ithaque, dont il donna le nom à ces hommes divins qui guérissent les blessures des mortels, lui rendirent la vie et la santé.

Mentès, fidèle à sa promesse, traversa la mer Égée pour venir le reprendre à Ithaque. Homère navigua encore plusieurs années avec lui. Frappé une seconde fois de cécité dans le port de Colophon, il y fut laissé pour se guérir par Mentès, comme il avait été déposé à Ithaque. Mais ni le séjour sur terre ni l'art du médecin ne purent prévaloir contre la volonté des dieux : il devint aveugle, et le tableau de la nature qu'il avait tant contemplé s'effaça complétement devant ses yeux. Ce tableau n'en fut que plus coloré, plus vif et plus en relief dans son imagination. Ce qu'il ne voyait plus au dehors, il le revit en dedans; la mémoire lui rendit tout. Le regret même de cette lumière du jour, de cette face des mers et des terres, des hommes qu'il cessait de voir, donna quelque chose de plus pénétrant et de plus mélancolique à ce souvenir du monde disparu. Il retourna sa vision en lui-même, et il peignit mieux ce qu'il s'affligeait de ne plus regarder.

VII

La première image qui lui remonte au cœur après avoir perdu tout espoir de guérison, fut celle de la patrie. L'oiseau blessé cherche à s'abattre sur le nid qui l'a vu naître. Il se fit rapporter à Smyrne, dans la maison de Phémius et près du tombeau de Crithéis, sa mère. Il y rouvrit une école; mais sa longue absence avait fait oublier son nom et son art à ses concitoyens, d'autres avaient pris sa place dans la renommée. Sa cécité semblait un signe de la colère des dieux. On ne croyait pas qu'un homme privé du plus nécessaire de ses sens pût enseigner le plus sublime des arts. Sa voix retentit dans le vide, son école resta déserte, ses anciens amis ne le reconnurent pas. L'indigence le força de chanter de porte en porte des vers populaires, pour arracher à l'indifférence de ses compatriotes le pain nécessaire à sa subsistance et au salaire de l'enfant qui servait de guide à ses pas. Toujours noble et majestueux d'expressions et d'attitude dans cette humiliante condition de mendiant aveugle, il ressemblait à un dieu de ses fables, se souvenant de sa supériorité divine quand il demandait l'aumône aux mortels. Ulysse, sous les haillons d'un mendiant dans l'*Odyssée,* est un souvenir de ce temps de sa vie immortalisé par le poëte.

Mais, soit que ses concitoyens devinssent sourds

à ses chants, soit que la honte qui chasse les hommes déchus des villes où ils ont été heureux, rendît le séjour de Smyrne plus cruel que la faim au cœur d'Homère, il en sortit pour aller chercher de ville en ville des auditeurs plus compatissants. Il traversa à pied la plaine de l'Hermus pour aller d'abord à Cymé, patrie de sa mère et de son aïeul, où il espérait sans doute retrouver quelques souvenirs d'eux dans des vieillards amis des parents de son nom. La lassitude l'arrêta d'abord à Neotichos, petite ville naissante, colonie de Cymé, bâtie au pied du mont Sédène et au bord de l'Hermus. Comme il est d'usage parmi les mendiants qui lient conversation avec les pauvres artisans plutôt qu'avec les riches, parce que les uns travaillent en plein air tandis que les autres sont à l'abri dans leurs maisons ou dans leurs jardins, Homère entra dans l'atelier d'un corroyeur qui tannait le cuir, et il improvisa ses premiers vers aux fils de Cymé :

« O vous qui habitez la ville répandue sur la colline, au pied du mont Sédène couronné de sombres forêts, et qui buvez les ondes fraîches de l'Hermus au lit écumant, plaignez l'homme errant qui n'a point de demeure à lui, et prêtez-lui le seuil et le foyer de l'hospitalité. » Le corroyeur, ému de compassion et sensible à l'accent de cette supplication chantée en vers à sa porte, fit entrer Homère, lui offrit un siége dans son atelier et un asile dans sa maison. La merveille de ce mendiant

qui parlait la langue des dieux se répandit de bouche en bouche dans la ville; la foule s'attroupa à la porte du corroyeur; les principaux d'entre le peuple entrèrent dans la boutique, et, s'asseyant autour de l'aveugle, ils se complurent à l'interroger et à lui faire réciter ses vers bien avant dans la nuit. Il récita un poëme héroïque sur la ville de Thèbes, chère aux Grecs, et des hymnes aux dieux immortels, qui remplirent ses auditeurs de patriotisme et de piété. La patrie et le ciel sont les deux notes qui résonnent le plus universellement dans l'âme des hommes réunis. Ils le prirent pour un mendiant divin qui cachait le dieu sous l'humanité. L'entretien se prolongea et se détourna ensuite, entre Homère et les sages de la ville, sur les plus belles poésies qu'Orphée et ses disciples avaient répandues dans la mémoire du peuple. Il les jugea et les loua en homme capable de les égaler. Il révéla dans le sublime inspiré le souverain artiste. Ses auditeurs le supplièrent d'honorer leur ville par un long séjour; ils envièrent au corroyeur la gloire d'avoir été le premier hôte de cet inconnu; ils lui envoyèrent des présents pour avoir leur part et leur gloire dans l'hospitalité que le tanneur de cuir donnait au chantre des dieux.

VIII

Il vécut de sa lyre un certain temps à Neotichos. On montrait encore, du temps d'Hérodote, la place où il s'asseyeait pour réciter ses vers et le peuplier antique dont les premières feuilles étaient tombées sur son front.

Ayant épuisé l'étonnement et l'admiration des habitants, il craignit qu'une plus longue hospitalité ne leur fût importune, et il partit aussi pauvre qu'il était arrivé, ne leur ayant emprunté que la vie. Il dirigea ses pas vers Cymé, et composa, en marchant, quelques vers à l'honneur des Cyméens, pour mériter d'eux un bon accueil. Il passa par Larisse. A la demande des citoyens, il leur dicta une inscription en vers sur une colonne élevée à la mémoire d'un roi qui leur était cher : ces vers subsistent encore. Arrivé aux portes de Cymé, il se nomma, il se fit reconnaître pour un descendant des Cyméens. Introduit dans l'assemblée des vieillards, il les enchanta par ses poëmes. Charmé lui-même de rencontrer des hommes si amoureux de la lyre, il prit l'engagement de rester au milieu d'eux et de donner l'immortalité à leur patrie, si la ville voulait seulement lui assurer l'abri et la subsistance. Les vieillards l'engagèrent à se présenter devant le sénat, pour faire ratifier ce contrat entre ses concitoyens et lui. Un cortége d'admirateurs l'y ac-

compagna. Debout devant les sénateurs, il renouvela sa demande, puis se retira, après avoir chanté, pour attendre la décision des grands. Tous inclinaient à nourrir Homère pour ce salaire de mémoire et de gloire qu'il promettait à la ville. Mais un homme se leva, un de ces hommes chagrins qui se croient plus sages que la foule parce qu'ils n'ont ni ses enthousiasmes ni son cœur. Il représenta que, si la ville s'engageait ainsi à recueillir et à nourrir tous les chantres aveugles errants dans l'Ionie, elle ruinerait le trésor public. Le sénat, ne voulant pas paraître moins sage et moins économe des deniers du peuple que ce sénateur, changea d'avis et refusa l'hospitalité à Homère. Le chef du sénat fut chargé d'aller communiquer cette dure réponse au poëte : il s'assit sur une pierre à côté de lui, et tâcha d'adoucir ce refus par les considérations de prudence et d'intérêt public qui avaient déterminé le vote du sénat. Homère, contristé et indigné de la dureté de ses concitoyens, éclata en gémissements et en reproches devant la foule attendrie qui l'entourait :

« A quel sort misérable, s'écriait-il en chantant
» et pleurant à la fois, les dieux m'ont-ils aban-
» donné ? Bercé sur les genoux d'une tendre mère,
» j'ai sucé son lait dans cette ville, dont les plages
» sont baignées par les flots de la mer, et dont le
» Mélès, désormais sacré, arrose les jardins. Pour-
» suivi par l'infortune, et les yeux privés de la lu-

» mière du jour, je venais ici, patrie de ma mère,
» pour y conduire avec moi les Muses, filles aima-
» bles de Jupiter, et pour assurer une éternelle re-
» nommée à Cymé !... et ses habitants refusent
» d'entendre leurs voix divines ! Qu'ils soient dés-
» hérités de tout souvenir, et qu'ils subissent les
» peines dues à ceux qui insultent au malheur et
» qui repoussent l'indigent ! Mais moi, reprit-il, je
» saurai d'un cœur ferme supporter, quel qu'il
» soit, le destin que les dieux m'ont fait en m'in-
» fligeant la vie ! Déjà mes pieds impatients m'en-
» traînent d'eux-mêmes loin de cette ville ingrate ! »
Il partit, en demandant aux dieux que Cymé ne donnât jamais naissance à un chantre capable de léguer la renommée à sa patrie.

IX

Il se traîna jusqu'à Phocée, autre colonie grecque de l'Ionie, qui devint le berceau de Marseille. Le golfe, entouré de rochers et ombragé de platanes, ressemble à un port creusé par la seule nature pour attirer sur les bords un peuple de navigateurs. La poésie fleurissait à Phocée plus qu'ailleurs, parce que la mer inspire la rêverie et le chant. Il y avait une école de chant célèbre dans la ville, tenue par un homme éloquent, mais jaloux et astucieux, qui connaissait le génie d'Homère par les récits des marchands de Smyrne, voisine de Phocée. Il

se nommait Thestoride. En apprenant l'arrivée du pauvre aveugle, Thestoride feignit d'être ému d'une généreuse pitié. Il alla au-devant de lui et lui offrit dans son école le toit et la table, à condition qu'Homère transcrirait pour lui les poëmes qu'il avait chantés dans ses voyages et tous ceux que les Muses lui inspireraient à l'avenir. Homère, contraint par la misère et la cécité, consentit à ces dures exigences de Thestoride, et vendit son génie pour gagner sa vie.

Ce fut là qu'il écrivit le plus accompli de ses poëmes, l'*Iliade,* œuvre à la fois nationale et religieuse, où les mœurs des Grecs, les exploits de leurs héros et les fables de leurs dieux sont chantés dans des vers qu'aucune langue n'égala jamais.

Cependant Thestoride ayant enrichi sa mémoire d'un grand nombre de vers achetés de son hôte, et craignant que le larcin ne fût trop facilement découvert s'il les récitait comme siens à Phocée, alla établir une école dans l'île de Chio. Là il s'enrichit en chantant et en vendant les dépouilles d'Homère, pendant que le véritable auteur languissait et mendiait lui-même à Phocée. Mais c'était peu de se voir dérober sa gloire, il fut accusé de dérober lui-même celle de Thestoride. Des matelots revenant de Chio où ils avaient entendu ce rapsode, et entendant Homère réciter sur le port de Phocée les mêmes vers, déclarèrent que ces chants étaient d'un poëte

de Chio. A ce dernier coup du sort, Homère, patient jusque-là, s'indigna contre cette dérision des dieux. Il voulut aller confondre son calomniateur à Chio. Il supplia des matelots qui partaient pour cette île de le recevoir sur leur barque, promettant de leur payer le prix de sa traversée en poëmes dont les Grecs des plus humbles professions étaient amoureux. Ces matelots compatissants le prirent à bord, comme un gage de la protection des dieux. Il chanta pour eux tout le jour. Ils le déposèrent, la nuit, sur un écueil de l'île où ils ne descendirent pas eux-mêmes. Il s'endormit près du rivage sous un pin, dont un fruit secoué par le vent tomba sur sa tête. Ce pin lui rappela les bois de Cymé, sa patrie, et l'ingratitude de la ville à l'ombre de laquelle il était allé en vain chercher l'abri de sa vie. Il exprima un amer souvenir dans des vers adressés à l'arbre. Se levant enfin, il essaya de trouver à tâtons sa route vers la ville. Le bêlement d'un troupeau de chèvres l'attire par le bruit, qui lui fait espérer le voisinage d'un berger. Des chiens de garde se jettent sur ses haillons en aboyant. Le berger, nommé Glaucus, les rappelle et court vers le voyageur pour le délivrer de la dent des chiens. Ému de pitié, il ne peut comprendre comment un homme privé de la vue a pu gravir seul cette côte escarpée. Il prend Homère par la main, le conduit dans sa cabane, allume du feu, prépare sa table frugale, et y fait asseoir avec lui le poëte, les chiens

aboyant à leurs pieds pour demander leur part du repas.

Homère improvisa en vers des conseils aux bergers, pour discipliner ces vigilants gardiens des troupeaux. Il se souvint plus tard de cette aventure, et il se retraça lui-même dans l'*Odyssée*, sous la figure d'Ulysse grondé, puis reconnu par son chien. L'imagination ne se compose que des lambeaux de la mémoire.

Après le repas, Homère entretint le berger des lieux, des choses, des hommes qu'il avait vus dans ses longs voyages; et il lui chanta les plus belles parties de ses poëmes qui retracent la vie pastorale ou la vie des matelots. Le berger, fasciné par la science, la sagesse et la poésie de son hôte, oubliait les heures de la nuit. Ils s'endormirent enfin sur les mêmes feuilles.

X

Avant l'aurore, le berger, laissant Homère endormi dans sa cabane, alla à la ville voisine raconter à son maître la rencontre qu'il avait faite de ce divin vieillard et l'hospitalité qu'il lui avait donnée. Le maître lui reprocha son imprudence de s'être fié ainsi aux belles paroles d'un inconnn. Il ordonna cependant à Glaucus de lui amener son hôte à Bolisse, pour qu'il jugeât lui-même des merveilles de cet étranger. Homère suivit le berger, charma le

maître par son entretien et par ses vers. On lui confia l'éducation des enfants de la maison. Au bruit de son arrivée dans l'île de Chio, Thestoride, tremblant d'être démenti et confondu par la présence de celui dont il avait volé la gloire, s'enfuit de l'île et alla cacher ailleurs sa honte et son nom.

Après avoir élevé les enfants du maître de Glaucus à Bolisse, Homère, de plus en plus célèbre, alla fonder une école publique dans la ville maritime de Chio, capitale de l'île. Il retrouva sur cette terre étrangère toute la faveur populaire qu'il n'avait pu retrouver à Smyrne, sa patrie. La jeunesse de l'île se pressait en foule à ses leçons ; il devint assez riche des dons des pères et des mères pour se donner à lui-même la douceur d'une famille. Il épousa une fille de l'île, qui préféra en lui la lumière divine du génie à la lumière des yeux. On peut juger de l'amour qu'il eut pour elle par les délicieuses peintures de la tendresse conjugale, dont il attendrit partout ses récits. Il eut pour fruits de cet amour tardif deux filles : l'une mourut dans sa fleur, l'autre se maria à Chio et perpétua son sang dans cette île devenue la patrie de sa vieillesse.

Ce fut dans la douce aisance et dans le loisir de sa vie d'époux et de père à Chio, qu'il composa l'*Odyssée,* poëme de sa vieillesse, résumé de ses voyages, de ses impressions, de ses infortunes et de son bonheur, dans lequel il fait revivre, agir et

parler, sous des noms chers à sa mémoire, lui-même et tous les personnages qui revivaient par leurs bienfaits dans son cœur :

Phémius, « son cher maître et son second père,
» qui l'emporte sur tous les mortels dans l'art des
» chants, et qui, pressant du doigt les fibres de la
» lyre, prélude à ses récits mélodieux ; »

Mentès, son ami et son pilote de mer en mer, dont il dit : « Je me glorifie du nom de *Mentès*, fils du
» généreux Anchyale ; je commande aux Taphiens
» consommés dans l'art de gouverner les navires
» sur les flots ; »

Pénélope, sous le nom de laquelle il célèbre « la
» beauté et la fidélité d'une chaste épouse que ni
» les séductions, ni l'or des jeunes prétendants, ni
» les bruits répandus de la mort d'Ulysse, ni les
» absences, ni les adversités, ni les haillons de son
» mari, ne peuvent détacher de son amour et de sa
» religion du lit conjugal ; »

Tychius, l'ouvrier tanneur qui lui donna le premier l'hospitalité à Neotichos et dont il éternise, en passant, le nom sur le bouclier d'Ajax : « Ajax porte
» un bouclier d'airain, semblable au flanc arrondi
» d'une tour ; sept peaux de bœuf, les unes sur les
» autres, recouvrent le bouclier. Elles sortent des
» mains de Tychius, le plus habile des enfants de
» Neotichos dans l'art de tanner, de couper et de
» coudre le cuir. »

Il n'oublia pas même ses esclaves, et le fidèle

vieillard *Eumée* est sans doute le souvenir poétisé d'un de ces vieux serviteurs que l'attachement et les années incorporent à la famille et qui en suivent les prospérités et les décadences comme l'ombre de l'arbre domestique croît et décroît sur le seuil avec les printemps et les hivers.

Le bruit de sa renommée se répandit tard, mais immense, avec ses vers, d'île en île, de port en port, dans l'Ionie et dans toute la Grèce. Chaque navire, en partant de Chio, emportait un lambeau de ses poëmes dans la mémoire des matelots ou des guerriers ; chaque voile, en abordant l'île dont il avait fait son séjour, lui amenait des admirateurs et des disciples. Il vieillissait dans la gloire plus que dans les années. Historien de la Grèce autant que son poëte, chaque ville, chaque colonie, chaque famille du continent ou des îles le suppliait de donner la mémoire à son nom, à ses exploits ou à ses fables. Il était, comme Minos, juge des vivants et des morts ; il tenait les clefs de l'avenir, grand prêtre de la postérité, cette divinité qui passionne tous les grands cœurs ! Jamais la poésie sur la terre n'exerça une telle souveraineté avant les prophètes. Le génie s'était fait plus que roi, il s'était fait dieu, le dieu de l'immortalité humaine.

XI

Chaque terre de la Grèce voulait garder la trace du pied de cet aveugle, que chaque terre avait repoussé quelques années auparavant. Les citoyens et les envoyés des villes venaient en députation le chercher sur leur vaisseau et le supplier de visiter la Grèce, pleine de son nom.

Il céda, au terme de ses années, à ces instances de sa patrie. Il avait sans doute perdu la compagne de sa vie, qui l'aurait retenu, si elle eût vécu encore, dans le foyer de ses jours heureux, dont le vieillard ne doit pas s'écarter, de peur d'égarer son tombeau. Il partit pour visiter une dernière fois toute la Grèce, patrie de ses vers et de son nom. Il navigua d'abord vers l'île montueuse de Samos. Il y débarqua le jour où l'on y célébrait une fête en l'honneur des dieux. Reconnu, au moment où il descendait sur la plage, par un habitant de l'île qui l'avait entendu à Chio, le bruit de l'arrivée du poëte se répandit à l'instant dans la ville ; les Samiens accoururent et le prièrent d'illustrer de sa présence leur cérémonie. Il se rendit au temple avec le cortége ; et, étant arrivé sur le seuil au moment où l'on venait d'allumer le feu sacré : « O Samiens ! chanta-
» t-il en vers inspirés par la lueur du feu domesti-
» que, les enfants sont la gloire des pères, les tours
» sont la force des villes, les coursiers sont la beauté

» des prairies où ils bondissent, les vaisseaux sont
» la grâce des mers, les richesses sont la prospérité
» des maisons; les chefs et les vieillards, assis sur
» leurs trônes dans la place publique, sont un des
» plus majestueux spectacles que les yeux des hom-
» mes puissent contempler. Mais il n'est rien sur la
» terre de plus auguste et de plus pieux que la de-
» meure d'une famille éclairée par le feu du foyer. »

Les Samiens, ravis de l'honneur que cet hôte faisait à leur île, lui donnèrent la place la plus élevée au festin et le reconduisirent en pompe à la maison où son lit était préparé.

Le lendemain, en se promenant dans l'île dont il se faisait décrire les sites et les villes pour reconnaître avec l'esprit ce qu'il avait vu jadis avec les yeux, il passa près d'un four allumé où des potiers de terre façonnaient des vases et cuisaient l'argile. Il fut encore reconnu et entouré par ces ouvriers. Ils le prièrent de s'arrêter un moment auprès de leur atelier et de leur chanter quelques vers propres à immortaliser leur art; ils lui offrirent, pour prix de sa condescendance, les plus belles œuvres de leurs mains. Homère sourit, s'assit sur une amphore renversée et leur chanta ces vers, célèbres depuis dans les ateliers des mouleurs d'argile sous le titre de *la Fournaise :*

« O vous, qui pétrissez l'argile et qui m'offrez
» une coupe en salaire de mes vers! écoutez un de
» mes chants!

» Je t'invoque, ô Minerve, déesse industrieuse!
» Daigne descendre au milieu de ces hommes et
» prêter ta main habile à leur travail! Que les vases
» qui vont sortir de cette fournaise, et surtout ceux
» qui sont destinés aux autels des dieux, se colo-
» rent également sous la vapeur enflammée des
» briques! Qu'ils se durcissent par degrés à un feu
» sagement gradué, et qu'ils se vendent, recherchés
» pour leur élégance et leur solidité, dans les rues
» et dans les marchés de la Grèce, afin que leur
» prix fasse l'aisance de l'ouvrier et ne démente
» pas l'éloge du poëte! Mais si vous voulez me
» tromper, moi, aveugle, et ne pas me donner les
» coupes offertes, j'invoque contre votre fourneau
» les fléaux des dieux!... Que le feu dévore votre
» poterie, que le four fasse entendre un bruit sem-
» blable aux grincements de dents d'un cheval fu-
» rieux!... Que le potier gémissant contemple en
» larmes sa ruine... et que personne ne puisse se
» baisser pour regarder dans le four sans avoir le
» visage rongé par la réverbération de la flamme
» qui consumera vos vases!... »

Il séjourna l'hiver entier à Samos. Bien qu'il ne fût plus contraint par l'indigence à vendre ses chants pour un morceau de pain, il continua à chanter de temps en temps, par reconnaissance pour les habitants hospitaliers de l'île, des vers appropriés aux fortunes ou aux conditions des maisons qu'il visitait dans ses doux et derniers loisirs. Un

enfant le guidait dans les rues des villes ou dans les sentiers des campagnes. La mémoire des Samiens a gardé de père en fils quelques-unes de ces bénédictions poétiques de l'aveugle de Chio, comme des médailles qu'on retrouve çà et là dans le sable de ces plages.

Homère, en souvenir de son ancienne mendicité, portait à la main, à l'exemple des mendiants antiques, une branche d'arbre garnie de ses feuilles. « Nous voici arrivés, chantait-il à l'enfant son guide, » près de la vaste maison qu'habite un citoyen opu- » lent, maison qui retentit sans cesse du bruit des » clients et des serviteurs. Que ses portes s'ouvrent » pour laisser entrer la fortune, et, avec elle, la » sérénité et le loisir ! Qu'aucune amphore ne reste » jamais vide dans cette heureuse demeure, et que » la huche y soit toujours pleine de fleur de farine ! » Que la jeune épouse du fils de la maison, toutes » les fois qu'elle en sort, soit traînée sur un char, » et que les mules aux pieds durs la ramènent de » même dans sa demeure, où, les pieds posés sur » un tabouret incrusté d'ambre, elle travaille de » l'aiguille à ourdir un riche tissu. Quant à moi, je » reviendrai à ce toit, seulement comme y revient » l'hirondelle au retour de l'année... »

Les petits enfants de Samos ont chanté longtemps ces vers de porte en porte, en allant quêter aux fêtes religieuses consacrées à la bienfaisance et à la mendicité.

XII

Au retour du printemps, des vagues aplanies et des vents tièdes, il reprit sa navigation vers le golfe d'Athènes. Les matelots du navire qui le portait ayant été retenus par la tempête dans la rade de la petite île d'Ios, Homère sentit que la vie se retirait de lui. Il se fit transporter au bord de l'île pour mourir plus en paix, couché au soleil, sur le sable du rivage. Ses compagnons lui avaient dressé une couche sous la voile, auprès de la mer. Les habitants riches de la ville éloignée du rivage, informés de la présence et de la maladie du poëte, descendirent de la colline pour lui offrir leur demeure et pour lui apporter des soulagements, des dons et des hommages. Les bergers, les pêcheurs et les matelots de la côte accoururent pour lui demander des oracles, comme à une voix des dieux sur la terre. Il continua à parler en langage divin avec les hommes lettrés et à s'entretenir, jusqu'à son dernier soupir, avec les hommes simples dont il avait décrit tant de fois les mœurs, les travaux et les misères dans ses poëmes. Son âme avait passé tout entière dans leur mémoire avec ses chants ; en la rendant aux dieux, il ne l'enlevait pas à la terre. Elle était devenue l'âme de toute la Grèce ; elle allait devenir bientôt celle de toute l'antiquité.

Après qu'il eut expiré sur cette plage, au bord

des flots, comme un naufragé de la vie, l'enfant qui servait de lumière à ses pas, ses compagnons, les habitants de la ville et les pêcheurs de la côte lui creusèrent une tombe dans le sable, à la place même où il avait voulu mourir. Ils y roulèrent une roche, sur laquelle ils gravèrent au ciseau ces mots : « Cette » plage recouvre la tête sacrée du divin Homère. » Ios garda à jamais la cendre de celui à qui elle avait donné ainsi la suprême hospitalité. La tombe d'Homère consacra cette île, jusque-là obscure, plus que n'aurait fait son berceau que sept villes se disputent encore. La tradition de la plage où le vieillard aveugle fut enseveli se perdit heureusement dans la suite des temps et dans les vicissitudes de l'île. Nulle rivalité de funérailles, de monument ou de vaine piété ne troubla son dernier sommeil. Sa sépulture fut dans tous les souvenirs, son monument dans ses propres vers. On montre seulement dans l'île de Chio, près de la ville, un banc de pierre semblable à un cirque et ombragé par un platane qui s'est renouvelé, depuis trois mille ans, par ses rejetons, qu'on appelle l'École d'Homère. C'est là, dit-on, que l'aveugle se faisait conduire par ses filles, et qu'il enseignait et chantait ses poëmes. De ce site on aperçoit les deux mers, les caps de l'Ionie, les sommets neigeux de l'Olympe, les plages dorées des îles, les voiles qui se plient en entrant dans leurs anses, ou se déploient en sortant des ports. Ses filles voyaient pour lui ces spectacles, dont la ma-

s'arrachent des bras de leurs mères et de leurs épouses pour aller sacrifier leur sang dans des expéditions nationales, comme la guerre de Troie, pour illustrer leur commune patrie ; il lui apprend les calamités de ces guerres dans les assauts et les incendies de la cité troyenne ; il lui apprend l'amitié dans Achille et Patrocle, la sagesse dans Mentor, la fidélité conjugale dans Andromaque, la piété pour la vieillesse dans le vieux Priam, à qui Achille rend en pleurant le corps de son fils Hector ; l'horreur pour l'outrage des morts dans ce cadavre d'Hector traîné sept fois autour des murs de la patrie ; la piété dans Astyanax, son fils, emmené en esclavage, dans le sein de sa mère, par les Grecs ; la vengeance des dieux dans la mort précoce d'Achille ; les suites de l'infidélité dans Hélène ; le mépris pour la trahison du foyer domestique dans Ménélas ; la sainteté des lois ; l'utilité des métiers, l'invention et la beauté des arts ; partout, enfin, l'interprétation des images de la nature, contenant toutes un sens moral, révélé dans chacun de ses phénomènes sur la terre, sur la mer, dans le ciel ; sorte d'alphabet entre Dieu et l'homme, si complet et si bien épelé dans les vers d'Homère, que le monde moral et le monde matériel, réfléchis l'un dans l'autre comme le firmament dans l'eau, semblent n'être plus qu'une seule pensée et ne parler qu'une seule et même langue à l'intelligence de l'aveugle divin ! Et cette langue encore cadencée par un tel rhythme de la

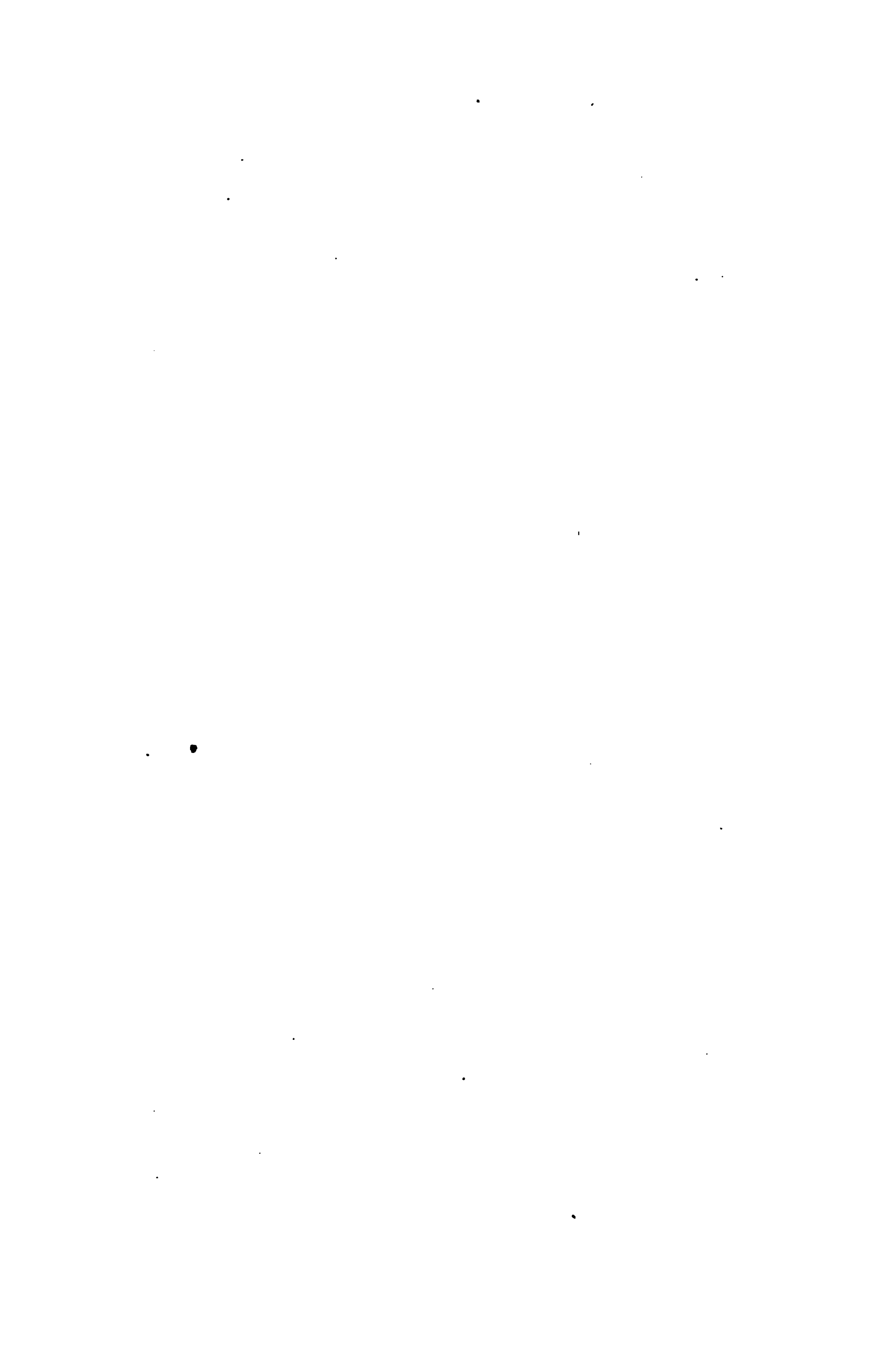
mesure et pleine d'une telle musique des mots, que chaque pensée semble entrer dans l'âme par l'oreille, non-seulement comme une intelligence, mais aussi comme une volupté!

N'est-il pas évident qu'après un long et familier entretien avec ce livre, l'homme brutal et féroce aurait disparu, et l'homme intellectuel et moral serait éclos dans ce barbare auquel les dieux auraient ainsi enseigné Homère?

Eh bien! ce qu'un tel poëte aurait fait pour ce seul homme, Homère le fit pour tout un peuple. A peine la mort eut-elle interrompu ses chants divins, que les *Rapsodes* ou les *Homérides*, chantres ambulants, l'oreille et la mémoire encore pleines de ses vers, se répandirent dans toutes les îles et dans toutes les villes de la Grèce, emportant à l'envi chacun un des fragments mutilés de ses poëmes et les récitant de génération en génération aux fêtes publiques, aux cérémonies religieuses, aux foyers des palais ou des cabanes, aux écoles des petits enfants; en sorte qu'une race entière devint l'édition vivante et impérissable de ce livre universel de la primitive antiquité. Sous Ptolémée Philopator, les Smyrnéens lui érigèrent des temples et les Argiens lui rendirent les honneurs divins. L'âme d'un seul homme souffla pendant deux mille ans sur cette partie de l'univers. En 884 avant J. C., Lycurgue rapporta à Sparte les vers d'Homère pour en nourrir l'âme des citoyens. Puis vint Solon, ce

fondateur de la démocratie d'Athènes, qui, plus homme d'État que Platon, sentit ce qu'il y avait de civilisation dans le génie, et qui fit recueillir ces chants épars comme les Romains recueillirent plus tard les pages divines de la *Sibylle*. Puis vint Alexandre le Grand, qui, passionné pour l'immortalité de sa renommée, et sachant que la clef de l'avenir est dans la main des poëtes, fit faire une cassette d'une richesse merveilleuse pour y enfermer les chants d'Homère, et qui les plaçait toujours sous son chevet pour avoir des songes divins. Puis vinrent les Romains, qui, de toutes leurs conquêtes en Grèce, n'estimèrent rien à l'égal de la conquête des poëmes d'Homère, et dont tous les poëtes ne furent que les échos prolongés de cette voix de Chio. Puis vinrent les ténèbres des âges barbares, qui enveloppèrent près de mille ans l'Occident d'ignorance, et qui ne commencèrent à se dissiper qu'à l'époque où les manuscrits d'Homère retrouvés dans les cendres du paganisme redevinrent l'étude, la source et l'enthousiasme de l'esprit humain. En sorte que le monde ancien, histoire, poésie, arts, métiers, civilisation, mœurs, religion, est tout entier dans Homère; que le monde littéraire même moderne procède à moitié de lui, et que, devant ce premier et ce dernier des chantres inspirés, aucun homme, quel qu'il soit, ne pourrait, sans rougir, se donner à lui-même le nom de poëte. Demander si un tel homme peut compter au rang des

civilisateurs du genre humain, c'est demander si le génie est une clarté ou une obscurité sur le monde ; c'est renouveler le blasphème de Platon ; c'est chasser les poëtes de la civilisation ; c'est mutiler l'humanité dans son plus sublime organe, l'organe de l'infini ! c'est renvoyer à Dieu ses plus souveraines facultés, de peur qu'elles n'offusquent les yeux jaloux et qu'elles ne fassent paraître le monde réel trop obscur et trop petit, comparé à la splendeur de l'imagination et à la grandeur de la nature !



SOCRATE

(469-400 AVANT JÉSUS-CHRIST)

I

Tout le monde connaît ce nom, synonyme de sagesse ; un petit nombre connaît sa doctrine ; nul ne connaît de sa vie que ses conversations et sa mort.

Ce n'est pas un prophète, ce n'est pas un révélateur, ce n'est pas un fondateur de religion ou de secte ; il ne parle pas aux hommes au nom de Dieu, il ne leur impose aucune foi, il ne s'enveloppe pas de mystères, il ne promulgue point d'oracles, il ne fait pas de prodiges ; il est homme, il subit tout de l'humanité, jusqu'à ses faiblesses et à ses doutes. Mais il vit bien, il parle bien, et il meurt bien, c'est-à-dire qu'il accomplit simplement, dans toute son humilité et dans toute sa grandeur, ce rôle que la Providence impose à tout homme ici-bas : penser juste, vivre honnêtement, mourir avec espérance!

Tel est Socrate, la plus pure incarnation du bon sens et de la philosophie pratique que la Grèce, sa patrie, ait montrée à l'antiquité.

II

Nous ne dirons que peu de choses de sa vie ; car vivre, pour lui, ce fut penser. Nous raconterons surtout ici sa mort, le plus bel acte de sa vie ; et nous la raconterons dans la langue où l'on doit éterniser les choses éternelles, c'est-à-dire dans la langue des vers. Nos lecteurs trouveront peut-être quelque diversion imprévue, mais permise à l'aridité de nos récits en prose, dans ce chant épique et philosophique, composé par nous à un âge où l'homme chante avant de raisonner. A vingt ans il ne sort du cœur que des hymnes : c'était notre âge quand nous écrivîmes cette mort de Socrate.

III

Socrate était d'Athènes, capitale politique, poli cée, lettrée, artistique, de cette Grèce qui était alors surtout la capitale de l'esprit humain. Il était fils d'un pauvre sculpteur et d'une sage-femme. On assure que ces deux métiers, qui nourrissaient sa famille, lui donnèrent, avec les premières impressions de son enfance, les premières vocations de son génie : comme son père le sculpteur, adorer

le beau, le rechercher et le reproduire dans l'âme comme l'artisan le reproduisait dans la pierre; comme sa mère, aider l'homme à naître à la lumière et l'enfanter à la vérité.

Le jeune Socrate eut plus de peine et plus de mérite qu'un autre homme à dégrossir et à sculpter en lui-même ce modèle du beau intellectuel qui fut la passion et le travail de sa vie. La nature ne lui avait donné en le formant aucune de ces noblesses ou de ces grâces corporelles dont sont doués en général ces favoris de la Providence, qui portent dans leurs traits les signes extérieurs de cette beauté et de cette vertu rayonnant de leur âme à travers l'enveloppe des sens. Il était petit de taille, lourd de stature; il avait les épaules hautes et larges comme celles d'un homme destiné à transporter les blocs de marbre dans l'atelier de son père, le cou gros et court, la tête ronde et non allongée en ovale, la bouche trivialement fendue pour le rire, les lèvres épaisses pour la sensualité, le nez informe et relevé de Silène, les yeux railleurs, le front rude, proéminent et mal ébauché. Tout ce visage, quoique souverainement intelligent dans son expression générale, annonçait plutôt les instincts charnels et les appétits grossiers de l'homme de peine que les divines aspirations de l'homme de pensée.

C'est de cette forme inculte, rebelle et lourde, qu'il fallait faire sortir à force de coups de ciseau la plus pure beauté morale et la plus immatérielle

image de la vertu qui ait jamais ravi la Grèce antique. Ce fut l'œuvre de la vie de Socrate. Il se dit, en regardant les blocs de pierre ébauchés par le marteau de son père : « Puisque la beauté sort de » là, je la ferai sortir de moi-même ; » il se dit en entendant raconter à sa mère les souffrances des mères qu'elle avait accouchées dans sa journée : « Puisque l'homme physique naît avec tant de gé» missements et tant d'efforts, ni efforts ni gémisse» ments ne me coûteront pour faire naître l'homme » intellectuel et moral à la vérité et à la vertu ! »

IV

Socrate prit le métier de son père, il gagna sa vie dans l'atelier. Seulement, le père n'était qu'artisan, le fils devint promptement artiste : le type idéal et exquis de beauté qu'il portait en lui éclata bientôt sous sa main en contours, en attitudes, en visages plus parfaits que les ébauches de son père. On montrait, dit Xénophon, son disciple et son historien, un groupe des trois Grâces voilées sculpté avec tant de bonheur par le jeune Socrate qu'il pouvait supporter, sans trop d'infériorité, le voisinage des plus divines statues de Phidias. Les Athéniens en décorèrent le portique du Parthénon, chef-d'œuvre d'architecture, qui ne contenait lui-même que des chefs-d'œuvre.

V

Mais Socrate aspirait secrètement à sculpter des âmes, et non des pierres. Il ne donnait à sa profession que ce qui était strictement nécessaire à la vie de sa famille ; il employait tout le superflu de son temps à la réflexion, à la lecture, à l'étude, à la fréquentation des écoles de philosophie et d'éloquence, qu'une innombrable nuée de rhéteurs et de philosophes, les uns sages, les autres chimériques ou pervers, élevaient alors de toutes parts dans Athènes. Génie éminemment sincère et critique, Socrate discernait promptement le vrai du faux dans ces doctrines. Il s'incorporait le bien, il raillait le mal. Il était la terreur et le fléau des sophistes, ces charlatans de sagesse ; il n'admettait aucune de leurs affirmations sur parole ; il leur demandait raison de tout, et, d'interrogation en interrogation les embarrassant dans leurs réponses et les forçant promptement à se contredire, il les livrait à la risée de leurs auditeurs, et se retirait heureux d'avoir prémuni l'esprit de leurs disciples contre leurs rêveries et leurs subtilités. Plein de déférence, au contraire, pour les vrais sages, il s'asseyait comme un petit enfant parmi les sectateurs d'Anaxagore. Il écoutait avec ravissement parler des dieux, de la justice, des lois, de l'immortalité, cette certitude de l'espérance. Socrate sortait de leurs leçons pé-

nétré de mépris pour les choses passagères, qui ne sont que la route des choses éternelles. Il se considérait comme un voyageur qui fait une halte dans l'hôtellerie de la terre, mais qui ne s'attache à aucun des meubles de la maison, sachant bien qu'ils ne lui appartiennent pas et qu'il ne les emportera pas le lendemain avec lui. Il s'y reposait et s'y purifiait seulement de toutes les souillures de la matière, pour paraître bientôt plus respectueusement devant les dieux.

VI

Mais, non content de se perfectionner lui-même, Socrate était possédé de la passion plus désintéressée et plus divine encore de perfectionner les autres. Il employait à instruire, à corriger, à édifier ses concitoyens de toutes les classes, tout le temps qu'il pouvait raisonnablement distraire de ses occupations domestiques. Souvent même, et sa femme en gémissait avec raison, il oubliait les nécessités de son propre foyer pour les méditations spéculatives dans lesquelles il restait comme anéanti, la tête entre les mains, pendant des journées entières, et pour les commerces philosophiques avec les premiers venus qui lui demandaient la sagesse.

Insensiblement la justesse profonde de ses reparties, la nouveauté de ses idées, la simplicité toujours pénétrante, inattendue, de ses démonstrations, la

vulgarité des images ou des paraboles qu'il empruntait aux métiers les plus usuels de la vie pour élever l'âme de ses interlocuteurs aux plus sublimes conceptions de l'esprit, comme un orfévre se sert de la plus vile poussière pour polir le diamant, attirèrent autour de Socrate un cercle de disciples.

Athènes était une république libre, riche, oisive, amoureuse de doctrines, de controverses, de sectes, de vérités, de sophismes, de mensonges même ; son gouvernement, qui se tenait sur la place publique, n'était qu'un perpétuel entretien des citoyens entre eux sur la politique, les lois, la religion, la nature, les dieux. Dans ce beau climat où l'homme vit au soleil, les portiques aérés des temples, les jardins publics, les ateliers des artistes, les boutiques ouvertes des artisans, les rues, les places, les marchés, étaient autant d'académies et d'écoles où chacun discourait avec tous, et où le plus éloquent, le plus corrupteur ou le plus sage enlevait des groupes d'auditeurs à ses rivaux. La conversation perpétuelle était en réalité la première institution d'Athènes. Elle suppléait à ce qu'est chez nous la presse périodique depuis la découverte de l'imprimerie, avec cette différence, cependant, que la presse parle un à un à des lecteurs isolés et ne comporte ni le dialogue ni la réplique, tandis que la conversation en plein air d'Athènes se changeait en dialogues animés, et attroupait en secte ou en école les oisifs et les disciples autour du discoureur le

plus écouté. C'est ce qui fit que Socrate, quoique parlant sans cesse et de tout, n'écrivit rien; que ses leçons furent toutes des dialogues avec ses auditeurs, et qu'après sa mort ses disciples Platon et Xénophon écrivirent de mémoire, et sous cette forme obligée de dialogues, les doctrines qu'ils avaient entendues et notées pendant la vie de leur maître.

VII

Cependant Socrate, qui était avant tout un homme de devoir et de bon sens, ne négligea aucune des fonctions de la vie civile, du soldat, du citoyen, du magistrat, de l'homme d'État, sous prétexte de dédain pour les choses du monde et de contemplation exclusive des choses d'en haut. Il comprit et il voulut montrer par son exemple que servir les hommes, c'est le meilleur moyen de servir les dieux, et que la défense et le gouvernement de sa patrie sont des devoirs obligatoires du citoyen libre dans la république. Sa conscience, son principal sens, parce qu'elle est le sens du devoir, était si juste, si forte et si infaillible en lui, qu'elle lui paraissait physiquement une parole intérieure qui parlait dans sa poitrine et qu'il appelait de bonne foi son oracle ou son génie. Cette conscience lui commanda d'être un héros dans l'occasion pendant les guerres de sa patrie, et il le fut.

VIII

Au siége de Potidée, le jeune Alcibiade ayant été fait prisonnier par les ennemis, Socrate se jeta avec une poignée d'Athéniens dans la mêlée, dispersa les vainqueurs qui entraînaient leur proie, et ramena Alcibiade délivré au prix de son sang.

A son retour, Athènes lui ayant décerné le prix de la valeur, il proclama Alcibiade plus brave que lui, puisqu'il était plus jeune et plus beau, et qu'en exposant sa vie il exposait davantage. A la bataille de Délium dans la Béotie, les Athéniens vaincus allaient périr tous par la faute ou par la lâcheté de leurs généraux, capricieusement nommés par les démagogues, lorsque Socrate, se précipitant à l'arrière-garde, groupant autour de lui les vétérans et faisant reculer l'ennemi, releva un autre de ses disciples, Xénophon, du champ de bataille, et le rapporta sur ses épaules au camp.

La paix le rendit à ses études et à ses disciples. L'héroïsme qu'il avait montré à l'armée, le désintéressement d'ambition, même de gloire, qu'il montra en reprenant sa profession, le désignèrent aux suffrages de la république pour les grandes magistratures auxquelles nommait le peuple. Il y montra les vertus de la politique, plus rares et plus difficiles que celles de la guerre : la justesse de

vues, l'impartialité, la modération, la résistance inflexible aux entraînements, aux passions, aux fureurs populaires. Les amiraux d'Athènes n'ayant pu, après une défaite navale, donner la sépulture aux citoyens morts, furent condamnés à un injuste supplice par le peuple. Leur vie ou leur mort dépendait du vote de Socrate, qui ce jour-là présidait le sénat. Ses collègues, intimidés par les cris et par les armes de la multitude, avaient cédé le sang des généraux pour sauver leur propre vie; Socrate offrit la sienne pour sauver les innocents. Il triompha de la colère d'Athènes, qui n'osa pas violer en lui la loi vivante. Mais de ce jour la multitude cessa de l'aimer, et les démagogues ne lui pardonnèrent jamais, depuis, de les avoir empêchés de commettre un crime. Sa mort date de ce refus dans le cœur de ses ennemis.

IX

La calomnie commença à s'attacher à son nom, et le poëte Aristophane, le Beaumarchais d'Athènes, amusa le peuple à ses dépens dans une comédie personnelle intitulée *les Nuées*. Socrate, dans cette comédie, est représenté aux yeux de la multitude comme un rêveur éveillé, suspendu entre ciel et terre, et demandant des oracles aux *Nuées*, divinités flottantes et insaisissables, qui lui répondent au milieu des brouillards. C'est la vengeance

de la routine contre la pensée et du préjugé contre la sagesse. Aristophane, vil adulateur des sottises et des superstitions chères à l'ignorance du vulgaire, soulevait à la fois le rire et la colère du peuple contre le plus sage des Athéniens : le rire en accusant Socrate de s'élever plus haut que les têtes de la foule, la colère en l'accusant de chercher dans le ciel un dieu plus immatériel que les dieux de chair qu'elle s'était forgés avec ses plus abjectes crédulités. Aristophane fut ainsi le premier meurtrier de Socrate. Ce Camille Desmoulins d'Athènes, en livrant le sage au ridicule, le livrait d'avance au bourreau. Quand on veut tuer la victime, on commence par la dépouiller de son respect. La rage du peuple commence toujours par la risée des démagogues.

X

Toutefois la philosophie ne fut pas le vrai crime de Socrate, ce fut la politique. On ne l'accusa d'impiété envers les dieux du pays que pour masquer sous un prétexte sacré la haine qu'on lui portait à un autre titre.

Deux partis divisaient perpétuellement la république d'Athènes. Les amis d'une sage liberté ayant pour limite et pour garantie des lois justes, et pour magistrats les citoyens les plus éclairés et les plus vertueux de la république, composaient le premier

de ces partis ; les anarchistes, les radicaux, les démagogues, les adulateurs de la multitude, composaient le second. C'est le parti qui bouleversait sans cesse Athènes. Socrate l'abhorrait ; il ne déguisait ni son mépris pour une démagogie ignorante et turbulente, ni son indignation contre les corrupteurs de la république. Il disait hautement que la tête devait gouverner les membres dans l'État comme dans le corps humain, que l'instruction, la moralité, la vertu, étaient des conditions indispensables à l'admission des citoyens dans les assemblées publiques et dans les magistratures de la république ; que tirer les magistrats au sort, c'était livrer la république au hasard ; qu'il fallait les élire avec discernement et après des épreuves, gages de leur probité civique et de leur capacité. En un mot, il était partisan du suffrage populaire à plusieurs degrés dans la nomination des hommes investis de fonctions publiques. Il voulait, non l'aristocratie aveugle et souvent inique du rang ou de la richesse, mais l'aristocratie divine et personnelle de l'intelligence et de la vertu.

Ces opinions, quoique si sages, étaient en ce moment d'autant plus suspectes à Athènes, que la république venait à peine de briser le joug des *trente tyrans*, et que demander des conditions de supériorité et d'ordre à un peuple ivre de la liberté reconquise, c'était presque, aux yeux des démagogues, paraître regretter la tyrannie. Socrate l'avait bravée

cependant en face pendant qu'elle était debout ; et maintenant qu'elle était renversée, il était devenu aussi odieux aux agitateurs de la populace d'Athènes qu'il avait été redoutable aux tyrans. Il subissait le sort de tous les hommes justes dans tous les siècles, proscrits par les deux excès, parce que sa conscience lui défendait de participer aux injustices d'en bas comme aux injustices d'en haut. On cherchait un moyen de perdre cet homme dont la modération offusquait la popularité des démagogues, comme elle avait offensé, quelques jours auparavant, la toute-puissance des trente tyrans.

XI

Un certain Anytus, riche citoyen d'Athènes, qui avait concouru au renversement de la tyrannie et qui avait conquis par là la faveur du peuple, s'efforçait lâchement de conserver cette faveur par les plus viles condescendances à tous les caprices et à tous les préjugés de la multitude. Les multitudes aiment les superstitions, parce qu'elles sont les servilités de l'esprit et les saintetés de l'ignorance. Anytus et ses amis résolurent d'accuser Socrate de blasphème contre les idoles, ces divinités de la foule. Un poëte infâme, nommé Mélitus, autrefois disciple de Socrate, maintenant devenu son ennemi par cette basse envie qui ne laisse pas pardonner la gloire à ceux qui ne peuvent l'atteindre, se

chargea de l'accusation d'impiété contre son ancien maître.

Mélitus était un de ces hommes qui sanctifient leur haine aux yeux du peuple en l'attribuant à un zèle dévorant pour la cause des dieux. Ainsi ils impriment habilement à leur passion le caractère divin de leur cause ; ils placent leurs vengeances personnelles au rang des choses saintes. Ils calomnient, ils outragent, ils dénoncent, ils frappent leurs ennemis au nom du ciel. Les superstitieux de bonne foi les admirent et leur tiennent compte de la persécution comme d'une piété.

Tel était Mélitus à Athènes. Il avait écrit de mauvais livres, mais il s'était constitué le vengeur du vieux culte ; il avait des clients dans le ciel. Le peuple n'osait plus le mépriser, de peur de mépriser en lui les dieux.

XII

Ce jeune homme accusa Socrate, devant les magistrats, d'introduire des croyances, des divinités, des nouveautés dans l'esprit de la jeunesse. La philosophie était suspecte au peuple, parce qu'elle répandait du jour sur les mystères, et que la lumière seule est un attentat contre les ténèbres. Socrate ne voulut pas se défendre, sans doute parce qu'il aurait fallu mentir. Il n'avait jamais commis d'autre impiété que de penser, et, bien que ses pensées

s'élevassent au-dessus des misérables symboles qu'adorait alors la Grèce, il n'avait jamais insulté au culte de ses concitoyens, pensant que l'adoration de la Divinité était une chose si sainte en elle-même, qu'il ne fallait pas la contrister même quand elle se trompait de Dieu. Il avait même poussé le respect et la condescendance pour le culte légal de sa patrie beaucoup trop loin pour un philosophe, en suivant (dit Xénophon) tous les rites de la religion populaire et en offrant des sacrifices aux dieux de l'Olympe dans l'intérieur de sa maison et dans les temples. Il retrouva sa conscience plus entière et plus incorruptible devant les juges.

« Si vous me renvoyez absous, leur dit-il, à condition que je cesserai de philosopher, je vous répondrai sans hésiter : Athéniens, je vous honore et je vous aime, mais j'obéirai plutôt à Dieu qu'à vous ! »

XIII

Les juges, au nombre de cinq cent cinquante-six, se partagèrent en deux opinions. Socrate ne fut condamné qu'à la majorité de troix voix par le parti des démagogues réuni au parti des fanatiques. La loi d'Athènes, en pareil cas, autorisait le condamné à racheter sa vie par un exil ou par une amende à laquelle il était tenu de se condamner lui-même en se reconnaissant coupable. Socrate

plaisanta jusqu'au bout avec la vie et avec la mort. « Athéniens, dit-il avec cette ironie légère, mais » amère, qui était la force, mais aussi le vice de ses » discours (car l'ironie blesse en convainquant), » Athéniens ! pour avoir consacré ma vie entière au » service et à la moralisation de ma patrie, je me » condamne moi-même à être nourri le reste de » mes jours dans le Prytanée, aux dépens de la » république. »

Les juges, ainsi provoqués, portèrent la sentence de mort à une forte majorité. « Ce n'est point un » mal, dit Socrate après avoir entendu son arrêt ; » il n'y a aucun mal pour l'homme religieux, ni » pendant sa vie, ni après sa mort. Dieu ne l'aban- » donne jamais. Ma mort est leur volonté. Je n'ai » aucun ressentiment contre ce peuple ni contre » ces juges. Ils vont vivre et je vais mourir. Dieu » sait seul lequel a le meilleur sort d'eux ou de moi. »

XIV

Sa sentence portait qu'il boirait la ciguë, breuvage empoisonné qui donnait la mort sous la forme du sommeil. La loi défendait de mettre à mort aucun condamné jusqu'au retour d'une galère que les Athéniens envoyaient tous les ans à l'île de Délos porter des tributs au temple d'Apollon Délien. Socrate passa ces jours à s'entretenir aves ses amis. Nous allons donner maintenant le dernier de ces

jours et le dernier de ces entretiens, conservés par Platon dans le dialogue dont nous fîmes autrefois un poëme.

LA MORT DE SOCRATE

POÈME PHILOSOPHIQUE

Le soleil, se levant aux sommets de l'Hymette,
Du temple de Thésée illuminait le faîte,
Et, frappant de ses feux les murs du Parthénon,
Comme un furtif adieu glissait dans la prison.
On voyait sur les mers une poupe dorée,
Au bruit des hymnes saints, voguer vers le Pirée,
Et c'était ce vaisseau dont le fatal retour
Devait aux condamnés marquer leur dernier jour.
Mais la loi défendait qu'on leur ôtât la vie
Tant que le doux soleil éclairait l'Ionie,
De peur que ses rayons, aux vivants destinés,
Par des yeux sans regards ne fussent profanés,
Ou que le malheureux, en fermant sa paupière,
N'eût à pleurer deux fois la vie et la lumière.
Ainsi l'homme, exilé du champ de ses aïeux,
Part avant que l'aurore ait éclairé les cieux.

Attendant le réveil du fils de Sophronique,
Quelques amis en deuil erraient sous le portique;
Et sa femme, portant son fils sur ses genoux,
Tendre enfant dont la main joue avec les verrous,
Accusant la lenteur des geôliers insensibles,
Frappait du front l'airain des portes inflexibles.
La foule inattentive au cri de ses douleurs
Demandait en passant le sujet de ses pleurs,

Et reprenant bientôt sa course suspendue,
Et dans les longs parvis par groupes répandue,
Recueillait ces vains bruits dans le peuple sémés,
Parlait d'autels détruits et des dieux blasphémés,
Et d'un culte nouveau corrompant la jeunesse,
Et de ce Dieu sans nom, étranger dans la Grèce.
C'était quelque insensé, quelque monstre odieux,
Quelque nouvel Oreste aveuglé par les dieux,
Qu'atteignait à la fin la tardive justice
Et que la terre au ciel devait en sacrifice.
Socrate! et c'était toi qui, dans les fers jeté,
Mourais pour la justice et pour la vérité!

Enfin de la prison les gonds bruyants roulèrent.
A pas lents, l'œil baissé, les amis s'écoulèrent.
Mais Socrate, jetant un regard sur les flots
Et leur montrant du doigt la voile vers Délos :
« Regardez sur les mers cette poupe fleurie;
C'est le vaisseau sacré, l'heureuse Théorie!
Saluons-la, dit-il : cette voile est la mort!
Mon âme, aussitôt qu'elle, entrera dans le port.
Et cependant parlez; et que ce jour suprême,
Dans nos doux entretiens, s'écoule encor de même!
Ne jetons point aux vents les restes du festin :
Des dons sacrés des dieux usons jusqu'à la fin.
L'heureux vaisseau qui touche au terme du voyage
Ne suspend pas sa course à l'aspect du rivage;
Mais, couronné de fleurs, et les voiles aux vents,
Dans le port qui l'appelle il entre avec des chants.

« Les poëtes ont dit qu'avant sa dernière heure
En sons harmonieux le doux cygne se pleure :
Amis, n'en croyez rien! l'oiseau mélodieux
D'un plus sublime instinct fut doué par les dieux.
Du riant Eurotas près de quitter la rive,
L'âme, de ce beau corps à demi fugitive,

S'avançant pas à pas vers un monde enchanté,
Voit poindre le jour pur de l'immortalité,
Et, dans la douce extase où ce regard la noie,
Sur la terre en mourant elle exhale sa joie.
Vous qui près du tombeau venez pour m'écouter,
Je suis un cygne aussi ; je meurs, je puis chanter ! »

Sous la voûte, à ces mots, des sanglots éclatèrent.
D'un cercle plus étroit ses amis l'entourèrent :
« Puisque tu vas mourir, ami trop tôt quitté,
Parle-nous d'espérance et d'immortalité !
— Je le veux bien, dit-il ; mais éloignons les femmes,
Leurs soupirs étouffés amolliraient nos âmes.
Or il faut, dédaignant les terreurs du tombeau,
Entrer d'un pas hardi dans un monde nouveau !

« Vous le savez, amis : souvent, dès ma jeunesse,
Un génie inconnu m'inspira la sagesse
Et du monde futur me découvrit les lois.
Était-ce quelque dieu caché dans une voix ?
Une ombre m'embrassant d'une amitié secrète ?
L'écho de l'avenir ? la muse du poëte ?
Je ne sais ; mais l'esprit qui me parlait tout bas,
Depuis que de ma fin je m'approche à grands pas,
En accents mieux compris me parle, me console ;
Je reconnais plus tôt sa divine parole,
Soit qu'un cœur affranchi du tumulte des sens
Avec plus de silence écoute ses accents ;
Soit que, comme l'oiseau, l'invisible génie
Redouble vers le soir sa touchante harmonie ;
Soit plutôt qu'oubliant le jour qui va finir,
Mon âme, suspendue aux bords de l'avenir,
Distingue mieux le son qui part d'un autre monde,
Comme le nautonnier, le soir, errant sur l'onde,
A mesure qu'il vogue et s'approche du bord,
Distingue mieux la voix qui s'élève du port.

Cet invisible ami jamais ne m'abandonne,
Toujours de son accent mon oreille résonne,
Et sa voix dans ma voix parle seule aujourd'hui.
Amis, écoutez donc ! ce n'est plus moi; c'est lui !... »

Le front calme et serein, l'œil rayonnant d'espoir,
Socrate à ses amis fit signe de s'asseoir.
A ce signe muet soudain ils obéirent,
Et sur les bords du lit en silence ils s'assirent.
Symmias abaissait son manteau sur ses yeux;
Criton d'un œil pensif interrogeait les cieux;
Cébès penchait à terre un front mélancolique;
Anaxagore, armé d'un rire sardonique,
Semblait, du philosophe enviant l'heureux sort,
Rire de la fortune et défier la mort;
Et, le dos appuyé sur la porte de bronze,
Les bras entrelacés, le serviteur des Onze,
De doute et de pitié tour à tour combattu,
Murmurait sourdement : « Que lui sert sa vertu ? »
Mais Phédon, regrettant l'ami plus que le sage,
Sous ses cheveux épars voilant son beau visage,
Plus près du lit funèbre aux pieds du maître assis,
Sur ses genoux pliés se penchait comme un fils,
Levait ses yeux voilés sur l'ami qu'il adore,
Rougissait de pleurer, et le pleurait encore.

Du sage, cependant, la terrestre douleur
N'osait point altérer les traits ni la couleur;
Son regard élevé loin de nous semblait lire;
Sa bouche, où reposait son gracieux sourire,
Toute prête à parler s'entr'ouvrait à demi;
Son oreille écoutait son invisible ami;
Ses cheveux, effleurés du souffle de l'automne,
Dessinaient sur sa tête une pâle couronne,
Et, de l'air matinal par moments agités,
Répandaient sur son front des reflets argentés.

Mais, à travers ce front où son âme est tracée,
On voyait rayonner sa sublime pensée,
Comme à travers l'albâtre et l'airain transparents
La lampe, sur l'autel jetant ses feux mourants,
Par son éclat voilé se trahissant encore,
D'un reflet lumineux les frappe et les colore.
Comme l'œil sur les mers suit la voile qui part,
Sur ce front solennel attachant leur regard,
A ses yeux suspendus, ne respirant qu'à peine,
Ses amis attentifs retenaient leur haleine :
Leurs yeux le contemplaient pour la dernière fois,
Ils allaient pour jamais emporter cette voix !
Comme la vague s'ouvre au souffle errant d'Éole,
Leur âme impatiente attendait sa parole.
Enfin du ciel sur eux son regard s'abaissa,
Et lui, comme autrefois, sourit, et commença :

« Quoi! vous pleurez, amis! vous pleurez quand mon âme,
Semblable au pur encens que la prêtresse enflamme,
Affranchie à jamais du vil poids de son corps,
Va s'envoler aux dieux, et, dans de saints transports,
Saluant ce jour pur qu'elle entrevit peut-être,
Chercher la vérité, la voir, et la connaître!
Pourquoi donc vivons-nous, si ce n'est pour mourir?
Pourquoi pour la justice ai-je voulu souffrir?
Pourquoi dans cette mort qu'on appelle la vie,
Contre ses vils penchants luttant, quoique asservie,
Mon âme avec mes sens a-t-elle combattu?
Sans la mort, mes amis, que serait la vertu?
C'est le prix du combat, la céleste couronne
Qu'aux bornes de la course un saint juge nous donne,
La voix même de Dieu qui nous rappelle à lui.
Amis, bénissons-la! je l'entends aujourd'hui.
Je pouvais, de mes jours disputant quelque reste,
Me faire répéter deux fois l'ordre céleste :
Me préservent les dieux d'en prolonger le cours!
En esclave attentif, ils m'appellent, j'y cours!

Et vous, si vous m'aimez, comme aux plus belles fêtes,
Amis, faites couler des parfums sur vos têtes!
Suspendez une offrande aux murs de la prison!
Et, le front couronné d'un verdoyant feston,
Ainsi qu'un jeune époux qu'une foule empressée,
Semant de chastes fleurs le seuil du gynécée,
Vers le lit nuptial conduit après le bain,
Dans les bras de la mort menez-moi par la main!

» Qu'est-ce donc que mourir? Briser ce nœud infâme.
Cet adultère hymen de la terre avec l'âme,
D'un vil poids, à la tombe, enfin se décharger.
Mourir n'est pas mourir; mes amis, c'est changer.
Tant qu'il vit, accablé sous le corps qui l'enchaîne,
L'homme vers le vrai bien languissamment se traîne,
Et, par ses vils besoins dans sa course arrêté,
Suit d'un pas chancelant ou perd la vérité.
Mais celui qui, touchant au terme qu'il implore,
Voit du jour éternel étinceler l'aurore,
Comme un rayon du soir remontant dans les cieux,
Exilé de leur sein, remonte au sein des dieux;
Et, buvant à longs traits le nectar qui l'enivre,
Du jour de son trépas il commence de vivre! »

« — Mais mourir c'est souffrir; et souffrir est un mal.
» — Amis, qu'en savons-nous? Et quand l'instant fatal,
Consacré par le sang comme un grand sacrifice,
Pour ce corps immolé serait un court supplice,
N'est-ce pas par un mal que tout bien est produit?
L'été sort de l'hiver, le jour sort de la nuit.
Dieu lui-même a noué cette éternelle chaîne;
Nous fûmes à la vie enfantés avec peine,
Et cet heureux trépas, des faibles redouté,
N'est qu'un enfantement à l'immortalité.

» Cependant de la mort qui peut sonder l'abîme?
Les dieux ont mis leur doigt ser sa lèvre sublime :
Qui sait si dans ses mains, prêtes à la saisir,
L'âme, incertaine, tombe avec peine ou plaisir?
Pour moi qui vis encor, je ne sais, mais je pense
Qu'il est quelque mystère au fond de ce silence;
Que des dieux indulgents la sévère bonté
A jusque dans la mort caché la volupté,
Comme, en blessant nos cœurs de ses divines armes,
L'Amour cache souvent un plaisir sous des larmes. »

L'incrédule Cébès à ce discours sourit;
« — Je le saurai bientôt, » dit Socrate. Il reprit :

« Oui, le premier salut de l'homme à la lumière,
Quand le rayon doré vient baiser sa paupière,
L'accent de ce qu'on aime à la lyre mêlé,
Le parfum fugitif de la coupe exhalé,
La saveur du baiser quand de sa lèvre errante
L'amant cherche, la nuit, la lèvre de l'amante,
Sont moins doux à nos sens que le premier transport
De l'homme vertueux affranchi par la mort;
Et pendant qu'ici-bas sa cendre est recueillie,
Emporté par sa course, en fuyant il oublie
De dire même au monde un éternel adieu :
Ce monde évanoui disparaît devant Dieu !... »

. . . .
. . . .

Il se tut, et Cébès rompit seul le silence :
« Me préservent les dieux d'offenser l'Espérance,
Cette divinité qui, semblable à l'Amour,
Un bandeau sur les yeux, nous conduit au vrai jour!
Mais puisque de ces bords comme elle tu t'envoles,
Hélas! et que voilà tes suprêmes paroles,

Pour m'instruire, ô mon maître et non pour t'affliger,
Permets-moi de répondre et de t'interroger. »
Socrate avec douceur inclina son visage,
Et Cébès en ces mots interrogea le sage :

« L'âme, dis-tu, doit vivre au delà du tombeau.
Mais si l'âme est pour nous la lueur d'un flambeau,
Quand la flamme a des sens consumé la matière,
Quand le flambeau s'éteint, que devient la lumière?
La clarté, le flambeau, tout ensemble est détruit,
Et tout rentre à la fois dans une même nuit.
Ou si l'âme est aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire,
Quand le temps ou les vers en ont usé le bois,
Quand la corde rompue a crié sous nos doigts,
Et quand les nerfs brisés de la lyre expirante
Sont foulés sous les pieds de la jeune bacchante,
Qu'est devenu le bruit de ces divins accords?
Meurt-il avec la lyre? et l'âme avec le corps?... »
Les sages à ces mots, pour sonder ce mystère,
Baissant leurs fronts pensifs et regardant la terre,
Cherchaient une réponse et ne la trouvaient pas,
Se parlant l'un à l'autre, ils murmuraient tout bas:
« Quand la lyre n'est plus, où donc est l'harmonie? »
Et Socrate semblait attendre son génie.

Sur l'une de ses mains appuyant son menton,
L'autre se promenait sur le front de Phédon,
Et, sur son cou d'ivoire errant à l'aventure,
Caressait, en passant, sa blonde chevelure;
Puis, détachant du doigt un de ses longs rameaux
Qui pendaient jusqu'à terre en flexibles anneaux,
Faisait sur ses genoux flotter leurs molles ondes,
Ou dans ses doigts distraits roulait leurs tresses blondes.
Il parlait en jouant comme un vieillard divin
Qui mêle la sagesse aux coupes d'un festin.

« Amis, l'âme n'est pas l'incertaine lumière
Dont le flambeau des sens ici-bas nous éclaire.
Elle est l'œil immortel qui voit ce faible jour
Naître, grandir, baisser, renaître tour à tour,
Et qui sent hors de soi, sans en être affaiblie,
Pâlir et s'éclipser ce flambeau de la vie :
Pareille à l'œil mortel qui dans l'obscurité
Conserve le regard en perdant la clarté.

» L'âme n'est pas aux sens ce qu'est à cette lyre
L'harmonieux accord que notre main en tire :
Elle est le doigt divin qui seul la fait frémir,
L'oreille qui l'entend ou chanter ou gémir,
L'auditeur attentif, l'invisible génie
Qui juge, enchaîne, ordonne et règle l'harmonie,
Et qui des sons discords que rendent tous les sens
Forme au plaisir des dieux des concerts ravissants!
En vain la lyre meurt et le son s'évapore :
Sur ces débris muets l'oreille écoute encore.
Es-tu content, Cébès? — Oui, j'en crois tes adieux,
Socrate est immortel! — Eh bien! parlons des dieux! »

Et déjà le soleil était sur les montagnes,
Et, rasant d'un rayon les flots et les campagnes,
Semblait, faisant au monde un magnifique adieu,
Aller se rajeunir au sein brillant de Dieu.
Les troupeaux descendaient des sommets du Taygète;
L'ombre dormait déjà sur les flancs de l'Hymette;
Le Cithéron nageait dans un océan d'or;
Le pêcheur matinal, sur l'onde errant encor,
Modérant près du bord sa course suspendue,
Repliait, en chantant, sa voile détendue;
La flûte dans les bois, et ces chants sur les mers,
Arrivaient jusqu'à nous sur les soupirs des airs,
Et venaient se mêler à nos sanglots funèbres,
Comme un rayon du soir se fond dans les ténèbres.

« Hâtons-nous, mes amis! voici l'heure du bain!
Esclaves, versez l'eau dans le vase d'airain!
Je veux offrir aux dieux une victime pure. »
Il dit; et se plongeant dans l'urne qui murmure,
Comme fait à l'autel le sacrificateur,
Il puisa dans ses mains le flot libérateur,
Et, le versant trois fois sur son front qu'il inonde,
Trois fois sur sa poitrine en fit ruisseler l'onde;
Puis, d'un voile de pourpre en essuyant les flots,
Parfuma ses cheveux et reprit en ces mots :
« Nous oublions le dieu pour adorer ses traces!
Me préserve Apollon de blasphémer les Grâces,
Hébé versant la vie aux célestes lambris,
Le carquois de l'Amour, ni l'écharpe d'Iris,
Ni surtout de Vénus la brillante ceinture
Qui d'un nœud sympathique enchaîne la nature,
Ni l'éternel Saturne ou le grand Jupiter,
Ni tous ces dieux du ciel, de la terre et de l'air!
Tous ces êtres peuplant l'Olympe ou l'Élysée
Sont l'image de Dieu par nous divinisée,
Des lettres de son nom sur la nature écrit,
Une ombre que ce Dieu jette sur notre esprit!
A ce titre divin ma raison les adore,
Comme nous saluons le soleil dans l'aurore,
Et peut-être qu'enfin tous ces dieux inventés,
Cet enfer et ce ciel par la lyre chantés,
Ne sont pas seulement un songe du génie,
Mais les brillants degrés de l'échelle infinie
Qui, des êtres semés dans ce vaste univers,
Sépare et réunit tous les astres divers.

» Peut-être qu'en effet, dans l'immense étendue,
Dans tout ce qui se meut une âme est répandue;
Que ces astres brillants sur nos têtes semés
Sont des soleils brillants et des feux animés;
Que l'Océan frappant sa rive épouvantée,
Avec ses flots grondants roule une âme irritée;

Que notre air embaumé, volant dans un ciel pur,
Est un esprit flottant sur des ailes d'azur;
Que le jour est un œil qui répand la lumière;
La nuit, une beauté qui voile sa paupière;
Et qu'enfin dans le ciel, sur la terre, en tout lieu,
Tout est intelligent, tout vit, tout est un dieu!

» Mais, croyez-en, amis, ma voix prête à s'éteindre,
Par delà tous ces dieux que notre œil peut atteindre,
Il est sous la nature, il est au fond des cieux
Quelque chose d'obscur et de mystérieux
Que la nécessité, que la raison proclame,
Et que voit seulement la foi, cet œil de l'âme!
Contemporain des jours et de l'éternité!
Grand comme l'infini, seul comme l'unité!
Impossible à nommer, à nos sens impalpable!
Son premier attribut, c'est d'être inconcevable!
Dans les lieux, dans les temps, hier, demain, aujourd'hui,
Descendons, remontons, nous arrivons à lui!
Tout ce que vous voyez est sa toute-puissance,
Tout ce que nous pensons est sa sublime essence!
Force, amour, vérité, créateur de tout bien,
C'est le dieu de vos dieux! c'est le seul! c'est le mien!... »

Il parlait; mais un bruit retentit sous la voûte.
Le sage interrompu tranquillement écoute.
Et nous vers l'occident nous tournons tous les yeux:
Hélas! c'était le jour qui s'enfuyait des cieux!

. . . .

En détournant les yeux, le serviteur des Onze
Lui tendait le poison dans la coupe de bronze.
Socrate la reçut d'un front toujours serein,
Et, comme un don sacré, l'élevant dans sa main,

Sans suspendre un moment la phrase commencée,
Avant de la vider acheva sa pensée.

Sur les flancs arrondis du vase au large bord,
Qui jamais de son sein ne versait que la mort,
L'artiste avait fondu sous un souffle de flamme
L'histoire de Psyché, ce symbole de l'âme;
Et, symbole plus doux de l'immortalité,
Un léger papillon en ivoire sculpté,
Plongeant sa trompe avide en ces ondes mortelles,
Formait l'anse du vase en déployant ses ailes.
Psyché, par ses parents dévouée à l'Amour,
Quittant avant l'aurore un superbe séjour,
D'une pompe funèbre allait environnée
Tenter comme la mort ce divin hyménée;
Puis, seule, assise, en pleurs, le front sur ses genoux,
Dans un désert affreux attendait son époux.
Mais, sensible à ses maux, le volage Zéphire,
Comme un désir divin que le ciel nous inspire,
Essuyant d'un soupir les larmes de ses yeux,
Dormante, sur son sein l'enlevait dans les cieux.
On voyait son beau front penché sur son épaule
Livrer ses longs cheveux aux doux baisers d'Éole,
Et Zéphyr, succombant sous son charmant fardeau,
Lui former de ses bras un amoureux berceau,
Effleurer ses longs cils de sa brûlante haleine
Et, jaloux de l'Amour, la lui rendre avec peine.

Ici, le tendre Amour, sur des roses couché,
Pressait entre ses bras la tremblante Psyché,
Qui, d'un secret effroi ne pouvant se défendre,
Recevait ses baisers sans oser les lui rendre;
Car le céleste époux, trompant son tendre amour,
Toujours du lit sacré fuyait avec le jour.

Plus loin, par le désir en secret éveillée,
Et du voile nocturne à demi dépouillée,
Sa lampe d'une main et de l'autre un poignard,
Psyché, risquant l'amour, hélas ! contre un regard,
De son époux qui dort tremblant d'être entendue,
Se penchait vers le lit, sur un pied suspendue,
Reconnaissait l'Amour, jetait un cri soudain,
Et l'on voyait trembler la lampe dans sa main.

Mais de l'huile brûlante une goutte épanchée,
S'échappant par malheur de la lampe penchée,
Tombait sur le sein nu de l'amant endormi.
L'Amour impatient, s'éveillant à demi,
Contemplait tour à tour ce poignard, cette goutte,
Et fuyait indigné vers la céleste voûte :
Emblème menaçant des désirs indiscrets
Qui profanent les dieux, pour les voir de trop près !

La vierge cette fois errante sur la terre
Pleurait son jeune amant, et non plus sa misère.
Mais l'Amour à la fin, de ses larmes touché,
Pardonnait à sa faute, et l'heureuse Psyché
Par son céleste époux dans l'Olympe ravie,
Sur les lèvres du dieu buvant des flots de vie,
S'avançait dans le ciel avec timidité;
Et l'on voyait Vénus sourire à sa beauté.
Ainsi par la vertu l'âme divinisée
Revient, égale aux dieux, régner dans l'Élysée !

Mais Socrate élevant sa coupe dans ses mains :
« Offrons, offrons d'abord aux maîtres des humains
De l'immortalité cette heureuse prémice ! »
Il dit; et vers la terre inclinant le calice,
Comme pour épargner un nectar précieux,
En versa seulement deux gouttes pour les dieux,

Et, de sa lèvre avide approchant le breuvage,
Le vida lentement sans changer de visage,
Comme un convive avant de sortir d'un festin
Qui de sa coupe d'or verse un reste de vin,
Et, pour mieux savourer le dernier jus qu'il goûte,
L'incline lentement et le boit goutte à goutte.
Puis, sur son lit de mort doucement étendu,
Il reprit aussitôt son discours suspendu :

« Espérons dans les dieux, et croyons-en notre âme !
De l'amour dans nos cœurs alimentons la flamme !
L'amour est le lien des dieux et des mortels ;
La crainte ou la douleur profane leurs autels.
Quand vient l'heureux signal de notre délivrance,
Amis, prenons vers eux le vol de l'espérance !
Point de funèbre adieu ! point de cris ! point de pleurs !
On couronne ici-bas la victime de fleurs :
Que de joie et d'amour notre âme couronnée
S'avance au-devant d'eux, comme à son hyménée !
Ce sont là les festons, les parfums précieux,
Les voix, les instruments, les chants mélodieux,
Dont l'âme, convoquée à ce banquet suprême,
Avant d'aller aux dieux, doit s'enchanter soi-même !

» Relevez donc ces fronts que l'effroi fait pâlir !
Ne me demandez plus s'il faut m'ensevelir ;
Sur ce corps, qui fut moi, quelle huile on doit répandre ;
Dans quel lieu, dans quelle urne il faut garder ma cendre.
Qu'importe à vous, à moi, que ce vil vêtement
De la flamme ou des vers devienne l'aliment ?
Qu'une froide poussière à moi jadis unie
Soit balayée aux flots ou bien aux gémonies ?
Ce corps vil, composé des éléments divers,
Ne sera pas plus moi qu'une vague des mers,
Qu'une feuille des bois que l'aquilon promène,
Qu'un atome flottant qui fut argile humaine,

Que le feu du bûcher dans les airs exhalé,
Ou le sable mouvant de vos chemins foulé !

» Mais je laisse en partant à cette terre ingrate
Un plus noble débris de ce que fut Socrate :
Mon génie à Platon ! à vous tous mes vertus !
Mon âme aux justes dieux ! ma vie à Mélitus,
Comme au chien dévorant qui sur le seuil aboie,
En quittant le festin, on jette aussi sa proie !... »

Tel qu'un triste soupir de la rame et des flots
Se mêle sur les mers aux chants des matelots,
Pendant cet entretien une funèbre plainte
Accompagnait sa voix sur le seuil de l'enceinte.
Hélas ! c'était Myrto demandant son époux,
Que l'heure des adieux ramenait parmi nous !
L'égarement troublait sa démarche incertaine,
Et, suspendus aux plis de sa robe qui traîne,
Deux enfants, les pieds nus, marchant à ses côtés,
Suivaient en chancelant ses pas précipités.
Avec ses longs cheveux elle essuyait ses larmes ;
Mais leur trace profonde avait flétri ses charmes,
Et la mort sur ses traits répandait sa pâleur.
On eût dit qu'en passant l'impuissante douleur,
Ne pouvant de Socrate atteindre la grande âme,
Avait respecté l'homme et profané la femme.
De terreur et d'amour saisie à son aspect,
Elle pleurait sur lui dans un tendre respect.
Telle, aux fêtes du dieu pleuré par Cythérée,
Sur le corps d'Adonis la bacchante éplorée,
Partageant de Vénus les divines douleurs,
Réchauffe tendrement le marbre de ses pleurs,
De sa bouche muette avec respect l'effleure,
Et paraît adorer le beau dieu qu'elle pleure.
Socrate, en recevant ses enfants dans ses bras,
Baisa sa joue humide et lui parla tout bas.

Nous vîmes une larme, et ce fut la dernière,
Sous ses cils abaissés rouler dans sa paupière.
Puis, d'un bras défaillant offrant ses fils aux dieux :
« Je fus leur père ici, vous l'êtes dans les cieux !
Je meurs, mais vous vivez ! Veillez sur leur enfance !
Je les lègue, ô dieux bons, à votre providence !... »

Mais déjà le poison dans ses veines versé
Enchaînait dans son cours le flot du sang glacé.
On voyait vers le cœur, comme une onde tarie,
Remonter pas à pas la chaleur et la vie,
Et ses membres roidis, sans force et sans couleur,
Du marbre de Paros imitaient la pâleur.
En vain Phédon, penché sur ses pieds qu'il embrasse,
Sous sa brûlante haleine en réchauffait la glace;
Son front, ses mains, ses pieds se glaçaient sous nos doigts.
Il ne nous restait plus que son âme et sa voix :
Semblable au bloc divin d'où sortit Galatée
Quand une âme immortelle à l'Olympe empruntée,
Descendant dans le marbre à la voix d'un amant,
Fait palpiter son cœur d'un premier sentiment,
Et qu'ouvrant sa paupière au jour qui vient d'éclore,
Elle n'est plus un marbre, et n'est pas femme encore.

Était-ce de la mort la pâle majesté
Ou le premier rayon de l'immortalité?
Mais son front rayonnant d'une beauté sublime
Brillait comme l'aurore aux sommets de Didyme,
Et nos yeux qui cherchaient à saisir son adieu,
Se détournaient de crainte et croyaient voir un dieu!
Quelquefois, l'œil au ciel, il rêvait en silence;
Puis, déroulant les flots de sa sainte éloquence,
Comme un homme enivré du doux jus du raisin
Brisant cent fois le fil de ses discours sans fin,
Ou comme Orphée errant dans les demeures sombres,
En mots entrecoupés il parlait à des ombres.

« Courbez-vous, disait-il, cyprès d'Académus!
Courbez-vous, et pleurez; vous ne le verrez plus!
Que la vague, en frappant le marbre du Pirée,
Jette avec son écume une voix éplorée!
Les dieux l'ont rappelé! ne le savez-vous pas?
Mais ses amis en deuil, où portent-ils leurs pas?
Voilà Platon, Cébès, ses enfants et sa femme!
Voilà son cher Phédon, cet enfant de son âme!
Ils vont d'un pas furtif, aux lueurs de Phœbé,
Pleurer sur un cercueil aux regards dérobé,
Et, penchés sur mon urne, ils paraissent attendre
Que la voix qu'ils aimaient sorte encor de ma cendre.
Oui, je vais vous parler, amis, comme autrefois,
Quand, penchés sur mon lit, vous aspiriez ma voix!
Mais que ce temps est loin! et qu'une courte absence
Entre eux et moi, grands dieux, a jeté de distance!
Vous qui cherchez si loin la trace de mes pas,
Levez les yeux, voyez!... Ils ne m'entendent pas!
Pourquoi ce deuil? pourquoi ces pleurs dont tu t'inondes?
Épargne au moins, Myrto, tes longues tresses blondes [1];
Tourne vers moi tes yeux de larmes essuyés!
Myrto, Platon, Cébès, amis!... si vous saviez!

« Oracles, taisez-vous! tombez, voix du Portique!
Fuyez, vaines lueurs de la sagesse antique!
Nuages colorés d'une vaine clarté,
Évanouissez-vous devant la vérité!
D'un ineffable hymen je la vois près d'éclore;
Attendez... un, deux, trois..., quatre siècles encore,
Et ses rayons divins qui partent des déserts
D'un éclat immortel rempliront l'univers!
Et vous, ombres de Dieu qui nous voilez sa face,
Fantômes imposteurs qu'on adore à sa place,
Dieux de chair et de sang, dieux vivants, dieux mortels,
Vices déifiés sur d'immondes autels,

[1] Socrate eut deux femmes, Xantippe et Myrto.

Mercure aux ailes d'or, déesse de Cythère,
Qu'adorent impunis le vol et l'adultère ;
Vous tous, grands et petits, race de Jupiter,
Qui peuplez, qui souillez les eaux, la terre et l'air,
Encore un peu de temps, et votre auguste foule,
Roulant avec l'erreur de l'Olympe qui croule,
Fera place au Dieu saint, unique, universel,
Le seul Dieu que j'adore, et qui n'a point d'autel!....

. . . .
. . . .

« Quels secrets dévoilés! quelle vaste harmonie!...
Mais qui donc étais-tu, mystérieux génie?
Toi qui, voilant toujours ton visage à mes yeux,
M'as conduit par la voix jusqu'aux portes des cieux?
Toi qui, m'accompagnant comme un oiseau fidèle,
Caresse encor mon front du doux vent de ton aile,
Es-tu quelque Apollon de ce divin séjour
Ou quelque beau Mercure envoyé par l'Amour?
Tiens-tu l'arc, ou la lyre, ou l'heureux caducée?
Ou n'es-tu, réponds-moi, qu'une simple pensée?..... »

. . . .
. . . .

Cependant dans son sein son haleine oppressée,
Trop faible pour prêter des sons à sa pensée,
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! venait mourir,
Puis semblait tout à coup palpiter et courir :
Comme, prêt à s'abattre aux rives paternelles,
D'un cygne qui se pose on voit battre les ailes,
Entre les bras d'un songe il semblait endormi.
L'intrépide Cébès penché sur notre ami,
Rappelant dans ses yeux l'âme qui s'évapore,
Jusqu'au bord du trépas l'interrogeait encore :
« Dors-tu? lui disait-il. La mort, est-ce un sommeil? »
Il recueillit sa force, et dit : « C'est un réveil!

— Ton œil est-il voilé par des ombres funèbres?
— Non; je vois un jour pur poindre dans les ténèbres!
— N'entends-tu pas des cris, des gémissements? — Non;
J'entends des astres d'or qui murmurent un nom!
— Que sens-tu? — Ce que sent la jeune chrysalide
Quand, livrant à la terre une dépouille aride,
Aux rayons de l'aurore ouvrant ses faibles yeux.
Le souffle du matin la roule dans les cieux.
— Ne nous trompais-tu pas? réponds : L'âme était-elle...?
— Croyez-en ce sourire, elle était immortelle!...
— De ce monde imparfait qu'attends-tu pour sortir?
— J'attends, comme la nef, un souffle pour partir.
— D'où viendra-t-il? — Du ciel! — Encore une parole!
— Non; laisse en paix mon âme, afin qu'elle s'envole! »
Il dit, ferma les yeux pour la dernière fois.
Il resta quelque temps sans haleine et sans voix.
Un faux rayon de vie, errant par intervalle,
D'une pourpre mourante éclairait son front pâle.
Ainsi, dans un soir pur de l'arrière-saison,
Quand déjà le soleil a quitté l'horizon,
Un rayon oublié des ombres se dégage
Et colore en passant les flancs d'or d'un nuage.
Enfin plus librement il semble respirer,
Et, laissant sur ses traits son doux sourir errer,
« Aux dieux libérateurs, dit-il, qu'on sacrifie!
Ils m'ont guéri! — De quoi? dit Cébès. — De la vie!... »
Puis un léger soupir de ses lèvres coula,
Aussi doux que le vol d'une abeille d'Hybla.
Était-ce...? Je ne sais; mais, pleins d'un saint dictame,
Nous sentîmes en nous comme une seconde âme!...
. . . .
. . . .

Comme un lis sur les eaux et que la rame incline,
Sa tête mollement penchait sur sa poitrine;
Ses longs cils que la mort n'a fermés qu'à demi,
Retombant en repos sur son œil endormi,

Semblaient comme autrefois, sous leur ombre abaissée,
Recueillir le silence ou voiler la pensée;
La parole surprise en son dernier essor
Sur sa lèvre entr'ouverte, hélas! errait encor,
Et ses traits, où la vie a perdu son empire,
Étaient comme frappés d'un éternel sourire!
Sa main, qui conservait son geste habituel,
De son doigt étendu montrait encore le ciel;
Et quand le doux regard de la naissante aurore,
Dissipant par degrés les ombres qu'il colore,
Comme un phare allumé sur un sommet lointain,
Vint dorer son front mort des ombres du matin,
On eût dit que Vénus, d'un deuil divin suivie,
Venait pleurer encor sur son amant sans vie;
Que la triste Phœbé de son pâle rayon
Caressait, dans la nuit, le sein d'Endymion;
Ou que du haut du ciel l'âme heureuse du sage
Revenait contempler le terrestre rivage,
Et, visitant de loin le corps qu'elle a quitté,
Réfléchissait sur lui l'éclat de sa beauté,
Comme un astre bercé dans un ciel sans nuage
Aime à voir dans les flots briller sa chaste image.

. . . .

. . . .

On n'entendait autour ni plainte ni soupir...
C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir!

Ainsi, en effet, mourut Socrate.

« Tous ceux, dit Xénophon, qui ont connu So-
» crate le regrettent encore, parce qu'ils trouvaient
» en lui les plus grands secours pour la recherche de
» la vertu. Je l'ai bien connu, je l'ai dépeint tel que
» je l'ai vu : si pieux, qu'il n'osait rien entreprendre

» sans avoir interrogé dans sa conscience, qu'il ap-
» pelait son génie, l'avis du ciel ; si juste, qu'il ne
» s'est jamais permis de faire le moindre tort à
» personne, et qu'il faisait du bien à tous ceux qui
» allaient à lui ; si tempérant, qu'il préférait tou-
» jours ce qui était le plus honnête à ce qui était
» le plus agréable ; si infaillible en prudence qu'il
» ne se trompait jamais entre le bon et le mauvais
» parti. Tel en vérité m'a paru Socrate, c'est-à-
» dire le meilleur et par là même le plus heureux
» des mortels. »

XVI

Quant à nous, tout en admirant avec Xénophon la sagesse du philosophe de la Grèce, nous ne pouvons nous empêcher de lui préférer mille fois les sagesses plus divines de l'Inde, de la Chine, et surtout de la révélation chrétienne. La sagesse de Socrate n'est qu'intelligence, elle n'est pas assez amour. Elle pense bien, elle ne se dévoue pas assez. Le sacrifice, ce complément de toute vertu et ce prix de toute vérité, lui manque, malgré le supplice tout politique et nullement religieux de Socrate. Il est sage, il n'est pas martyr ; il s'accommode avec les mœurs, les croyances, les vices même décents de son époque et de son pays. Il donne des conseils très-spirituels et très-habiles de vertu à ceux qui lui en demandent, mais il en

donne de vices aussi aux jeunes gens et aux courtisanes. Il croit en un Dieu unique, intelligence et providence des mondes, et il adore en public des divinités charnelles et multiples formées à l'image de l'homme. Il meurt bien, mais il meurt pour lui-même autant que pour la vérité. Sa mort même est une bonne fortune de sa destinée, qu'il saisit en homme de souveraine intelligence. « Je suis » vieux, dit-il à Xénophon, je n'aurais plus qu'à » déchoir dans mes sens et dans mon esprit, c'est » l'heure de mourir à propos. »

Socrate témoigne peu de tendresse pour le genre humain, même pour sa femme et pour ses enfants ; toujours homme d'esprit plus qu'homme de dévouement à ses semblables. Ses entretiens, quelque sublimes qu'ils soient par moments, attestent ce défaut de divine charité dans sa nature et dans sa sagesse. Il raille quelquefois, il se moque souvent, il plaisante toujours. L'ironie, qui rend la vérité même offensante, est la forme perpétuelle de ses dialogues ; il procède par interrogations captieuses, comme pour forcer son interlocuteur à se couper ; il le mène de détour en détour en lui cachant avec art le but où il veut le conduire. Il prend à la fin son antagoniste par ses propres aveux, comme on prendrait une vérité au piége. Il est constamment épilogueur, presque jamais lyrique. Platon, son divin disciple, lui a mis des ailes ; sans cela il ramperait souvent terre à terre.

De tout ceci nous concluons que Socrate ne fut ni le plus sage, ni le plus vertueux, ni le plus religieux surtout des philosophes de l'antiquité, mais qu'il fut le plus spirituel et le plus aimable des honnêtes gens d'Athènes ; qu'il sut bien penser, bien parler, bien mourir, mais qu'il sut aussi bien vivre, et qu'en un mot, il y eut, selon nous, trop de prudence dans sa sagesse et trop d'habileté dans sa vertu.

La Charité n'était pas née dans le monde.

CICÉRON

(105-43 AVANT JÉSUS-CHRIST)

I

Ce n'est pas le nom d'un orateur, c'est le nom de l'éloquence.

L'éloquence telle que nous l'entendons, et telle que Cicéron l'entendait lui-même, n'est pas seulement l'art de parler aux hommes sur la place publique ; c'est le don de sentir fort, de penser juste, de savoir tout, d'imaginer avec splendeur, d'exprimer avec puissance, et de communiquer par la parole écrite ou parlée, aux autres hommes, l'idée, le sentiment, la conviction de la vérité, l'admiration du beau, le goût de l'honnête, l'enthousiasme de la vertu, le dévouement au devoir, l'héroïsme de la patrie, la foi dans l'immortalité, qui rendent l'âme honnête, le cœur sensible, l'esprit juste, la raison saine, la science populaire, l'imagination artiste, le

patriotisme ardent, le courage viril, la liberté chère, la philosophie pieuse, la religion conforme à l'idée la plus haute de la Divinité, en un mot, qui font l'individu bon, le peuple grand, l'humanité sainte.

Voilà ce que nous entendons par l'idéal de l'éloquence. Elle suppose pour nous la possession et l'exercice de toutes les facultés intellectuelles et morales de l'homme résumées dans la parole : la puissance du verbe humain.

II

Aucun homme peut-être ne les réunit autant en lui que Cicéron, dont nous entreprenons de raconter l'histoire. Poëte, philosophe, citoyen, magistrat, consul, administrateur de provinces, modérateur de la république, idole et victime du peuple, théologien, jurisconsulte, orateur suprême, honnête homme surtout, il eut de plus le rare bonheur d'employer tous ces dons divers tantôt à l'amélioration, au délassement et aux délices de son âme dans la solitude, tantôt au perfectionnement des arts de la parole par l'étude, tantôt au maniement du peuple, tantôt aux affaires publiques de sa patrie qui étaient alors les affaires de l'univers, et d'appliquer ainsi ses dons, ses talents, son courage et ses vertus au bien de son pays, de l'humanité, et au culte de la Divinité, à mesure qu'il les perfectionnait pour lui-même !

III

On ne put lui reprocher que deux fautes : la vaine gloire dans la contemplation de lui-même, et des faiblesses réelles ou plutôt des indécisions regrettables à la fin de sa vie envers les tyrans de sa patrie. Mais ces deux fautes, si on étudie bien son histoire, ne sont pas les fautes de son caractère, elles sont surtout les fautes de son temps.

La vaine gloire était la vertu des grands hommes à ces époques où la religion, plus magnanime et plus dégagée des vanités humaines, n'avait pas encore enseigné aux hommes l'abnégation, la modestie, l'humilité, qui déplacent pour nous la gloire de la terre, et qui la reportent dans la satisfaction muette de la conscience ou dans la seule approbation de Dieu.

Et quant aux compositions avec les événements et avec les tyrannies qu'on reproche de loin à Cicéron, il faut se reporter à l'état de la république romaine, à la corruption des mœurs, à la lâcheté du peuple, à l'énervation des caractères de son temps, pour être juste envers ce grand homme. A aucune époque de sa carrière civile il n'a montré devant son devoir une hésitation. S'il faiblit devant César, il ne faiblit pas devant la mort ; mais pour appuyer le levier de cette force d'âme qu'on lui demande, et pour soutenir seul la république contre

César, il lui fallait un point d'appui dans la république. Il n'y en avait plus. Ce n'était pas le levier qui manqua à Cicéron, ce fut le point d'appui. On peut plaindre le temps, mais non accuser le citoyen.

IV

Aucune forme de gouvernement autant que la république romaine ne fut propre à former ces hommes complets, tels que nous venons de les définir dans le plus grand orateur de Rome. On n'avait pas inventé alors ces divisions de facultés et ces spécialités de professions, qui décomposent un homme entier en fractions d'homme et qui le rapetissent en le décomposant. On ne disait pas : Celui-ci est un citoyen civil, celui-là est un citoyen militaire, celui-ci poëte, celui-là orateur, celui-ci un avocat, celui-là consul ; on était tout cela à la fois, si la nature et la vocation vous avaient donné toutes ces aptitudes. On ne mutilait pas arbitrairement la nature, comme nous le faisons si malheureusement aujourd'hui, au grand détriment de la grandeur de la patrie et de l'espèce humaine. On n'imposait pas à Dieu un *maximum* de facultés qu'il lui était défendu de dépasser quand il créait une intelligence plus universelle ou une âme plus grande que les autres. César plaidait, faisait des vers, écrivait l'*Anti-Caton*, conquérait les Gaules.

Cicéron écrivait des poëmes, faisait des traités de rhétorique, défendait les causes au barreau, haranguait les citoyens à la tribune, discutait le gouvernement au sénat, percevait les tributs en Sicile, commandait les armées en Syrie, philosophait avec les hommes d'étude, et tenait école de littérature à Tusculum. Ce n'était pas la profession, c'était le génie qui faisait l'homme ; et l'homme alors était d'autant plus homme qu'il était plus universel. De là, la grandeur de ces hommes multiples de l'antiquité. Quand, mieux inspirés, nous voudrons grandir comme elle, nous effacerons ces barrières jalouses et arbitraires que notre civilisation moderne place entre les facultés de la nature et les services qu'un même citoyen peut rendre sous diverses formes à sa patrie. Nous ne défendrons plus à un philosophe d'être un politique, à un magistrat d'être un héros, à un orateur d'être un soldat, à un poëte d'être un sage ou un citoyen. Nous ferons des hommes, et non plus des rouages humains. Le monde moderne en sera plus fort et plus beau, et plus conforme au plan de Dieu, qui n'a pas fait de l'homme un fragment, mais un ensemble.

V

Cicéron, tel que nous le retrouvons dans les portraits et dans les lettres de ses contemporains ou de lui-même, était de taille haute, telle qu'elle est

nécessaire à un orateur qui parle devant le peuple et qui a besoin de dominer de la tête ceux qu'il doit dominer de l'esprit. Ses traits étaient sévères, nobles, purs, élégants, éclairés par l'intelligence intérieure qui les avait, pour ainsi dire, façonnés à son image ; le front élevé, et poli comme une table de marbre destinée à recevoir et à effacer les mille impressions qui le traversaient ; le nez aquilin, très-resserré entre les yeux ; le regard à la fois recueilli en lui-même, ferme et assuré sans provocation quand il s'ouvrait et se répandait sur la foule ; la bouche fine, bien fendue des lèvres, sonore, passant aisément de la mélancolie des grandes préoccupations à la grâce d'étendue du sourire ; les joues creuses, pâles, amaigries par les contentions de l'étude et par les fatigues de la tribune aux harangues. Son attitude avait le calme du philosophe plutôt que l'agitation du tribun. Ce n'était pas une passion, c'était une pensée qui se posait et qui se dessinait en lui sous les yeux du peuple. On voyait qu'il aspirait à illuminer, non à égarer la foule. Toute l'autorité de la vertu publique, toute la majesté du peuple romain, se levaient avec lui quand il se levait pour prendre la parole. Un nombreux et grave cortége de rhéteurs grecs, d'affranchis, de clients, de citoyens romains sauvés par ses talents, l'accompagnait quand il traversait la place pour monter aux *rostres*. Il tenait à la main un rouleau de papier et un stylet de plomb pour noter ses

exordes, ses démonstrations, ses péroraisons, parties préparées ou inspirées de ses discours. Son costume, soigneusement conforme à la coupe antique, n'avait rien de la négligence du cynique ou de la mollesse de l'épicurien. Il n'attirait pas les yeux par la recherche et ne les offensait pas par la sordidité. Il était vêtu, non paré de sa robe à plis perpendiculaires serrée au corps. Il ne voulait pas que les couleurs, en attirant les yeux, donnassent des distractions aux oreilles. Son aspect maladif, surtout dans sa jeunesse, intéressait à cette langueur du corps dompté par l'esprit. On y lisait ses insomnies et ses méditations. Excepté sa voix grave et façonnée par l'exercice, toute son apparence extérieure était celle d'une pure intelligence, qui n'aurait emprunté de la matière que la forme strictement nécessaire pour se rendre visible à l'humanité.

Mais le peuple romain, comme le peuple grec, accoutumé par la fréquentation du *forum* à juger ses orateurs en artiste, appréciait dans César, dans Hortensius, cette exténuation du corps qui attestait l'étude, la passion, les veilles, la consomption de l'âme. La maigreur et la pâleur de Cicéron étaient une partie de son prestige et de sa majesté.

VI

Il était né dans une petite ville municipale des environs de Rome, nommée Arpinum, patrie de

Marius. Sa mère Helvia, femme supérieure par le courage et la vertu comme toutes les mères où se moulent les grands hommes, l'enfanta sans douleur. Un génie apparut à sa nourrice, dit la rumeur antique, et lui annonça qu'elle allaitait dans cet enfant le salut de Rome : ce qui signifie que la physionomie et le regard de cet enfant répandaient dans le cœur de sa mère et de sa nourrice on ne sait quel pressentiment de grandeur et de vertu innées. Helvia était d'un sang illustre. Sa famille paternelle cultivait obscurément ses domaines modiques dans les environs d'Arpinum, sans rechercher les charges publiques et sans venir à Rome, contente d'une fortune modique et d'une considération locale dans sa province. Malgré la nouveauté de son nom, que Cicéron fit le premier éclater dans Rome, cette famille remontait, dit-on, par filiation jusqu'aux anciens rois déchus du Latium. Le grand-père et les oncles de Cicéron s'étaient distingués déjà par l'aptitude aux affaires et par quelques symptômes inattendus d'éloquence dans des députations que leur ville avait envoyées à Rome pour y soutenir de graves intérêts. Il est rare que le génie soit isolé dans une famille ; il y montre presque toujours des germes avant d'y faire éclore un fruit consommé. En remontant de quelques générations dans une race, on reconnaît à des symptômes précurseurs le grand homme que la nature semble y préparer par degrés. Cela fut ainsi dans

la famille poétique du Tasse, dont le père était déjà un poëte de seconde inspiration ; ainsi dans la famille de Mirabeau, dont le père et surtout les oncles étaient des orateurs naturels et sauvages, plus frustes, mais peut-être plus natifs que le neveu ; ainsi de Cicéron et de beaucoup d'autres. La nature élabore longtemps et sourdement ses chefs-d'œuvre dans l'humanité, comme dans les minéraux et les végétaux. L'homme est un être successif qui retrace et contient peut-être dans une seule âme les vertus des âmes de cent générations.

VII

Ces aptitudes et ces goûts oratoires et littéraires de la famille de Cicéron, et la tendresse qui se change en ambition pour son fils dans le cœur d'une noble mère, firent élever dans les lettres grecques et romaines l'enfant qui promettait de bonne heure tant de gloire à sa maison. La littérature grecque était alors pour les jeunes Romains ce que la littérature latine a été depuis pour nous : la tradition de l'esprit humain, le modèle de la langue, le grand ancêtre de nos idées. La rapide et universelle intelligence de l'enfant fit une explosion plutôt que des progrès aux premières leçons qu'il reçut en sortant du berceau, sous les yeux de sa mère. Sa vocation pour les choses intellectuelles fut si prompte, si merveilleuse et si unanimement reconnue autour

de lui dans les écoles d'Arpinum, qu'il goûta la gloire dont il devait épuiser l'ivresse, presque en goûtant la vie. Les petits enfants, ses compagnons d'école, le proclamèrent d'eux-mêmes *roi des écoliers ;* ils racontaient à leurs parents, en rentrant des leçons, les prodiges de compréhension et de mémoire du fils d'Helvia, et ils lui faisaient d'eux-mêmes cortége jusqu'à la porte de sa maison, comme à un patron de leur enfance. Quand la supériorité est démesurée parmi les enfants et parmi les hommes, elle ne suscite plus l'envie ; on la subit et on l'acclame comme un phénomène, et, comme les phénomènes sont isolés et ne se renouvellent pas, ils n'humilient pas la jalousie, ils l'étonnent. Tel était le sentiment qu'inspirait le jeune Cicéron aux enfants d'Arpinum. Que n'en inspira-t-il un aussi noble et aussi honorable plus tard à Clodius, à Octave et à Antoine !

VIII

La poésie, cette fleur de l'âme, l'enivra la première. Elle est le songe du matin des grandes vies ; elle contient en ombres toutes les réalités futures de l'existence ; elle remue les fantômes de toutes choses avant de remuer les choses elles-mêmes ; elle est le prélude des pensées et le pressentiment de l'action. Les riches natures, comme César, Cicéron, Brutus, Solon, Platon, commencent par

l'imagination et la poésie : c'est le luxe des séves surabondantes dans les héros, les hommes d'État, les orateurs, les philosophes. Malheur à qui n'a pas été poëte une fois en sa vie!

IX

Cicéron le fut de bonne heure, longtemps et toujours. Il ne fut si souverain orateur que parce qu'il était poëte. La poésie est l'arsenal de l'orateur. Ouvrez Démosthène, Cicéron, Chatam, Mirabeau, Vergniaud : partout où ces orateurs sont sublimes, ils sont poëtes. Ce qu'on retient à jamais de leur éloquence, ce sont des images et des passions dignes d'être chantées et perpétuées par des vers.

En sortant de l'adolescence, Cicéron publia plusieurs poëmes qui le placèrent, disent les histoires, parmi les poëtes renommés de son temps. Plutarque affirme que sa poésie égala son éloquence.

Il étudiait en même temps la philosophie sous les maîtres grecs de cette science qui les contient toutes. Il suivait surtout les leçons de Philon, sectateur de Platon. Il ouvrait ainsi son âme par tous les pores à la science, à la sagesse, à l'inspiration, à l'éloquence. Recueillant tout ce qui avait été pensé, chanté ou dit de plus beau avant lui sur la terre, pour se former à lui-même dans son âme un trésor intarissable de vérités, d'exemples,

d'images, d'élocution, de beauté morale et civique, il se proposait d'accroître et d'épuiser ensuite ce trésor pendant sa vie, pour la gloire de sa patrie et pour sa propre gloire, immortalité terrestre dont les hommes d'alors faisaient un des buts et un des prix de la vertu.

Il suivait aussi assidûment à la même époque les séances des tribunaux et les séances du *Forum*, ce tribunal des délibérations politiques devant le peuple, écoutant, regardant agir les grands maîtres de la tribune de son temps, Scévola, Hortensius, Cotta, Crassus, et surtout Antoine, dont il a depuis immortalisé lui-même l'éloquence dans ses traités sur cet art. Il s'honorait d'être leur disciple, et il s'étudiait en rentrant chez lui à reproduire de mémoire sous sa plume les traits de leurs harangues qui avaient ému la multitude ou charmé son esprit. Ignoré encore lui-même comme orateur, sa renommée comme poëte s'étendait à Rome par la publication d'un poëme épique sur les guerres et les destinées de Marius, son grand compatriote.

X

Rome était alors à une de ces crises tragiques et suprêmes qui agitent les empires ou les républiques au moment où leurs institutions les ont élevés au sommet de vertu, de gloire et de liberté auquel la Providence permet à un peuple de parve-

nir. Arrivées à ce point culminant de leur existence et de leur principe, les nations commencent à chanceler sur elles-mêmes avant de se précipiter dans la décadence, comme par un vertige de la prospérité ou par une loi de notre imparfaite nature. C'est le moment où les peuples enfantent les plus grands hommes et les plus scélérats, comme pour préparer des acteurs plus sublimes et plus atroces à ces drames tragiques qu'ils donnent à l'histoire. Cicéron apparaissait dans la vie précisément à ce moment de l'achèvement et de la décomposition de la république romaine ; en sorte que son histoire, mêlée à celle de sa patrie depuis sa naissance jusqu'à son supplice, est à la fois celle des hommes les plus mémorables ou les plus exécrables de l'univers, celle des plus grandes vertus et des plus grands crimes, des plus éclatants triomphes et des plus sinistres catastrophes de Rome. La liberté, la servitude de l'univers se conquièrent, se perdent, se jouent pendant un demi-siècle en lui, autour de lui ou avec lui. L'âme d'un seul homme est le foyer du monde et sa parole est l'écho de l'univers.

XI

Le principe de la république romaine était l'adjonction successive d'abord de l'Italie, puis de l'Europe, puis enfin du monde alors connu, à la domination des Romains. Grandir était leur loi. On ne

grandit en territoire que par la guerre : la guerre était donc la fatalité de ce peuple. Défensive dans ses commencements, la guerre romaine était devenue offensive, puis universelle. La guerre altère de gloire, la gloire donne la popularité, la popularité donne aux ambitieux la puissance politique. Le triomphe à Rome était devenu une institution; cette institution donnait pour ainsi dire un corps à la renommée, et faisait des triomphateurs des candidats à la tyrannie.

XII

Pour entretenir cette concurrence de triomphes et cette guerre universelle et perpétuelle, de grandes armées, presque permanentes aussi, étaient devenues nécessaires. De grandes armées permanentes sont l'institution la plus fatale à la liberté et au pouvoir tout moral des lois. Celles qui restaient rassemblées en légions dans les provinces conquises ou en Italie commençaient à élever leurs généraux au-dessus du sénat et du peuple, et à former pour ou contre ces généraux de grandes factions militaires, armées bien autrement dangereuses que les factions civiles. Celles qui étaient licenciées après qu'on leur avait partagé des terres formaient dans l'Italie même et dans les campagnes de Rome des noyaux de mécontents prêts à recourir aux armes, leur seul métier, et à donner des

bandes ou des légions aux séditions politiques, aux tribuns démagogues ou aux généraux ambitieux. Le sénat et le peuple étaient donc tout prêts à être dominés et subjugués dans Rome même par la guerre et par la gloire qu'ils avaient destinées à subjuguer le monde. Ils avaient envoyé des tyrans au monde, et le monde vaincu leur renvoyait des tyrans domestiques. Déjà l'épée se jouait des lois; déjà, sous un respect apparent pour l'autorité nominale du sénat, les généraux et les triomphateurs se marchandaient entre eux les charges, les consulats; les gouvernants de provinces troquaient leurs légions ou se prêtaient leurs armées, pour se les rendre après le temps voulu par les lois. Rome n'était plus qu'une grande anarchie dominatrice du monde au dehors, mais où les citoyens avaient cédé la réalité de la souveraineté aux légions, où la constitution ne conservait plus que ses formes, où les généraux étaient des tribuns, où les factions étaient des camps.

Tel était l'état de la république romaine quand le jeune Cicéron prit la robe virile, pour prendre son rôle de citoyen, d'orateur, de magistrat dans la scène du temps.

XIII

Marius, plébéien d'Arpinum, après s'être illustré dans les camps et avoir sauvé l'Italie de la première

invasion des barbares du Nord, avait pris parti à Rome pour le peuple contre les patriciens et contre le sénat. Démagogue armé et féroce, il avait prêté ses légions à la démocratie pour immoler l'aristocratie. Ses proscriptions et ses assassinats avaient décimé Rome et inondé de sang l'Italie. Sylla, patricien de Rome, d'abord lieutenant, puis rival de Marius, lui avait à son tour enlevé sa gloire et ses légions, les avait ramenées contre sa patrie, avait proscrit les proscripteurs, égorgé les égorgeurs, assassiné en masse le peuple, asservi le sénat en le rétablissant, élevé les esclaves au rang de citoyens romains, partagé les terres des proscrits entre ses cent vingt mille légionnaires, puis abdiqué sous le prestige de la terreur qu'il avait inspirée au peuple, et remis en jeu les ressorts de l'antique constitution, faussés, subjugués, ensanglantés par lui. Une guerre qu'on appelait *la guerre sociale*, guerre des auxiliaires de la république contre Rome elle-même, avait compliqué encore, par l'insurrection de l'Italie, cette mêlée d'événements, de passions, de proscriptions, de sang et de crimes. Sylla en triompha. Les bons citoyens de Rome s'enrôlèrent, pour défendre la patrie, même sous la dictature d'un tyran. Cicéron y suivit son modèle et son maître, l'orateur Hortensius. Il en revint avec les légions victorieuses de Sylla, pour assister avec horreur à l'éclipse de toute liberté, aux dictatures, aux proscriptions, aux égorgements de Rome. Son extrême jeunesse et sa

vie studieuse à Arpinum le dérobèrent non au malheur, mais au danger du temps. Il reparut à Rome après le rétablissement violent mais régulier des choses et du sénat par Sylla. Il se prépara à la tribune politique et aux charges de la république par l'exercice du barreau, noviciat des jeunes Romains qui aspiraient ainsi à l'estime et à la reconnaissance du peuple, avant de briguer ses suffrages pour les magistratures. Il publia en même temps des livres sur la langue, sur la rhétorique, sur l'art oratoire, qui décelaient la profondeur et l'universalité de ses études. Ses premiers plaidoyers pour ses clients étonnèrent les orateurs les plus consommés de Rome. Sa parole éclata comme un prodige de perfection inconnu jusqu'à ce jeune homme dans la discussion des causes privées. Invention des arguments, enchaînement des faits, conclusion des témoignages, élévation des pensées, puissance des raisonnements, harmonie des paroles, nouveauté et splendeur des images, conviction de l'esprit, pathétique du cœur, grâce et insinuation des exordes, force et foudre des péroraisons, beauté de la diction, majesté de la personne, dignité du geste, tout porta, en peu d'années, le jeune orateur au sommet de l'art et de la renommée. Ses discours préparés dans le silence de ses veilles, notés, écrits à loisir, effacés, écrits de nouveau, corrigés encore, comparés studieusement par lui aux modèles de l'éloquence grecque, appris fragments par fragments,

tantôt aux bains, tantôt dans ses jardins, tantôt dans ses promenades autour de Rome, récités devant ses amis, soumis à la critique de ses émules ou de ses maîtres, prononcés en public sur le ton donné par des diapasons apostés dans la foule, enrichis de ces inspirations soudaines qui ajoutent la merveille de l'imprévu et le feu de l'improvisation à la sûreté et à la solidité de la parole réfléchie, étaient des événements dans Rome. Ils existent revus et publiés par l'orateur lui-même, ils sont encore des événements pour la postérité. Nous n'en parlerons pas ; ils forment des volumes. Ils sont restés monuments de l'esprit humain.

XIV

Ces discours furent la base de la renommée et de la vie publique du jeune Cicéron. Mais il fut consumé par sa propre flamme : son corps fragile ne put supporter cet excès d'études, de parole publique, de clientèle et de gloire dont il était submergé. Sa maigreur, sa pâleur, ses évanouissements fréquents, l'insomnie, la voix brisée par l'effort pour répondre à l'avidité et aux applaudissements de la foule, son exténuation précoce, qui, pour une gloire du barreau et des lettres trop tôt cueillie, menaçait une vie avide d'une plus haute et plus longue gloire, peut-être aussi les conseils que lui donnèrent ses amis d'échapper à l'attention de

Sylla, qu'une si puissante renommée pouvait offusquer dans un jeune favori du peuple, et que Cicéron avait légèrement blessé en défendant un de ses proscrits que personne n'avait osé défendre; toutes ces causes, et plus encore la passion d'étudier la Grèce dans la Grèce même, décidèrent Cicéron à quitter Rome et le barreau, et à visiter Athènes.

XV

Il s'y livra presque exclusivement, sous les philosophes grecs les plus renommés, à l'étude de la philosophie. Sous le charme de ces études qui dépaysent l'âme des choses terrestres pour l'élever aux choses immatérielles, il avait pour un temps renoncé à Rome, à l'ambition et à la gloire. Lié avec Atticus, riche Romain, voluptueux d'esprit, qui n'estimait les choses que par le plaisir qu'elles donnent, Cicéron se proposait de recueillir son modique patrimoine en Grèce, et de s'établir à Athènes pour y passer obscurément sa vie dans l'étude du beau, dans la recherche du vrai, dans la jouissance de l'art. Mais sa santé se rétablissait; les maîtres des écoles d'éloquence les plus célèbres d'Athènes, de Rhodes, de l'Ionie, accouraient pour l'entendre discourir dans les académies de l'Attique, et, pénétrés d'admiration pour ce jeune barbare, ils confessaient avec larmes que Rome les avait vaincus par les armes et qu'un Romain les

dépassait par l'éloquence. Il leur donnait des leçons de pensée, et ils lui en donnaient de diction, d'harmonie, d'intonation, de geste. La nouvelle de la mort de Sylla, qui arriva en ce moment à Athènes et qui présageait de nouvelles destinées à la liberté de Rome, enleva Cicéron à lui-même. Il se sentit appelé par des événements inconnus et il partit pour Rome en passant par l'Asie, pour visiter toutes les grandes écoles de littérature et d'éloquence, et pour s'assurer aussi si ces temples fameux, d'où le paganisme avait envoyé ses superstitions et ses fables à Rome, ne contenaient pas le mot caché sur la Divinité, objet suprême de ses études. Il consulta les oracles. Celui du temple de Delphes lui dit la grande vérité des hommes de bien, destinés à prendre part aux événements de leur pays dans les temps de révolution.

« Par quel moyen, lui demanda Cicéron, atteindrai-je la plus grande gloire et la plus honnête ? — En suivant toujours tes propres inspirations, et non l'opinion de la multitude. »

Cet oracle le frappa, et c'est en y conformant sa vie qu'il mérita en effet sa réputation d'homme de bien, sa gloire et sa mort.

XVI

Rentré à Rome, il y vécut quelques années dans l'ombre, ne s'attachant à aucune des factions qui

divisaient la république, ne faisant cortége à aucun des chefs de parti dont la faveur poussait les jeunes gens aux candidatures, et ne sollicitant rien du peuple. On le méprisait, disent les historiens, pour ce mépris qu'il faisait des hommes et des richesses, et pour cette estime qu'il gardait aux choses immatérielles. On l'appelait poëte, lettré, homme *grécisé*, philosophe spéculatif, noyé dans la contemplation des choses inutiles. Le vulgaire méprise dans tous les siècles ce qui n'est pas vulgaire comme lui. Cicéron ne s'émut pas de ces railleries, il continua à se perfectionner en silence, pour le seul amour du beau et du bien. Il vivait alors familièrement avec le plus grand acteur de la scène romaine, Roscius. Ils s'étudiaient ensemble : l'acteur, à imiter les intonations, les attitudes et les gestes que la nature inspirait d'elle-même à Cicéron ; l'orateur, à imiter l'action que l'art enseignait à Roscius. Et de cette lutte entre la nature qui inspire et l'art qui achève résultait pour l'acteur et pour l'orateur la perfection, qui consiste pour l'acteur à ne rien feindre au théâtre qui ne jaillisse de la nature et pour l'orateur à ne rien professer à la tribune qui ne soit avoué par l'art et conforme à cette suprême convenance des choses qu'on nomme le beau.

XVII

Cependant le père, la mère, les oncles de Cicéron et ses amis le conjuraient de faire violence à son

goût pour la retraite, et de ne pas priver la république, dans des temps difficiles, des dons que les dieux, l'étude, les lettres, les voyages avaient accumulés en lui. « La vertu et l'éloquence ne lui » avaient été données, lui disaient-ils, que comme » deux armes divines pour la grande lutte qui se » balançait entre les hommes de bien et les scélé» rats, entre la république et la tyrannie, entre » l'anarchie des démagogues et la liberté des bons » citoyens. » Il céda à leurs instances et sollicita la questure la même année où les deux plus grands orateurs du temps, ses maîtres et ses modèles, Hortensius et Cotta, sollicitèrent le consulat, première magistrature de Rome, qui durait un an. Le peuple, las des hommes de guerre qui avaient ensanglanté assez longtemps Rome, voulut relever la liberté et la tribune en les nommant tous les trois. La questure était une magistrature secondaire qui donnait entrée dans le sénat. Les questeurs étaient chargés de percevoir les tributs et d'approvisionner Rome. Le sort, qui distribuait les provinces entre les questeurs, donna la Sicile à Cicéron. Tout en prévenant par ses mesures la disette qui menaçait le peuple romain, il ménagea la Sicile et s'y fit adorer; il la parcourut tout entière, moins en proconsul qu'en philosophe et en historien curieux de rechercher dans ses ruines les vestiges de sa grandeur antique. Il y découvrit le tombeau d'Archimède, un des plus grands génies que la mécanique ait jamais

donnés aux hommes, et fit restaurer à ses frais le monument de cet homme presque divin.

Plein du bruit que son nom, son éloquence et sa magistrature heureuse faisaient en Sicile, il s'étonna, en revenant à Rome, de trouver ce nom et ce bruit étouffés par le tumulte tous les jours nouveau d'une immense capitale absorbée dans ses propres rumeurs, dans ses passions, dans ses intérêts, dans ses jeux, et divisée entre ses tribuns, ses agitateurs et ses orateurs. Il comprit que, pour influer sur ce peuple mobile et sensuel, il ne fallait pas disparaître un jour de ses yeux. Il épousa Térentia, femme d'illustre extraction et de fortune modique. Il acheta une maison plus rapprochée du centre des affaires que sa maison paternelle, située dans un quartier d'oisifs. Il ouvrit cette maison à toute heure à la foule des clients ou des plaideurs qui assiégeaient à Rome le seuil des hommes publics. Il apprit de mémoire le nom et les antécédents de tous les citoyens romains, afin de les flatter par ce qui flatte le plus les hommes, l'attention qu'on leur marque dans la foule, et de les saluer tous par leur nom quand ils l'abordaient dans la place publique. Ainsi, il n'eut plus besoin d'un affranchi qu'on appelait *le nomenclateur* et qui suivait toujours les candidats aux charges ou les magistrats pour leur souffler à voix basse le nom des citoyens.

Parvenu à l'âge de quarante et un ans, posses-

seur par ses héritages personnels et par la dot de Térentia, sa femme, d'une fortune qui ne fut jamais splendide, car il ne plaida jamais que gratuitement, pour la justice ou pour la gloire, jugeant que la parole était de trop haut prix pour être vendue; lié d'amitié avec les plus grands, les plus lettrés et les plus vertueux citoyens de la république, Hortensius, Caton, Brutus, Atticus, Pompée, père d'un fils dans lequel il espérait revivre, d'une fille qu'il adorait comme la divinité de son avenir; n'employant son superflu qu'à l'acquisition des livres rares qu'un ami, le riche et savant Atticus, lui envoyait d'Athènes; distribuant son temps entre les affaires publiques de Rome et ses loisirs d'été dans ses maisons de campagne, à Arpinum, dans les montagnes de ses pères, à Cumes, sur le bord de la mer de Naples, à Tusculum, au pied des collines d'Albe, séjours cachés et délicieux; mesurant ses heures dans ces retraites comme un avare mesure son or; donnant les unes à l'éloquence, les autres à la poésie, celles-ci à la philosophie, celles-là à l'entretien avec ses amis ou à ses correspondances, quelques-unes à la promenade sous les arbres qu'il avait plantés et parmi les statues qu'il avait recueillies, d'autres aux repas, peu au sommeil; n'en perdant aucune pour le travail, le plaisir de l'esprit, la santé; se couchant avec le soleil, se levant avant l'aurore pour recueillir sa pensée avant le bruit du jour dans toute sa force, sa

santé se rétablissait, son corps reprenait l'apparence de la vigueur, sa voix ces accents mâles et cette vibration nerveuse que Démosthène faisait lutter avec le bruit des vagues de la mer, et plus nécessaires aux hommes qui doivent lutter avec les tumultes des multitudes. Il était sage, honoré, aimé, heureux, pas encore envié. La destinée semblait lui donner à la fois, au commencement de sa vie, cette dose de bonheur et de calme qu'elle mesure à chacun dans sa carrière, comme pour lui faire mieux savourer, par la comparaison et par le regret, les années de trouble, d'action, de tumulte, d'angoisse et de mort dans lesquelles il allait bientôt entrer.

XVIII

Six ans après sa questure en Sicile, Cicéron fut élu édile, à l'unanimité, par le peuple rassemblé en tribus. L'édile était chargé des embellissements de Rome et des spectacles à donner au peuple. Le peuple, avide de spectacles, pensa que la Sicile, dont Cicéron avait conquis l'affection et la reconnaissance, lui enverrait des gladiateurs, des comédiens et des bêtes féroces qui illustreraient son édilité. Cette magistrature donnait aux édiles le droit d'étaler dans le vestibule de leur maison les images et les statues de leurs ancêtres. Cicéron, qui n'avait pas d'ancêtres, n'étala point d'images. Il accepta,

sans s'humilier, le nom d'*homme nouveau* qu'on donnait à Rome à ceux qui faisaient leur propre nom au lieu d'en hériter. Il se trouvait placé entre l'aristocratie et la démocratie, dans ce milieu favorable à l'équité, entre les deux factions qui se disputaient Rome : plébéien par la naissance, patricien par les charges et par les sentiments. Ce fut l'époque où il écrivit, à l'instigation des Siciliens, ses harangues mémorables contre Verrès qui avait spolié la Sicile de ses objets d'art et de ses monuments nationaux. Ces harangues, qui ne furent jamais prononcées, firent à jamais du nom de Verrès le nom des illustres concussionnaires de nation. Plus tard, Cicéron, se repentant sans doute d'avoir infligé au delà du juste une si flétrissante immortalité au préteur de Sicile, le secourut de sa bourse dans l'indigence où ce proconsul était tombé.

XIX

Deux ans après son édilité, il brigua la préture, magistrature qui n'avait au-dessus d'elle que la première, c'est-à-dire le consulat. Il soutenait alors dans le sénat Pompée, l'idole de l'aristocratie romaine, qui demandait un pouvoir illimité pour purger la mer des pirates de Cilicie, qui assiégeaient les côtes d'Italie. L'éloquence de Cicéron l'emporta sur la résistance des démagogues : Pompée fut dictateur, et Cicéron préteur.

Sa renommée d'incorruptibilité était telle, qu'un accusé de concussion, nommé Macer, ami et protégé de Crassus, le plus riche des Romains, ayant appris que Cicéron était décidé à voter sa condamnation, lui fit dire qu'il se sentait jugé d'avance, puisque Cicéron était contre lui ; et, rentrant dans sa maison, sans permettre à ses avocats de plaider sa cause, il se coucha et mourut d'une mort volontaire, estimant que la condamnation de Cicéron était la condamnation des dieux.

XX

Jusque-là cependant, et malgré la maturité de son âge et l'obstination de ses études pour perfectionner en lui le don de la parole, il n'avait plaidé que devant les tribunaux ou devant le sénat ; il ne s'était pas cru capable encore d'aborder la tribune aux harangues et de plaider des causes publiques devant le peuple. Le peuple lui semblait le plus redoutable et le plus délicat des auditoires. Il lui fallait, disait-il, une éloquence aussi intrépide, aussi diverse, aussi soudaine et aussi toute-puissante que lui. Ce n'était pas trop de la moitié d'une vie pour s'y préparer.

Il s'y hasarda, la première fois, pour soutenir l'espèce de dictature navale et militaire qu'on avait donnée à Pompée et qu'on proposait de restreindre. Il triompha. Ce triomphe lui valut, deux ans après,

le consulat, objet de son ambition et fondement de sa gloire. Peu agréable à la multitude, dont il combattait les désordres, sans racines dans l'aristocratie, à laquelle il n'appartenait point par la naissance, il ne pouvait s'élever que sur ses talents et sur ses services à cette suprême magistrature décernée par l'élection. Deux hommes funestes, qui tenaient à la fois aux grandes familles par le sang, à la multitude par les lâches adulations et par leur complaisance pour ses crimes, Antonius et Catilina, étaient ses concurrents. Il commença par détacher Antonius, le moins dangereux de ses deux rivaux, homme sans caractère, en lui promettant de servir son ambition qui n'était que de la vanité, de l'accepter pour collègue au consulat, et de lui laisser les grands gouvernements de l'Italie hors de Rome. Ayant décomposé ainsi la brigue de ses adversaires, il combattit si vivement la politique plébéienne et turbulente de Catilina devant le sénat, que l'aristocratie, flattée de rencontrer un tel soutien, et le peuple, jaloux de s'assurer une telle éloquence, le nommèrent, non au scrutin, mais d'acclamation, consul avec Antonius. Il tint parole à son collègue et lui fit donner ce qu'il désirait, le gouvernement de l'Italie. Quant à lui, il resta à Rome pour préserver la république des agitations et des subversions qui la menaçaient tous les jours pendant l'absence de Pompée, alors en Asie.

XXI

Les circonstances suprêmes ne tardèrent pas à éclater. Indépendamment des grandes factions militaires dont nous avons parlé, factions représentées dans Marius, dans Sylla, dans Pompée, et bientôt après dans César ; indépendamment aussi des factions permanentes des patriciens et des plébéiens qui déchiraient la république depuis quelques années, il y avait à Rome une faction de l'anarchie, de la démagogie et du crime, qui couvait sous toutes les autres et qui n'attendait, pour les renverser et les submerger toutes dans leur propre sang, que l'occasion d'un trouble civil ou d'une faiblesse du gouvernement. Les éléments de cette faction impie, qui bouillonne toujours dans la lie des sociétés vieillies et malades, étaient d'abord la populace, écume du peuple qui s'imprègne et se corrompt de tous les vices du temps, et qui flotte à la surface des grandes villes au vent de toutes les séditions. C'étaient ensuite les affranchis, les prolétaires et les esclaves, rejetés par des lois jalouses en dehors des droits des citoyens et toujours prêts à briser le cadre des lois qui ne s'élargissaient pas pour leur faire une juste place ; c'était encore cette multitude de soldats licenciés de Sylla, de Marius, de Pompée lui-même, à qui on avait distribué des terres dans certaines parties de l'Italie, mais qui, bientôt lassés

de leur médiocrité et de leur oisiveté dans ces colonies militaires ou ayant épuisé promptement avec la prodigalité de nouveaux enrichis leur fortune, demandaient à s'en faire une autre en prêtant leurs armes aux séditions de la patrie. Enfin, c'était un petit nombre de jeunes gens des premières maisons de Rome, tels que Clodius, César, Catilina, Crassus, Céthégus, qui, ayant gardé le crédit en perdant les vertus de leurs ancêtres, corrompus de mœurs, pervertis de débauche, ruinés de prodigalités, signalés de scandales, indifférents d'opinion, avides de fortune, trahissant leur sang, leur caste, leurs traditions, la gloire de leur nom, se faisaient les flatteurs, les instigateurs, les tribuns, les complices masqués ou démasqués de la populace, et cherchaient leur richesse perdue et leur grandeur future dans l'abîme de leur patrie !

XXII

Voilà quels étaient à Rome, au moment où Cicéron atteignait au pouvoir, les ferments et les fauteurs de bouleversement. Le chef momentanément reconnu de toutes ces factions liguées pour la ruine de la république, si toutefois l'anarchie peut avoir un chef, était Catilina.

Catilina, homme d'un sang illustre, d'une trempe virile, d'une audace effrontée que le peuple prend souvent pour la grandeur d'âme, d'une renommée

militaire, seule qualité qu'on ne pût lui contester, d'une de ces éloquences dépravées qui savent faire bouillonner les vices dans les parties honteuses du cœur humain, soupçonné sinon convaincu du meurtre d'un frère, d'assassinats sur la voie Appienne, d'empoisonnements secrets, de débauches presque aussi infâmes que des crimes, mais assez insolent de sa naissance, assez fort de sa popularité, assez prêt à la vengeance, et enfin assez prémuni de liaisons secrètes avec César, Clodius, Crassus et d'autres sénateurs, sénateur lui-même, pour qu'un certain crédit couvrît sa douteuse renommée, pour que nul n'osât lui reprocher tout haut les forfaits dont beaucoup l'accusaient tout bas ; Catilina était encore préteur, et il avait élevé son ambition jusqu'au consulat. A peine eut-il été précipité de son espérance par le triomphe du grand orateur, qu'il médita de renverser ce qu'il n'avait pu conquérir, d'égorger le consul, de proscrire une partie du sénat, d'appeler les soldats licenciés, les prolétaires, les esclaves à l'assaut de Rome, et de faire naître dans cette conflagration de toutes choses une occasion de revanche et une dictature de crime pour lui et pour ses complices. Si César lui-même n'était pas un complice, il était au moins un confident muet et peut-être impatient du succès de la conspiration.

XXIII

A l'immense rumeur d'une si vaste conspiration dont les têtes seules étaient cachées, mais dont les membres révélaient partout l'existence, Cicéron rassemble le sénat et somme Catilina d'avouer ou de désavouer son crime. « Mon crime ! répond insolem-» ment le factieux. Est-ce donc un crime de vouloir » donner une tête à la puissance décapitée de la » multitude, quand le sénat, qui est la tête du gou-» vernement, n'a plus de corps et ne peut rien pour » la patrie ? » A ces mots, Catilina sort, et le sénat, épouvanté de tant d'audace, donne la dictature temporaire à Cicéron pour sauver Rome.

Catilina ne s'endort pas après une si franche déclaration de guerre à sa patrie. Il envoie à Manlius, un de ses complices, qui commandait un corps de vétérans en Toscane, le signal de soulever ses soldats et de marcher sur Rome. Chaque quartier de la ville est donné par lui à un des conjurés, qui doit à heure fixe en rassembler le peuple et en diriger les mouvements. Les armes, les torches sont prêtes ; les édifices sont marqués, les victimes comptées, Cicéron est la première. C'est dans le sang de son premier citoyen que les scélérats doivent éteindre les lois antiques de Rome. Une femme illustre, maîtresse d'un des jeunes patriciens associés au complot, court dans la nuit avertir Cicéron

de fermer le lendemain sa maison aux sicaires. Ils se présentent en effet en armes au point du jour à la porte du consul, dont ils ont promis la tête; ils la trouvent gardée par une poignée de bons citoyens. Cicéron vivant, la ville a un centre, les lois une main, la patrie une voix, le sénat un guide. L'exécution du complot est ajournée. Cicéron n'ajourne pas la vigilance : il convoque le sénat à la première heure du jour dans le temple fortifié de Jupiter *Stator*, ou conservateur de Rome. Catilina ose s'y présenter, convaincu que l'absence de preuves contre lui attestera son innocence ou que l'audace intimidera le consul. A son entrée dans le sénat, tous les sénateurs s'écartent de Catilina, comme pour se préserver de la contagion ou même du soupçon du crime. L'horreur, avant la loi, fait le vide autour du conspirateur. Cicéron indigné, mais non intimidé, se lève et adresse à l'ennemi public la terrible et éloquente apostrophe qui a laissé sur le nom de Catilina la même trace que le feu du ciel laisse sur un monument foudroyé. La pensée s'y précipite sans haleine, en paroles courtes, comme si l'impatience et l'indignation essoufflaient le génie. En voici quelques mots qui feront juger l'orateur et le criminel :

XXIV

« Jusques à quand, Catilina, abuseras-tu de notre
» patience ? Combien de temps ta rage éludera-t-elle
» nos lois ? A quel terme s'arrêtera ton audace ?
» Quoi ! ni la garde qui veille la nuit sur le mont
» Palatin, ni les forces répandues dans toute la ville,
» ni la consternation du peuple, ni ce concours de
» tous les bons citoyens, ni le lieu fortifié choisi
» pour cette assemblée, ni les regards indignés de
» tous les sénateurs, rien n'a pu t'ébranler ! Tu ne
» vois pas que tes projets sont découverts ? que ta
» conjuration est ici environnée de témoins, enchaî-
» née de toutes parts ? Penses-tu qu'aucun de nous
» ignore ce que tu as fait la nuit dernière et celle
» qui l'a précédée, dans quelle maison tu t'es rendu,
» quels complices tu as réunis, quelles résolutions
» tu as prises ? O temps ! ô mœurs ! Tous ces com-
» plots, le sénat les connaît, le consul les voit, et
» Catilina vit encore ! Il vit, que dis-je ? il vient au
» sénat ; il est admis aux conseils de la république ;
» il choisit parmi nous et marque de l'œil ceux
» qu'il veut immoler. Et nous, hommes pleins de
» courage, nous croyons assez faire pour la patrie
» si nous évitons sa fureur et ses poignards ! De-
» puis longtemps, Catilina, le consul aurait dû
» t'envoyer à la mort, et faire tomber ta tête sous
» le glaive dont tu veux tous nous frapper. Le pre-

» mier des Gracques essayait contre l'ordre établi
» des innovations dangereuses ; un illustre citoyen,
» le grand pontife P. Scipion, qui cependant n'était
» pas magistrat, l'en punit par la mort. Et lorsque
» Catilina s'apprête à faire de l'univers un théâtre
» de carnage et d'incendies, les consuls ne l'en pu-
» niraient pas ! Je ne rappellerai point que Servilius
» Ahala, pour sauver la république des change-
» ments que méditait Spurius Mélius, le tua de sa
» propre main : de tels exemples sont trop anciens.
» Il n'est plus, non, il n'est plus ce temps où de
» grands hommes mettaient leur gloire à frapper
» avec plus de rigueur un citoyen pernicieux que
» l'ennemi le plus acharné. Aujourd'hui, un séna-
» tus-consulte nous arme contre toi, Catilina, d'un
» pouvoir terrible. Ni la sagesse des consuls ni
» l'autorité de cet ordre ne manquent à la répu-
» blique ; nous seuls, je le dis ouvertement, nous
» seuls, consuls sans vertu, nous manquons à nos
» devoirs . . . .
» Rappelle à ta mémoire l'avant-dernière nuit, et
» tu comprendras que je veille encore avec plus
» d'activité pour le salut de la république que toi
» pour sa perte. Je te dis que l'avant-dernière nuit
» tu te rendis (je parlerai sans déguisement) dans
» la maison du sénateur Léca. Là se réunirent en
» grand nombre les complices de tes criminelles
» fureurs. Oses-tu le nier ? Tu gardes le silence ? Je
» t'en convaincrai si tu le nies ; car je vois ici dans

» le sénat des hommes qui étaient avec toi. Dieux
» immortels! où sommes-nous? dans quelle ville,
» ô ciel! vivons-nous? quel gouvernement est le
» nôtre? Ici, pères conscrits, ici même, parmi les
» membres de cette assemblée, dans ce conseil
» auguste où se pèsent les destinées de l'univers,
» des traîtres conspirent ma perte, la vôtre, celle
» de Rome, celle du monde entier. Et ces traîtres,
» le consul les voit et prend leur avis sur les grands
» intérêts de l'État; quand leur sang devrait déjà
» couler, il ne les blesse pas même d'une parole
» offensante. Oui, Catilina, tu as été chez Léca
» l'avant-dernière nuit; tu as partagé l'Italie entre
» tes complices; tu as marqué les lieux où ils de-
» vaient se rendre; tu as choisi ceux que tu lais-
» serais à Rome, ceux que tu emmènerais avec
» toi; tu as désigné l'endroit de la ville où chacun
» allumerait l'incendie; tu as déclaré que le mo-
» ment de ton départ était arrivé; que, si tu retar-
» dais de quelques instants, c'était parce que je
» vivais encore. Alors il s'est trouvé deux chevaliers
» romains qui, pour te délivrer de cette inquiétude,
» t'ont promis de venir chez moi cette nuit-là même,
» un peu avant le jour, et de m'égorger dans mon
» lit. A peine étiez-vous séparés, que j'ai tout su.
» Je me suis entouré d'une garde plus nombreuse
» et plus forte. J'ai fermé ma maison à ceux qui,
» sous prétexte de me rendre leurs devoirs, venaient
» de ta part pour m'arracher la vie. Je les ai nom-

» més d'avance à plusieurs de nos premiers ci-
» toyens, et j'avais annoncé l'heure où ils se pré-
» senteraient. . . Peux-tu, Catilina, jouir en paix
» de la lumière qui nous éclaire, de l'air que nous
» respirons, lorsque tu sais qu'il n'est personne ici
» qui ignore que la veille des calendes de janvier,
» le dernier jour du consulat de Lépidus et de Tullus,
» tu te trouvas sur la place des comices armé d'un
» poignard ? que tu avais aposté une troupe d'as-
» sassins pour tuer les consuls et les principaux
» citoyens ? que ce ne fut ni le repentir ni la crainte,
» mais la fortune du peuple romain, qui arrêta ton
» bras et suspendit ta fureur ? Je n'insiste point sur
» ces premiers crimes ; ils sont connus de tout le
» monde, et bientôt d'autres les ont suivis. Com-
» bien de fois, et depuis mon élection, et depuis
» que je suis consul, n'as-tu pas attenté à ma vie ?
» Combien de fois n'ai-je pas eu besoin de toutes
» les ruses de la défense pour parer des coups que
» ton adresse semblait rendre inévitables ? Il n'est
» pas un de tes desseins, pas un de tes succès, pas
» une de tes intrigues dont je ne sois instruit à
» point nommé. Et cependant, rien ne peut lasser
» ta volonté, décourager tes efforts ! Combien de
» fois ce poignard dont tu nous menaces a-t-il été
» arraché de tes mains ? Combien de fois un hasard
» imprévu l'en a-t-il fait tomber ? Et cependant il
» faut que ta main le relève aussitôt ! Dis-nous donc
» sur quel affreux autel tu l'as consacré, et quel

» vœu sacrilége t'oblige à le plonger dans le sein
» d'un consul !

» A quelle vie, Catilina, es-tu désormais con-
» damné ? Car je veux te parler en ce moment, non
» plus avec l'indignation que tu mérites, mais avec
» la pitié que tu mérites si peu. Tu viens d'entrer
» dans le sénat : eh bien ! dans une assemblée si
» nombreuse, où tu as tant d'amis et de proches,
» quel est celui qui a daigné te saluer ? Si personne
» avant toi n'essuya jamais un tel affront, pourquoi
» attendre que la voix du sénat prononce le flétris-
» sant arrêt si fortement exprimé par son silence ?
» N'as-tu pas vu à ton arrivée tous les siéges rester
» vides autour de toi ? N'as-tu pas vu tous ces con-
» sulaires, dont tu as si souvent résolu la mort,
» quitter leur place quand tu t'es assis, et laisser
» désert tout ce côté de l'enceinte ? Comment peux-
» tu supporter tant d'humiliation ? Oui, je te le
» jure, si mes esclaves me redoutaient comme tous
» les citoyens te redoutent, je me croirais forcé
» d'abandonner ma maison, et tu ne crois pas de-
» voir abandonner la ville ! Si mes concitoyens, pré-
» venus d'injustes soupçons, me haïssaient comme
» ils te haïssent, j'aimerais mieux me priver de leur
» vue que d'avoir à soutenir leurs regards irrités ;
» et toi, quand une conscience criminelle t'avertit
» que depuis longtemps ils ne te doivent que de
» l'horreur, tu balances à fuir la présence de ceux
» pour qui ton aspect est un cruel supplice ! Si les

» auteurs de tes jours tremblaient devant toi, s'ils
» te poursuivaient d'une haine irréconciliable, sans
» doute tu n'hésiterais pas à t'éloigner de leurs
» yeux. La patrie, qui est notre mère commune,
» te hait ; elle te craint ; depuis longtemps elle a
» jugé les desseins parricides qui t'occupent tout
» entier. Eh quoi ! tu mépriseras son autorité sa-
» crée ! tu te révolteras contre son jugement ! tu
» braveras sa puissance ! Je crois l'entendre en ce
» moment t'adresser la parole : « Catilina, semble-
» t-elle te dire, depuis quelques années il ne s'est
» pas commis un forfait dont tu ne sois l'auteur,
» pas un scandale où tu n'aies pris part. Toi seul
» as eu le privilége d'égorger impunément les ci-
» toyens, de tyranniser et de piller les alliés. Contre
» toi les lois sont muettes et les tribunaux impuis-
» sants, ou plutôt tu les as renversés, anéantis.
» Tant d'outrages méritaient toute ma colère, je les
» ai dévorés en silence. Mais être condamnée à de
» perpétuelles alarmes à cause de toi seul ; ne voir
» jamais mon repos menacé que ce ne soit par
» Catilina ; ne redouter aucun complot qui ne soit
» lié à ta détestable conspiration : c'est un sort
» auquel je ne peux me soumettre. Pars donc, et
» délivre-moi des terreurs qui m'obsèdent : si elles
» sont fondées, afin que je ne périsse point ; si
» elles sont chimériques, afin que je cesse de crain-
» dre..... »

XXV

L'éloquence humaine s'éleva rarement plus haut que dans cette lutte corps à corps entre Cicéron et les complices de Catilina. Quant à la conspiration en elle-même, elle présentait sans doute plus de surface que de profondeur, et plus d'occasion à l'éloquence que de danger réel à l'héroïsme du consul. Catilina était au fond un de ces aventuriers que parfois des politiques pervers encouragent de leurs connivences secrètes, comme on en a revu dans nos révolutions modernes, mais que tout le monde exècre et désavoue quand ils se montrent, parce qu'ils font scandale même dans le crime. Personne à Rome n'osa défendre Catilina. La patrie fut sauvée d'un fantôme plutôt que d'un oppresseur par Cicéron. Il montra peu de jours après une résolution plus ferme, mais ce fut une résolution contre des vaincus. Quelques complices attardés de Catilina, restés à Rome après son départ, et convaincus de correspondance avec lui, sont saisis et emprisonnés par le consul. Les immoler sans jugement, et malgré les lois protectrices de la vie des citoyens, c'était assumer la responsabilité la plus terrible ; les relâcher, c'était proclamer l'impunité des complots. Cicéron soumet le problème au sénat. César les défend avec le dédain et la protection du mépris, mais avec l'habileté d'un complice. Le sénat hésite ;

Cicéron s'obstine, s'indigne, relève la colère abattue des sénateurs, demande la mort et l'obtient au nom du péril public. En sortant du sénat, il fait exécuter, de sa seule autorité, Lentulus, Céthégus, tous les grands suspects du parti de Catilina ; puis, se retirant intrépidement de la prison où ils viennent d'expirer sous ses licteurs, et passant devant les groupes de leurs partisans qui attendaient leur sort : « Ils ont vécu ! » dit-il en les défiant du regard, et il alla rendre grâces aux dieux du salut de Rome.

La faction de Catilina, tellement réprouvé qu'il n'avait pu emmener de Rome avec lui que trois cents scélérats perdus d'opinion et de renommée, fut abattue en un jour à Florence comme elle l'avait été en une nuit à Rome.

XXVI

Le consulat de Cicéron finit dans la terreur des factieux et dans la reconnaissance des bons citoyens. César et son parti alors naissant, plus redoutable que celui de Catilina, s'opposèrent seuls à ce que Cicéron rendît compte au peuple des mesures qu'il avait prises et du sang qu'il avait versé. « Eh bien ! dit Cicéron en paraissant à la tribune, où César, préteur, lui refusa la parole, je ne ferai point de harangues, mais je ferai un serment. » Le peuple, étonné, attendit le serment du consul. « Je jure, s'écria Cicéron en attestant sa con-

science, sa patrie et les dieux, je jure que j'ai sauvé la république ! » César et ses complices protestèrent en vain par leur silence contre le meurtre de leurs amis ; le peuple tout entier applaudit au témoignage du sauveur de Rome, et l'accompagna respectueusement jusqu'au seuil de sa maison. On lui décerna, quelques jours après, le titre de *Père de la patrie*. Les empereurs s'arrogèrent plus tard ce titre. Rome libre le donna d'elle-même et pour la première fois à Cicéron. Les villes de l'Italie lui dressèrent des statues comme à un dieu. On l'appelait le second fondateur de Rome.

XXVII

Ce fut le sommet de sa gloire et de sa fortune : l'envie l'y attendait. La république était dans un tel état, qu'elle n'avait plus de place pour un si honnête et si glorieux citoyen. Elle tolérait les grands talents et les grandes renommées, mais à condition qu'ils fussent alliés à de grands vices. Tous les partis avaient intérêt à écarter Cicéron, car tous avaient quelque complaisance ou lâche ou criminelle à lui demander. Quand les nations sont décidées à se perdre ou à se souiller, elles écartent les grands témoins qui les feraient rougir de leur bassesse. Telle était Rome dans ces années qui précédèrent l'usurpation de César et l'anéantissement de la république.

Depuis que Pompée, tant de fois consul et triomphateur, était rentré à Rome, et que César avait grandi en ambition, en intrigue, en popularité et en gloire, Rome était divisée en trois partis qui marchaient d'un pas presque égal à la ruine de la liberté.

Le premier et le plus puissant était celui de Pompée, idole du sénat, cher aux soldats, modérateur et soutien tout à la fois de la noblesse, n'aspirant pas à détruire, mais à dominer les institutions, n'ayant de l'ambition que ce qu'elle a d'honnête et de patriotique, heureux de conserver la république pourvu qu'il en fût le patron et le grand citoyen, et cherchant à tenir entre tous les excès une balance où son nom et son épée fissent toujours pencher le pouvoir. On voit, par les noms des hommes qui suivirent plus tard sa fortune, que ce qui restait à Rome de vertu et de liberté était alors, avec Caton et Cicéron, de ce parti.

Le second était celui des démagogues, qui adulaient par ambition les plus sordides et les plus sanguinaires instincts de la multitude, qui ne cessaient de l'animer contre le sénat et contre les patriciens, qui déclaraient la guerre à toutes les lois, qui ne voulaient de lois que les séditions et les meurtres soufflés par leurs tribuns, et qui, par l'effroi de leur anarchie et de leurs crimes, repoussaient les meilleurs citoyens dans les dictatures. Le chef le plus redoutable de ce parti populaire était Clodius.

Enfin il y avait le parti de César, parti d'un homme qui avait été doué par la nature et par la fortune de tous les dons de la naissance, du rang, de la richesse, de l'éducation, de l'éloquence, du courage et du génie, et qui les prostituait tous, jeune à ses vices, mûr à sa gloire et à son ambition. César, né du sang le plus illustre de Rome, avait pris de bonne heure le parti des démagogues, comme on l'a vu à l'occasion de Catilina, afin d'avoir deux instruments de son élévation : auprès du sénat, son aristocratie; auprès de la multitude, sa popularité. Il avait besoin aussi, pour couvrir sa mauvaise renommée de jeunesse, de cette faveur passionnée de la plèbe qui n'exige pas l'estime, pourvu qu'on caresse ses caprices et ses anarchies. Enfin il s'était déjà signalé dans la guerre, et particulièrement dans la guerre contre les pirates de Cilicie. Il aspirait à égaler les exploits de Pompée par la conquête des Gaules, afin de fonder sa vie sur quelque grande gloire conquise au peuple romain, de s'attacher une armée personnelle, et de revenir ensuite imiter Marius, Sylla, Pompée à Rome : car la liberté n'était déjà plus la perspective de personne, et la suprématie sur la république était le rêve et l'ambition de tous.

Pour parvenir au gouvernement des Gaules, objet actuel de ses desseins, César, qui savait flatter l'aristocratie aussi bien que complaire à la multitude, caressait en ce moment Pompée et Clodius.

Il demandait à l'un les suffrages du sénat et des légions; il demandait à l'autre les voix du peuple. Pour complaire à Clodius, il fallait lui livrer Cicéron, ce *père de la patrie*, qui avait sauvé la république des démagogues, que Clodius, leur chef, voulait venger. L'instant était bien choisi pour cette vengeance. Pompée et Crassus, autres hommes puissants sur le sénat, avaient intérêt à éloigner César, dont les intrigues et la popularité les gênaient à Rome. Ils lui concédaient les Gaules pour l'écarter des yeux et de l'oreille du peuple, qui commençait à trop le regarder et à trop l'écouter. Bien que Cicéron fût des amis de Pompée, Pompée, ami froid et négligent, un peu fatigué aussi de la trop éclatante renommée du *sauveur de Rome*, sacrifiait, momentanément au moins, Cicéron à César qui le redoutait, à Crassus qui le haïssait, à Clodius qui avait juré sa perte. Le grand intérêt que Pompée avait de complaire à César prévalait sur l'amitié.

La haine de Clodius contre Cicéron avait été envenimée récemment encore par un de ces hasards de la vie privée qui deviennent des causes de catastrophe publique. Clodius, d'une race aussi illustre que celle de César, et aussi débordé que lui dans ses amours, s'était épris d'une passion effrénée pour la jeune femme de César, nommée Pompéia. Soit que cette jeune femme, complice de cette passion, eût assigné une rencontre à son amant dans sa maison, soit que Clodius eût affronté, sans l'aveu

de Pompéia, le seuil de César, il avait été surpris par une esclave la nuit, déguisé en femme, dans le vestibule de César. C'était un jour de sacrifices et de mystères que les femmes accomplissaient seules, et pendant lequel il n'était permis à aucun homme de rester sous [illegible] toit. César, sans se plaindre de sa femme [illegible] Clodius, qu'il ménageait à cau[illegible]
Clodius avai[illegible]
teur des sai[illegible]
tre Clodius [illegible]
Térentia, [illegible]
haïssait [illegible]
jeune [illegible]
qu'il r[illegible]
rival [illegible]
Ro[illegible]
gr[illegible]

se faire élire à Marseille par le peuple contre l'aristocratie.

Le sénat, les consuls, Crassus, César, Pompée lui-même, ayant abandonné, ceux-ci par impuissance, ceux-là par négligence, les autres par complaisance, tout le pouvoir dans Rome à Clodius, agitateur et flatteur du peuple, dont il était en même temps tribun, celui-ci remplit la ville de sa haine et de sa vengeance contre Cicéron. Il fit voter un plébiscite qui condamnait à l'exil quiconque aurait fait mourir un citoyen romain non condamné par le peuple. C'était la proscription anonyme de Cicéron; il le comprit, il essaya en vain de soulever en sa faveur l'indignation et l'énergie des bons citoyens, il ne souleva que leur pitié et leur douleur. Rome était dans un de ces moments où chacun, pensant à sa propre sûreté, n'a ni le temps ni la liberté de s'intéresser au malheur d'autrui. L'ambition militaire de Pompée, de César et de Crassus, liguée avec l'anarchie populaire, livrait Rome à l'agitation, à la turbulence et aux crimes de Clodius. Peut-être même ces trois chefs de l'armée, tour à tour investis de la dictature ou aspirant à en être revêtus, se réjouissaient-ils en secret d'une licence et d'une démagogie de la multitude, qui, en attestant dans Rome l'insuffisance des lois et la décadence de l'esprit civique, ferait sentir plus fortement aux citoyens la nécessité d'un pouvoir arbitraire et servirait d'avance d'excuse à la tyrannie.

Quoi qu'il en soit, ils fermaient volontairement les yeux sur les attentats de Clodius contre Cicéron. Crassus et César favorisaient ouvertement le tribun. Pompée lui-même, qui venait d'épouser dans un âge déjà avancé la belle-fille de César et qui était épris jusqu'à l'adoration de sa jeune épouse, ne pouvait décemment, disait-il, se déclarer pour celui que César condamnait. Pompée s'était retiré dans une de ses maisons de campagne pour y jouir en paix de son loisir et de son amour, il y fermait son âme aux bruits de Rome. Cicéron étant venu le voir pour réclamer l'appui qu'il devait à son ancienne amitié, Pompée, embarrassé de la présence d'un ami malheureux, dont le malheur seul était pour lui un reproche d'ingratitude, s'évada par la porte de ses jardins pendant que Cicéron entrait par celle de son vestibule, et ordonna à ses affranchis de le chercher partout où l'on serait sûr de ne pas le découvrir.

Cicéron, plus consterné de la faiblesse de Pompée que de sa propre ruine, revint à Rome, et, prenant des habits de deuil, il alla de porte en porte, suivi d'un cortége de parents, de clients et d'amis également vêtus de deuil, provoquer par toutes ces marques d'abattement la compassion de la ville qu'il avait sauvée, et solliciter à la manière antique les voix des citoyens pour sa cause. Le peuple le voyait passer avec émotion, plus éloquent dans son silence qu'il ne le fut jamais à la tribune.

Clodius, redoutant l'effet de la pitié du peuple, ameuta contre le suppliant cette plèbe sans pitié et sans pudeur, qui regarde la dégradation du talent et de la vertu comme une victoire de la bassesse et de l'envie, et qui se réjouit de fouler aux pieds tout ce qui tombe. Suivi de cette tourbe armée et insolente, Clodius se trouvait partout sur les pas de Cicéron, attaquait son cortége, faisait déchirer les habits de ses clients, remplissait les rues de tumulte, de rixes, de meurtres, et, encourageant ses vils licteurs à martyriser le grand citoyen, le faisait assaillir d'injures, de sarcasmes, de boue et de pierres, et le forçait à rentrer souillé et sanglant dans sa maison. Les consuls, impuissants, lui conseillaient, au lieu de le défendre, de céder au temps et de laisser passer l'orage en s'éloignant d'une patrie où son ennemi régnait seul. Le sénat, dont la cause de Cicéron était la cause, s'assemblait en vain pour le protéger. Les sénateurs, abandonnés à eux-mêmes par Pompée, Crassus et César, et assiégés dans le sénat par les satellites de Clodius, déchiraient leurs toges d'indignation, et attestaient, en se dispersant, l'impuissance des lois, la lâcheté des généraux, l'oppression des citoyens, la ruine de la république.

XXIX

Il céda enfin au sort, et succomba avec sa patrie. S'attendant bien, après son départ, à la dévastation ou à l'incendie de sa maison, il en voulut préserver au moins les choses vénérées ; et, prenant dans ses divinités domestiques une petite statue en ivoire de Minerve, *gardienne et protectrice de Rome,* symbole de cette sagesse divine qui inspire et qui conserve les empires, il la porta au Capitole, forteresse, temple et palais de Rome, et l'y consacra pour la rendre inviolable aux spoliateurs. Puis, suivi d'un petit nombre d'amis et de serviteurs armés pour le protéger contre le poignard, il sortit la nuit de Rome, et prit par des sentiers infréquentés le chemin de la mer de Sicile.

A peine Clodius eut-il connaissance de son départ, qu'arrachant plus facilement au peuple un vain décret d'exil contre celui qui semblait s'exiler lui-même, il fit porter un plébiscite qui bannissait à jamais Cicéron à cinq cents milles de distance de la ville, et qui ordonnait, sous peine de mort, à tous les citoyens de refuser le feu et l'eau à celui que la reconnaissance publique avait proclamé le *second fondateur de Rome.*

XXX

Il arriva à Cicéron, dans sa fuite, ce qui arrive à tous les hommes puissants tombés dans la disgrâce de la fortune et dans l'inimitié du peuple. Ceux qui ne le connaissaient que par sa renommée et qui ne lui devaient rien l'accueillirent avec une généreuse hospitalité, et s'honorèrent d'offrir l'abri de leur toit à une grande infortune poursuivie par une grande injustice. Ceux qu'il avait élevés aux honneurs et comblés de biens pendant son consulat se détournèrent, de peur d'être contaminés aux yeux des puissants du jour par son contact, ou se hâtèrent de l'accuser et de l'insulter, de peur qu'on ne les crût reconnaissants. Le préteur de Sicile, qui lui devait tout, le fit prier de ne pas espérer un asile dans son gouvernement. Une de ses créatures, à qui il demanda l'abri de sa maison quand il fut arrivé à une petite ville au bord de la mer pour y attendre une barque, lui refusa sa porte et lui offrit, par grâce, un abri honteux dans une de ses métairies. Cicéron, indigné, s'éloigna de ce seuil inhospitalier à qui son ombre portait malheur, et alla à Brindes, où il s'embarqua seul et presque nu pour la Grèce, patrie de ses pensées. Pendant qu'il saluait, à travers ses larmes, les rivages fuyants de l'Italie pleine de son nom, Clodius, armant de torches la populace, incendiait à Rome sa maison, la

rasait jusqu'aux fondements, et faisait construire à la place un *temple de l'Anarchie*. Puis, lançant ses sicaires dans toutes les provinces où Cicéron possédait des maisons de campagne ou des jardins, il faisait mettre à l'encan ses demeures, ses livres, ses forêts, pour le dépouiller même des traces de ses pas, du charme de ses études, de l'ombre de ses arbres, pour lui enlever jusqu'aux souvenirs de son bonheur dans tout ce qui fut sa patrie.

Mais le respect pour Cicéron et l'horreur de s'investir des dépouilles de celui à qui chaque Romain devait son propre foyer, étaient tels, dit Plutarque, que personne ne se présentait pour acheter. Sa correspondance, que nous avons eu le bonheur de conserver tout entière, va nous faire lire, jusque dans le fond de l'âme d'un grand homme, les abattements de l'exilé, les tendresses du père, les faiblesses de l'époux, les résignations du philosophe et les tristesses du citoyen.

XXXI

Cicéron proscrit, en arrivant en Grèce, se proposait de séjourner dans sa chère Athènes, que l'exemple et les lettres de son ami Atticus lui avaient appris à tant aimer. Mais l'ombre de leur vie passée suit les hommes publics jusque sur la terre étrangère ; la mer, qui les sépare de leur patrie, ne les sépare pas de leur nom. Celui de Cicéron le précé-

dait et le dénonçait partout. Il apprit que les restes du parti de Catilina et les complices de Clodius l'attendaient à Athènes pour lui demander compte, le poignard à la main, de la vie de Catilina, de Lentulus et de Céthégus. Il se détourna prudemment de cette trace de sang qui semblait le devancer et le poursuivre, et il se réfugia à Thessalonique, colonie romaine au fond de la Méditerranée, au pied des montagnes de la Macédoine.

« Que je me repens, écrit-il en route, que je me » repens, mon cher Atticus, de n'avoir pas prévenu » par ma mort volontaire l'excès de mes malheurs ! » En me suppliant de vivre, vous ne pouvez qu'une » chose : arrêter ma main prête à me frapper moi- » même ; mais, hélas ! je ne m'en repens pas moins » tous les jours de ne pas avoir sacrifié cette vie » pour sauver mon héritage à ma famille : car » qu'est-ce qui peut maintenant m'attacher à l'exis- » tence ? Je ne veux pas, mon cher Atticus, vous » énumérer ces malheurs, dans lesquels j'ai été » précipité bien moins par le crime de mes enne- » mis que par la lâcheté de mes envieux. » (Allusion poignante à Pompée, à Crassus, à César.) « Mais j'atteste les dieux que jamais homme ne fut » écrasé sous une telle masse de calamités, et » qu'aucun n'eut jamais occasion de souhaiter da- » vantage la mort !... Ce qui me reste de temps à » vivre n'est pas destiné à guérir mes maux, mais » à les finir !... Vous me reprochez le sentiment et

» la plainte de mes maux. Mais y a-t-il une seule
» des adversités humaines qui ne soit accumulée
» dans la mienne? Qui donc tomba de plus haut,
» d'un sort plus assuré en apparence, doué de telles
» puissances de génie, de sagesse, de faveur pu-
» blique, d'estime et d'appui d'une telle masse de
» grands et bons citoyens?... Puis-je oublier en un
» jour ce que j'étais hier, ce que je suis encore au-
» jourd'hui? A quelles dignités, à quelle gloire, à
» quels enfants, à quels honneurs, quelles richesses
» d'âme et de biens, à quel frère enfin (un frère
» que j'aime à cet excès, qu'il m'a fallu, par un
» genre inouï de supplice, me séparer sans l'em-
» brasser de peur qu'il ne vît mes larmes et que je
» ne pusse moi-même supporter sa pâleur et son
» deuil) je suis arraché!... Ah! j'énumérerais encore
» bien d'autres causes de désespoir, si mes larmes
» elles-mêmes ne me coupaient la voix!... Je sais,
» et c'est la plus amère de mes peines, que c'est
» par mes fautes que j'ai été abîmé dans une telle
» ruine!... Vous me parlez, dans votre dernière
» lettre, de l'image que l'affranchi de Crassus vous
» a faite de mon désespoir et de ma maigreur!...
» Hélas! chaque jour qui se lève accroît ces maux,
» au lieu de les soulager. Le temps diminue le sen-
» timent des autres malheurs, mais les miens sont
» de telle nature qu'ils s'aggravent continuellement
» par le sentiment de la misère présente comparée
» à la félicité perdue!... Pourquoi un seul de mes

» amis ne m'a-t-il pas mieux conseillé? Pourquoi
» me suis-je laissé glacer le cœur par cette froi-
» deur de Pompée? Pourquoi ai-je pris une réso-
» lution et une attitude de coupable suppliant, in-
» dignes de moi? Pourquoi n'ai-je pas affronté ma
» fortune? Si je l'avais fait, ou je serais mort glo-
» rieusement à Rome ou je jouirais maintenant du
» fruit de ma victoire!... Mais pardonnez-moi ces
» reproches, ils doivent tomber sur moi plus que
» sur vous; et si je parais vous accuser avec moi,
» c'est moins pour m'excuser moi-même que pour
» me rendre ces fautes plus pardonnables en y as-
» sociant un autre moi-même!...

» ... Non, je n'irai point en Asie, parce que je
» fuis les lieux où je puis rencontrer des Romains
» et où ma célébrité, autrefois ma gloire, me pour-
» suit maintenant comme une honte!... Puis je ne
» voudrais pas m'éloigner davantage, de peur que,
» si par hasard il arrivait quelque changement
» inespéré à ma fortune du côté de Rome, je ne
» fusse trop longtemps à l'ignorer. J'ai donc résolu
» d'aller me réfugier dans votre maison en Épire,
» non à cause de l'agrément du séjour, bien indiffé-
» rent à un malheureux qui fuit même la lumière
» du jour, mais pour être, dans ce port que vous
» m'offrez, plus prompt à repartir pour ma patrie
» si jamais elle m'était rouverte, pour y recueillir
» ma misérable existence dans une solitude qui me
» la fera supporter plus tolérablement, ou, ce qui

» vaudrait mieux encore, qui m'aidera à dépouiller
» plus courageusement la vie. Oui, je dois écouter
» encore les supplications de la plus tendre et de la
» plus adorée des filles!... Mais, avant peu, ou
» l'Épire m'ouvrira le chemin du retour dans ma
» patrie, ou je m'ouvrirai à moi-même le chemin de
» la vraie délivrance!... Je vous recommande mon
» frère, ma femme, ma fille, mon fils; mon fils, à
» qui je ne laisserai pour héritage qu'un nom flétri
» et ignominieux!... »

XXXII

Mais au moment où Cicéron se préparait à mourir poûr se punir lui-même du crime de ses ennemis, de la lâcheté de ses amis et de sa propre infortune, l'excès de la tyrannie populaire rappelait la pensée de Rome vers celui qui l'avait sauvée par son éloquence et par son courage de la nécessité des dictateurs ou de la honte des anarchies. Clodius, sans contre-poids, obligé d'enchérir chaque jour sur les démences et sur les excès de la veille afin de rester à la tête de la populace à laquelle on ne peut complaire qu'en lui cédant, commençait à fatiguer la licence elle-même et à inquiéter Pompée, non-seulement sur sa puissance, mais sur sa vie. Il menaçait également César jusqu'au sein de son armée des Gaules. César, Pompée, le sénat, les patriciens opprimés, les plébéiens vertueux, se

liguèrent sourdement pour inspirer au peuple l'horreur de Clodius et le rappel de Cicéron, le seul homme qu'ils pussent opposer, à la tribune aux harangues, à la popularité perverse du tribun.

XXXIII

Un homme intrépide, client de Cicéron, tribun lui-même, nommé Fabricius, osa proposer ce rappel au peuple du haut de la tribune. Clodius, qui s'attendait à cette tentative des amis de Cicéron et qui avait rempli le *Forum* de ses partisans, de ses gladiateurs et de ses sicaires, craignant l'estime et l'amour du peuple pour le grand proscrit, donna le signal du meurtre à ses assassins, précipita Fabricius de la tribune, dispersa le cortége des amis de Cicéron et couvrit de cadavres la place publique. Le frère de Cicéron, blessé lui-même par le fer des gladiateurs de Clodius, n'échappa à la mort qu'en se cachant sous les corps amoncelés sur les marches de la tribune. Sextius, un des tribuns, fut immolé en résistant aux fureurs de son collègue. Clodius, vainqueur, ou plutôt assassin de Rome, courut, la torche à la main, brûler le temple des Nymphes, dépôt des registres publics, afin d'anéantir jusqu'aux rouages mêmes du gouvernement. A la lueur de l'incendie, il alla attaquer la maison du tribun Milon et du préteur Cécilius. Milon repoussa avec ses amis les satellites du démagogue, et convaincu

qu'il n'y avait plus de justice dans Rome que celle qu'on se ferait désormais à soi-même, il enrôla une troupe de gladiateurs pour l'opposer aux sicaires de Clodius. Le sénat, abrité enfin par cette poignée de satellites de Milon, et encouragé à l'audace par l'indignation du peuple qui commençait à rougir de lui-même, porta le décret de rappel de Cicéron. Le même décret ordonnait que ses maisons seraient rebâties aux frais du trésor public, et convoquait à Rome tous les citoyens qui s'intéressaient à la justice et à la vertu, pour y appuyer contre les séditieux de Clodius le rappel du proscrit. Pompée lui-même, alors à Capoue, présida les comices immenses des citoyens de la Campanie, qui se levaient à la voix du sénat pour délivrer Rome. Clodius, vaincu et hué dans les comices par la majorité presque unanime du peuple, se retira dans la popularité des mercenaires et des scélérats, son cortége ordinaire. Cicéron, averti par ses amis de ce retour de justice de sa patrie, débarqua à Brindes, port de la Grande-Grèce, où il s'était embarqué quelques mois auparavant pour l'exil. Sa fille Tullia l'attendait sur la plage, image la plus belle et la plus chère pour lui de la patrie.

« Et il se trouva, écrit-il lui-même de Brindes à » son ami Atticus, que c'était le jour de la naissance » de cette fille chérie, le jour de la fondation de » Brindes, et le jour de la dédicace à Rome du » temple du Salut public... J'y reçus, écrit-il en-

» core, une lettre de mon frère, qui m'apprenait que
» mon bannissement avait été révoqué ce jour-là
» par le scrutin du peuple de toute la république. Je
» fus accueilli à Brindes par un concours immense
» des provinces voisines. J'en sortis pour me rendre
» à Rome, entouré d'un cortége de députés de toutes
» les villes envoyés pour m'apporter les félicitations
» de toute l'Italie. Je m'avançai vers la capitale à
» travers une telle haie de citoyens, qu'il n'y man-
» quait pas un seul des hommes connus dans la
» république aux *nomenclateurs*. Quand j'approchai
» de la porte de Rome qui mène en Campanie, je
» trouvai les degrés de tous les temples inondés, par
» étages, d'une innombrable multitude dont la pré-
» sence, les applaudissements, l'ivresse, m'accom-
» pagnèrent, en se renouvelant, jusqu'au Capitole,
» à travers les rues, les places, le Forum et les ave-
» nues de ce temple lui-même, où l'Italie entière
» semblait me rapporter dans ses bras !... »

Le sénat, les chevaliers romains, les citoyens romains, étaient sortis des murs pour le recevoir, et l'escortèrent jusqu'à la maison de son frère, ne pouvant rebâtir en un jour celle que Clodius avait brûlée. Triomphe spontané, au-dessus de tous les triomphes, puisqu'il était décerné par le cœur seul de sa patrie, et qui lui fit dire à lui-même « qu'on pouvait le soupçonner d'avoir souhaité son exil pour obtenir un tel retour ! »

XXXIV

Mais à peine avait-il passé une nuit sous le toit de ses pères, que déjà l'unanimité de ce triomphe réveillait l'envie de ceux-là mêmes qui l'avaient escorté, et qu'ouvrant son âme à Atticus absent il lui écrit :

« Voici l'état où je me trouve maintenant : mal-
» heureux, si je considère mes félicités passées ;
» heureux, si je me compare à mes adversités ré-
» centes. Mes affaires privées, comme vous le savez,
» sont déplorables. J'ai, de plus, des soucis et des
» tribulations domestiques que je ne puis confier à
» des lettres. » (Il voulait parler de Térentia, sa femme, dont les querelles avec son frère l'affligeaient.) « J'aime mon frère, se hâtait-il d'ajouter,
» avec toute l'affection que méritent sa tendresse sans
» exemple, sa courageuse fidélité, son inaltérable
» dévouement. Accourez, j'ai besoin de vos con-
» seils ; il faut que nous concertions ensemble pour
» moi le commencement d'une nouvelle vie !... Déjà
» quelques-uns de ceux qui me défendaient absent
» commencent à s'irriter secrètement contre moi
» depuis que je suis à Rome, et à témoigner ou-
» vertement l'envie qu'ils me portent... Les consuls
» ne m'ont adjugé que 2 millions de sesterces pour
» ma maison de Rome (200,000 fr.), 500 mille ses-
» terces pour ma maison de Tusculum (40,000 fr.),

» 250 mille sesterces pour ma maison de Formies
» (25,000 fr.). D'où vient cette estimation inique
» qui indigne non-seulement les honnêtes gens,
» mais même la multitude ?... Ceux qui m'ont
» coupé les ailes ne veulent pas qu'elles repous-
» sent... Mes affaires domestiques sont ruinées.
» On rebâtit ma maison de Rome ; vous jugez à
» quels frais pour un proscrit ! Quant à ma maison
» de Formies, que je suis tenu de reconstruire aussi,
» je ne puis ni la revoir dans sa ruine ni m'en dé-
» faire. Je cherche vainement à vendre ma retraite
» de Tusculum. D'autres chagrins intérieurs m'as-
» siégent, que je vous dévoilerai plus clairement
» ailleurs... Mais, je suis adoré de ma fille Tullia
» et de mon frère !... »

Et quelques jours après :

« Clodius et ses bandes sont venus en armes at-
» taquer et disperser hier les ouvriers qui rebâtis-
» sent ma maison ; ils ont mis le feu à celle de mon
» frère, que j'habite... Mes maisons pillées, abat-
» tues, incendiées, déposent maintenant, par leurs
» débris, contre lui !... Comme je descendais moi-
» même la rue Sacrée, Clodius et ses sicaires m'ont
» rencontré et poursuivi, avec de grandes clameurs,
» d'épées nues, de bâtons levés, de pierres lancées
» sur moi et ma suite ; nous nous sommes réfugiés
» avec peine dans le vestibule de la maison de Ter-
» tius. Le scélérat, se sentant désavoué par le peuple
» même, se jette tout entier aux violences et aux

» crimes de Catilina. Il a marché ces jours-ci, à
» la tête d'une troupe armée de boucliers, de glaives
» et de torches, contre la maison de Milon, mon
» ami et mon appui. Il menace Rome des dernières
» catastrophes, s'il ne parvient pas à se faire nom-
» mer édile. Milon est résolu à tuer ce monstre s'il
» le rencontre ; il ne s'en rapporte pas, comme j'ai
» eu la simplicité de le faire, à des amis puissants
» et tièdes. C'est un héros, mon exemple ne l'inti-
» mide pas, il est décidé à toutes les conséquences
» de son courage...

» Quant à moi, ce n'est pas le courage qui
» me manque ; j'en ai même plus aujourd'hui
» que dans le temps de ma plus florissante for-
» tune !... »

XXXV

Clodius triompha encore une fois du sénat, de Pompée, des bons citoyens, et fut nommé édile par la corruption et par la violence de la lie du peuple. Pompée, César et Crassus, qui formaient un triumvirat militaire au-dessus de ces orages passagers de Rome, se rapprochèrent de Cicéron. Ils gémissaient avec Pompée, trop endormi dans sa vaine gloire, des calamités de la patrie. Cicéron en détournait les yeux et n'allait plus au sénat, pour s'occuper exclusivement de l'éloquence du barreau, des lettres et de la poésie. Il écrivit, dans sa retraite champêtre

d'Antium, un poëme héroïque sur les victoires de César, pour s'acquérir l'amitié de ce héros, dont il entrevoyait la fortune sans prévoir encore qu'il renverserait la république. Il chanta dans un autre poëme ses propres malheurs. Il écrivit plusieurs livres d'histoire. Il soignait l'éducation de son fils ; il jouissait de la beauté, de la tendresse et du génie littéraire de sa fille Tullia ; il enrichissait ses maisons de campagne de nouvelles bibliothèques, achetées à grands frais en Grèce par les soins de son ami Atticus, pour remplacer celles que Clodius avait brûlées pendant sa proscription. Il défendait César dans le sénat contre ceux qui, le trouvant déjà trop puissant, voulaient lui retirer l'armée des Gaules. Enfin, il écrivit un poëme en quatre chants sur les événements de son consulat. Il était aussi heureux que peut l'être un homme qui sent périr sa patrie.

Les événements se pressaient, et les ruines contre lesquelles il était abrité un moment ne pouvaient pas tarder à l'atteindre. Les brigues et les violences infestaient Rome. Le triumvirat militaire de Crassus, Pompée et César, seul élément de sécurité pour l'ombre de république qui existait encore, se décomposait. Crassus, qui avait pris le gouvernement de l'Asie, venait de perdre ses légions et d'être tué dans la guerre contre les Parthes. Julia, fille de César, que Pompée avait épousée et qui était le gage de l'union entre ces deux rivaux, venait de mourir, en emportant leur concorde dans la tombe.

Milon ayant rencontré Clodius sur la route de sa maison de campagne, les deux cortéges de serviteurs qui accompagnaient les deux adversaires s'étaient injuriés, puis attaqués. Milon, s'élançant de sa litière, où il était sans armes et sans préméditation avec sa femme, avait saisi une arme pour sa défense et avait tué Clodius dans la mêlée. Le corps sanglant du favori de la multitude, rapporté à Rome et étendu sur la tribune aux harangues, avait été brûlé par ses partisans sur un bûcher dont les flammes, attisées par ses vengeurs, s'étaient communiquées au temple voisin et au palais du sénat, et les avaient réduits en cendres : funérailles dignes d'un tribun incendiaire de sa patrie ! Pompée, nommé consul, avait rempli de soldats en armes la place publique, et le peuple allait juger Milon. Cicéron le défendit dans une harangue souvent interrompue par le bruit des armes, mais qu'il rétablit après la séance dans toute la force et dans toute la splendeur de son improvisation.

« J'ai justifié complétement Milon du meurtre » prémédité dont on l'accuse, dit-il en finissant. » Mais si je ne l'avais pas justifié, ne pourrait-il pas » se justifier également du meurtre qu'il aurait » commis, se lever et vous dire : Romains, j'ai tué! » j'ai tué non pas Mélius, qui fut soupçonné d'as- » pirer à la royauté, parce qu'il semblait, en abais- » sant le prix du blé aux dépens de sa fortune, » rechercher avec trop de soin la faveur de la mul-

» titude ; non pas Tibérius Gracchus, qui excita une
» sédition pour destituer son collègue. Ceux qui
» leur ont donné la mort ont rempli le monde en-
» tier de la gloire de leur nom. Mais j'ai tué l'homme
» que nos Romains les plus illustres ont surpris en
» adultère sur les autels les plus sacrés ; l'homme
» dont le supplice pouvait seul, au jugement du
» sénat, expier nos mystères profanés ; l'homme
» que Lucullus a déclaré, sous la foi du serment,
» coupable d'inceste avec sa propre sœur. J'ai tué le
» factieux qui, secondé par des esclaves armés,
» chassa de Rome un citoyen que le sénat, que le
» peuple romain, que toutes les nations regardaient
» comme le sauveur de Rome et de l'empire ; qui
» donnait et qui ravissait des royaumes ; qui dis-
» tribuait l'univers au gré de ses caprices ; qui rem-
» plissait le Forum de meurtres et de sang ; qui
» contraignit par la violence et les armes le plus
» grand des Romains à se renfermer dans sa mai-
» son ; qui ne connut jamais de frein ni dans le
» crime ni dans la débauche ; qui brûla le temple
» des Nymphes, afin d'anéantir les registres publics
» et de ne laisser aucune trace du dénombrement.
» Oui, Romains, celui que j'ai tué ne respectait plus
» ni les lois, ni les titres, ni les propriétés ; il s'em-
» parait des possessions, non plus par des procès
» injustes et par des arrêts surpris à la religion des
» juges, mais par la force, marchant avec des
» soldats, enseignes déployées, à la tête de ses

» Mais cette âme qui est en nous, par qui nous
» pensons et nous prévoyons, qui m'inspire en ce
» moment où je parle devant vous, notre âme aussi
» n'est-elle pas invisible? Qui sait quelle est son
» essence? Qui peut dire où elle réside? C'est donc
» cette puissance éternelle, à qui notre empire a dû
» tant de fois des succès et des prospérités incroya-
» bles; c'est elle qui a détruit et anéanti ce monstre,
» et lui a suggéré la pensée d'irriter par sa violence
» et d'attaquer à main armée le plus courageux des
» hommes, afin qu'il fût vaincu par un citoyen dont
» la défaite lui aurait pour jamais assuré la licence
» et l'impunité. Ce grand événement n'a pas été
» conduit par un conseil humain; il n'est pas même
» un effet ordinaire de la protection des Immortels.
» Les lieux sacrés eux-mêmes semblent s'être émus
» en voyant tomber l'impie, et avoir ressaisi le droit
» d'une juste vengeance. Je vous atteste ici, collines
» sacrées des Albains, autels associés au même culte
» que les nôtres et non moins anciens que les autels
» du peuple romain, vous qu'il avait renversés,
» vous dont sa fureur sacrilége avait abattu et dé-
» truit les bois afin de vous écraser sous le poids
» de ses folles constructions! Alors vos dieux ont
» signalé leur pouvoir; alors votre majesté outragée
» par tous ses crimes s'est manifestée avec éclat.
» Et toi, dieu tutélaire du Latium, grand Jupiter,
» toi dont il avait profané les lois, les bois et le ter-
» ritoire par des abominations et des attentats de

» toute espèce, ta patience s'est enfin lassée. Vous
» êtes tous vengés, et en votre présence il a subi
» la peine due à tant de forfaits.

» Romains, le hasard n'a rien fait ici. Voyez en
» quels lieux Clodius a engagé le combat : c'est de-
» vant un temple de la Bonne Déesse, oui, sous les
» yeux de cette divinité même, dont le sanctuaire
» s'élève dans le domaine du jeune et vertueux
» Sextus Gallus, que le profanateur a reçu cette
» blessure qui devait être suivie d'une mort cruelle,
» et nous avons reconnu que le jugement infâme
» qui l'avait absous autrefois n'avait fait que le
» réserver à cette éclatante punition.

» C'est encore cette colère des dieux qui a frappé
» ses satellites d'un tel vertige, que, traînant sur
» une place son corps souillé de sang et de boue,
» ils l'ont brûlé sans porter à sa suite les images de
» ses ancêtres, sans lamentations, ni jeux, ni chant
» funèbre, ni éloge, ni convoi, en un mot, sans
» aucun de ces derniers devoirs que les ennemis
» mêmes ne refusent pas à leurs ennemis. Sans
» doute le ciel n'a pas permis que les images des
» citoyens les plus illustres honorassent cet exé-
» crable parricide, et son cadavre devait être dé-
» chiré dans le lieu où sa vie avait été détestée.

» Je déplorais le sort du peuple romain, con-
» damné depuis si longtemps à le voir impunément
» fouler aux pieds la république. Il avait souillé
» par un adultère les mystères les plus saints ; il

» avait abrogé les sénatus-consultes les plus respec
» tables ; il s'était ouvertement racheté des mains
» de ses juges. Tribun, il avait tourmenté le sénat,
» annulé ce qu'il avait fait, du consentement de
» tous les ordres, pour le salut de la république ;
» il m'avait banni de ma patrie, il avait pillé mes
» biens, brûlé ma maison, persécuté ma femme et
» mes enfants, déclaré une guerre impie à Pompée,
» massacré des citoyens, des magistrats, réduit en
» cendres la maison de mon frère, dévasté l'Étrurie,
» dépossédé une foule de propriétaires. Infatigable
» dans le crime, il poursuivait le cours de ses atten-
» tats. Rome, l'Italie, les provinces, les royaumes
» n'étaient plus un théâtre assez vaste pour ses
» projets extravagants. . . . .

» Pour moi, mon cœur se déchire, mon âme est
» pénétrée d'une douleur mortelle, lorsque j'entends
» ces paroles que chaque jour Milon répète devant
» moi : Adieu, mes chers concitoyens, adieu ; oui,
» pour jamais adieu ! Qu'ils vivent en paix, qu'ils
» soient heureux ; que tous leurs vœux soient rem-
» plis ; qu'elle se maintienne cette ville célèbre,
» cette patrie qui me sera toujours chère, quelque
» traitement que j'en éprouve ; que mes concitoyens
» jouissent sans moi, puisqu'il ne m'est pas permis
» d'en jouir, avec eux, d'une tranquillité que ce-
» pendant ils ne devront qu'à moi. Je partirai, je
» m'éloignerai. Si je ne puis partager le bonheur
» de Rome, je n'aurai pas du moins le spectacle

» de ses maux, et, dès que j'aurai trouvé une cité
» où les lois et la liberté soient respectées, j'y
» fixerai mon séjour. Vains travaux, ajoute-t-il,
» espérances trompeuses, inutiles projets! Lorsque
» pendant mon tribunat, voyant la république op-
» primée, je me dévouais tout entier au sénat expi-
» rant, aux chevaliers romains dénués de force et
» de pouvoir, aux gens de bien découragés et acca-
» blés par les armes de Clodius, pouvais-je penser
» que je me verrais un jour abandonné par les bons
» citoyens? Et toi, car il m'adresse souvent la pa-
» role, après t'avoir rendu à la patrie, devais-je
» m'attendre que la patrie serait un jour fermée
» pour moi? Qu'est devenu ce sénat à qui nous
» avons été constamment attachés, ces chevaliers,
» oui, ces chevaliers dévoués à tes intérêts? le zèle
» des villes municipales? ces acclamations una-
» nimes de toute l'Italie? Et toi-même, Cicéron,
» qu'est devenue cette voix, cette voix salutaire à
» tant de citoyens? Est-elle impuissante pour moi
» seul, qui tant de fois ai bravé la mort pour toi?

. . . .

» Je vous implore, Romains, qui avez tant de
» fois versé votre sang pour la patrie; braves cen-
» turions, intrépides soldats, c'est à vous que je
» m'adresse dans les dangers d'un homme coura-
» geux, d'un citoyen invincible. Vous êtes présents,
» que dis-je? vous êtes armés pour protéger ce tri-
» bunal, et sous vos yeux on verrait un héros tel

» que lui repoussé, banni, rejeté loin de Rome!
» Malheureux que je suis! C'est par le secours de tes
» juges, ô Milon! que tu as pu me rétablir dans ma
» patrie, et je ne pourrais par leur secours t'y main-
» tenir toi-même! Que répondrai-je à mes enfants
» qui te regardent comme un second père? O
» Quintilius, ô mon frère, absent aujourd'hui, alors
» compagnon de mes infortunes, que te dirai-je? que
» je n'ai pu fléchir en faveur de Milon ceux qui
» l'aidèrent à nous sauver l'un et l'autre? Et dans
» quelle cause? dans une cause où nous avons tout
» l'univers pour nous. Qui me l'aura refusé? ceux à
» qui la mort de Clodius a procuré la paix ou le
» repos. A qui l'auront-ils refusé? à moi. Quel
» crime si grand ai-je donc commis? De quel forfait
» si horrible me suis-je donc rendu coupable lors-
» que j'ai pénétré, découvert, dévoilé, étouffé cette
» conjuration qui menaçait l'État tout entier? Telle
» est la source des maux qui retombent sur moi
» et sur tous les miens. Pourquoi vouloir mon
» retour? Était-ce pour exiler à mes yeux ceux qui
» m'avaient ramené? Ah! je vous en conjure, ne
» souffrez pas que ce retour soit plus douloureux
» pour moi que ne l'avait été ce triste départ. Puis-
» je en effet me croire rétabli, si les citoyens qui
» m'ont replacé au sein de Rome sont arrachés de
» mes bras?

» Plutôt que d'en être témoin, puissé-je, par-
» donne, ô ma patrie! je crains que ce vœu de

» l'amitié ne soit une horrible imprécation contre
» toi, puissé-je voir Clodius vivant, le voir préteur,
» consul, dictateur!... Dieux immortels, quel cou-
» rage! et combien Milon est digne que vous le
» conserviez! Non, me dit-il, non, rétracte ce vœu
» impie. Le scélérat a subi la peine qu'il méritait;
» à ce prix subissons, s'il le faut, une peine que
» nous ne méritons pas. Cet homme généreux, qui
» n'a vécu que pour la patrie, mourra-t-il autre
» part qu'au sein de la patrie? Ou, s'il meurt pour
» elle, conserverez-vous le souvenir de son courage
» en refusant à sa cendre un tombeau dans l'Italie?
» Quelqu'un de vous osera-t-il rejeter un citoyen
» que toutes les cités appelleront quand vous l'aurez
» banni? Heureux le pays qui recevra ce grand
» homme! O Rome ingrate si elle le bannit! Rome
» malheureuse si elle le perd! Mais finissons : mes
» larmes étouffent ma voix, et Milon ne veut pas
» être défendu par des larmes. »

XXXVI

Cicéron, après les fonctions de pontife qu'il avait exercées cinq ans, obtint le gouvernement de la Cilicie, en qualité de général, de proconsul et de purificateur de cette province d'Asie, qui confinait d'un côté à la Grèce, de l'autre à la Syrie. Une armée de vingt mille hommes était sous ses ordres, indépendamment des corps auxiliaires empruntés

aux princes tributaires de Rome. Le génie romain, comme nous l'avons vu plus haut, était de sa nature universel. Nulle armée n'aurait reproché à son chef d'être en même temps le premier orateur, le premier poëte, le premier magistrat de sa patrie ; nulle assemblée du peuple autour de la tribune aux harangues n'aurait reproché à un orateur d'avoir remporté des victoires. Tout ce qui amplifiait l'homme agrandissait les fonctions. Le nouveau général, conseillé par Pompée, dont il avait été prendre les avis à Tarente, comme ceux de l'oracle de la guerre, répondit dignement à la confiance de sa patrie. Il secourut les restes de l'armée de Crassus, qui luttaient à peine en Syrie contre les forces indomptées des Parthes, seuls rivaux du peuple romain en Asie. Descendant du mont Taurus, ces Alpes de la Cilicie, à la tête quarante mille hommes, il les combattit sous les murs d'Antioche, délivra l'armée romaine de Syrie enveloppée par eux dans cette ville, et les refoula dans les déserts. Au retour de cette expédition, il soumit la Cappadoce, royaume voisin de la Cilicie, qui s'était dérobée au joug des Romains. Il y rétablit sur son trône le roi Ariobarzane, protégé de Rome ; et, quoique pauvre, il refusa généreusement le tribut, prix de cette restauration, que ce roi lui offrit. Fidèle aux principes de désintéressement et de vertu qu'il avait pris pour règle de sa vie et qu'il avait professés dans un de ses plus beaux livres *sur la République*, il refusa jusqu'au logement

et à l'hospitalité onéreuse que les villes alliées devaient aux proconsuls. Il y fit contraster le gouvernement d'un philosophe avec l'oppression d'un conquérant. Il y fit pardonner à la domination de Rome et bénir son propre nom. Les provinces le proclamèrent leur père, et son armée le proclama *imperator*, titre suprême qui préludait ordinairement au triomphe. Les agitations croissantes de Rome l'arrachèrent à ces honneurs : il y rentra avec ses faisceaux entourés de lauriers, symbole des expéditions heureuses. A son arrivée, Rome, triomphante au dehors, périssait au dedans.

XXXVII

La rivalité entre César et Pompée, qui n'était plus contre-balancée par Crassus, s'était accrue et envenimée pendant l'absence de Cicéron. César demandait au sénat des prolongations de pouvoir, des extensions de provinces, des adjonctions de légions à son armée, et des honneurs qui l'auraient rendu maître de la république. Pompée, appui de la république, du sénat et des citoyens, les lui refusait. La guerre ouverte était prête à éclater entre deux hommes trop grands pour qu'une même patrie, presque un même univers, pût les contenir. Un troisième parti, formé à la fois des républicains incorruptibles, tels que Caton, Brutus et leurs amis, et des agitateurs du peuple, reste des factions popu-

laires de Clodius, menaçait la république de trouble sous prétexte de la défendre, pendant que César et Pompée la menaçaient de tyrannie sous prétexte de la sauver. Entre ces trois dangers, que la vive et pénétrante intelligence de Cicéron lui faisait voir de plus loin qu'au vulgaire, il n'examinait plus où était le plus grand bien, mais le moindre mal pour la république. La tyrannie démagogique du peuple, remué par ses tribuns, lui faisait horreur. L'ombre de Clodius, ses dangers courus, ses amis tués, ses honneurs perdus, sa proscription subie, ses maisons brûlées, le souvenir des insurrections des Gracques, des torches de Marius, des licteurs de Sylla, le faisaient frémir du retour des convulsions civiles. D'un autre côté, un choc des armées romaines, sur le sein même de l'Italie, entre Pompée et César, ne lui montrait en perspective que la guerre de Romains contre Romains et la tyrannie absolue et sans contre-poids des vainqueurs. Là était la combustion, ici la fin de la république. Dans cette perplexité, choisir était pour lui impossible et cependant nécessaire. Il préférait ajourner et donner du temps à la fortune de Rome et des tempéraments aux choses, qui suspendissent au moins sa patrie sur la pente des dernières calamités. Tous les partis, à l'exception du parti des démagogues, ses éternels ennemis, se disputaient Cicéron, comme s'il eût été l'arbitre du destin. Il hésitait à se prononcer. César lui écrivait des lettres flatteuses, dans

lesquelles il se disculpait de tout penchant à la tyrannie et le faisait juge entre Pompée et lui; il lui donnait dans ces lettres ce même titre égal au sien d'*imperator*, comme pour l'élever au niveau de sa gloire militaire, en se subordonnant de bien loin à sa gloire civile. Pompée le suppliait de se réconcilier avec lui et de lui accorder une entrevue dans une de ses maisons de campagne avant de rentrer à Rome. Cicéron s'y rendit. Ces deux hommes, les plus grands et les plus patriotes de Rome après Caton, passèrent une journée tout entière en conférence secrète dans les jardins de Pompée et délibérèrent sur les intérêts de la république. Cicéron employa toute la chaleur de son patriotisme, toute la force de son éloquence, toutes les supplications de l'amitié, à convaincre Pompée de la nécessité de la concorde avec César, pour la gloire des deux et pour le salut de Rome. Pompée la déclara impossible. Irrité des exigences insatiables d'un rival à qui la moitié de l'empire ne suffisait plus; convaincu par l'ambition de César, par ses caresses au parti populaire, par sa soif d'honneurs, par l'ambiguïté de ses négociations, qu'aucune paix ne serait définitive avec cet homme; se sentant, de plus, entouré et soulevé en Italie par cette opinion presque unanime qui s'indignait des menaces de César et qui lui promettait *en frappant la terre du pied d'en faire sortir des légions* contre son rival, Pompée était résolu à accepter enfin le jugement de la fortune

par les armes. Sa vertu l'encourageait à ce parti extrême, autant que son ambition ; car son ambition était vaste, mais honnête. Il adorait la république; et en se faisant le champion des lois, du sénat, du peuple, de la liberté de l'Italie, ce n'était pas seulement sa propre gloire, c'étaient la patrie, les ancêtres et la postérité de Rome qu'il défendait en se défendant lui-même.

XXXVIII

Cicéron, sans avoir rien obtenu, se rendit à Rome, où il fut reçu comme la dernière espérance des bons citoyens. Mais son triomphe lui sembla un deuil, et en entrant par la porte Triomphale il sentit, écrit-il, « qu'il tombait en pleine guerre ci- » vile. » Elle éclatait en effet peu de jours après, et elle jeta Cicéron dans des perplexités qui le firent accuser de faiblesse, mais qui étaient en réalité les angoisses de la république mourante plutôt que les angoisses d'un homme irrésolu.

César, las d'attendre de Pompée et du sénat des condescendances proportionnées à son ambition, s'était décidé enfin au sacrilége contre sa patrie. Descendu des Alpes dans la basse Italie, à la tête de quelques légions, il avait franchi le Rubicon, petit ruisseau qui formait la limite légale de son gouvernement de la Gaule, et dont le passage à main armée le déclarait ennemi public. *Le sort en est jeté!*

s'était écrié César en poussant, après une longue hésitation, son cheval dans les flots du Rubicon. Ce mot était la fin de la république. Du moment où le parricide ne paraissait plus à un citoyen puissant qu'un jeu du hasard, dont le monde était l'enjeu, et où les soldats n'étaient plus des Romains, mais des mercenaires, la liberté, qui ne subsiste que de vertus publiques, ne pouvait plus exister, et l'Italie n'était plus digne que de devenir la proie et le jouet des ambitieux.

XXXIX

Elle avait frémi tout entière cependant de l'attentat de César. Un immense cri d'horreur et d'indignation s'était élevé du Rubicon jusqu'à Rome et de Rome jusqu'aux provinces les plus reculées de la domination romaine. Bien qu'on ne se dissimulât pas l'ascendant irrésistible que les armées, leurs chefs, les possesseurs des grands gouvernements prolongés par le peuple et le sénat, les dictateurs enfin, exerçaient sur la république depuis la corruption des mœurs publiques, si l'on ne croyait plus à la vertu, on croyait encore à la pudeur. Le crime sans voile du Rubicon fit tressaillir le sol de l'Italie. On crut un moment qu'il allait engloutir le téméraire qui tournait les armes de Rome contre Rome. César lui-même fut atterré de cette émotion générale produite par son audace. Aussi s'efforça-t-il de l'at-

ténuer en se présentant aux populations sur sa route comme une victime de l'injustice et de l'ingratitude de Pompée et du sénat, qui venait, non asservir son pays, mais demander justice pour ses soldats et pour lui-même. Il affecta de négocier, d'offrir et de discuter des conditions modérées de concorde et de paix, pendant que ses lieutenants, ses émissaires et ses présents intimidaient, marchandaient, embauchaient ou achetaient Rome elle-même dans les murs de Rome. Cicéron, plus caressé par lui qu'aucun des hommes influents de la république, voyait de près les progrès de César, les illusions des honnêtes gens, la dépravation des méchants, la lenteur et la majesté inerte de Pompée. Il aspirait plus que jamais à prévenir le choc par un accommodement pacifique entre les deux rivaux. César lui écrivait fréquemment, et, feignant de le choisir pour arbitre entre Pompée et lui, il remettait en apparence à Cicéron le sort et la responsabilité de l'univers. Mais, en attendant le résultat de l'intervention de Cicéron, il marchait toujours, grossissant son parti dans sa route de toutes les provinces, de toutes les villes, de toutes les légions, dont l'inconcevable indolence de Pompée le laissait successivement s'approcher et s'emparer par la terreur ou par la séduction. Il embauchait l'Italie étape par étape, et, environné d'une armée de Gaulois qu'il avait façonnés à la guerre et enrôlés dans ses cohortes, il amenait le premier les barbares contre sa patrie.

Coriolan, qui avait autrefois amené les Volsques contre Rome, n'avait rien fait de plus monstrueux, et encore avait-il au moins pour excuse la vengeance contre ceux qui l'avaient proscrit. César n'avait à se venger que des honneurs et des commandements qu'il avait reçus de Rome; et cependant l'histoire a flétri Coriolan et a déifié César. Voilà la justice des hommes irréfléchis, qui prennent le succès pour juge de la moralité des événements.

XL

Cependant tout était trouble et confusion dans Rome. Pompée, renonçant à défendre l'Italie, se retirait avec le sénat, les bons citoyens, les consuls, les pontifes, les tribuns, les lois et les dieux de la capitale, et, rassemblant le peu de légions qui lui étaient personnellement attachées, il formait au bord de la mer une armée tardive. Il rassemblait à Brindes toutes les forces navales de la république. Il paraissait incertain encore s'il attendrait là l'armée de César et s'il accepterait la bataille, ou s'il embarquerait ses troupes, abandonnant à César le sol, et transportant les pouvoirs publics, les défenseurs de la liberté au delà de la mer, comme pour laisser le vide et l'horreur protester contre le sacrilége de César.

Cicéron gémissait de cette politique de résignation et de désespoir, plus digne d'un philosophe découragé que d'un grand capitaine comme Pompée.

Bien qu'il fût indigné contre César et qu'il n'hésitât pas à se ranger avec les lois, les dieux, la justice, la liberté, la république, dans le parti de Pompée qui représentait à ce moment la conscience même du peuple romain, il ne pouvait consentir à cet abandon de l'Italie et de soi-même, qui lui semblait une désertion de la plus sainte des causes; il tremblait de faire une faute en suivant Pompée hors de l'Italie, ou de faire une lâcheté en ne suivant pas la république où Pompée l'emportait avec lui. Dans cette perplexité, il demeurait indécis et immobile dans sa maison de Formies, hors de Rome et à égale distance de César qui s'avançait et de Pompée qui s'enfuyait, suppliant l'un de se retourner pour combattre, l'autre de s'arrêter devant son attentat, et exprimant dans ses lettres à ses amis de Rome le désespoir de son incertitude et l'agonie mortelle de ses irrésolutions.

XLI

« Vous me dites de me souvenir de moi-même,
» de mes maximes, de mes écrits, de mes discours,
» de mes actions passées, et de les prendre pour
» juges de ce que j'ai aujourd'hui à faire, écrit-il à
» Atticus. Je vous remercie de ne me donner d'autre
» conseil et d'autre exemple que moi-même; mais
» considérez si, dans quelque république que ce soit,
» un chef de parti commit jamais des fautes aussi

» honteuses que celles de notre ami Pompée, qui,
» en abandonnant Rome, déserte la patrie elle-
» même, pour laquelle et dans laquelle son devoir
» et sa gloire étaient de mourir!... Vous en parlez
» à votre aise, à l'abri des événements, tranquille
» dans votre maison; vous ignorez nos calamités,
» nos misères, nos hontes, à nous chassés de nos
» maisons, dépouillés de nos biens, errant au hasard
» avec nos femmes et nos enfants, entre deux ar-
» mées prêtes à s'entre-choquer sur nos ruines!...
» Et ce n'est pas par la victoire que nous avons été
» contraints d'abandonner Rome; non, c'est par la
» démence de notre chef Pompée, d'un homme sur
» qui reposent toutes nos destinées et que des ma-
» ladies mortelles menacent presque chaque année
» de nous enlever! C'est pour lui que nous quittons
» notre patrie, non pour la reconquérir en y ren-
» trant plus forts et plus invincibles, mais pour la
» livrer aux flammes et au pillage de nos ennemis!...
» Voilà pourquoi nous sommes ici avec cette multi-
» tude de citoyens sortis avec nous de Rome! Rome
» est déserte; il n'y a personne ni dans la ville, ni
» dans les faubourgs, ni dans les maisons de cam-
» pagne, ni dans les jardins des environs de la
» ville! et Pompée ne nous trouve pas même assez
» exilés sur ce rivage de la mer, il nous appelle
» auprès de lui dans la Pouille!... Que conclure de
» tout cela? J'aime Pompée, je suis prêt à me sacri-
» fier pour lui; mais je dois songer à la patrie, et

» la patrie cependant n'est pas un homme!... N'ai-
» je pas de grands exemples pour ne pas aban-
» donner la patrie, même assujettie à un tyran?
» Socrate l'abandonna-t-il pendant qu'Athènes gé-
» missait sous les trente tyrans? Je vous ai dit,
» en effet, que j'aimais mieux être vaincu avec
» Pompée que vainqueur avec César; oui, mais avec
» Pompée digne de lui-même et semblable à lui-
» même, mais avec Pompée fuyant avant de savoir
» même qu'il fuit et sans savoir où il fuit! avec
» Pompée livrant sans combat la patrie, nos en-
» fants, nos femmes, nos biens, nos lois, nos vies
» à la tyrannie!... La supposition que je faisais est
» déjà réalisée! C'en est fait, si je suis vaincu avec
» cet homme et par cet homme!... Souvenez-vous
» que j'ai toujours été d'avis d'abord qu'il fallait à
» tout prix éviter le choc et la guerre entre ces deux
» chefs de parti, ensuite qu'il ne fallait à aucun
» prix abandonner, non pas l'Italie seulement, mais
» Rome elle-même!... Je porte le deuil de la répu-
» blique!... Voyez à quel homme nous avons affaire
» dans ce César! Quelle perspicacité! quelle promp-
» titude! quelle vigilance! quel œil à tout! S'il ne
» se permet ni meurtre, ni vengeance, ni proscrip-
» tion, il va être tout à l'heure l'idole de ces mêmes
» Romains dont il était hier l'effroi... J'entends
» causer autour de moi une multitude de citoyens
» des villes et des paysans des campagnes; ils ne
» pensent déjà plus qu'à leurs champs, qu'à leurs

» maisons rustiques, qu'à leurs petits écus. Voyez
» un peu la versatilité des âmes ! ils redoutent main-
» tenant ce Pompée, qui était hier leur idole et leur
» appui ; ils commencent à adorer ce César, qu'ils
» redoutaient hier comme leur fléau !... »

Puis, s'emportant de vertueuse indignation contre ce même César, dont il vient tout à l'heure d'admirer le génie :

« O le misérable! s'écrie-t-il; ô le voleur de lois!
» ô le brigand ! ô le dévastateur de sa patrie!... Et
» cependant tout le monde part autour de moi pour
» rejoindre Pompée : aujourd'hui celui-ci, demain
» celui-là ! Et j'apprends que les bons et grands
» citoyens, qui ont été l'honneur et l'appui de
» Rome, me blâment de ces lamentations, et d'hé-
» siter encore à partir !... Eh bien ! partons donc ;
» et, pour prouver que je suis un bon et un grand
» citoyen, allons aussi rapporter par terre et par
» mer la guerre civile à notre infortunée patrie !... »

XLII

Mais il ne partait toujours pas, retenu par cette hésitation mortelle entre la honte de ne pas suivre son parti naturel et le crime d'aller rapporter la guerre à son pays.

« Pour me distraire de la maladie de mes pensées,
» écrit-il à son confident et son ami Atticus, je me
» pose ces questions terribles, et je m'exerce à

» les résoudre, parce que de leur solution dépen-
» dra le parti que je prendrai : — Est-il convenable
» à un citoyen vertueux de rester dans son pays
» quand il est tombé sous la puissance d'un
» tyran ? — Doit-on employer tous les moyens de
» soustraire son pays à la tyrannie, lors même
» que ces moyens de délivrance exposeraient la
» patrie à sa dernière ruine ? — Ne doit-on pas se
» prémunir contre le danger d'élever trop haut et
» de changer en oppresseur le chef qu'on oppose
» au tyran de son pays ? — Ne vaut-il pas mieux
» chercher le salut de son pays dans les conces-
» sions et les accommodements pacifiques que dans
» les armes ? — Est-il permis à un bon citoyen
» de se retirer à l'écart pendant les agitations de
» son pays ? — Peut-on en conscience incendier et
» assiéger sa patrie pour la délivrer du tyran ? —
» Dans les dissensions civiles, est-on tenu de
» suivre la cause et la fortune de son parti, lors
» même que ce parti commet des fautes et des
» crimes ? — Enfin un homme qui a subi l'envie,
» l'iniquité, l'ingratitude et les persécutions pour
» avoir une première fois sauvé son pays, doit-il
» s'exposer volontairement une seconde fois au
» même malheur ? Ou bien, après avoir tout fait
» en vain pour sa patrie, ne lui est-il pas permis
» de se désintéresser de la chose publique par ceux
» qui gouvernent, et de songer à lui-même, à sa
» famille et à son repos ? »

XLIII

Pendant que Cicéron se posait ces questions, dont on voit assez clairement la solution secrète dans son âme par l'art avec lequel il incline l'esprit de son ami à les résoudre dans le sens de la neutralité, César et ses amis de Rome le suppliaient de rester neutre, et il s'excusait auprès de Pompée de ne l'avoir pas encore rejoint sur l'impossibilité de traverser une partie de l'Italie, déjà inondée des troupes de César. Enfin, Pompée ayant appelé et rassemblé à Brindes toutes ses légions et tous les républicains austères, tels que Cassius, Brutus, Labiénus, Caton, fit voile à l'approche de César pour la côte d'Épire, emmenant avec lui tout ce qui dans Rome était digne du nom de Romain. Cicéron se trouva par ce fait, qu'il avait tant blâmé et qu'il répugnait tant à imiter, soulagé par l'événement du poids de ses incertitudes.

L'Italie entière, aussitôt après le départ de Pompée, se précipita aux pieds du vainqueur. Rome ne se respectait plus elle-même et n'était plus digne que d'un maître. Cette abjection de sa patrie releva l'âme de Cicéron par l'indignation et par la honte. La victoire de César, au lieu de l'en rapprocher, l'en éloigna. Le succès, qui est la raison du vulgaire, est le scandale des grandes âmes. Il se renferma à Arpinum, séjour de ses

pères, comme pour y chercher les souvenirs et les conseils de la vertu antique, et pour y porter dans la solitude le deuil de son pays.

« Jusqu'à présent, écrit-il à ses amis, je n'étais
» que triste et perplexe. La fluctuation et l'incer-
» titude des choses soulevaient mon âme et l'em-
» pêchaient de sentir la chute de ma patrie; mais
» depuis que Pompée, les consuls, la république
» elle-même ont quitté l'Italie, ce n'est plus de la
» douleur, c'est le supplice qui déchire mon âme.
» Il me semble que j'ai perdu non-seulement la
» patrie, mais l'honneur. Ah! pourquoi ne suis-je
» pas avec Pompée et avec tous les bons citoyens
» de mon parti, puisque ceux-là mêmes en consi-
» dération de qui je répugnais de partir, mes
» amis, mes proches, ma femme, mon fils, ma
» fille elle-même, trouvaient que ma place était
» avec les derniers soutiens de la liberté de
» Rome ?... J'ai été trompé par deux pensées
» honnêtes, mais aveugles : premièrement, par
» l'espoir obstiné de négocier la paix entre ces
» deux hommes; secondement, par l'horreur de
» susciter la guerre civile entre citoyens... Main-
» tenant je vois qu'il fallait mille fois mieux mourir
» que de vivre avec les oppresseurs de mon pays. »

Cependant César lui demandait une entrevue, il lui écrivait pour lui donner rendez-vous à Rome, où il le suppliait de venir au nom du salut public.

« Je suivrai vos conseils, écrivait-il à Cicéron;

» je me réconcilierai avec Pompée. Je suis de
» moi-même enclin à la douceur et à la paix. Tâ-
» chons de reconquérir tous les cœurs pour jouir
» longtemps de ma victoire. Tous ceux qui
» m'ont devancé n'ont pu éviter la haine publique
» qui s'attache à la cruauté, excepté Sylla, que
» les dieux me préservent d'imiter! Je suivrai
» d'autres maximes, et j'assurerai la durée de
» mon triomphe par le pardon et par la magnani-
» mité! »

Non content de ces caresses, César, voyant que Cicéron refusait de se rendre à Rome, alla le voir, en revenant de Brindes, dans sa maison de Formies. L'entrevue était redoutable pour Cicéron, qui avait à défendre sa vertu; pour César, qui avait à pallier son attentat.

« Que je voudrais avoir demain à mes côtés,
» écrit Cicéron la veille de cette visite de César,
» cette *sagesse* d'Homère, déguisée sous la figure
» d'un ami, pour m'inspirer ce que j'aurai à dire!
» Mais je suis dans les ténèbres, il me semble
» qu'il n'y a plus de soleil dans le monde! »

Enfin César arriva, entouré de cette foule d'hommes de guerre sans scrupule et d'hommes de désordre sans patrie qui n'ont de refuge que dans la tyrannie ou la licence.

« Quel cortége, grands dieux! écrit Cicéron le
» lendemain dans toute l'émotion de son scandale;
» quelle *tourbe!* comme vous avez coutume d'ap-

» peler cet entourage de César. On y voyait jus-
» qu'à Éros, cet affranchi de Céler ! O perte hon-
» teuse de la république ! O troupes désespérées et
» capables de toute infamie ! Que faisait, ô ciel !
» parmi de telles gens un fils de Servius et de Lici-
» nius ? Mais c'était bien pis dans son camp devant
» Brindes. Six légions étaient avec lui ! »

César, dans cette entrevue, fut ce qu'il savait être quand, au lieu de s'abandonner à son ambition, il se livrait à son caractère : le plus aimable et le plus séduisant des Romains. Ayant pris dans sa longue résidence en Gaule quelque chose de la grâce, de l'insouciance et de la légèreté des Gaulois, traitant familièrement les choses graves, jouant avec sa fortune comme avec une de ses courtisanes, et perdant ou gagnant l'univers comme une poignée de sesterces au jeu sous sa tente ; aimant la vertu et le talent comme deux voluptés de l'âme, que sa nature originellement honnête et élégante lui faisait rechercher, il s'accommodait aussi bien des bassesses et des vices de son époque, par lesquels il triomphait de sa patrie et qui triomphaient avec lui. Il rougit sans doute devant Cicéron de son entourage, mais il ne négligea aucune de ses séductions pour l'entraîner dans son parti ou du moins pour le retenir en Italie. Cicéron s'efforça en vain, dit-il dans la lettre où il rend compte de cet entretien, de démontrer à César que l'honneur, le devoir et la fidélité à

l'amitié lui faisaient une loi de se retirer avec ses amis de l'autre côté de la mer.

« Je n'obtins rien, dit-il; il s'obstina à me repré-
» senter que ma retraite serait sa condamnation et
» servirait d'exemple et d'autorité aux autres pour
» s'écarter de lui. — Ne vaut-il pas mieux pour
» vous, pour moi, pour Pompée, pour la patrie
» elle-même, lui dit César, que vous me suiviez à
» Rome pour y négocier la réconciliation et la paix
» entre nous ? Serai-je donc libre à Rome, répondit
» Cicéron, d'en régler les conditions ? — Eh quoi !
» répliqua César, pensez-vous que je prétende dic-
» ter ses paroles à un homme tel que vous? — Eh
» bien, reprit avec une fermeté souriante Cicéron,
» j'irai ; mais ce sera pour persuader, contre vous,
» au sénat de vous refuser les troupes que vous
» voulez conduire en Espagne et en Épire contre
» le parti de Pompée. — Gardez-vous-en ! s'écria
» César; je n'entends pas qu'on donne de tels
» conseils à Rome. — Je le savais d'avance, dit
» Cicéron, et voilà pourquoi je ne vous suivrai pas
» à Rome, ou pour dire des choses contre mon
» devoir, ou pour les entendre sans pouvoir libre-
» ment y répondre.

» Enfin, ajoute Cicéron, après le récit de cette
» longue conférence mêlée de familiarité, de plaisan-
» terie et d'insinuations sinistres, César s'est retiré
» mécontent. Cette épreuve ne m'a pas fait aimer
» de lui, mais elle m'a fait estimer davantage de

» moi-même. Au moment de remonter dans sa
» litière pour aller à Rome, il a changé de ton :
» Eh bien ! m'a-t-il dit avec une intention presque
» menaçante, puisque vous ne voulez pas m'assister
» de vos conseils, je serai réduit à en suivre
» d'autres, et je ne m'arrêtai devant rien. »

La dictature, la guerre civile, le carnage des citoyens par les citoyens, la mort de Pompée, le suicide de Caton, le meurtre de Cicéron, son propre assassinat dans le sénat, étaient dans ce mot. Cicéron le comprit et resta inflexible, aimant mieux subir les conséquences de la tyrannie que de s'associer au tyran.

« — Vous avez donc vu l'HOMME, et vous avez
» gémi sur la patrie ? m'écriviez-vous il y a quel-
» ques jours, disait-il à Atticus à la fin de ce récit.
» — Oui, je l'ai vu, et j'ai gémi sur le sort de mon
» pays !... — Et après, que s'est-il passé ? — Eh
» bien ! après, il est allé à Rome, et moi je suis
» retourné à Arpinum, où j'attendrai les hiron-
» delles... »

C'est-à-dire la saison où la mer lui permettrait de s'embarquer pour aller rejoindre Pompée et son parti, qu'il se repentait déjà de n'avoir pas suivis assez vite.

XLIV

César entra à Rome sans Cicéron, et il y suivit en effet les conseils de la violence et de la tyrannie, au lieu de ceux de la sagesse et de la paix. Il enfonça les portes des temples, où la religion et la loi gardaient le trésor public accumulé depuis des siècles et confié aux dieux pour les extrémités de la république. Il fit frapper par ses sicaires le tribun courageux qui lui en disputait l'entrée, et il distribua à ses complices et à ses soldats l'épargne destinée aux nécessités de la patrie. Il viola toutes les lois, absorba tous les pouvoirs, s'empara de toutes les armées, et marcha sans s'arrêter en Espagne, gouvernement de Pompée, pour y combattre ou y embaucher les légions de la république. Il laissa un moment Rome et l'Italie à Antoine et à Curion, ses lieutenants les plus dépravés et ses satellites les plus audacieux. Ceux-ci, à l'instigation de César, continuèrent de tenter la vertu de Cicéron par les caresses, puis par les menaces.

« Vous pouvez compter, écrit Cicéron à son ami
» après les avoir vus, qu'il n'y a pas en Italie un
» homme décrié qui ne soit avec César. Partons donc,
» allons trouver Pompée ! Je n'espère plus rien pour
» la république, que je crois abolie jusqu'aux fon-
» dements ; mais je pars pour ne pas voir ce qui se
» fait sous mes yeux, et ce qui sera plus sinistre

» encore. César en est arrivé à cet excès de prendre
» en gloire le nom de tyran, dont il rougissait jadis;
» et Pompée, ligué hier avec lui, prépare sur terre
» et sur mer une guerre juste, il est vrai, et néces-
» saire, mais ruineuse s'il est vaincu, et funeste
» encore aux citoyens s'il est victorieux. Quels
» hommes dont l'un a déserté et dont l'autre opprime
» sa patrie! Suis-je donc, malgré mes infortunes et
» mes revers, au-dessous de la gloire et de la for-
» tune de ces prétendus grands hommes? Non,
» rien de grand que ce qui est honnête. Je n'en
» désavoue pas ma philosophie. J'ai agi en vue des
» dieux dans tout ce que j'ai fait pour la républi-
» que, et j'ai prévu depuis quatorze ans cette tem-
» pête où périt l'Italie. Je partirai avec ce témoi-
» gnage de ma conscience.

» Je demandai hier à Curion (lieutenant de César),
» qui était venu à Arpinum pour me séduire ou pour
» m'intimider, ce qu'il pensait de la république, et
» s'il en resterait du moins quelque image. Aucune,
» m'a-t-il répondu, et n'espérez plus rien!... C'en
» est fait, il faut que César se perde ou par ses
» ennemis ou par lui-même, car il est lui-même son
» pire ennemi. J'espère vivre assez pour le voir.
» Quant à moi, il est temps de penser à la vie
» immortelle, et de ne plus penser à cette vie courte
» et périssable. »

XLV

César, informé en Espagne de la résolution de fuir manifestée de plus en plus par Cicéron, ne dédaignait pas de lui écrire :

« Tout me réussit, et tout est en ruine à mes » ennemis. Cédez à la fortune : votre départ au- » jourd'hui aurait l'air de m'accuser d'excès que je » n'ai pas commis. Quoi de plus convenable à un » bon et vertueux citoyen que de s'isoler des que- » relles civiles? »

Tullia, sa fille, tomba en vain à ses genoux pour le conjurer cette fois de ne pas se jeter dans la cause perdue; Antoine, qui le surveillait et qui rôdait autour de sa retraite avec ses bandes de licteurs, de gladiateurs, de comédiens et de courtisanes, lui fermait en vain la mer. Il parvint à se rendre inaperçu dans une maison des champs qu'il possédait aux portes de Pompéia, dans le golfe de Naples.

« Voilà, » écrit-il à sa fille en parlant des embûches et des débauches d'Antoine, « par quelle main » il nous faut périr! » comme s'il eût eu le pressentiment de la main par laquelle il périrait un jour. « Non, si j'étais assez malheureux pour ne pas » trouver un vaisseau qui consentît à se charger » de moi, je me jetterais plutôt dans la première » barque pour m'éloigner de ces parricides! »

Il se déroba la nuit suivante aux cohortes d'Antoine qui surveillaient déjà sa maison, et s'embarqua sur un bâtiment léger qui faisait voile pour l'Épire, n'espérant rien de l'avenir, mais ne pouvant supporter le présent, et se précipitant, comme il le dit lui-même en quittant le rivage, les yeux ouverts et délibérément dans sa ruine.

XLVI

Il emmenait avec lui son fils et son frère, l'un et l'autre dignes de lui par leur fidélité à ses malheurs, par leur patriotisme et leur courage. Quoique pauvre, il apportait à Pompée une somme considérable, épargnée sur ses biens, en tribut volontaire à la cause de la justice, de la liberté et de la patrie. L'armée et les citoyens le reçurent comme un gage de leur bon droit et de leur fortune : ils se glorifiaient d'avoir désormais avec eux la gloire de Rome. Caton seul, qui se croyait une vertu trop rigide pour avoir le droit de se plier aux circonstances et aux transactions, mais qui n'exigeait pas cette rigidité des autres, le blâma amicalement du parti irréconciliable qu'il prenait vis-à-vis de César. « Peut-être, lui dit-il en confidence,
» auriez-vous été plus utile à Rome en gardant la
» neutralité que vous demandait César, et en vous
» réservant pour servir dans l'occasion le parti de
» la république, au lieu de venir partager ici d'inu-

» tiles périls. » Pompée le caressa et le négligea comme un homme qui ne s'était pas déclaré à la première heure, qui avait blâmé la retraite en Épire, qui avait conféré avec César, qui apportait des conseils de paix dans la guerre, et qui était trop grand dans la république pour être inférieur dans son camp. Cicéron se relégua lui-même à Dyrrachium avec Caton, malade de chagrin des lenteurs et des froideurs de Pompée.

XLVII

Peu de temps après son arrivée en Épire, César, ayant triomphé en Espagne et traversé rapidement l'Italie en entraînant avec lui toutes les légions trouvées sous sa main, passa la mer et vint attaquer l'armée de Pompée avec des forces inférieures, mais avec cette promptitude qui est le génie du succès dans les révolutions. Les deux armées se rencontrèrent dans la plaine de Pharsale, bassin de la Thessalie. Les armes étaient égales par la valeur, les chefs égaux par la renommée et par le génie. Mais Pompée commandait à des citoyens déjà ébranlés par la faute qu'il avait commise de les dépayser, comme des vaincus avant la bataille; César, à des troupes aguerries et déjà victorieuses par l'audace qu'il avait eue de les conduire, comme des vainqueurs, moins à la victoire qu'à la poursuite de leurs ennemis. Les lois, les consuls, le

sénat, les magistrats, les pontifes, les chevaliers romains, les patriciens, la meilleure partie du peuple lui-même, la république enfin, étaient dans le camp de Pompée; les ambitieux, les factieux, les séditieux, les corrupteurs et les corrompus, la jeunesse, la populace et la soldatesque, les barbares mêmes enrôlés dans les Gaules, étaient avec César. Mais César commandait à des soldats qui avaient tout à gagner en donnant l'empire à César; l'autre à des citoyens qui avaient peu à perdre en laissant succomber Pompée. Entre une cause servie par toutes les cupidités et par tous les vices héroïques, et une cause pour ainsi dire abstraite, défendue par des vertus amollies, la victoire était peu douteuse. César fut vainqueur. Pharsale fut le tombeau de la liberté et de la république.

XLVIII

Bien que Pompée vieilli eût retrouvé en Épire toute l'ardeur et tout le génie militaire de sa jeunesse, et qu'il eût repris, avec le commandement des dernières forces de sa patrie, les rudes exercices du cavalier et du fantassin, l'activité, la sobriété, les veilles, les longues marches à pied, le maniement du bouclier et des armes, pour donner exemple à cette jeunesse efféminée de Rome; découragé avant le combat, il y assista comme à ses propres funérailles plutôt que comme à une

bataille dont il était lui-même l'âme et le bras. Il l'avait acceptée malgré lui, cédant à l'obsession des sénateurs et des jeunes nobles inexpérimentés dont il était entouré et dominé dans cette émigration de Rome. Il voulait user la fougue de César en lui refusant longtemps le combat; ils voulaient, eux, l'affronter dans son ardeur et avant de s'être rendus dignes de se mesurer avec lui; ils furent victimes de leur impatience et de leur indiscipline.

Aussitôt que Pompée, immobile sur une éminence au milieu de son armée, aperçut la poussière qui s'élevait autour de sa cavalerie repoussée par les vétérans de César, poussière que la fuite de cette jeunesse ramenait de son côté, il comprit son sort, et il ne tenta pas de le vaincre par une obstination qu'il jugea apparemment sans espoir. Il resta un moment, disent les témoins oculaires, semblable à un homme foudroyé; puis, sans dire un mot à ceux qui l'entouraient, et la tête baissée, il reprit au petit pas de son cheval la route de son camp, rentra dans sa tente, se fit dépouiller de ses armes et des insignes du commandement, et, revêtant des habits de deuil d'apparence vulgaire, il se déroba à son camp et prit presque seul et à pied les sentiers qui conduisent du fond de la Thessalie au bord de la mer. Accablé de fatigue et de soif, il se coucha à terre pour boire au courant de l'onde dans la rivière qui traverse le vallon de Tempé. Parvenu au bord de la mer, une cabane isolée de

pêcheur servit d'abri pendant la nuit à celui qui avait conquis depuis quarante ans tant de villes de la Grèce, de l'Asie, de l'Afrique, de l'Espagne, et qui personnifiait, quelques heures auparavant, non-seulement la république et Rome, mais l'univers. Il ne gémit point en homme inégal à la grandeur de son infortune, et n'accusa point les dieux. Il accepta le jugement du sort, pensant sans doute qu'il était assez beau de succomber avec les lois et la liberté de Rome. Il renvoya à César tous ceux de sa suite de condition servile qui n'étaient pas assez engagés dans sa querelle pour ne point obtenir un facile pardon du vainqueur; il ne garda avec lui que les citoyens libres, et, s'étant embarqué dans la petite barque du pêcheur, il côtoya la plage, cherchant des yeux quelque navire sur la mer pour demander asile aux flots.

XLIX

Au même moment, le pilote d'un navire qui trafiquait sur cette côte, oisif au milieu du jour sur le pont de son bâtiment, racontait à ses matelots un songe étrange de sa nuit. Bien qu'il n'eût jamais vu le grand Pompée, ce pilote avait cru le voir pendant son sommeil, non dans le costume splendide et majestueux sous lequel il se représentait un si auguste citoyen, mais sous des habits vulgaires, souillés de poussière et déchirés par l'indigence. La

barque de Pompée doublant alors un petit promontoire qui lui dérobait la vue du navire à la voile, les matelots aperçurent la frêle embarcation ; ils l'indiquèrent au pilote, en lui disant qu'elle semblait chargée d'un grand nombre d'hommes qui leur faisaient des signes de détresse en agitant leurs mains et leurs vêtements au-dessus de leurs têtes. Le pilote, qui se nommait Pépicius, se lève à ces mots, regarde la barque, reconnaît dans Pompée la figure qu'il avait vue en songe, et, se frappant le front de douleur avec ses deux mains, il ordonne à ses compagnons de descendre la chaloupe à la mer, y descend lui-même, s'approche de Pompée, pressent son désastre, lui tend avec respect la main pour passer dans sa chaloupe, et le fait monter avec sa suite dans son vaisseau.

L

Le pilote, attendri par le spectacle d'une si grande vicissitude du sort, et comme averti de son devoir par le songe que lui avaient envoyé les dieux, prépara de ses propres mains le frugal repas de ses hotes. Favonius, un des citoyens les plus illustres de Rome, voyant Pompée dépourvu d'esclaves, le déshabilla lui-même pour se baigner, le frotta d'huile avant le repas, honoré de rendre au plus grand et au plus malheureux des Romains les services d'un esclave, et ne se crut pas humilié de lui

laver les pieds et de lui préparer tous les jours sa nourriture. Le cœur noble ennoblit tout, disaient les matelots témoins de cette domesticité volontaire, et tout sied aux grandes âmes, même la servitude de l'amitié.

LI

Pompée se fit conduire à l'île de Mitylène, autrement Lesbos, sur la route de mer qui mène en Égypte. La plus pénétrante de ses infortunes et la plus héroïque de ses consolations, Cornélie, était dans cette île.

Pompée, après la mort de Julia, fille de César, sa première femme, avait épousé, déjà vieux, mais toujours aimé, la belle Cornélie, fille de Scipion, veuve de Crassus, femme aussi illustre par sa beauté, par son génie, par ses vertus, que par son amour pour Pompée. Cornélie était poëte, musicienne, lettrée, philosophe, et par-dessus tout Romaine. Ses vertus égalaient ses charmes, et la solidité de son jugement faisait oublier sa jeunesse. Pompée, qui l'adorait comme sa fille autant que comme son épouse, l'avait déposée, en passant en Épire, dans l'île de Mitylène, pour qu'elle y fût à l'abri des insultes de César, et rapprochée de la scène de la guerre sans en courir les fatigues et les dangers. Ce qu'il y avait de plus cruel dans son infortune en ce moment n'était pas tant

d'avouer sa défaite au monde que de l'apprendre à Cornélie.

LII

En jetant l'ancre la nuit dans la rade de Lesbos, il n'osa pas descendre lui-même à terre et apparaître dans son abjection aux yeux de sa femme et de son fils. Un de ses compagnons de fuite descendit seul sur la plage, et se faisant conduire à la maison de Cornélie, qui, sur la foi d'une fausse rumeur de mer, croyait à une grande victoire de son mari, l'envoyé, forcé de changer une telle illusion en deuil, s'inclina muet devant elle, et ne lui apprit presque que par ses larmes que le maître d'une armée et d'ume flotte de quinze cents voiles quelques jours auparavant attendait, pour fuir, sa femme et son fils dans le port de Mitylène, sur un navire où la pitié d'un pauvre pilote lui avait donné le passage et l'hospitalité.

Cornélie, évanouie d'horreur et de tendresse à une telle nouvelle, se releva enfin de terre, et, courant les bras tendus vers le rivage, elle tomba sur le sein de son mari, qui était descendu pour la recevoir. « Hélas! » lui dit-elle à travers ses sanglots et en prenant sur elle seule, avec une admirable ruse de tendresse, tout le malheur et tout le tort de l'adversité de son mari; « hélas! que l'état » où je te revois est bien l'ouvrage de ma fortune

» et non de la tienne! Te voilà réduit à un seul
» pauvre petit navire d'emprunt, toi, qui, avant
» d'avoir épousé Cornélie, naviguais sur cette même
» mer avec des milliers de voiles! Ah! pourquoi
» es-tu venu me revoir? Pourquoi ne m'as-tu pas
» abandonnée à mon malheureux destin, moi qui,
» depuis que tu m'as épousée, ne t'ai apporté que
» revers et désastres? Que j'aurais été heureuse
» si j'étais morte avant d'apprendre la mort de
» Crassus, mon premier mari, que les Parthes
» m'ont tué, ou que j'aurais été sage si, après sa
» mort, je l'avais suivi dans le tombeau, comme
» j'en avais la pensée! Je n'ai donc vécu, je n'ai
» donc aimé le grand Pompée que pour être la
» cause de ses malheurs!... »

Mais Pompée, la consolant avec des caresses et la relevant à la hauteur de son impassibilité romaine :

« Cornélie, lui dit-il, tu t'affliges parce que tu n'as
» connu jusqu'ici avec moi que l'heureuse fortune,
» et c'est cette heureuse fortune elle-même qui t'a
» trompée et qui t'étonne aujourd'hui de nos revers,
» parce qu'elle a été plus longtemps avec moi qu'elle
» n'a continué d'être fidèle à aucun de ses favoris;
» mais il faut supporter ses vicissitudes, puisque
» nous sommes nés mortels, et la tenter encore avec
» confiance, car, puisque de ma grandeur passée je
» suis tombé dans l'humiliation où tu me vois, il n'est
» pas impossible que de l'humiliation où tu me vois

» je me relève à ma grandeur passée! » Un philosophe grec de Lesbos, ami de Cornélie, qui était présent, s'entretint un moment avec Pompée de la Providence, que le vaincu était tenté d'accuser d'injustice en livrant ainsi le bon droit à la force. « La Providence! dit Plutarque, c'étaient les vices » du peuple romain, incapables de soutenir plus » longtemps la république, et pressés de se punir » eux-mêmes en couronnant la tyrannie. »

LIII

On émigra vers l'Égypte, asile que Pompée croyait le seul fidèle et le seul sûr, parce qu'il y avait couronné lui-même autrefois le père du jeune roi qui y régnait alors. C'était Ptolémée, frère de Cléopâtre, la plus célèbre des reines et des femmes par sa beauté, par son génie et par ses amours, qui firent les jouets de ses caprices les plus grands des hommes de son temps, César et Antoine, dont le monde était le jouet.

Quelques vaisseaux, chargés de ses partisans et de soldats romains recueillis en mer ou sur les côtes d'Ionie et de Chypre, suivaient la galère de Pompée qui s'approchait des rivages d'Égypte. Nul ne doutait à bord de ces navires que le grand homme ne fût accueilli comme le plus illustre des Romains et comme le bienfaiteur de la dynastie des Ptolémées. On croyait qu'assisté des trésors et des

troupes de l'Égypte, auxiliaire et tributaire de Rome, il rallierait toutes les légions romaines d'Afrique, et ramènerait la fortune, honteuse d'avoir un moment abandonné la cause des hommes, des lois et des dieux. Cornélie l'entretenait lui-même dans cette confiance.

LIV

Cependant, les ministres du jeune roi d'Égypte, prince encore enfant et asservi par son âge à son conseil, ayant appris par un vaisseau rapide le jugement de la fortune à Pharsale et par un autre vaisseau l'approche de Pompée et de sa flotte, délibérèrent sur le parti à prendre avec un hôte si embarrassant depuis qu'il était vaincu. Un rhéteur, nommé Théodore, de Chio, race mercenaire qui s'insinue dans les conseils des princes ou des peuples pour leur inspirer de viles habiletés sous le nom de politique et pour leur présenter des crimes utiles comme des actes de génie et de vertu, trancha la question : « Si nous accueillons le grand Pompée, » dit-il au conseil d'Égypte, vous aurez deux cala- » mités pour une : César pour ennemi, et Pompée » pour maître. Si vous lui refusez asile, et qu'il » redevienne jamais puissant, vous aurez à redouter » non-seulement sa vengeance pour l'affront que » vous lui aurez fait, mais encore la vengeance de » César pour le danger que vous lui aurez fait courir

» en ne lui livrant pas son ennemi. Vous n'avez donc
» qu'une chose à faire, ajouta-t-il avec une ironique
» perversité : le recevoir et l'immoler sur le rivage,
» parce qu'ainsi vous aurez complu secrètement à
» César en le débarrassant d'un rival, et que d'un
» autre côté vous n'aurez plus rien à redouter de la
» vengeance de Pompée ; car, » ajouta-t-il en souriant et en inventant le premier un mot devenu depuis le proverbe des scélérats, « les morts ne
» mordent plus ! »

Photin et Achillas, deux esclaves favoris et maîtres du conseil qui gouvernait l'Égypte avec Théodore, applaudirent à cet avis. On chargea Achillas de l'exécution. Il monta dans une chaloupe avec deux officiers romains, autrefois centurions dans les armées de Pompée, l'un nommé Septimius, l'autre Salvius, et quelques sicaires égyptiens ; puis il alla au-devant de la galère de Pompée. Cornélie et les amis de ce grand homme, voyant, au lieu des honneurs et du cortége qu'ils attendaient, une misérable barque chargée seulement de sept hommes armés s'approcher de leur galère, augurèrent mal d'une si ignoble réception pour celui qui avait été le maître de l'Égypte et du monde ; ils entrevirent quelque dessein sinistre et conjurèrent Pompée de ne pas se livrer à un rivage si ingrat ou si suspect. Mais déjà il n'était plus temps de délibérer. On voyait une foule d'hommes armés se rassembler sur la plage, et plusieurs galères couvertes

de troupes fendre les flots pour cerner la flotte de Pompée.

La chaloupe ayant abordé enfin le vaisseau, Septimius, l'un des Romains, se leva et salua son ancien général du nom accoutumé d'*imperator*, comme pour le convaincre que sa défaite ne l'avait pas dégradé én Égypte aux yeux de ses soldats. Achillas le salua de même en langue grecque et l'invita à descendre dans sa chaloupe, sous prétexte de la difficulté pour un grand navire de traverser la vase du port. Cornélie, à demi morte de ce pressentiment de l'amour qui révèle au cœur des femmes les périls de ce qu'elles adorent, entoure en vain de ses bras les jambes de son mari pour le retenir. Il l'embrasse avec tendresse en se déliant de son étreinte, et, la laissant presque inanimée sur le pont, il descend dans la chaloupe en s'aidant de la main d'Achillas. Puis, se retournant une dernière fois pour regarder encore sa femme et son fils, et ne se faisant déjà plus d'illusion sur sa destinée, il leur adresse pour triste adieu ce vers de Sophocle : « Tout homme qui entre dans la cour » d'un tyran devient esclave, bien qu'il y soit entré » libre ! »

LV

Pendant que la chaloupe traversait la large lagune qui séparait la galère du rivage, un silence

embarrassé et sinistre fermait les lèvres des Égyptiens et des Grecs. Pompée, comme pour sonder ce silence et pressentir les sentiments de ses hôtes à l'accent de leurs voix, s'adressa à Septimius; il lui demanda s'il ne se trompait pas en croyant le reconnaître pour un homme qui avait fait autrefois la guerre sous ses ordres. Septimius, sans dérider ses traits et sans répondre autrement que d'un geste muet, lui fit un signe de tête qui voulait dire dédaigneusement que cela était vrai. Le silence continuant sur la chaloupe, Pompée, pour se donner une contenance, ouvrit ses tablettes, et s'occupa à repasser des yeux une harangue en langue grecque qu'il avait préparée pendant sa navigation pour l'adresser à Ptolémée.

LVI

Cependant Cornélie, rappelée à la vie par l'anxiété sur le sort qui attendait son époux au rivage, contemplait du haut de la galère la chaloupe prête à aborder. Elle commençait à se rassurer et à se réjouir en voyant une foule de courtisans richement vêtus descendre jusqu'au bord des flots, comme pour faire honneur et cortége à l'hôte de l'Égypte, et déjà elle rendait grâce aux dieux de son salut. A ce moment, la chaloupe touchant au rivage, et Pompée prenant la main de Philippe, son affranchi, pour se lever de son banc et pour

poser le pied sur la terre, Septimius, comme s'il n'eût osé frapper une si grande victime en face, lui plongea son épée par derrière dans le corps; Salvius et Achillas, redoublant les coups, le percèrent à leur tour de leurs épées. Pompée, sans chercher à se défendre et sans paraître même s'étonner, s'enveloppa la tête d'un pan de sa toge comme pour dérober toute agonie indigne de lui au soleil; et, tombant ainsi enveloppé aux pieds de ses assassins, il mourut sans faire entendre un autre reproche aux dieux, ou un autre adieu à la vie, qu'un léger soupir.

A la lueur du soleil sur les épées et à la chute de Pompée dans la barque, Cornélie tombe en tendant les bras vers son mari, comme si sa main pouvait écarter de si loin le coup qui le frappe. La galère, épouvantée, s'enfuit à force de rames et l'emporte mourante sur la haute mer.

LVII

Septimius, Salvius, Achillas et leurs esclaves, ayant coupé la tête de Pompée pour la porter à Ptolémée et pour en faire un tribut à César, jetèrent son corps hors de la barque, et l'abandonnèrent sur le sable aux oiseaux de proie et à l'écume des flots. Les pêcheurs et la populace curieuse se rassasièrent à loisir tout le jour de ce cadavre. Lorsque la nuit fut venue et que le rivage fut désert, l'affran-

chi de Pompée, Philippe, qui seul n'avait pas abandonné le corps de son maître, le lava pieusement dans l'eau de la mer, et l'ensevelit dans sa propre chemise dont il se dépouilla pour lui en faire un linceul. Puis, cherchant au loin sur la côte quelques débris de barques rejetés par les flots, et les rapportant un à un, afin d'en construire un bûcher pour brûler le corps selon les rites antiques, il parvint avec peine à réunir un petit monceau de bois suffisant pour consumer un corps faible et nu, et qui n'était plus même entier.

Pendant que le fidèle serviteur était pieusement occupé à errer ainsi sur la grève pour y recueillir ces planches d'esquifs échoués comme son maître, un vétéran romain, vieux soldat de Pompée, retiré en Égypte, qui passait par hasard sur cette plage déserte, aborda Philippe et lui demanda ce qu'il faisait à cette heure au bord de la mer. « Je suis » l'affranchi de Pompée, et je prépare le bûcher » pour ses funérailles, » répondit Philippe. Le vieux soldat élevant ses mains au ciel, et s'attendrissant à ce spectacle du maître du monde enseveli furtivement la nuit par un seul esclave sur une plage étrangère : « Ah! dit-il à l'affranchi, il ne sera pas » dit que tu aies seul cet honneur! Permets-moi de » me joindre à toi dans ce dernier devoir, comme » à un pieux et saint hasard offert à ma vieillesse » par la Providence, qui m'a confiné depuis tant » d'années sur cette terre ingrate et funeste, pour

» m'y réserver du moins, après tant de malheurs,
» la consolation de toucher de mes mains les restes
» et d'accomplir les funérailles du plus grand des
» Romains ! »

La flamme du bûcher allumé par ces deux hommes pieux brûla jusqu'au jour. Le lendemain, un des amis et des lieutenants de Pompée, Lentulus, arrivant de l'île de Chypre, et côtoyant le rivage sans rien savoir du meurtre de la veille, aperçut du haut de sa galère les dernières lueurs du bûcher qui luttaient avec l'aurore au bord des flots ! « Hélas !
» dit-il à ses compagnons, quel est celui qui est
» venu se reposer enfin ici de ses longs travaux,
» et rendre sa poussière aux éléments dans ce lieu
» désert ? » Puis, comme saisi d'un pressentiment prophétique : « Hélas ! hélas ! ajouta-t-il en pensant
» aux vicissitudes et aux ironies du sort, peut-être
» est-ce toi, ô grand Pompée ? »

Et c'était lui !

Pendant ces événements, Cicéron, retiré auprès de Caton, dans un petit port de Grèce voisin de Pharsale, assistait silencieux et consterné à la ruine de la république.

LVIII

Un grand poëte, qui fut en même temps un grand politique, mais qui, malheureusement pour sa mémoire, poussa l'amour de la liberté jusqu'au fanatisme et le républicanisme jusqu'au régicide, MILTON, a écrit quelque part ces lignes :

« Si Dieu versa jamais un amour ferme de la » beauté morale dans le sein d'un homme, il l'a » versé dans le mien. Quelque part que je rencontre » un homme méprisant la fausse estime du vul- » gaire, osant aspirer par ses sentiments, son lan- » gage, sa conduite, à ce que la haute sagesse » des âges nous a enseigné de plus excellent, je » m'unis à cet homme par une sorte de nécessaire » attrait. Il n'y a point de puissance dans le ciel et » sur la terre qui puisse m'empêcher de contem- » pler avec respect et avec tendresse ceux qui ont » atteint le sommet de la dignité du caractère, de » l'intelligence et de la vertu ! »

Cet *amour satisfait de la beauté morale* dans un homme historique, ce *respect et cette tendresse pour ceux qui ont atteint le sommet de la dignité du caractère et de la vertu*, nous ont soutenu jusqu'ici dans le récit de la vie de Cicéron; ils vont se voiler un instant et se contrister un peu quand nous allons retracer non ses crimes (il n'y en a pas dans sa vie), mais quelques inégalités et quelques faiblesses.

Après la chute de la république, il est moins constamment admirable; mais, pour l'homme qui aime à contempler dans l'homme la lutte des faiblesses humaines contre les vertus et le triomphe alternatif des devoirs ou des passions dans notre âme, il devient peut-être plus intéressant. Les caractères d'une seule pièce, comme celui de Caton, ont quelque chose de surhumain et d'uniforme qui élève plus et qui touche moins que les caractères moins maîtres d'eux-mêmes qui fléchissent et qui se relèvent, comme celui de Cicéron. Il en est de l'homme comme des paysages : les lignes droites de l'horizon sont sans doute les plus pures en géométrie et en logique, mais les lignes de l'horizon qui montent et qui descendent, qui se lèvent et qui se dépriment tour à tour pour se relever encore et pour porter le regard jusqu'aux cieux après l'avoir incliné jusqu'aux abîmes, sont l'intérêt et le charme des yeux du peintre et du spectateur. La nature a fait l'homme un être *ondoyant* et *divers*, disent les philosophes; considéré ainsi, sans doute il nous impose moins, mais il nous attache d'autant plus qu'il est plus homme.

LIX

Cicéron le fut tout entier après la mort de Pompée. La république, morte avec ce grand et dernier citoyen, devint la proie à peine disputée de César.

Le droit avait succombé à Pharsale, la force était tout; César avait la force, et il l'empruntait comme un grand corrupteur de sa patrie, non aux vertus du petit nombre, mais à tous les vices d'une multitude qui demande un maître, parce qu'elle se sent digne de la tyrannie.

Avec cette promptitude qui surprend le destin et qui le fixe, César avait volé, après sa victoire, en Espagne, en Afrique, en Égypte, pour y porter des coups soudains et inattendus aux lieutenants et au fils de Pompée, pour leur enlever leurs légions, et pour y saisir, par tous les membres épars de la puissance romaine, cette liberté qu'il voulait détruire et cet empire qu'il voulait fonder.

Cicéron, au lieu de suivre l'exemple de Caton, de protester contre la victoire et de mourir du même coup dont mourait la liberté de son pays, parut se repentir, non pas tant de la défaite du grand Pompée et de la république, que d'avoir embrassé tardivement et imprudemment la cause vaincue par les dieux. Il commença à s'accommoder avec la tyrannie et à demander en quelque sorte grâce pour sa vertu au vainqueur. Rien ne lui était plus facile que de l'obtenir. César avait les crimes grands et doux comme son génie. Il était trop supérieur pour être vindicatif; il était en même temps trop politique pour ne pas se réjouir de paraître, aux yeux du peuple romain, accepté ou même pardonné par un homme comme Cicéron,

qui représentait alors à lui seul les lettres, l'éloquence, l'autorité morale dans le sénat, l'estime du peuple, en un mot, tout ce qu'on appelle aujourd'hui l'*opinion publique*. De plus, César aimait Cicéron par cet attrait mutuel et involontaire qui entraîne les grandes intelligences à aimer ce qui leur ressemble. Il avait trop de génie pour être insensible au génie, trop de gloire pour être envieux. Cicéron lui paraissait une des plus éclatantes décorations de l'humanité dans son siècle; il était plus fier de régner sur un homme tel que Cicéron que sur cette tourbe de peuple et de soldatesque qui allaient se prosterner devant sa fortune. Il voulait même laisser à Cicéron la dignité de son retour à lui et l'indépendance de ses opinions; il lui demandait, non de s'avilir, mais de se résigner.

LX

Des négociations dans ce sens furent ouvertes par des amis communs entre Cicéron et César. Elles n'éprouvèrent aucune autre lenteur que celle de la distance entre ces deux grands Romains. Cicéron traversa la mer qui séparait l'Épire de l'Italie, débarqua timidement à Brindes, port où il s'était embarqué si peu de temps auparavant pour rejoindre Pompée. Il y tomba dans les bras de sa fille Tullia, la plus tendre, la plus illustre, la plus

lettrée des jeunes femmes romaines de son temps. L'adoration mutuelle du père pour la fille et de la fille pour le père était redoublée encore par l'adversité. Séparée de son mari indigne d'elle, Tullia n'avait plus que lui; mécontent de sa femme ambitieuse et froide, Cicéron n'avait plus qu'elle. Le père et la fille pleurèrent ensemble sur les malheurs de leur patrie et sur leurs propres malheurs. Le frère de Cicéron, C. Quintus, qu'il avait aimé comme un autre lui-même, n'avait pas su attendre la bienséance de la transition d'une cause à l'autre. Pressé par l'adulation ou par la peur, il avait couru en Afrique avec son fils, neveu de Cicéron, pour implorer les faveurs de César et pour rejeter lâchement sur son frère le tort qu'il avait eu de suivre le parti de Pompée. César s'était indigné de cette bassesse, il avait écrit à Cicéron pour l'en informer. Celui-ci, avec une générosité fraternelle, avait répondu à César en prenant tout le crime sur lui seul et en suppliant le dictateur de pardonner à l'égarement de Quintus.

D'un autre côté, sa fortune, déjà embarrassée à son départ d'Italie, avait achevé de s'obérer jusqu'à l'indigence par les déprédations de sa femme, par l'absence ou l'épuisement de produits des terres dont tant de guerres civiles et de spoliations successives affligeaient l'Italie. Il ne vivait que d'emprunts et des secours de ses amis, principalement d'Atticus. Antoine, lieutenant de César à Rome,

venait de publier un édit de proscription hors de l'Italie contre tous ceux qui avaient suivi Pompée, mais en exceptant Cicéron. Cette exception, qui lui rouvrait Rome, le réjouissait d'un côté et l'humiliait de l'autre; car les partisans de Pompée vaincus à Pharsale, Caton, Brutus et les autres, étaient allés ranimer la résistance à la tyrannie en Afrique; la renommée grossissait leurs forces, ils menaçaient de prévenir le retour de César en Italie et de restaurer la république. Les succès de sa propre cause, après qu'il l'avait crue morte, troublaient maintenant Cicéron; car les républicains vainqueurs pouvaient le traiter comme un transfuge, pendant que les courtisans de César voyaient en lui un républicain; en sorte que, par l'hésitation de son caractère et par la précipitation alternative de ses soumissions, l'une et l'autre cause le désavouaient ou le menaçaient des mêmes vengeances, tout au moins du mépris. Déplorable situation d'un grand esprit, qui, au lieu de prendre base sur la conscience, prend base sur la fortune, et tombe sans gloire, parce qu'il a choisi sans vertu!

Éprouvant déjà à Brindes le remords de cette situation ambiguë devant l'opinion qui se déchaînait contre lui, il n'osait pas ou il ne savait pas se justifier lui-même, et il conjurait son ancien ami Atticus d'écrire sa justification ou son excuse pour lui ramener quelques amis.

LXI

Enfin il s'approcha de Rome avec sa fille, mais sans oser y entrer. Puis il alla au-devant de César, qui venait de débarquer vainqueur à Tarente et qui revenait triompher à Rome. Cet orateur, qui n'avait pas pâli devant les sicaires de Catilina, tremblait maintenant devant un pli du front ou des lèvres sur le visage d'un maître. Ses lettres, à cette époque de sa vie, sont le frisson d'une âme servile. « Comment me recevra-t-il? Comment me regardera-t-il? Que va-t-il me dire? ou que voudra-t-il écouter? » Un peuple dont les plus vertueux citoyens éprouvent et écrivent de pareilles angoisses est mûr pour les tyrans. César cependant trompe Cicéron par son abord. Les tyrans sont aussi heureux de rencontrer des âmes soumises que les âmes soumises sont empressées de se résigner aux tyrans. Du plus loin que César aperçut Cicéron sur la route de Tarente à Rome, il descendit de son cheval, courut à lui les bras ouverts, l'embrassa comme un ami perdu et retrouvé, ne lui fit aucun reproche, et, l'entraînant en avant et à l'écart de sa suite pour épargner la pudeur de Cicéron et pour lui témoigner sa confiance, il s'entretint longtemps et familièrement avec lui aux yeux de toute son armée. On ignore ce que ces deux adversaires réconciliés se dirent : l'un sans doute s'excusant

sur la bassesse humaine, de la tyrannie qu'il venait recevoir, l'autre sur la fortune, de l'obéissance qu'il venait offrir. Cependant, si l'on en croit une phrase de Cicéron après cet entretien, dans sa correspondance avec Atticus, la résignation ne fut pas sans grandeur et sans dignité dans sa bouche, « car, dit-il, il ne savait pas bien si c'était la peine » de demander à César une vie qui cesse d'être à » Rome du jour où elle devient le bienfait d'un » maître. »

César poursuivit son chemin vers Rome; il y reçut tous les pouvoirs sous tous les titres qu'il daigna prendre. Il repartit pour l'Afrique, laissant des proconsuls gouverner Rome en son nom derrière lui; Antoine surtout, le plus soldatesque, le plus servile et le plus effronté de ses complaisants, comme si César eût affecté de montrer à Rome celui qui pouvait le plus le faire regretter lui-même, ou comme s'il eût voulu témoigner son mépris au peuple romain en le faisant dompter en son absence par le plus grossier et par le plus méprisable des soldats. Cicéron s'enferma avec ses livres dans sa maison de campagne de Tusculum, située au bord des bois, au pied et aux revers des montagnes d'Albe; retraite poétique et philosophique d'où ses yeux se promenaient d'un côté sur la solitude, de l'autre sur les faîtes et sur les fumées des édifices et des temples lointains de Rome. Nous avons visité souvent nous-même les vestiges encore debout de

sa maison, de sa bibliothèque, de ses fontaines, de ses jardins, où l'on respire la grandeur, la tristesse, et en quelque sorte l'histoire qu'il y respirait alors lui-même. Il y jouissait en paix et en sûreté de sa patrie ; mais il avait trop payé sa patrie, car il n'y était rentré qu'en laissant la liberté et la dignité sur le rivage.

LXII

Pendant qu'il y cherchait des distractions et des consolations dans l'étude et qu'il y recevait les visites des plus lettrés et des plus érudits des Romains, qui, à défaut de la grandeur du caractère, venaient cultiver et adorer chez lui l'immensité et la variété du génie, César avait vaincu les fils de Pompée en Espagne et les républicains antiques. Caton s'était tué par cette autre faiblesse qui ne sait pas supporter le temps où l'on est condamné par la Providence à vivre, et le mépris du genre humain. César régnait sous le nom de dictateur perpétuel de Rome, se préparait à aller conquérir les Parthes en Asie, illustrait son crime contre sa patrie par la splendeur et par la mansuétude de son gouvernement, ménageait le sénat, achetait le peuple, rassasiait les légions, et corrompait ce qui restait de liberté dans les âmes par la séduction et la clémence. Cicéron, tout en gémissant assez haut de cette prostration de sa patrie, prenait sa part de

la servitude générale plus qu'il ne convenait à un débris vivant de la république et à un ami de Pompée et de Caton. Il haranguait quelquefois au sénat; il proposait des avis agréables au maître; il parlait devant lui pour des clients politiques, et lui réservait les grâces de la générosité. Il le louait avec cette indépendance de langage qui place la flatterie dans l'acte et non dans les paroles; il affectait de défendre la mémoire de Caton et la gloire de Pompée; il disait de César, pour que ce mot lui fût répété, *qu'en relevant les statues de Pompée, il avait affermi les siennes*. Il plaidait devant lui pour lui donner le plaisir de son éloquence, comme un artiste dans une représentation de son art, et faisait tomber de ses mains l'absolution d'un criminel déjà condamné dans son cœur. Il recevait même les visites de César dans sa maison, comme une sauvegarde de sécurité et comme un gage de protection exceptionnelle de l'oppresseur de sa patrie; il en racontait avec un secret orgueil les circonstances dans ses lettres à ses amis.

« Quel hôte j'ai reçu! écrivait-il le lendemain, et » combien j'avais tort de tant le redouter! Cepen- » dant je n'ai pas sujet de m'en plaindre, et lui- » même il a paru ravi. La veille, César était arrivé » dans la maison de son affranchi Philippe, voisine » de ma demeure. La maison était inondée de sol- » dats; à peine la salle où César devait souper » était-elle libre; il avait environ deux mille hommes

» d'escorte. Chez moi, on fit camper les soldats
» dehors; ma maison était comme une citadelle.
» César passa la matinée jusqu'à midi chez Phi-
» lippe; il s'y occupait, disait-on, à régler les
» comptes de sa maison avec Balbus. Il arriva chez
» moi à deux heures; il se baigna en arrivant, et
» se fit lire pendant le bain des vers satiriques contre
» lui; il les écouta sans humeur et sans changer de
» visage. Ensuite il se fit parfumer et s'assit à ma
» table. Il mangea bien, et fut d'un enjouement
» plein de charme. La table était magnifiquement
» et délicatement servie. Outre la table de César,
» j'en avais deux autres pour sa suite et ses affran-
» chis, également recherchées. Enfin je m'en suis
» tiré avec honneur. Mais, en vérité, ce n'est pas là
» un de ces hôtes à qui l'on puisse dire en les
» quittant: Revenez quand il vous plaira! C'est
» assez d'une fois. Nous n'avons pas dit un seul
» mot de politique; nous n'avons parlé que de
» philosophie, d'éloquence et de littérature. Ce
» délassement lui a plu; il témoignait le désir de
» passer ainsi un jour à Pouzzoles, un autre à Baïa
» au bord de la mer. Voilà cette visite : j'en ai
» souffert quelques embarras domestiques, mais
» sans trop d'inconvénients. »

LXIII

On voit que César se faisait pardonner la tyrannie par la grâce, et Cicéron les regrets de la liberté perdue par les complaisances. Vers le même temps, quoiqu'il eût déjà passé la soixantième année de sa vie, il répudia sa première femme Terentia, coupable de l'avoir négligé pendant ses disgrâces, et il épousa une de ses pupilles, très-jeune, très-belle, très-riche, qu'un père mourant lui avait confiée. Éprise du génie et de la renommée de son second père, cette jeune Romaine l'aima et en fut aimée avec une passion qui effaça la distance des années. Ce furent, non les plus glorieuses, mais les plus sévères et les plus fécondes de sa vie; seulement elles furent courtes. La mort lui ayant enlevé bientôt après sa fille Tullia, délices et orgueil de son cœur, il en conçut une telle douleur, qu'il s'offensa de ce que cette douleur n'était pas assez partagée par sa nouvelle épouse, jalouse sans doute de n'être pas le seul objet de ses tendresses, et qu'il s'éloigna d'elle et se renferma dans la solitude avec ses larmes et son génie.

C'est là qu'il écrivit sans relâche et sans lassitude d'esprit les livres admirables dont chaque fragment est un monument achevé de sagesse, de maturité, de science, d'universalité, de style. La civilisation antique, si l'histoire était perdue, se

retrouverait tout entière dans ces fragments des derniers écrits de ce grand homme. Il y concentre tout ce que le genre humain a pensé, imaginé ou senti de plus parfait, en Asie, en Grèce, à Rome, jusqu'à son époque, dans l'expression la plus splendide et dans la langue la plus harmonieuse que l'intelligence humaine ait jamais élaborée pour donner un corps à l'esprit. C'est la pensée devenue sous sa main méthode, image et musique. Le seul reproche peut-être qu'on puisse adresser à ces œuvres réfléchies de Cicéron, c'est l'excès même de leur perfection. En travaillant chaque pensée et en polissant chaque phrase jusqu'à l'effacement des moindres aspérités de l'épiderme sur son style, il s'enlève quelque chose de ces incorrections faciles et de ces négligences heureuses qui sont les flexibilités et les mollesses du génie. Rien n'y prédomine assez, parce que tout y est prédominant à la fois. Cependant cette perfection chez lui n'est point laborieuse, elle est naturelle. Son imagination ne produisait rien qui ne fût conforme à ce modèle intérieur qu'il portait en lui plus qu'aucun autre homme, et qu'on nomme la beauté. Cette recherche, naturelle chez lui, de la beauté, ne nuisait point à sa fécondité. Il discourait avec ses amis, il haranguait les tribunaux et le peuple, il écrivait, comme nous respirons, sans relâche, sans volonté et sans effort. Il répondait à ses envieux de Rome qui lui reprochaient ses loisirs dans sa retraite de Tusculum : « De quoi se plai-

» gnent-ils? Dans cette prétendue oisiveté, j'écris
» plus, de ma main ou de la main de mes secré-
» taires, qu'ils ne peuvent lire dans un jour! »

« Là, » disait-il en parlant de sa maison d'Astura, autre retraite plus profonde près d'Antium, qu'il remplissait de ses études et de ses ennuis, « là je vis
» sans commerce avec les hommes. Dès la première
» lueur du jour, je m'enfonce dans la profondeur
» des forêts qui m'entourent et je n'en sors que le
» soir; je n'ai d'entretien qu'avec mes livres, et cet
» entretien n'est interrompu que par mes larmes. »
Il portait dans son âme le deuil de Tullia, sa fille, qu'on l'accusait d'aimer jusqu'à diviniser son image. Il ruinait sa fortune à peine rétablie pour lui élever un temple aux portes de Rome et pour immortaliser ses regrets. « Oui, s'écriait-il dans le délire
» de son adoration paternelle, en s'adressant à
» l'ombre de son enfant, oui, je veux te consacrer,
» ô toi la plus tendre et la plus accomplie des filles!
» je veux t'installer dans l'assemblée des êtres
» divins et t'offrir au culte des mortels! » Il essayait de calmer son désespoir en écrivant pour lui-même un traité de la *Consolation* : pages trempées de larmes, dans lesquelles il accumule tout ce que la raison, la philosophie, la religion, la gloire, les lettres, le ciel et la terre peuvent offrir d'efficace pour consoler de la perte de ce qu'on aime, sans pouvoir parvenir à l'oublier.

LXIV

Ses remords secrets d'avoir, sinon abandonné, du moins négligé la république, et le désir de protester par son estime pour cette vertu qu'il admirait sans l'imiter, lui dictèrent une magnifique apologie de Caton. Il y avait de la vertu dans cet hommage à la vertu sous les yeux de la tyrannie; César pouvait s'offenser de cet éloge d'un ennemi, ennemi qui n'était pas grand si César n'était pas coupable. Le dictateur ne s'en offensa pas; il laissa à Cicéron cette vaine consolation de louer les morts de la liberté, et il trouva le temps, au milieu des soins de l'empire, de répondre de sa propre main à Cicéron par un autre livre intitulé : *l'Anti-Caton*. Mais, tout en réfutant Cicéron, César, dans ce livre, le comblait de gloire; il allait jusqu'à déclarer que « celui » qui, comme Cicéron, élargissait par son génie les » frontières de l'esprit humain, était supérieur à » celui qui, comme César, élargissait seulement les » frontières naturelles de l'empire. »

LXV

Il écrivit ensuite des méditations philosophiques et des dialogues dans lesquels il naturalisait chez les Romains tous les dogmes de l'antiquité asiatique, égyptienne, grecque, exposant comme un rappor-

teur impartial tout ce que les sages de tous les siècles et de tous les pays ont pensé de plus sensé ou de plus beau pour ou contre la question éternellement controversée de la divinité de l'âme et du monde, en se prononçant à la fin lui-même pour ce qui lui semble le plus vraisemblable, le plus beau et le plus honnête.

Les débuts et les intermèdes de ces méditations philosophiques, sous des titres divers, sont pleins de familiarités et de confidences de cœur, comme les délassements de la campagne et les libertés de l'entretien; on y sent l'homme descendu des affaires publiques, triste de l'abaissement de son pays, conservant quelque vague espérance de la renaissance des lois, des mœurs, de la liberté, mais détournant ses regards de Rome, pour s'abîmer tout entier dans l'ombre de ses bois, dans la contemplation de la nature et dans l'étude des choses éternelles. Ses interlocuteurs de prédilection sont en même temps ses amis les plus intimes et les plus illustres: Varron, poëte et historien; Brutus, philosophe austère et élégant, disciple de Platon et de Caton, ami de César, dont on croyait qu'il était le fils, à cause de sa mère Servilie, autrefois aimée du dictateur; Hortensius, rival et ami de Cicéron, le plus grand des orateurs après lui; et quelques autres Romains, élite du siècle.

La scène est ordinairement sur le sable de la plage retentissante de la mer de Baïa, ou sous les

figuiers entrelacés de pampres de vigne grimpante de la côte de Cumes, ou sur la terrasse ombragée d'orangers de la villa de Cicéron, près de Gaète, où l'on cherche encore la trace de ses pas et de ceux de ses amis, sur les mosaïques de ses bains, ou enfin sous les chênes verts de sa maison rustique de Tusculum, au bruit et à la fraîcheur des eaux qui descendent des montagnes de Tibur. Il commence comme une vague et nonchalante hésitation d'entretien qui cherche sa route, puis il devient grave avec le sujet, et s'élève à la fin jusqu'à l'élan et jusqu'à l'enthousiasme de la lyre. Nous regrettons que les bornes de nos pages ne nous permettent pas d'en traduire quelques fragments pour nos lecteurs. Ils rappellent le calme et la solennité des dialogues de Platon, qui font faire silence à l'âme avant de lui parler des dieux. Cicéron, dans plusieurs passages qui paraîtraient hardis aujourd'hui, ne craint pas de déplorer la perte de la république, et de porter le deuil de la liberté et la dignité de Rome.
« Dans la nécessité où je suis, dit-il, de renoncer
» aux affaires publiques, je n'ai pas d'autre moyen
» de me rendre utile que d'écrire pour éclairer et
» consoler les Romains ; je me flatte qu'on me
» saura gré de ce qu'après avoir vu tomber le gou-
» vernement de ma patrie au pouvoir d'un seul, je
» ne me suis ni dérobé lâchement au public, ni
» livré sans réserve à ceux qui possèdent l'autorité.
» Mes écrits ont remplacé mes harangues au sénat

» et au peuple, et j'ai substitué les méditations de
» la philosophie aux délibérations de la politique
» et aux soins de la patrie. »

Les deux plus importants de ces livres sont ses *Recherches sur l'existence de la nature des dieux,* et son livre intitulé : *De la République.* Dans le premier il s'élève par tous les degrés de la pensée de tous les pays, de tous les âges, et à travers toutes les ténèbres et tous les fantômes des superstitions humaines, jusqu'à la notion d'un Dieu unique, parfait, juste, bon, éternellement créateur par sa providence qui monte aux astres et qui descend aux atomes; principe premier et dernier de tout ce qui fut, de tout ce qui est, de tout ce qui sera; invisible, impalpable, s'appelant Dieu, le destin, la providence, le créateur, le rémunérateur, et donnant à tout ce qu'il a créé l'existence, la place, le temps, la moralité, la rémunération et la fin en lui, comme il lui a donné l'être.

Ces doctrines chez Cicéron ne sont pas simplement spéculatives, comme on pourrait le croire; elles respirent la pratique religieuse dans toute sa piété la plus efficace et la plus impérative. « Quel-
» ques-uns affectent de croire, écrit-il, que la Divi-
» nité ne s'intéresse pas à l'homme et ne se mêle
» pas de nos actes et de nos destins. Avec ce prin-
» cipe, que deviendraient la piété, la *sainteté,* la reli-
» gion ? Ce sont là de véritables devoirs obligatoires
» qu'il faut savoir exactement accomplir... Il en est

» de la piété comme de toutes les autres vertus;
» elle ne consiste pas dans de vains dehors; sans
» elle point de *sainteté* (mot qui signifie moralité
» de nos actes); sans elle point de culte, et dès lors
» que devient l'univers? Quel désordre et quelle
» anarchie dans l'espèce humaine! Quant à moi,
» ajoute-t-il, je doute si éteindre la piété envers la
» Divinité ne serait pas anéantir du même coup
» la bonne foi, la conscience, la société humaine
» tout entière, et la vertu qui supporte à elle seule
» le monde, je veux dire l'instinct de la justice!... »

LXVI

Dans son livre sur la république, c'est-à-dire sur les principes, les lois, les formes, les vices et les vertus des gouvernements par lesquels les sociétés se fondent, se soutiennent, meurent ou se perfectionnent, Cicéron s'élève plus haut que dans aucun autre de ses écrits. Nous n'en citerons qu'un seul fragment: le *Songe de Scipion*, qui termine le livre. La philosophie, la piété, la vertu, la poésie, le génie de Cicéron y éclatent en quelques pages où son âme et celle de son siècle se révèlent dans un langage digne de tous les siècles.

Le second Scipion, une des plus pures gloires et des plus grandes vertus de Rome, y est mis en scène par Cicéron. Ce second Scipion raconte à ses amis, dans cet entretien, un songe qu'il a eu en Afrique,

songe dans lequel l'ombre de son aïeul Scipion l'Africain, le vainqueur de Carthage, lui apparaît, lui prophétise sa mort funeste, l'encourage à persévérer dans les services ingrats que tout citoyen doit à sa patrie, à mépriser la mort, et, ce qui est plus sublime encore, à mépriser même la gloire. . . .

« Mais, continua mon aïeul, pour que tu sentes » redoubler ton ardeur à défendre l'État, sache que » tous ceux qui ont sauvé, secouru, agrandi leur » patrie, ont dans le ciel un lieu préparé d'avance, » où ils jouiront d'une félicité sans terme. Car le » Dieu suprême qui gouverne l'immense univers » ne trouve rien sur la terre qui soit plus agréable » à ses yeux que les réunions d'hommes assemblés » sous la garantie des lois, et que l'on nomme des » sociétés civiles. C'est du ciel que descendent » ceux qui conduisent et qui conservent les nations, » c'est au ciel qu'ils retournent. . . . .

» Ce discours de l'Africain avait jeté la terreur » en mon âme. J'eus cependant la force de lui » demander s'il vivait encore, lui, et Paul Émile » mon père, et tous ceux que nous regardons comme » n'étant plus. — La véritable vie, me dit-il, com» mence pour ceux qui s'échappent des liens du » corps où ils étaient captifs; mais ce que vous » appelez la vie est réellement la mort. Regarde ! » voici ton père qui vient vers toi !... — Je vis » mon père, et je fondis en larmes ; mais lui, m'em» brassant, me défendit de pleurer. . . . .

» Dès que je pus retenir mes sanglots, je dis :
» O mon père, modèle de vertus et de sainteté,
» puisque la vie est en vous, comme me l'apprend
» l'Africain, pourquoi resterais-je plus longtemps
» sur la terre ? Pourquoi ne pas me hâter de venir
» dans votre société céleste ?... — Non, pas ainsi,
» mon fils, me répondit-il : tant que Dieu, dont
» tout ce que tu vois est le temple, ne t'aura pas
» délivré de ta prison corporelle, tu ne peux avoir
» accès dans ces demeures. La destination des
» hommes est de garder ce globe que tu vois situé
» au milieu du temple universel de Dieu, et dont
» une parcelle s'appelle la Terre... Ils ont reçu une
» âme !... C'est pourquoi, mon fils, toi et tous les
» hommes religieux, vous devez retenir votre âme
» dans les liens du corps ; aucun de vous, sans le
» commandement de celui qui vous l'a donnée, ne
» peut sortir de cette vie mortelle. En la fuyant,
» vous paraîtriez abandonner le poste où Dieu vous
» a placés. Mais plutôt, Scipion ! comme ton aïeul
» qui nous écoute, comme moi qui t'ai donné le
» jour, pense à vivre avec justice et piété ; pense
» au culte que tu dois à tes parents et à tes pro-
» ches, que tu dois surtout à la patrie. Une telle
» vie est la route qui te conduira au ciel et dans
» l'assemblée de ceux qui ont vécu, et qui, main-
» tenant délivrés du corps, habitent le lieu que
» tu vois. . . . .

» Mon père me montrait ce cercle qui brille par

» son éclatante blancheur au milieu de tous les feux
» célestes, et que vous appelez d'une expression
» empruntée aux Grecs : *la Voie lactée*. Du haut
» de cet orbe lumineux, je contemplai l'univers,
» et je le vis tout plein de magnificence et de mer-
» veilles. Des étoiles que l'on n'aperçoit point
» d'ici-bas parurent à mes regards, et la grandeur
» des corps célestes se dévoila à mes yeux. Elle
» dépasse tout ce que l'homme a jamais pu soup-
» çonner. De tous les corps, le plus petit, qui est
» situé aux derniers confins du ciel, et le plus près
» de la terre, brillait d'une lumière empruntée. Les
» globes étoilés l'emportaient de beaucoup sur la
» terre en grandeur. La terre elle-même me parut
» si petite, que notre empire, qui n'en touche qu'un
» point, me fit honte.

» Comme je la regardais attentivement : Eh bien,
» mon fils, me dit-il, ton esprit sera-t-il donc tou-
» jours attaché à la terre? Ne vois-tu pas dans quelle
» demeure supérieure et sainte tu es appelé? . . .
. . . .

» Je contemplais toutes ces merveilles, perdu dans
» mon admiration. Lorsque je pus me recueillir :
» Quelle est donc, demandai-je à mon père, cette
» harmonie si puissante et si douce au milieu de
» laquelle il me semble que nous soyons plongés?

» Je le vois, dit l'Africain : tu contemples encore la
» demeure et le séjour des hommes. Mais, si la terre
» te semble petite comme elle l'est en effet, relève

» tes yeux vers ces régions célestes, méprise toutes
» les choses humaines. Quelle renommée, quelle
» gloire digne de tes vœux, veux-tu acquérir parmi
» les hommes? Tu vois quels imperceptibles espaces
» ils occupent sur le globe terrestre, et quelles
» vastes solitudes séparent ces quelques taches que
» forment les points habités. Les hommes, dis-
» persés sur la terre, sont tellement isolés les uns
» des autres qu'entre les divers peuples il n'est
» point de communication possible. Tu les vois
» semés sur toutes les parties de cette sphère, per-
» dus aux distances les plus lointaines, sur les plans
» les plus opposés. Quelle gloire espérer de ceux
» pour qui l'on n'est pas?

» Quand même les races futures répéteraient à
» l'envi les louanges de chacun de nous, quand
» même notre nom se transmettrait dans tout son
» éclat de génération en génération, les déluges et
» les embrasements qui doivent changer la face de
» la terre, à des époques immuablement détermi-
» nées, enlèveraient toujours à notre gloire d'être,
» je ne dis pas éternelle, mais durable. Et que t'im-
» porte d'ailleurs d'être célèbre dans les siècles à
» venir, lorsque tu ne l'as pas été dans les temps
» écoulés, et parmi des hommes tout aussi nom-
» breux et incomparablement meilleurs?. . . . .
. . . .

» C'est pourquoi, si tu renonces à venir dans ce
» séjour où se trouvent tous les biens des grandes

» âmes, poursuis cette ombre qu'on appelle la gloire
» humaine, et qui peut à peine durer quelques jours.
» Mais, si tu veux porter tes regards en haut et les
» fixer sur ton séjour naturel et ton éternelle patrie,
» ne donne aucun empire sur toi aux discours du
» vulgaire. Élève tes vœux au-dessus des récom-
» penses humaines, et que la vertu seule te montre
» le chemin de la véritable gloire et t'y attire
» pour elle-même. C'est aux autres à savoir ce qu'ils
» devront dire de toi. Ils en parleront sans doute;
» mais la plus belle renommée est tenue captive
» dans ces bornes étroites où votre monde est ré-
» duit, elle n'a pas le don de l'immortalité, elle
» périt avec les hommes, et s'éteint dans l'oubli de
» la postérité.

» Lorsqu'il eut ainsi parlé : O Scipion, lui dis-je,
» s'il est vrai que les services rendus à la patrie
» nous ouvrent les portes du ciel, votre fils, qui
» depuis son enfance a marché sur vos traces et sur
» celles de Paul Émile, et n'a peut-être pas manqué
» à ce difficile héritage de gloire, veut aujourd'hui
» redoubler d'efforts à la vue de ce prix inappré-
» ciable.... — Courage! me dit-il, et souviens-toi
» que si ton corps doit périr, toi, tu n'es pas mor-
» tel. Cette forme sensible, ce n'est point toi; ce qui
» fait l'homme, c'est l'âme, et non cette figure que
» l'on peut montrer du doigt. Sache donc que tu es
» divin; car c'est être divin que de sentir en soi la
» vie, de penser, de se souvenir, de prévoir, de gou-

» verner, de régir, et de mouvoir le corps qui nous
» est attaché, comme le Dieu véritable gouverne ses
» mondes. Semblable à ce Dieu éternel qui meut
» l'univers en partie corruptible, l'âme immortelle
» meut le corps périssable. Exerce-la, cette âme,
» aux fonctions les plus excellentes. Il n'en est pas
» de plus élevée que de veiller au salut de la patrie.
» L'âme accoutumée à ce noble exercice s'envole
» plus facilement vers sa demeure céleste ; elle y
» est portée d'autant plus rapidement, qu'elle se
» sera habituée, dans la prison du corps, à prendre
» son élan, à contempler les objets sublimes, à
» s'affranchir des liens terrestres. Mais, lorsque
» la mort vient à frapper les hommes qui se sont
» vendus aux plaisirs, qui se sont faits les esclaves
» infâmes de leurs passions, et qui, poussés aveu-
» glément par elles, ont violé toutes les lois divines
» et humaines, leurs âmes dégagées du corps errent
» misérablement autour de la terre, et ne reviennent
» dans ce séjour qu'après une expiation de plusieurs
» siècles.

» A ces mots il disparut, et je m'éveillai..... »

Que dirait-on de plus beau et de plus pur en morale aujourd'hui? Le pressentiment de Cicéron devançait le monde de vingt siècles.

LXVII

Pendant que ce grand homme se consolait ainsi dans l'entretien de son âme avec elle-même, avec les grandes âmes de tous les siècles et avec la Divinité, de la servitude et de la dégradation de sa patrie, César achevait en quatre ans la courte carrière de tous les tyrans. Le crime de ses assassins vengeait sur lui le crime du Rubicon. Ses assassins étaient Brutus, Cassius, Casca, et toute la jeunesse patricienne, lettrée et républicaine de Rome. Nourris des leçons de l'inflexibilité antique et des exemples d'Harmodius et d'Aristogiton, ces jeunes gens rougissaient de vivre sous un maître qui leur avait enlevé toute la dignité de la vie. Ils croyaient que le sang du tyran purifiait le poignard. Vertu fausse et cruelle qui pervertissait en eux jusqu'à la nature, qui changeait des citoyens en meurtriers, qui poussait les amis de Brutus jusqu'à l'assassinat, et lui-même, fils peut-être de César, jusqu'au parricide! L'antiquité admirait encore ces assassinats pour la liberté. L'humanité actuelle nc s'y trompe plus. La liberté, la patrie, l'immortalité même, n'acceptent pas pour leur rançon une goutte de sang distillant du fer des assassins. La rançon du genre humain tout entier serait trop chère à ce prix!

LXVIII

Les conjurés, soit qu'ils crussent à trop de faiblesse, soit qu'ils soupçonnassent une vertu plus pure à Cicéron, leur ami à tous, ne lui confièrent pas la conjuration. Ils se cachèrent de lui, de peur d'être ébranlés par ses scrupules. Rome était lasse de son idolâtrie pour César; les plébéiens, qu'il avait caressés pour les opposer au sénat, commençaient à sentir la pesanteur du joug militaire; les patriciens, auxquels il était revenu et qu'il rassasiait de dignités et de largesses, rougissaient de les devoir à leur bassesse; le sénat votait, mais murmurait; les soldats aspiraient déjà à se vendre plus cher à un autre acheteur. Brutus et ses amis s'échauffaient à la lecture des historiens, des philosophes et des poëtes qui divinisaient les libérateurs des peuples. L'opinion conspirait assez universellement avec eux pour qu'ils n'eussent pas besoin de confier à de nombreux complices un projet qui serait applaudi par la multitude aussitôt qu'il serait exécuté.

Ils cachèrent leurs armes sous leur toge, attendirent César au sénat, se précipitèrent au-devant de ui à son entrée dans la salle, comme pour l'entourer d'un empressement plus impatient et plus servile, baisèrent le pan de sa robe, lui tendirent des pétitions comme un piége à sa clémence, ne lui montrèrent groupés autour de lui que des fronts connus

et des visages amis, ralentirent ainsi sa marche vers son siége dans le sénat, et, le frappant à l'envi de vingt-sept coups de poignard, l'étendirent sans vie au pied de la statue de Pompée. Le sénat, saisi d'effroi au commencement de ce tumulte, d'horreur au milieu, de joie à la fin, s'enfuit par toutes les issues, sans savoir s'il fallait témoigner la satisfaction ou l'exécration du meurtre.

Brutus, Cassius et les conjurés sortirent en appelant le peuple à la liberté. Le peuple, moitié vengé, moitié attendri, les applaudit et les laissa seuls monter au Capitole. Antoine, lieutenant de César, et qui avait lui-même conspiré autrefois contre sa vie, maître des troupes, fut chargé par le sénat de préserver Rome de l'anarchie. Il suivit avec habileté tous les mouvements successifs de l'émotion du peuple : le premier jour, ami douteux des conjurés ; le second, protecteur armé du sénat ; le troisième, portant le deuil de César ; le quatrième, vengeur de son cadavre en déployant du haut de la tribune aux harangues sa robe ensanglantée et percée de coups aux yeux émus de la multitude ; bientôt arbitre et maître de tout, tenant Rome dans l'indécision entre la passion de la liberté et les regrets de la servitude, et forçant Brutus et ses amis à s'éloigner de la ville qu'ils avaient délivrée, de peur d'y être immolés eux-mêmes par le parti de César qui avait repris vigueur dans son sang. Tel fut ce crime. Il rappela à la tyrannie par la pitié : juste expiation

de ceux qui croient faire justice et qui font horreur par l'assassinat!

LXIX

Antoine s'était habilement associé, pour rester l'arbitre de Rome, un autre lieutenant de César, son rival dans l'armée, nommé Lépide, qui commandait l'armée prête à partir pour l'Espagne. Ils grossirent leurs forces de tous les vétérans disséminés dans les provinces, et laissèrent une apparence de souveraineté au sénat. Pendant cette espèce d'interrègne entre la république et la dictature qui suivit le meurtre de César, Brutus et Cassius se retirèrent à Lanuvium, petite ville de la campagne de Rome. Cicéron laissa éclater sa joie de la constitution rétablie. Il pressa les conjurés de saisir le moment prêt à échapper à ceux qui hésitent et à restaurer l'antique liberté. Brutus, plus philosophe et plus orateur que politique, semblait avoir dépensé toute son énergie dans le coup qui avait abattu le tyran. Il écrivait, raturait, limait, soumettait à l'examen de Cicéron, retranchait, récitait, et perfectionnait encore un long discours, accusation de César et justification de ses meurtriers, qu'il se proposait de lire au sénat et au peuple au mois de juin, quand le sénat reprendrait ses séances. Vain orateur, qui ne savait pas que les rhéteurs veulent des paroles, mais que les révolutions veulent des actes!

Les amis de César et Antoine lui-même caressaient de leur côté Cicéron. Ils s'efforçaient de l'entraîner de leur côté par l'offre répétée de la plus haute magistrature. Il avait recouvré innocemment toute sa liberté par le coup qui l'avait affranchi de l'amitié humiliante de César et de sa reconnaissance embarrassée envers le dictateur. Il resta inflexible à la tête des bons citoyens et des partisans d'une république stable, patricienne et modérée. Il continuait à résider dans sa maison de campagne et à écrire pendant que Rome attendait son sort sans savoir se le faire à elle-même.

« Est-ce là ce que nous devions voir? écrivait-il
» à Atticus. Quoi! l'œuvre de Brutus se réduit donc
» à le faire vivre oisif dans sa maison de Lanuvium,
» et à perpétuer par Antoine et par Lépide le règne
» de César, plus maître après sa mort qu'il ne le fut
» pendant sa vie? »

Ces vains reproches ne rendaient ni la popularité ni l'audace à Brutus et à Cassius. Ils irritèrent Antoine contre lui. La colère des vétérans, soufflée par Antoine, le menaça jusque dans sa retraite de Tusculum : on parlait à Rome d'aller l'incendier. Il songea à se réfugier une seconde fois en Grèce. Il s'embarqua même à Naples et suivit les côtes d'Italie jusqu'à Reggio en Calabre ; là, il eut une entrevue avec Cassius et Brutus. Ils lui apprirent que l'opinion revenait à Rome au parti de la liberté, et qu'on y invoquait son nom comme celui du seul

homme dont les conseils pouvaient inspirer à la fois courage au sénat et sagesse au peuple. Il redescendit à terre et se rapprocha de Rome. Les citoyens se précipitèrent partout sur ses pas, comme au premier retour de son exil. Rome semblait veuve de son génie quand il s'éloignait d'elle. Il revint à Tusculum, n'osant pas entrer encore dans Rome tant qu'Antoine y dominait.

Mais déjà le crédit d'Antoine baissait dans le peuple, dans le sénat et dans l'armée. Une autre popularité plus ferme et plus prestigieuse pour les Romains s'élevait sur sa ruine : c'était celle du jeune César-Octave, fils d'une nièce du grand César et que le dictateur avait déclaré son héritier dans son testament. Cet adolescent, absent de Rome avec sa mère au moment de la mort de César, était revenu d'abord timidement demander à Antoine l'héritage de son oncle. Antoine l'avait méprisé et menacé. Sa jeunesse, son nom, son titre d'héritier et de fils adoptif de César, les larmes de sa mère, l'injustice d'Antoine, avaient intéressé les Romains. Le mépris pour Antoine, l'espérance qui s'attache à l'enfance, les largesses du testament de César aux soldats, que son héritier promettait d'accomplir, avaient fait le reste. Octave, accompagné de sa mère, se montrant à Rome, parcourant les provinces, implorant le peuple, invoquant les vétérans, promettant aux républicains de leur rendre la liberté antique et de les délivrer de l'ignoble soldatesque d'Antoine, était

devenu en peu de temps pour les uns le vengeur futur de César, pour les autres le restaurateur inespéré de la république. Il affectait de voir la patrie tout entière dans le seul Cicéron. Il prenait de Cicéron ses oracles; il entretenait une correspondance avec lui; il venait lui rendre visite dans sa retraite; il le traitait en fils qui s'inspire de la sagesse d'un père; il lui jurait de n'employer la puissance que son héritage, son nom, son parti, la faveur des Romains lui donneraient qu'à rétablir, sous le patronage de Cicéron, l'autorité du sénat, l'empire des lois, l'exercice de la liberté antique.

Cicéron, lors même qu'il ne l'aurait pas cru, était obligé de le croire. Sa passion pour le rétablissement du gouvernement libre, son amitié pour Brutus, sa juste haine et sa terreur trop fondée d'Antoine, ne lui laissaient d'autre levier que ce jeune homme pour soulever Rome contre ce vil tyran qui avait hérité du despotisme de César, sans hériter de sa douceur, de sa grâce et de son génie. Il se lia donc, pour le salut de la république, avec Octave, et se déclara ouvertement son patron. Dès qu'on sut que Cicéron adoptait la cause du jeune César, celle d'Antoine fut perdue dans l'opinion de l'Italie. L'autorité morale de ce grand homme contre-balançait une armée.

Antoine, abandonné des légions voisines de Rome, s'éloigna, la rage dans le cœur, pour aller en chercher d'autres vers les Alpes. Octave marcha

contre lui au nom du sénat avec les consuls, et le défit auprès de Modène. Antoine, vaincu, mais retrouvant dans la défaite l'énergie du désespoir, franchit les Alpes avec une légion de ses soldats, caressa son rival Lépide, qui commandait une autre armée romaine dans les Gaules, et redescendit en Italie avec cent mille hommes pour la disputer à Octave. Le sort du monde resta en suspens pendant quelques mois.

Cicéron, rentré dans Rome, y soufflait le feu sacré de la liberté dans douze harangues immortelles, au sénat et au peuple, contre Antoine; harangues qu'on appela les *Philippiques*, par allusion aux harangues d'un autre orateur, Démosthène, contre Philippe, roi de Macédoine, qui menaçait la liberté d'Athènes comme Antoine menaçait celle des Romains.

Ces douze harangues de Cicéron, fruits de son génie mûri par les années, de son patriotisme humilié par la servitude, de sa colère attisée par la terreur et comme par le pressentiment des crimes d'Antoine et de sa femme Fulvie, plus scélérate encore que son mari, enfin par ce désespoir de la vertu qui, n'ayant plus rien à ménager pour sauver un reste de vie, veut du moins immortaliser sa mémoire, sont le cri de mort de Cicéron, destiné à retentir au delà de sa tombe. Le raisonnement, la passion, la prière, l'imprécation, l'invective, la fureur sacrée qui sanctifie l'injure, l'apostrophe aux

Romains, l'invocation aux dieux, le défi au poignard, l'héroïsme de l'âme, du cœur, de l'accent, du geste, y sont tour à tour ou tout ensemble allumés de la flamme de l'éloquence pour relever les Romains de leur prostration et pour leur rendre, par l'excès du mépris contre leur tyran, sinon le courage de la liberté, du moins la honte de leur servitude. C'est le plus long et le plus sublime accès de colère qui ait jamais retenti parmi les hommes !

Rome et le sénat se relevèrent en effet quelques mois à ces accents, mais pour retomber.

Pendant que Cicéron, à soixante-quatre ans passés, s'efforçait ainsi de rendre à sa patrie le feu inextinguible en lui de la jeunesse, Octave, pour lequel il combattait à Rome, négociait à Modène avec ses deux rivaux, Lépide et Antoine, trouvant plus sûr de partager l'empire que de le jouer dans une bataille douteuse, sûr aussi que son nom et sa politique le lui donneraient plus tard tout entier.

Cicéron, informé de cette trahison et de cette ingratitude de son jeune pupille, écrivait en vain à Brutus et à Cassius de revenir précipitamment en Italie avec leurs troupes d'Afrique pour sauver encore une fois la république. Leur crime pesait sur eux ; ils n'osèrent pas reparaître sur la terre où le cri du sang de César s'élevait de plus en plus contre eux.

LXX

Octave, Antoine, Lépide, convinrent d'une entrevue dans une petite île entourée par le fleuve du Réno, auprès de Bologne. Ils y délibérèrent seuls pendant trois jours et trois nuits, et convinrent de former entre eux un triumvirat ou un gouvernement à trois têtes, se partageant le monde romain en trois parts dont chacune était un empire. Mais c'était peu que de se partager ainsi la république, il fallait s'en assurer la paisible possession en immolant tous les bons et grands citoyens capables de la défendre ou d'inquiéter leur tyrannie. Le sang de trois mille trois cents citoyens romains qu'ils se sacrifièrent mutuellement fut le sceau de leur traité. Ils en dressèrent ensemble la liste, discutèrent, ajoutèrent, retranchèrent, trafiquèrent de la vie et de la mort de leurs amis ou de leurs ennemis, jusqu'à ce que chacun d'eux eût accordé aux autres le sang du plus cher de ses amis, pour en obtenir en retour le sang du dernier de ses ennemis.

Cicéron était le premier sur la liste. Octave, avec un reste de pudeur, le défendit longtemps, représentant quelle ignominie s'attacherait à un gouvernement dont le premier acte serait l'immolation du plus grand citoyen et du plus grand génie de Rome. Les *Philippiques* criaient assez vengeance dans le cœur d'Antoine. Les deux proscripteurs,

collègues d'Octave, lui représentèrent sans doute que l'équilibre des forces était nécessaire à leur accommodement pour qu'il fût durable ; que Cicéron jouissait d'une autorité morale trop grande par sa renommée et par son génie dans la république ; que celui des trois triumvirs dont il se déclarerait l'ami l'emporterait bientôt sur les deux autres ; qu'il entraînerait avec lui l'opinion et la fortune, et que l'équilibre détruit par le poids de ce grand homme replongerait eux dans le néant, l'Italie dans l'anarchie. Octave céda à la puissance de cette logique d'assassin et à la convoitise du monde. Il jugea que Rome valait bien ce crime, et il permit à Antoine de se venger.

LXXI

Les triumvirs renfermant leurs proscriptions dans le silence jusqu'à leur arrivée, de peur que leurs victimes n'échappassent par la fuite à leurs sicaires, s'avancèrent lentement vers Rome. On n'ébruita que les noms de dix-sept grands proscrits dont les têtes devaient orner leur triomphe sur la république. Cicéron était encore le premier, il apprit son arrêt sans oser y croire. Octave commencerait-il par un parricide ? N'était-il pas, lui Cicéron, son second père ? Il espérait, contre toute espérance, en lui ; mais il craignait tout d'Antoine, et surtout de Fulvie, sa nouvelle épouse. Les hommes

pardonnent ; les femmes se vengent, parce qu'elles ont moins de force contre leur passion.

Dans cette perplexité, Cicéron avait le temps de fuir, et peut-être était-ce la pensée d'Octave. L'hésitation, cette faiblesse des grands esprits, parce qu'ils pèsent plus d'idées contre plus d'idées que les autres, fut la cause de sa mort, comme elle avait été le fléau de sa vie. Il perdit les jours et les heures à débattre avec lui-même et avec ses amis lequel était préférable à son âge de tendre stoïquement le cou aux égorgeurs et de mourir en laissant crier son sang contre la tyrannie sur la terre libre de la patrie, ou d'aller mendier en Asie le pain et la vie de l'exil parmi les ennemis des Romains. Son âme parut se décider et se repentir tour à tour de l'un ou de l'autre parti. Ses pas errèrent, comme ses pensées, du rivage de la mer à ses maisons de campagne, et de ses maisons de campagne au rivage de la mer.

Enfin il voulut éloigner le moment de la résolution suprême en s'éloignant de Tusculum, trop voisin de Rome. Il quitta ce séjour avec son frère Quintus et avec son neveu, qui le chérissait comme un père. Il se retira dans sa maison plus reculée d'Astura, séjour de deuil où il avait, comme on l'a vu, nourri la mélancolie de la mort de sa fille Tullia : l'âpreté du lieu et la profondeur des bois semblaient l'abriter contre la scélératesse des hommes.

Cette maison était sur le bord de la mer de

Naples. Il y passa quelques jours à écouter au loin le bruit des pas de l'armée des triumvirs qui s'approchaient de Rome; il semblait résolu à y attendre la mort, sans se donner la peine ni de la fuir plus loin ni de la braver de plus près. Cependant son frère, son neveu, ses affranchis, ses esclaves, espèce de seconde famille que la reconnaissance, les ois et les mœurs attachaient jusqu'au trépas aux anciens, lui représentèrent qu'un homme tel que Cicéron n'était jamais vieux tant que son génie pouvait conseiller, illustrer ou réveiller sa patrie; que Caton, en mourant, avait éteint prématurément lui-même une des dernières espérances de la république par une impatience ou par une lassitude de vertu; que, s'il était résolu à mourir, il ne fallait pas du moins que sa mort fût inutile à la cause des bons citoyens, qui était celle des dieux; que, Brutus et Cassius vivant encore et rassemblant en Afrique des légions fidèles à la mémoire de Pompée et à la république, prêtes à combattre les armées vénales des triumvirs, il devait aller rejoindre ces derniers des Romains, raviver par sa présence et par sa voix une cause qui n'était pas encore désespérée tant qu'il lui restait Cicéron et Brutus; ou que, s'il fallait périr, du moins il fallait périr avec la justice, la vertu et la liberté.

LXXII

Ces conseils prévalurent un moment dans son âme. Il quitta sa retraite d'Astura avec son frère et le cortége de ses esclaves et de ses familiers, pour se rapprocher de la mer et pour y monter sur une galère qu'on lui avait préparée. Mais la précipitation avec laquelle il avait quitté Rome et Tusculum aux premières rumeurs de sa proscription ne lui avait pas permis d'emporter l'argent nécessaire pour une longue expatriation. A peine était-il sur la route, qu'il réfléchit à l'indigence à laquelle il allait être exposé avec sa famille et ses amis pendant son exil : il fit arrêter sa litière (fort brancard fermé par des rideaux et porté par des esclaves, qui servait de voiture aux riches Romains), puis il fit approcher celle de son frère Quintus qui marchait derrière lui.

Les deux litières étaient posées côte à côte sur le chemin, et les porteurs éloignés ; les deux frères s'entretinrent un moment sans témoin par les portières. Il fut convenu que Quintus, comme le moins illustre et le plus oublié des deux, retournerait seul à Antium, leur pays natal ; qu'il en rapporterait l'argent nécessaire à leur fuite, et qu'il rejoindrait en toute hâte Cicéron dans sa maison de la côte de Gaëte, où il allait l'attendre pour s'embarquer. Puis les deux proscrits, comme s'ils avaient eu le pres-

sentiment de leur éternelle séparation, se récrièrent sur l'extrémité de leur malheur qui ne leur permettait pas même de le supporter ensemble, pleurèrent de tendresse sur le chemin à la vue de leurs esclaves, et, se serrant dans les bras l'un de l'autre, se séparèrent et se rapprochèrent plusieurs fois comme dans un dernier adieu.

LXXIII

Quintus retourna vers Astura, pour regagner par les sentiers des montagnes sa maison d'Antium avec son fils. Cicéron poursuivit sa route vers le bord de la mer et s'embarqua sur une galère. Il possédait dans une anse du rivage de Gaëte, à l'endroit où l'on voit encore aujourd'hui son tombeau s'élever comme un écueil de la gloire auprès des écueils de l'Océan, une maison de campagne embellie de tous les luxes et ornée de toutes les délices d'une résidence d'été pour les grands citoyens de Rome. Elle s'élevait sur un promontoire d'où le regard embrassait une vaste étendue de mer, tantôt limpide et silencieuse, tantôt écumeuse et murmurante, enceinte par le demi-cercle d'un golfe peuplé de villes maritimes, de temples, de villas romaines, de navires, de barques et de voiles qui en variaient les bords et les flots. Les vents étésiens, qui soufflent du nord pendant la canicule, en rafraîchissaient la température ; des jardins en terrasse descendaient d'étage en étage

de la maison aérée à la plage humide ; des cavernes naturelles, achevées par l'art, pavées de mosaïques, entrecoupées de bassins où l'eau de la mer, en pénétrant par des canaux invisibles, renouvelait la fraîcheur, y servaient aux bains. Un temple domestique, vraisemblablement celui qu'il avait consacré à sa fille Tullia, laissait éclater au-dessus ses colonnes et ses chapiteaux de marbre de Paros, à demi voilés par les orangers, les lauriers, les figuiers, les pins, les myrtes et les pampres des hautes vignes qui tapissent éternellement cette côte.

C'est là que Cicéron descendit de sa galère pour y attendre l'heure du départ et le retour de son frère Quintus. Les triumvirs étaient encore à plusieurs journées d'étape de Rome. La Campanie était libre de troupes, et tout annonçait que les sicaires d'Antoine n'y marcheraient pas aussi vite que sa vengeance.

LXXIV

Mais sa vengeance le devançait. A peine Quintus et son fils étaient-ils arrivés secrètement dans leur ville paternelle d'Antium, pour y vendre leurs biens et pour en rapporter le prix à Cicéron, que la trahison domestique révéla leur présence aux émissaires des triumvirs et qu'ils furent égorgés, le père et le fils, dans leurs propres foyers, pour le crime de leur nom.

A cette nouvelle, les affranchis et les esclaves de Cicéron le conjurent avec plus d'instance de fuir. Il monte sur sa galère et navigue jusqu'au promontoire de Circé, cap avancé du golfe de Gaëte, pour faire voile vers l'Afrique. Il s'y fait descendre à terre, malgré les instances des pilotes et la faveur des vents. Il ne pouvait s'arracher à cette dernière plage de l'Italie, ni désespérer tout à fait du cœur et de la reconnaissance d'Octave.

Il reprit, à pied et en silence, le long de la plage, le chemin qui ramenait vers Rome. Sa galère le suivait à quelque distance sur les flots. Après avoir marché ainsi quelques milles, abîmé dans ses perplexités, la nuit commençant à tomber, il fit signe à ses rameurs d'approcher de la plage et se confia de nouveau aux flots. Il avoua à ses affranchis que, lassé d'incertitude et de fuite, il avait résolu un moment de rentrer à Rome et d'aller s'ouvrir lui-même les veines sur le seuil d'Octave, afin de se venger du moins, en mourant, d'une ingratitude écrite en caractères de sang sur le nom de ce parricide, et d'attacher à ses pas, avec la mémoire de son crime, une *furie* qui ne le laissât reposer jamais !... La crainte des tortures qu'on lui ferait subir, s'il était arrêté avant d'avoir accompli son suicide, l'avait retenu et ramené à bord. Il navigua quelque temps indécis en vue du rivage, puis, rappelé encore par on ne sait quelles pensées, il ordonna à ses rameurs de le ramener à sa maison de cam-

pagne de Gaëte, qu'il avait quittée le matin. Ses serviteurs lui obéirent en gémissant et en pleurant sur son trépas. La galère se rapprocha de la plage où s'élevait le temple.

LXXV

Les présages, langue divinatoire perdue aujourd'hui, qui annonçaient, interprétaient, solennisaient tous les grands actes tragiques des citoyens ou des empires, avertirent et consternèrent les serviteurs de Cicéron. Au moment où la galère cherchait à franchir les dernières lames pour jeter l'ancre au pied du promontoire, une nuée de corbeaux, oiseaux fatidiques qui perchaient sur les corniches du temple, s'élevèrent du toit avec de grands cris et, voltigeant au-devant de la galère, parurent vouloir repousser ses voiles et ses vergues vers la grande mer, comme pour lui signaler un danger sur le bord. Cicéron, soit que sa philosophie s'élevât au-dessus de ces superstitions populaires, soit qu'il acceptât l'augure sans chercher à l'écarter, n'en monta pas moins les rampes qui conduisaient à sa maison. Il y entra, et, s'étant jeté tout habillé sur un lit pour se reposer de ses angoisses ou pour se recueillir dans ses pensées, il ramena sur son front le pan de sa toge, afin de ne pas voir la dernière lueur du jour. Mais les corbeaux qui l'avaient repoussé de la plage l'avaient suivi vers sa maison. Soit que ces

oiseaux familiers eussent de la joie de revoir leur maître, soit qu'en s'élevant très-haut dans les airs ils eussent aperçu, avant les serviteurs, les armes inusitées des nombreux soldats d'Antoine répandus dans les campagnes et se glissant comme des assassins vers les jardins de Cicéron, ils s'agitaient comme par un instinct caché. L'un d'eux, pénétrant par la fenêtre ouverte à la brise de mer, se percha jusque sur le lit de Cicéron, et, tirant avec son bec le pan de son manteau ramené sur sa tête, il lui découvrit le visage et sembla le presser de sortir d'une maison qui le repoussait.

A ce signe de l'instinct des oiseaux, les serviteurs de Cicéron s'émurent, s'attendrirent, versant des larmes et se reprochant à eux-mêmes d'avoir pour le salut de leur maître moins de prudence et moins de zèle que les brutes : « Quoi ! se dirent-ils entre » eux, attendrons-nous, les bras croisés, d'être les » spectateurs de la mort de ce grand homme, pen- » dant que les bêtes elles-mêmes veillent sur lui et » semblent s'indigner des crimes qu'on prépare ? » Animés par ces reproches mutuels, les esclaves de Cicéron se jettent à ses pieds, lui font une douce violence, le forcent à remonter dans sa litière, et le portent, par les sentiers détournés et ombragés des jardins, vers le rivage où la galère l'attendait à l'ancre.

A peine avaient-ils fait quelques pas, qu'une bande de soldats commandés par Hérennius et

Popilius, deux de ces chefs de bandes qui prêtent leur épée à tous les crimes et qui n'ont d'autre cause que celle qui les solde, arrivèrent sans bruit aux murs des jardins, du côté de la terre, et, trouvant les portes fermées, les firent enfoncer et se précipitèrent vers la maison. L'un de ces chefs, Popilius, avait été défendu et sauvé autrefois par le grand orateur dans une accusation de parricide. Il était pressé d'effacer la mémoire de l'ingratitude dans le sang du bienfaiteur. Il somma les serviteurs et les affranchis restés dans la maison de lui dénoncer la retraite de leur maître. Tous répondaient qu'ils ne l'avaient pas vu, et lui donnaient ainsi le temps de fuir, quand un lâche adolescent, disciple chéri de Cicéron, fils d'un affranchi de son frère, cultivé par lui comme un fils dans la science et dans les lettres, nommé Philologus, indiqua du geste aux soldats l'allée du jardin par laquelle son patron et son second père descendait vers la mer. A ce signe mortel, Hérennius, Popilius et leur troupe s'élancent au galop sur les traces de la litière et font résonner de leurs cris, du cliquetis de leurs armes et des pas de leurs chevaux, le chemin creux du jardin qui mène au rivage.

A ce bruit tumultueux qui s'approche, qui tranche toutes ses irrésolutions, et qui repose enfin son âme dans la certitude de la mort, Cicéron veut au moins la recevoir, et non la fuir : il ordonne à ses esclaves de s'arrêter et de déposer la litière sur le sable. On

lui obéit. Il attend sans pâlir ses assassins, il appuie son coude sur son genou, soutient son menton dans sa main, comme c'était son habitude de corps quand il méditait en repos dans le sénat où dans sa bibliothèque, et, regardant d'un œil intrépide Hérennius et Popilius, il leur évite la peine de l'arracher de sa litière, et leur tend la gorge comme un homme qui, en allant au-devant du coup, va au-devant de l'immortalité.

Hérennius lui tranche la tête et la porte lui-même à Antoine, pour qu'aucun autre, en le devançant, ne lui dérobe la première joie du triumvir, le prix du crime auquel il a voué son épée.

LXXVI

Antoine, qui venait d'entrer à Rome, présidait l'assemblée du peuple pour les élections des nouveaux magistrats au moment où Hérennius fendait la foule pour lui offrir la tête du sauveur du peuple. « C'en est assez ! » s'écria Antoine en apercevant le visage livide de celui qui l'avait fait si souvent pâlir lui-même ; « voilà les proscriptions finies ! » témoignant ainsi, par ce mot, que la mort de Cicéron valait à elle seule une multitude de victimes, et délivrait son ambition de la dernière vertu de Rome !

Il ordonna de clouer la tête sanglante de Cicéron, entre ses deux mains coupées, sur la tribune aux

harangues : suppliciant ainsi la plus haute éloquence qui fut jamais, par les deux organes de la parole humaine, le geste et la voix. Mais Fulvie, femme d'Antoine, ne se contenta pas de cette vengeance : elle se fit apporter la tête de l'orateur, la reçut dans ses mains, la plaça sur ses genoux, la souffleta, lui arracha la langue des lèvres, la perça d'une longue épingle d'or qui retenait les cheveux des dames romaines, et prolongea, comme les Furies dont elle était l'image, le supplice au delà de la mort. Honte éternelle de son sexe et du peuple romain !

LXXVII

Cicéron mort, les triumvirs s'entre-disputèrent la république. Octave l'emporta. La tyrannie, qui n'avait été jusque-là qu'une éclipse de la liberté, devint une institution. Elle dispensa le peuple de toute vertu. Elle fit aux Romains, selon le hasard des vices ou des vertus de leurs maîtres, tantôt des temps de servitude prospère, tantôt des règnes de dégradation morale et de sang, qui sont l'ignominie de l'histoire et le supplice en masse du genre humain.

ANTAR

(ANNÉE 600 APRÈS JÉSUS-CHRIST)

I

La civilisation a des formes aussi diverses que la pensée de Dieu a de plans divers dans l'humanité. La Providence a assigné à chaque race humaine, par les sites où elle l'a fait naître et par les instincts qu'elle lui a donnés, un rôle qui n'est au fond ni supérieur ni inférieur, mais qui est différent seulement dans la vie du monde. Parmi ces races humaines, les unes sont sédentaires par inclination : elles bâtissent des villes, elles cultivent des champs autour de ces cités. La terre distribuée en lots inégaux entre les familles, enclose de murs ou de fossés, s'y transmet héréditairement des pères aux enfants. Ces peuplades vivent des moissons que leur travail fait produire à leur patrimoine.

Les autres vivent du commeree, c'est-à-dire du

bénéfice qu'elles recueillent, non en cultivant elles-mêmes, mais en transportant et en échangeant les produits d'une contrée contre les produits d'une autre, en achetant à ceux-ci ce qu'ils ont de trop, en vendant à ceux-là ce qui leur manque, et en faisant ainsi le trafic petit ou grand de tout ce qui a un prix sur le globe.

Quelques-unes de ces races sont, par nature et par situation géographique, manufacturières, ouvrières, fabricantes de tous les outils ou de tous les objets de nécessité et de luxe qui servent aux besoins et aux plaisirs de l'espèce humaine. Elles creusent des mines, elles en arrachent le fer, le cuivre, tous les métaux ; elles les façonnent ensuite à l'usage des métiers. Elles tissent les laines, les chanvres, les soies ; elles en font des étoffes pour le vêtement du pauvre et du riche. Ce sont ces races ouvrières qui fabriquent ainsi le mobilier du genre humain.

D'autres vivent de la mer. Elles habitent, pour ainsi dire, l'Océan ; elles se font porter par ses vagues, servir par ses vents ; elles pêchent, elles naviguent de côte en côte ; elles construisent des palais flottants ; elles équipent des flottes ; elles disputent aux autres nations maritimes les flots de la mer, comme les peuples cultivateurs se disputent les plaines et les vallées de la terre. Elles forment des établissements lointains sur des rivages inconnus, elles jettent leurs colonies comme des es-

saims par toute la terre. Nées sur les bords de la mer ou dans les îles, leur instinct voyageur et avantureux les pousse invinciblement à s'élancer toujours plus loin dans l'espace. Ce sont ces races qui découvrent les continents nouveaux et qui les peuplent. Les laboureurs sèment le blé ; les navigateurs sont les semeurs d'hommes.

Enfin il y a des races primitives qu'un insurmontable amour de mouvement, de variété et de liberté empêche de se domicilier jamais sur la terre. Pour elles, toute maison est une prison ; elles croiraient abdiquer quelque chose de leur indépendance en se fixant dans des murailles ou dans des champs autour d'un foyer immobile. Elles voient avec mépris, pitié, horreur, ces villes, cloaques impurs où l'homme dispute l'espace, puis le soleil à l'homme ; elles les fuient comme des piéges que la servitude tend à leur liberté ; elles ont les troupeaux pour toute richesse, parce que ces troupeaux, libres et errants comme elles, se déplacent comme elles aussi à leur moindre caprice, et transportent incessamment à travers l'immensité du désert, selon les saisons, les climats, les eaux, les pâturages, les simples trésors et les habitations mobiles de ces races. C'est ce qu'on appelle les peuples pasteurs, la civilisation pastorale.

Cette civilisation a pour signe une tente au lieu d'une maison. De cette seule différence dans les deux modes d'habitation des peuples, la *maison* ou

la *tente*, naissent des différences organiques innombrables dans leurs mœurs. Avec la maison, l'homme s'enracine, pour ainsi dire, comme la plante dans le sol. Il gagne en sécurité, en police, en nombre, en patrie, en lumière, en gouvernement ; il perd en liberté. Tout peuple domicilié abdique, par le fait même de son domicile fixe, cette faculté de déplacement indéfini qui fait des peuples nomades et pasteurs les rois de l'espace, les possesseurs des sites, des climats, des montagnes, des plaines, des fleuves, domaine illimité de leur pérégrination. La tyrannie s'établit facilement chez les peuples domiciliés dans les villes, la conquête les asservit plus facilement aussi avec leur patrie. Leurs temples, leurs palais, leurs cités, leurs maisons, leur mobilier, leurs domaines fertilisés de père en fils par la culture, leurs arts, leur luxe, sont autant de gages qu'ils donnent à la partie du globe qu'ils habitent. Ils ne peuvent les emporter avec eux dans les mauvais jours ; et quand le tyran ou le conquérant leur dit, le glaive ou la torche à la main : « Servez, » ou perdez vos demeures, vos champs et vos ri» chesses ! » ils perdent leur indépendance pour conserver les foyers de leurs pères et de leurs enfants.

Chez les peuples qui habitent la tente, au contraire, ni la tyrannie ni la conquête ne peuvent s'établir. La patrie est vaste comme l'espace, l'homme la porte partout où il plante son pavillon. Conquise

ici, on la retrouve là ; et, quant à la tyrannie intérieure, elle n'est jamais à redouter dans un mode de civilisation qui permet à tout homme blessé dans sa liberté ou dans sa dignité de déplacer sa tente, sa famille, sa richesse, et d'aller dans une autre tribu chercher une domination plus douce et un chef moins absolu. Ainsi, bien que l'autorité du père de famille soit la souveraineté naturelle de chaque tente, le despotisme et la dictature absolue sont inconnus chez les peuples pasteurs. Ces peuples ont des chefs, point de maîtres. Tout s'y fait du consentement commun et après des délibérations publiques. Les cités sont souvent monarchiques, le désert est toujours républicain.

II

Ces peuples vivant sous la tente, presque inconnus de l'Europe, occupent encore aujourd'hui et occuperont vraisemblablement toujours les plus vastes espaces de l'Afrique et de l'Asie, la Tartarie, la Mongolie, les déserts de l'Afrique intérieure. C'est là l'incommensurable domaine qu'elles parcourent depuis le commencement des siècles. Quelques villes rares se sont élevées et s'élèvent de temps en temps sur les bords des déserts parcourus par ces peuples ou au milieu même de leur solitude, comme le Caire en Égypte, Palmyre en Mésopotamie, Balbek en Syrie, Samarcande et les grandes

villes de la Tartarie et des plaines au pied du Thibet. Mais ces villes, comme des caps avancés d'une civilisation que la nature de ces races nomades repousse, ne sont que de magnifiques entrepôts de commerce, des rendez-vous de caravanes, des foires lointaines construites à perpétuité aux frontières des races pastorales pour acheter les laines de leurs troupeaux et pour leur vendre le peu d'objets manufacturés nécessaires à leurs habitudes. Incessamment battues par les flots des tribus errantes, circonscrites par le désert, ces capitales, souvent conquises, promptement anéanties par les excursions des nomades, ne laissent sur le sol que de splendides débris, comme Thèbes, Héliopolis, Palmyre, Babylone, Persépolis, Utique : ruines énigmatiques ! le voyageur qui les contemple s'étonne que tant de grandeur ait pu sortir du désert et s'écrouler dans le sable. Les populations sédentaires de ces fourmilières de tribus ont tari, et la population pastorale plante encore ses tentes sur la place où furent ces empires. Le chameau, qui est au règne animal ce que le cyprès est au règne végétal, un signe de deuil et d'éternité, broute la ronce et le chardon entre les colonnades renversées de Balbek et de Palmyre.

Nous ne voulons parler ici que des peuples pasteurs qui nous touchent de plus près par l'Asie-Mineure : ceux-là ont vu passer autour d'eux les Mèdes, les Perses, les Égyptiens, les Romains, les

croisés d'Europe, sans être entraînés ni dans le courant de ces civilisations diverses ni dans l'écroulement successif de ces empires. Ces tribus ont enfanté Mahomet, le restaurateur de l'unité de Dieu dans le quart du globe; elles se sont rangées les premières sous sa loi morale, elles l'ont suivi dans ses croisades contre l'idolâtrie, et, après avoir conquis toutes les capitales de l'Orient et des Indes à la religion du Prophète, elles ont repris paisiblement leur vie pastorale et leur campement éternel dans leurs solitudes. Ce sont les pasteurs et quelquefois les guerriers des trois Arabies.

III

L'Arabie, divisée dans l'antiquité en trois régions, Arabie *Heureuse*, Arabie *Pétrée*, Arabie *Déserte*, occupe sur le globe cet immense espace qui s'étend de l'Égypte et de la Syrie entre les montagnes du Liban et de la Palestine, la mer Rouge et l'océan Indien. Damas et Bagdad sont aujourd'hui les deux grandes capitales qui s'avancent le plus loin dans ce domaine illimité des Arabes pasteurs, et qui ont le plus de contact avec ces races. La Mecque, cette métropole de l'islamisme; Médine, tombeau du prophète, et Djidda, principal port de l'Arabie, élèvent çà et là leurs villes saintes peuplées d'Arabes sédentaires à de grandes distances les unes des autres, au milieu de ces contrées abandonnées à l'Arabe

errant. A l'exception des environs de ces villes et de quelques *oasis* de culture dans l'Yémen, partie cultivée de l'Arabie Heureuse, le désert s'étend sur tout le reste. Dans les quarante jours de marche entre Damas et Bagdad, comme dans les soixante jours de marche entre Bagdad et Médine, les caravanes ne rencontrent d'autre habitation que des tentes et d'autre végétation que l'herbe épineuse et rare qui ensanglante les lèvres du chameau.

IV

Ce désert, que j'ai parcouru moi-même dans les plaines dont Damas semble le rivage et dans les vallées sablonneuses qui s'étendent entre le Liban et l'Anti-Liban, présente des dunes qui ondulent comme des vagues, de Jérusalem à l'Égypte; il inspire aux sens et à l'âme le même sentiment de l'infini que l'Océan. C'est un océan immobile en effet, mais qui paraît, comme l'autre, sans autre bord que l'horizon. A mesure qu'on s'y enfonce, les sommets des montagnes du Taurus et du Liban décroissent aux regards et finissent par s'abaisser tout à fait et par disparaître sous la brume. On n'a plus pour limite que le firmament; on marche tour à tour sur un sol nu et rocailleux, qui résonne, comme s'il était creux, sous les pas de la caravane, quelquefois sur une terre molle d'où sortent des tiges d'herbe poudreuse et de gros oignons de colo-

quinte, plus souvent sur un sable fin, tamisé éternellement par le vent, et qui forme des collines mobiles et des vallées profondes à travers lesquelles le chamelier cherche sa route à mille circuits.

Quand le chemin est entièrement fermé par un de ces bancs de sable, la caravane est forcée de les gravir, et l'on voit tout à coup le premier chameau du cortége émerger du désert au sommet d'une de ces collines mouvantes, comme un navire caché à l'œil par la profondeur des lames qui se montre au sommet d'une colline d'écume et qui disparaît en redescendant dans une mer creuse.

De temps en temps, à des distances d'un soleil à l'autre, et quelquefois de quatre jours de marche, on rencontre un puits ou une citerne, signalés au loin à l'œil par quelques joncs qui font une tache verte sur le fond jaunâtre du terrain, ou par un vaste sycomore dont les racines déchaussées et noirâtres portent la trace du feu des pasteurs et des caravanes.

V

On campe ordinairement dans le voisinage de ces puits. On attend patiemment que les chevaux, les chameaux, les chèvres et les brebis, harassés de la route ou rentrés le soir des pâturages, se soient désaltérés lentement dans les auges sans cesse remplies par les seaux de cuir que puisent et versent

incessamment des esclaves noirs demi-nus. Les tentes s'élèvent. Les femmes, les enfants, se dispersent dans les environs du campement pour glaner les tiges mortes des arbustes ou les fientes desséchées des chameaux, seuls combustibles qui vont allumer le feu du soir. D'autres sont occupés à moudre les grains de *doura* ou de froment entre deux pierres, pour pétrir le pain. Les esclaves dessanglent le sac de cuir qui couvre pendant le jour la mamelle des chamelles pour empêcher de téter les jeunes chameaux; ils rapportent à la tente des vases remplis de lait, abreuvent les chevaux du lait qui dépasse les besoins de la famille, et livrent ensuite les mères aux petits.

Pendant ces haltes, les hommes oisifs et qui méprisent toute autre occupation que la guerre et la chasse, se groupent en cercle à la tente du cheik. Ils fument indolemment leur narghilé en s'entretenant des affaires de la tribu. Les orateurs, doués de cette éloquence naturelle et exercée que la délibération libre fait naître jusque parmi les tribus nomades, parlent tour à tour, les uns avec une gravité sententieuse et monotone, les autres avec des éclats gutturaux de voix, avec des attitudes et des gestes qui respirent autant de passion pour décider de la route d'une tribu dans le sable que pour se disputer le gouvernement d'un empire. Quelle que soit la valeur d'un guerrier, il ne peut jamais exercer une influence dominatrice dans son camp s'il n'a pas

été doué par la nature du don de l'éloquence. L'Arabe pasteur n'estime le courage qu'autant qu'il est dirigé par l'intelligence; il ne se confie qu'à ceux qu'il reconnaît supérieurs à lui par l'esprit comme par le bras; il résiste à la force, jamais à la persuasion.

VI

La poésie est honorée dans le désert autant que l'éloquence. Peuple à la fois guerrier, harangueur et rêveur, l'Arabe n'exalte au-dessus de tous ses grands hommes vivants ou morts que ceux de ses frères qui furent à la fois orateurs au conseil, héros dans la mêlée, chantres et conteurs dans le loisir de la paix. Les jeux mêmes témoignent de cette passion de l'Arabe errant pour la poésie associée à la musique. Un instrument à cordes, semblable à une guitare rustique, résonne souvent la nuit sous ses doigts, accompagne ses vers, soutient ses récits, mesure les pas de ses jeunes femmes et de ses filles dans les danses nocturnes et mystérieuses qui servent de spectacle à ses tribus. Ces danses poétiques et musicales, appelées *lazamen,* portent l'empreinte du génie à la fois poétique, contenu et passionné de ces peuples. Elles sont couvertes de la pudeur du voile et de l'ombre de la nuit. La présence de toute la tribu et la distance toujours sévèrement maintenue entre les deux sexes donnent à ces fêtes un carac-

tère de réserve et de gravité qui semble sanctifier l'amour en provoquant et en refrénant à la fois le délire de la jeunesse.

A une heure avancée de la nuit, heure convenue d'avance entre les familles d'une même tribu, les femmes et les filles se rangent derrière leurs tentes et chantent en chœur un appel aux hommes, qu'elles invitent ainsi à assister à leurs danses. Les jeunes hommes sortent à cette voix. Ils se placent sur une seule ligne, comme des spectateurs, en face de la ligne des danseuses. Ils laissent entre eux et elles un espace vide pour les évolutions de la danse. Quand les deux chœurs sont ainsi rangés face à face, non loin des tentes, sous un ciel à demi éclairé par les étoiles de leur beau ciel, un jeune homme improvise un chant guerrier, lyrique ou passionné, sur un mode lent et mélancolique. Il répète plusieurs fois le même vers ; ses compagnons répètent à leur tour le dernier mot comme un refrain. Puis le chanteur reprend son chant ; il en répète la rime qui finit le vers, et il accompagne sa poésie d'attitudes et de gestes expressifs qui associent le corps à la pensée ou au sentiment de ses strophes. Ces gestes et ces attitudes, les hommes de sa tribu les imitent en l'écoutant.

A ces voix et à ces attitudes cadencées des hommes, deux ou trois jeunes filles sortent du groupe des femmes voilées à demi d'un voile bleu dont les pans relevés par leurs bras retombent sur

leurs pieds nus; elles s'avancent mollement dans l'espace libre, en suivant le rhythme, jusqu'à deux ou trois pas de la ligne des jeunes hommes. Ceux-ci, exaltés par la musique, par la poésie, par l'admiration et par le mystère, applaudissent avec enthousiasme aux pas des danseuses; ils les encouragent par des exclamations caressantes empruntées au vocabulaire pastoral dont ils flattent les jeunes chameaux.

Quelques-uns, enflammés par le délire de l'admiration ou reconnaissant sous le voile la fiancée qu'ils convoitent depuis leur enfance, arrachent leur turban blanc de leur tête, le déplient et l'étendent à quelques pas d'eux sur le sable, comme un tapis sous les pieds de la danseuse. Si la jeune fille, en foulant ce tapis, parvient à le soulever adroitement du sol avec l'orteil et à le lancer derrière elle du côté des femmes, des cris d'applaudissement s'élèvent; le turban, le châle, les colliers, les bijoux que les hommes ont jetés ainsi en défi devant eux appartiennent à la danseuse. Il faut les racheter le lendemain par un présent à sa famille.

Après qu'une des figurantes s'est retirée, une autre prend sa place; la musique, la poésie, les transports des spectateurs continuent à provoquer la danse des femmes jusqu'aux dernières heures de la nuit. On conçoit ce que la triple ivresse des vers, du son, de la danse sous le demi-jour de ces nuits embaumées qui ne laissent entrevoir que ces fan-

tômes voilés dans lesquels chacun croit deviner l'épouse future de ses rêves, doit donner de prestige à ces fêtes de la solitude. La plus religieuse décence se mêle à la plus enivrante illusion. Les louanges de Dieu y sont chantées par les poëtes, et la prière y consacre jusqu'au plaisir. Ces fêtes nocturnes, auxquelles les campements dispersés dans le même désert se convient de loin, s'appellent sous les tentes le *mazamen* ou le *chant des psaumes.*

VII

La tente elle-même, cette maison de l'Arabe errant, est une sorte d'institution religieuse, civile et uniforme dans sa construction. La tradition en a fixé, mesuré, nommé, consacré toutes les parties ; aucun caprice arbitraire n'en modifie depuis des siècles le moindre compartiment : foyer de toile et de bois, dont la force du chameau qui le transporte a déterminé les dimensions.

Ce palais du riche et du pauvre s'élève et s'abat par tout le désert sur le même plan. Chaque pièce de sa charpente ou chaque pan de son feutre a son nom, sa place, son usage, sa coupe, invariablement assignés dans la construction. Il y a une architecture pour ce bloc de toile comme pour le Parthénon. Les Arabes l'appellent *la maison*. Les perches qui la supportent s'appellent *les colonnes*. Il y a neuf colonnes : trois au centre, trois de chaque côté. Ces

neuf colonnes forment trois nefs, séparées par des tentures de feutre et destinées à des usages différents. Le tissu de poil de chèvre noire qui recouvre ces colonnes, et qui repose sur une perche transversale adaptée sur les colonnes du milieu, s'appelle le *toit*. Il est doublé d'un tissu plus fort, imperméable à la pluie. La nef du milieu de la tente est la salle commune, destinée à la réception des hôtes; la nef de gauche est l'appartement des hommes, celle de droite est réservée aux femmes. De nombreux cordons de poil de chameau sont attachés aux différents rideaux du sommet de la tente, et, tendus de là avec force comme les câbles d'un mât, ils se rattachent par des anneaux de fer aux piquets plantés en dehors dans la terre pour assurer contre les vents la solidité de l'édifice. Selon la saison et l'heure, on abaisse ou on relève le pan de toile appelé *rouhok*, qui ferme ou qui ouvre le fond de la tente. Le rideau de laine blanche fabriqué à Damas, qui sépare l'appartement des femmes ou le harem du centre de l'habitation, est brodé de fleurs coloriées. Le sol est couvert de nattes sur lesquelles on étend de riches tapis de Bagdad. Un monceau de sacs, de selles de chevaux, de bâts de chameaux, de provisions ou d'armes, s'élève en pyramide autour de la colonne du milieu. L'esclave et le chien ont leur place assignée au pied de la colonne du vestibule. Un léger pan de toile surajouté à la toile de la tente, et flottant au vent, les

couvre à peine contre l'intempérie des saisons comme un auvent : c'est la place servile, c'est le refuge du mendiant.

Cet édifice s'élève et s'enlève en peu d'instants, selon la richesse du maître et le nombre des membres de la famille ou des esclaves, quand la tribu se déplace. Une file de chameaux, plus ou moins longue, est chargée des colonnes, des toiles, des sacs, de l'ameublement, des provisions de la maison renversée ; les hommes montent à cheval, les femmes et les enfants sont portés sur les chameaux. Une espèce de trône large et aplati s'étend en plate-forme au-dessus des bâts de ces animaux, et sert de siége d'honneur aux épouses et aux filles des cheiks. Ce siége, recouvert de cuir rouge et de tapis éclatants, est l'orgueil des femmes. Elles ornent le chameau noir qu'elles préfèrent de housses et de lambeaux d'étoffes de diverses couleurs, dont les franges traînent à terre et se balancent au vent. Le licou qui sert de bride à l'animal est décoré de verroteries et de plumes d'autruche. Des clochettes pendent au cou des chamelles laitières, pour rappeler ou retenir le petit chameau auprès de sa mère. Les hommes galopent en avant ou sur les flancs de la caravane, explorent le désert, surveillent les troupeaux en marche, et sondent d'un regard perçant l'horizon. La famille et quelquefois la tribu entière, généralement composée de quinze ou vingt tentes, s'avance ainsi vers de nouveaux puits ou vers de

nouveaux pâturages. Elle retrouve sa patrie uniforme partout où le cheik et les vieillards de la tribu donnent le signal de décharger les chameaux et de dresser les tentes.

VIII

Ces navigateurs éternels de la mer de sable ont contracté, par l'habitude des mêmes mœurs, par la contemplation des mêmes scènes, par l'habitation des mêmes espaces et par la perpétuelle mobilité des mêmes pas dans les mêmes sites, un caractère analogue au caractère du désert : religieux comme l'infini qui les entoure, libres comme l'espace qui leur est ouvert, vagabonds comme le cheval, le chameau, le troupeau qui les porte ou qui les suit; hospitaliers comme la tente ouverte au voyageur égaré dans ces solitudes, intrépides comme l'homme qui ne peut devoir sa sûreté qu'à son propre bras, et qui a sans cesse sa femme, ses enfants, son eau, son pâturage à défendre contre les incursions soudaines d'autres nomades; silencieux habituellement comme la solitude, quelquefois causeurs comme l'homme qui rencontre l'homme et qui se presse de tout dire et de tout apprendre dans un rapide entretien; contemplateurs et poétiques comme les nuits, les jours, les astres, les horizons qu'ils ont devant les yeux; conteurs, enfin, comme les longues heures oisives qu'il faut remplir de récits

et de merveilles sous la tente ou autour des puits, pour abréger la durée du temps.

Celui qui n'a pas vu se coucher le soleil dans une brume de fournaise rouge, réfléchie par le sable aux limites d'un horizon de la Mésopotamie ou de la Chaldée; celui qui n'a pas vu les constellations se lever et s'incliner lentement pendant les nuits d'été dans cet océan d'éther bleu plus profond que la pensée qui s'y plonge, et plus transparent que la mer à l'ombre d'un cap qui l'empêche de s'éblouir et de se rider; celui qui n'a pas entendu les haleines intermittentes du vent mal assoupi du désert tinter, filtré à l'oreille par les dunes de sable et par les brins d'herbe; celui qui n'a pas au réveil noyé ses regards dans l'espace sans bornes dont l'horizon se perd en Dieu; celui qui n'a pas contemplé au milieu du jour l'ombre du profil accroupi des chameaux se dessiner sur le fond du ciel, immobile comme le profil des sphinx de pierre sur le sable fumant d'Égypte, celui-là ne se rendra jamais compte du caractère de l'Arabe pasteur et du charme qui l'attache à sa destinée.

IX

Les impressions, les sensations, les frissons des sens, les bruits, les silences, les pensées du désert viennent de si loin qu'elles semblent venir de l'infini lui-même. Cette lumière qui tombe en pluie de

feu sur les collines ou sur les plaines nues n'a rejailli sur aucun toit des villes, et n'est souillée d'aucune fumée des foyers des hommes. Pendant le jour, rien ne s'interpose entre l'âme et son auteur. On sent la main du Créateur, invisible mais palpable, sur sa création. On s'attend à chaque instant à le voir apparaître au milieu de cette mer de clarté qui le voile, ou aux limites de cet horizon si vague qu'il semble aboutir à l'inconnu. Pendant la nuit, le regard se promène à travers les étoiles, les suit ou les devance dans leurs évolutions, et assiste, pour ainsi dire, à ce mécanisme dévoilé des mondes qui est l'acte de foi des cieux.

La religion, cet acte de foi de la terre, est née de l'astronomie dans les déserts de la Chaldée. Les lettres qui composent le nom divin y sont lues en caractères plus resplendissants et plus profonds sur ces pages du firmament. L'imagination s'y nourrit de visions et de prestiges ; les apparitions surnaturelles, ces incarnations de la vérité dans des songes, s'y succèdent depuis le commencement du monde. L'homme oppressé des mystères de piété et de foi s'y passionne pour la seule passion digne de lui, la passion de l'infini et de l'éternité.

Tous les grands cultes sont émanés de ces solitudes depuis le Dieu *Astre*, foyer des mondes de Zoroastre, jusqu'à l'*Allah* de Mahomet ; depuis le Dieu législateur *Jéhovah* de Moïse, jusqu'au Dieu

Verbe, cherché à travers la nuit par les bergers de Bethléem.

L'Arabe, mystérieux comme le silence, méditatif comme la nuit, concentré comme la solitude, fanatique de merveilles comme l'éternelle évocation du secret des cieux, a des sens de plus que nous pour sentir Dieu dans le désert. Sa vie est une adoration perpétuelle, que rien ne distrait du Créateur. L'immensité est avant tout un temple. Il n'y a point d'athéisme face à face avec cette nature. Prenez un athée de l'Occident, et jetez-le pour quelques années dans l'Orient : il en sortira guéri de cette infirmité de l'âme. L'athéisme n'a pu naître qu'à l'ombre, dans l'irréflexion et dans le vertige des cités de l'Occident. Le soleil tue l'athéisme, comme ces poisons froids qui ne germent que dans la nuit.

L'espace qui appartient sans limite au regard donne aussi à l'Arabe un sentiment plus fier et plus libre de sa dignité. La foule écrase les hommes, la solitude les relève. Quiconque est seul se sent grand, parce qu'il ne se mesure qu'à sa grandeur naturelle, et non à l'imperceptible valeur numérique que son être représente dans l'incalculable multitude d'une ville populeuse ou d'une nation. Ce sentiment de sa grandeur personnelle rend l'homme incapable d'avilissement, rebelle à la tyrannie, inapte à la servitude. Il obéit à sa religion, à la souveraineté divine de la famille, aux mœurs,

aux coutumes, ces lois de l'habitude, jamais à la force sans droit. Il a son coursier pour la fuir, son arme pour la combattre, l'espace pour y ensevelir sa liberté; ses défauts sont ceux des rois, non ceux des esclaves. Il est généreux, compatissant; il respecte le vaincu, il protége l'enfant, il divinise la femme; il donne asile à tout ce qui l'implore, même à son ennemi. Il traite ses esclaves comme des frères adoptifs que la Providence lui a donnés, comme une seconde famille inférieure dont il est le tuteur, jamais le tyran. Tels sont les principaux caractères de l'Arabe errant des trois Arabies, depuis Abraham jusqu'à nos jours. Il était nécessaire de les décrire avant de raconter l'histoire d'Antar, le David moderne du désert, histoire et poëme tout à la fois, où le poëte, l'amant et le héros ne sont qu'un même homme, et se confondent pour émerveiller les Arabes dans les trois prestiges qui exercent le plus d'empire sur leur imagination : l'héroïsme, l'amour et la poésie.

X

La naissance d'Antar est aussi romanesque que sa vie. On croit lire une page de l'histoire à la fois naïve et étrange des patriarches. La voici :

Zobéir, chef ou roi de la tribu d'Abs, tribu nombreuse et guerrière de l'Yémen, était venu faire son pèlerinage à la Mecque. Les Arabes sédentaires et

les Arabes errants, avant Mahomet, venaient déjà dans cette ville sainte adorer le premier temple, bâti par Abraham et divinisé par la tradition.

Zobéir s'établit avec sa tribu dans les environs de la Mecque. Jeune, puissant, reconnu pour chef par d'autres tribus moins nombreuses que la sienne, Zobéir cherchait une épouse parmi les filles de sa race. Les bruits de la merveilleuse beauté d'une fille d'un cheik indépendant nommé Amrou l'enflamma du désir de la posséder. Le nom de cette vierge était Thémadour.

Zobéir n'osait demander Thémadour à Amrou son père, de peur d'un refus motivé sur d'anciennes haines de familles. Dans cette appréhension, il recourt à la ruse. Il invite Amrou à une fête sous ses tentes ; et, pendant qu'Amrou sans défiance se livre aux douceurs et aux honneurs de l'hospitalité, Zobéir donne secrètement l'ordre à une poignée de guerriers d'une tribu voisine d'aller attaquer la nuit les tentes d'Amrou, de disperser ses troupeaux et d'épouvanter sa famille sans défense. Mais il leur défend en même temps de faire le moindre outrage à la femme et à la fille d'Amrou.

L'ordre secret s'exécute comme il a été donné par Zobéir. Les cavaliers apostés fondent sur les tentes d'Amrou, font fuir ses esclaves, enlèvent les troupeaux et les chassent devant eux dans une gorge des montagnes.

Le bruit de cet attentat prémédité arrive à Zobéir.

Il dissimule sa joie; il s'élance à la tête de ses plus braves cavaliers dans le désert, comme pour voler au secours des tentes de son hôte. Il arrive le premier au seuil de la tente d'Amrou. Amrou, averti plus tard, le suit de loin. La belle Thémadour, sa fille, était tout éplorée sur la porte de la tente, regardant les troupeaux dispersés de son père et levant les bras au ciel pour implorer secours ou vengeance. « Ses joues, » dit le poëte Antar, « étaient rouges comme la pivoine, sa che-
» velure noire et épaisse comme les ténèbres de la
» nuit; les larmes qui flottaient sans couler sur
» ses paupières augmentaient la splendeur de ses
» yeux. »

Zobéir, ébloui, ordonne à un vieillard de sa suite de jeter respectueusement un voile sur la jeune fille. Il repart avec ses cavaliers à la poursuite des faux ravisseurs; il ramène triomphant les mille chameaux d'Amrou et ses esclaves délivrés aux tentes de son ami.

XI

Pendant ce simulacre de combat et de délivrance, Amrou était accouru lui-même au secours de sa famille et de sa tribu. Il est témoin du zèle et de la générosité de Zobéir, il le prie d'accepter à son tour l'hospitalité dans la tribu sauvée par son bras. « Zobéir ! » s'écrie Amrou au milieu du festin offert

par lui au libérateur de sa fille, « si mon cœur ne » peut épancher sa reconnaissance, il va se briser. » Je n'ai rien de plus précieux à t'offrir que ma » fille Thémadour : je te la donne pour ton esclave ! » — « Je l'accepte, non comme esclave, répliqua » Zobéir, mais comme épouse. » A ces mots les jeunes filles de la tribu amènent Thémadour voilée devant Zobéir, puis, lui enlevant son voile, laissent éclater sa beauté aux yeux de son époux.

Zobéir emmena sa conquête dans sa tribu et s'enivra de sa félicité.

XII

Cependant Thémadour, quoique heureuse de l'amour qu'elle inspirait à Zobéir et qu'elle ressentait elle-même pour lui, souffrait dans son orgueil d'avoir été conquise comme une esclave, et non payée par de riches présents à son père comme une fille libre, selon les mœurs des Arabes.

L'imprudent Zobéir, fier du succès de son subterfuge, l'avait avoué dans le délire de son amour à son épouse. Thémadour s'était juré à elle-même de punir la ruse par une autre ruse et de forcer Zobéir à payer à son père le prix de sa dot.

Une nuit qu'elle reprochait familièrement à son mari la feinte qu'il avait employée pour la conquérir sans rançon, Zobéir se courrouça contre elle, et, se levant avec colère de sa couche, il lui dit

qu'elle était bien hardie de blâmer si obstinément son maître et son époux.

« Eh bien! » répondit Thémadour en souriant, « sachez donc que votre ruse a été trompée par une » ruse plus habile. Je ne suis point cette Théma- » dour dont vous avez convoité les charmes; je ne » suis que sa sœur et son ombre. La merveilleuse » beauté à laquelle on m'a substituée pour vous » satisfaire repose à l'abri de vos désirs et de vos » armes sous la tente de mon père, Amrou! »

Zobéir, à ces mots, se trouble et doute encore.

« Si vous ne me croyez pas, » reprend Thémadour, « envoyez chez ma mère quelque femme âgée » porter un message. Elle entrera sans obstacle » dans l'intérieur réservé aux femmes, et le voile de » ma sœur tombera devant elle. » — « Non, » dit Zobéir, « je ferai mieux, j'irai moi-même; je revê- » tirai le costume d'un marchand d'aromates, et, » ma boîte de parfums à la main, je serai admis dans » la tente et j'entreverrai le visage de votre sœur. »

Aussitôt après cet entretien, Zobéir, ordonnant à ses esclaves de tenir sa tente fermée pendant trois jours pour qu'on ne soupçonnât pas son absence, s'habilla en marchand ambulant, prit sous son bras un coffre d'aromates, et, les pieds nus, les reins serrés d'une grossière ceinture de cuir, il s'évada, sans être aperçu, de sa tente avant le jour, et prit la route du camp d'Amrou.

A peine était-il parti sous ce déguisement, que

Thémadour, se dérobant à son tour sous des habits de guerrier aux yeux des esclaves assoupis, sortit de la tente, délia les jambes du cheval le plus rapide de son mari, et, fuyant à toute bride vers le camp d'Amrou, son père, dépassa sans être reconnue le faux marchand d'aromates et arriva avant lui dans la tente de sa mère.

Thémadour se hâta de faire confidence à son père et à ses frères du plan qu'elle avait conçu pour venger l'honneur de la famille. Elle les plaça en embuscade dans l'ombre d'un bois de dattiers voisin du camp ; elle leur dit d'accourir à sa voix, de surprendre Zobéir désarmé sous la tente, de l'enchaîner au pilier du milieu, et de ne lui rendre la liberté qu'après qu'il aurait juré de payer à son père Amrou le prix de sa fille.

XIII

Ayant dépouillé alors ses habits d'homme, Thémadour se couvrit du voile des vierges et attendit l'arrivée du faux marchand. « Entrez, vendeur de » parfums, » lui cria la mère aussitôt qu'elle l'aperçut rôdant comme un renard autour des tentes, « vous déploierez vos aromates devant ma fille » Thémadour, amoureuse de parfums de l'Yémen. »

A ce nom de Thémadour, Zobéir se crut réellement trompé par Amrou.

« Avez-vous donc une autre fille ? » demanda-t-il

à la mère. « Oui, » dit-elle, « nous en avions une
» autre appelée Klida, beaucoup moins belle que
» Thémadour. Nous avons changé son nom, et nous
» l'avons donnée sous ce faux nom de Thémadour à
» Zobéir, pour nous venger de l'injure qu'il faisait
» à notre maison en acceptant de nous une épouse
» sans en offrir le prix. Nous avons gardé la véri-
» table Thémadour, merveille de toutes les tribus,
» pour la donner à plus haut prix à un guerrier de
» l'Yémen. »

XIV

Zobéir, à cet aveu, rougissait de honte; oubliant son rôle de marchand, il se préparait à enlever par la violence la beauté qu'on lui avait dérobée, lorsque Amrou, ses fils et ses frères, se précipitant du bois de dattiers vers leur camp, se jettent comme des lions sur Zobéir, lui lient les mains et les pieds et le garrottent, mais sans le blesser, sur le tapis de la tente.

Thémadour, son épouse vengée, laissant alors glisser à ses pieds son voile, sourit avec une fierté mêlée de tendresse à Zobéir enchaîné; elle se glorifie d'avoir surpassé la feinte par la feinte. Zobéir, humilié et heureux à la fois de n'avoir été vaincu que par sa femme, convint de donner à son beau-père Amrou mille chameaux, vingt chevaux nobles portant au cou la généalogie de leur race, cinquante

esclaves mâles et cinquante jeunes filles pour servir sa femme. A ce prix il fut délivré et reconduit par la famille d'Amrou à ses tentes.

Six fils forts comme des lions et une fille belle comme sa mère naquirent de cette union. Ces fils devinrent les chefs de la tribu d'Abs, dont Antar fut le héros.

XV

Schédad, un des enfants de cette tribu, qu'on appelait plus communément le maître de *Sivvet*, du nom d'une jument célèbre dont il était le possesseur, étant venu un jour, avec dix cavaliers aussi aventureux et aussi bien montés que lui, enlever des esclaves et des troupeaux aux Arabes de Cathan, les agresseurs trouvèrent la tribu si nombreuse qu'ils n'osèrent l'attaquer pendant le jour. Ils attendirent donc la nuit, en s'écartant dans le désert pour y faire paître leurs chevaux. Une esclave noire d'une incomparable beauté y gardait, en compagnie de deux petits enfants, les chameaux de la tribu de Cathan. Les compagnons de Schédad se hâtent de brider leurs chevaux, chassent devant eux les chameaux, et enlèvent les deux enfants et la belle esclave noire. Au bruit de cet enlèvement, mille cavaliers des tentes de Cathan se précipitent à la poursuite des ravisseurs.

Schédad, sans s'épouvanter du nombre des cava-

liers, fait entrer ses compagnons, le troupeau, l'esclave noire et les enfants dans une gorge étroite. Il se place lui-même à l'entrée du défilé avec quatre de ses guerriers ; il défend jusqu'à la nuit le passage, et jonche à ses pieds la terre de blessés et de morts. Pendant cette lutte, ses compagnons conduisent leur dépouille en sûreté au bord de la mer. Schédad les rejoint, dédaigne sa part du butin conquis par son bras ; mais, frappé de la beauté de l'esclave noire, il la demande pour unique récompense à ses guerriers.

La passion des Arabes pour les filles noires de l'Abyssinie, dont les traits ont la pureté des statues grecques, est célébrée par tous les poëtes de l'Orient. « L'ambre noir, » disent leurs vers, « est » celui qui enivre le plus de son parfum. »

Cette belle esclave, déjà mère des deux enfants ravis avec elle, se nommait Zébédéha. Schédad la conduisit dans sa tente, l'aima avec constance, et en eut un fils. Ce fils du guerrier Schédad et de l'esclave noire Zébédéha fut Antar.

XVI

La vigueur et l'intelligence précoces du jeune noir frappèrent dès ses premières années les compagnons de guerre de Schédad ; ils revendiquèrent la possession de l'enfant, né, disaient-ils, d'une femme esclave qu'ils avaient consenti à céder à Schédad,

mais dont ils n'avaient pas entendu céder les fruits. Schédad refusa de livrer son sang à la servitude. La cause fut portée devant Zobéir lui-même. « Qu'on » fasse venir l'enfant, » dit Zobéir, « afin que je juge » par mes propres yeux de l'objet de la dispute. » Schédad sort à ces mots, puis rentre en tenant son fils par la main.

Au moment où l'enfant entrait dans la tente, un chien monstrueux, qui venait de dérober une gazelle dans la tente du chef, sortait en emportant la gazelle entre ses dents. Nul n'osait arracher au chien sa proie. L'enfant, sans attendre aucun ordre, se dérobe à la main de son père, se précipite sur le chien, lui enfonce le poing dans la gorge, lui fait lâcher sa proie, et, prenant de chaque main une des mâchoires de l'animal, les desserre avec tant de force qu'il les déboîte jusqu'au cou. Le chien expire aux pieds de l'enfant. « Je conçois, » dit Zobéir, « qu'on se dispute la possession d'un pareil enfant; » mais la loi le donne à Schédad. Ne dit-elle pas : » Celui qui a ensemencé le sol doit le moissonner; » celui qui a planté l'arbre doit manger le fruit? » Schédad emmena son fils et le rendit à Zabédéha, sa mère.

L'enfant, participant de sa double origine, fils d'un chef libre et d'une esclave préférée, fut traité par son père tantôt en serviteur, tantôt en fils. Il gardait les troupeaux dans la solitude, mais il s'exerçait à combattre les bêtes féroces. Un soir, en ren-

trant dans la tente, il jeta son sac taché de sang aux pieds de Zébédéha, sa mère. Elle l'ouvrit, et frémit d'horreur en y trouvant la tête d'un lion terrassé et démembré par Antar.

Aussi généreux qu'intrépide, il tua un jour, d'un seul coup asséné par son bras de fer, le chef des troupeaux de Zobéir, qui disputait brutalement le puits à une vieille femme dont les chèvres mouraient de soif. A ce coup, tous les bergers esclaves de Zobéir se jettent sur Antar pour venger leur chef. Antar, ramassant un bâton noueux sur le sable, se défend seul contre tous et étend un grand nombre de ses agresseurs morts à ses pieds. Au bruit de la lutte, le jeune Mélik, fils de Zobéir, qui chassait dans la plaine, galope vers le puits. Il voit Antar assailli par mille bras. Il contemple les prodiges d'intrépidité et de force du jeune noir. Ému de pitié, attendri d'admiration, il vole au secours d'Antar, il lui jure une éternelle amitié, il écarte les esclaves, il couvre Antar de son sabre, il le fait marcher à côté de son cheval, le protége contre la colère de son maître, lui fait obtenir son pardon et le ramène à la tente de Schédad. Les femmes et les filles de la famille de Schédad se précipitent hors des rideaux pour contempler le triomphe du jeune esclave noir, le prodige des hommes, le vengeur des faibles et le protecteur des femmes.

XVII

Au milieu d'elles, Antar ne voyait qu'Abla, idole de son âme. Abla, la plus belle des vierges de la tribu d'Abs, était fille de Malek, frère de Schédad, et cousine ainsi d'Antar. Grâce à cette parenté des deux familles et à l'union qui existait entre les deux tentes de Schédad et de Malek, Antar et Abla avaient vécu depuis leur plus tendre enfance dans cette familiarité que les mœurs arabes permettent entre les enfants d'un même sang. Dès leur plus tendre enfance aussi, l'amour qui devait faire le malheur, la gloire et la félicité d'Antar, semblait être né et avoir grandi avec eux. Ils ne s'avouaient point encore cet amour précoce l'un pour l'autre, mais cette passion respirait dans toutes leurs pensées.

Antar commençait à chanter en vers arabes en gardant les chameaux de son père Schédad dans la solitude; il n'avait pas de plus habituel sujet de ses vers que sa cousine Abla. Toutes les images poétiques du désert, du jour, de la nuit, du soleil, des étoiles, de l'ombre, de la rosée, des palmiers, des yeux de la gazelle, étaient empruntées par le poëte pasteur à cette nature pour évoquer et pour colorer aux yeux de son âme l'image d'Abla et l'impression que lui faisaient sa présence, sa voix, ou seulement son souvenir. Mais, bien que ces premiers vers

d'Antar, retenus par la mémoire des jeunes Arabes ses compagnons et répétés par les jeunes filles sous toutes les tentes, rendissent déjà son nom célèbre entre tous les enfants d'Abs, un accent de mélancolie et de découragement attristait toujours à la fin ces chants. Né d'une mère esclave et noire, noir et esclave lui-même, quoique chéri comme un fils légitime par son père, Antar ne se dissimulait pas que son amour pour Abla était, aux yeux des Arabes, une sorte de sacrilége, et que Malek, père d'Abla, n'accorderait jamais sa fille, à moins de miracles, à un enfant marqué de la couleur de la servitude. Ce fut cette passion pour Abla qui lui inspira de bonne heure l'idée ou le rêve de tenter des prodiges d'héroïsme capables de vaincre la destinée et de conquérir la main de celle dont il avait conquis le cœur.

« Je me précipiterai dans la poussière de la
» mêlée, je m'élèverai au sommet de la gloire, ou
» je tomberai sous la flèche des ennemis de ton père,
» ô Abla ! Alors tu pleureras sur mon corps étendu
» percé de coups à tes pieds, ou bien ton père t'ac-
» cordera en récompense à ma main libératrice. »

XVIII

Les oncles d'Abla, humiliés et irrités de ce qu'un vil esclave noir osait lever les yeux sur elle, tendent mille piéges à l'adolescent pour le faire succomber,

tantôt contre les guerriers, tantôt contre les bêtes féroces des déserts. Sa force et son courage déjouent toujours leurs embûches.

Un jour, les oncles l'ayant envoyé sans armes chercher leurs chameaux au bord de la mer, dans une enceinte de rochers, repaire d'un lion monstrueux, qui devait les débarrasser de ce fils importun de leur frère, ils trouvent, au matin, le noir couché et endormi sur le cadavre du lion qu'il a égorgé lui-même. L'admiration et le respect pour la taille colossale et pour la force surnaturelle d'Antar combattent en eux la haine dont ils sont animés contre ce neveu. On croit relire à chaque instant l'histoire de Joseph haï et persécuté par ses frères.

Pendant l'absence de tous les guerriers de la tribu d'Abs, partant pour une expédition lointaine, on confia les femmes, les enfants, les vieillards, les troupeaux, les trésors, les tentes, à la garde du seul Antar. Les guerriers de la tribu de Cathan profitent de cette absence des hommes pour surprendre les tentes d'Abs. Antar, qui veillait éloigné du camp au sommet d'une colline, voit fondre une nuée de cavaliers sur la demeure d'Abla. L'un de ces cavaliers attache la jeune fille sur la croupe de son cheval et fuit avec sa proie. Antar vole plus rapide que les coursiers de Cathan sur leurs traces, il tue le ravisseur, il délie Abla, il la dépose sur l'herbe sanglante, il monte le coursier du guerrier qu'il a tué, poursuit les ravisseurs, les atteint les uns après les

autres, et jalonne de leurs cadavres le sable du désert; il revient, vainqueur et vengé, rapporter Abla à sa mère et jouir du salut et des bénédictions de la tribu tout entière.

Chantre lui-même de ses propres exploits, il se vante, avec la naïve fierté de l'Arabe, de l'incomparable force de son bras : « Me voici dans mon » élément, s'écrie-t-il en apostrophant ses ennemis » couchés dans leur sang à ses pieds; c'est du sang » que je respire; ma force est célèbre; mon sabre » coupe comme le feu de la foudre, nul guerrier ne » peut l'éviter; l'arc et le sabre ont été les jouets » de mon berceau. J'étancherai ma soif avec du vin, » du vin aussi vieux que le monde. J'entendrai la » voix que je préfère au bruit du fer contre le » fer dans la mêlée, quand les guerriers s'entre- » choquent et tombent en vidant la coupe de la » mort, — la voix d'Abla! — Abla! Abla! tu es le » seul rêve de mon cœur, et je ne cherche la renom- » mée que pour ne pas être méprisé un jour par » toi! Je suis noir, oui; mais, j'en suis sûr, j'écraserai » l'envie, j'anéantirai tout ce qui osera me résister. » Je combats pour Abla! je suis son esclave! »

Après avoir ainsi chanté son triomphe et ramené toutes les femmes et tous les enfants en sûreté sous les tentes, le noir s'élance de nouveau sur un cheval conquis à la poursuite des ennemis, et ramène au camp de Shédad tous les coursiers de ceux qu'il avait jetés sans vie sur le sol.

On convint par égard pour les femmes, et surtout pour Seméha, l'épouse légitime de Schédad, de cacher cette incursion des ennemis dans le camp; mais Schédad, à son retour, étant allé visiter les troupeaux, s'étonna de trouver de superbes chevaux de guerre paissant avec les siens sous la garde d'Antar : « Malheureux, » dit-il à son fils, « c'est donc pour » dérober ainsi des chevaux d'élite à nos frères du » désert que tu t'éloignes toujours hors de portée » du camp, et que tu t'abrites comme un brigand » dans les gorges et parmi les rochers inaccessibles ? » Il n'y a rien de bien à attendre de toi : le larcin et » le meurtre sont dans ton sang. Tu flétriras le nom » de la race qui a donné asile à ta mère. »

En parlant ainsi, Schédad frappa longtemps son fils innocent avec le manche du fouet qu'il tenait à la main, et, le liant avec des cordes au tronc d'un sycomore, il allait l'abandonner aux animaux de la nuit. Mais Seméha, sa femme, ayant aperçu de loin le bras levé de son mari et entendu les gémissements d'Antar sous le bâton de son père, accourut, fondit en larmes, couvrit Antar de son corps et avoua à son mari l'incursion des cavaliers de Cathan et les exploits du jeune noir puni pour sa vertu. Schédad délia son fils, pleura de joie et d'orgueil au récit de ses exploits, et le conduisit au roi Zobéir, qui l'admit au rang de ses guerriers.

De ce jour, Antar cessa de faire partie des esclaves de Schédad, son père; il se signala dans

les guerres de Zobéir contre les autres tribus de l'Yémen.

Au retour des combats, Zobéir le faisait asseoir à ses festins. Antar, semblable à Achille se délassant avec sa lyre, chantait à la table du roi les victoires de sa tribu et ses propres victoires. Il mêlait toujours le nom d'Abla à ses chants de guerre et d'amour, ne demandant à la gloire que de l'élever assez haut dans l'estime des Arabes pour mériter avec la main d'Abla le seul prix de sa valeur et de son génie. Des chants nombreux du poëme d'Antar sont consacrés au récit des prodiges de son bras pendant ces années d'épreuve où Schédad et Malek son frère lui refusent le don de sa maîtresse. Dans une condition toujours indécise entre l'esclavage et la liberté, il sauve en vain plusieurs fois l'honneur de la tribu et la vie d'Abla : l'orgueil arabe se révolte à l'idée de consentir à l'union d'une fille libre et d'un esclave noir. Ses vers, à cette époque, sont des gémissements plaintifs et quelquefois terribles sur sa destinée.

XIX

Comblé d'honneurs et d'affection par le roi Zobéir, Antar ne pouvait obtenir le seul prix qu'il ambitionnât, le titre de fils reconnu et légitime de son père Schédad. « Vil bâtard, » lui dit Schédad, » oses-» tu bien prétendre au rang de mes autres fils, toi,

» fils d'une esclave, toi qui portes la honte de ta
» naissance écrite sur ta peau! » Antar, désespéré
à ces rudes paroles, baisse la tête, s'enfonce seul
dans le désert en abandonnant les rênes de son
cheval, et déplore ainsi son infortune :

« En vain je me débats contre mon malheur.
» J'ai servi les hommes, j'ai cru que mes parents
» seraient mes protecteurs; ils sont devenus pires
» que des serpents sous mes pieds. Sur le champ
» de bataille, j'égale les enfants des rois, disent-ils;
» mais, dans la paix, je ne suis plus pour eux que
» le fils de Zebédéha, l'esclave noire! Ah! sans
» l'amour qui me consume, supporterais-je de
» pareils outrages? O Abla! que ton image me con-
» sole et me soutienne! Si ta demeure était au ciel,
» demain ma main envahirait les étoiles pour te
» mériter et te conquérir. »

XX

Un jour, après une longue marche dans le désert, Antar, rejoint par quelques cavaliers de Zobéir, attaque la tribu de Cathan, ennemie de la tribu d'Abs; il immole ses guerriers, renverse ses tentes, chasse devant lui les esclaves et les troupeaux, riche dépouille qui va égaler sa fortune à celle des plus opulents des Arabes pasteurs. Mais l'instinct du héros l'emporte tout à coup en lui sur l'amour et l'orgueil des richesses. Il troque toute cette dépouille

contre un cheval persan fameux dans le désert sous le nom d'Abjer. En vain ses compagnons lui reprochent de les priver de leur part de butin pour un coursier qui doit leur appartenir autant qu'à lui. Antar, méprisant leur murmure, serre les sangles d'Abjer et les défie tous ensemble au combat. Sa stature majestueuse, l'aplomb de ses membres, les muscles de ses bras pareils au manche d'une massue, les font réfléchir et trembler; ils lui cèdent sans combat la possession d'Abjer, désormais associé dans l'histoire à tous les dangers et à tous les triomphes de son cavalier.

La colère de son père Schédad ne résiste pas à cette nouvelle preuve de la valeur de son fils. Il ne pouvait se rassasier de le regarder et de parler de lui à ses frères. « O mon frère ! » dit un jour Schédad à Malek, père d'Abla, « nos ennemis haïssent mon » fils parce qu'ils n'en ont pas de pareil. Non, par le » Dieu de Moïse et d'Abraham ! il n'y a ni en Orient » ni en Occident un guerrier comparable à mon » fils Antar quand il est à cheval sur Abjer. » Et, en parlant ainsi, Schédad baisa Antar sur les yeux. « Si tu m'aimes, » ajouta-t-il en regardant son frère Malek, « aime aussi mon fils Antar. » — « Frère, » répondit astucieusement Malek, père d'Abla, mais ennemi d'Antar, parce qu'il redoutait ses prétentions sur sa fille, « frère, cela est vrai : tu es la » colonne de nos tentes, et Antar est notre épée ! »

On servit un festin dans la tente de Malek; Abla

et ses frères y assistaient. Antar jouissait du pardon de son père, des éloges de son oncle, de l'amitié de ses cousins, de l'amour d'Abla, témoin de sa gloire. Il s'était revêtu de la veste de brocart d'or et de la pelisse d'honneur que lui avait données le roi Zobéir en récompense de ses services dans les camps. Il n'y avait aucun vêtement pareil dans toute la tribu. Amrou, frère d'Abla, l'ayant admiré avec envie en faisant boire Antar coupe sur coupe, Antar dépouilla sa veste et sa fourrure et les donna à son cousin pour le rendre favorable à son amour. — « Mon neveu, » dit le père d'Abla en remerciant Antar du présent fait à son fils, « Abla est ton » esclave, je suis ton esclave, et mon fils Amrou » est l'esclave de tes sandales ! » Le crédule Antar, ravi de joie à ces paroles, se dépouilla de toutes ses armes et de tous ses autres vêtements, même de sa chemise, à l'exception de son large caleçon, et, se prosternant le buste demi-nu aux pieds de son oncle, il baisa ses genoux en le suppliant d'accepter tout ce qu'il possédait en reconnaissance de la promesse qu'il venait de lui faire.

Antar se releva dans sa majesté. « Abla, » dit le poëte, « voyant ainsi Antar debout, nu, et noir » comme un tronc d'ébène, et contemplant les cica- » trices des coups de lance et de sabre dont son » buste et ses bras étaient sillonnés, fut frappée de » stupeur et se prit à rire de joie en contemplant la » hauteur de la stature de son cousin. »

Antar, humilié du rire de son amante, réfléchit un moment, puis il lui répondit par ces vers improvisés :

« La blanche et délicate Abla rit en voyant ma
» couleur noire et la trace des fers de lance sur mes
» flancs. Tu ne rirais pas, ô Abla ! tu ne serais pas
» émerveillée lorsque je suis entouré d'ennemis, si
» tu voyais dans leur poitrine ma lance solide sur
» laquelle le sang ruisselle en broderie de pourpre.
» Je suis le lion du désert alors, et je m'étonne qu'à
» l'heure du combat mon ennemi puisse voir mon
» visage et survivre à son effroi ! »

On apporta à Antar d'autres vêtements, il s'en revêtit. Il passa ainsi neuf jours dans la tente de son oncle, mangeant, buvant et s'entretenant avec sa bien-aimée.

XXI

Le dixième jour, son oncle Malek, ayant interpellé Antar, lui demanda quelles étaient ses intentions à l'égard de sa fille et quelle dot il prétendait lui donner en échange d'Abla.

« O mon oncle ! » répondit le jeune homme, « loin
» de moi l'affront de mettre un prix à ce visage de
» lumière, à cette taille de palmier, à cette perle de
» l'Océan, à cette vierge enveloppée de sa pudeur !
» Dites-moi vous-même ce que vous désirez, et ne
» me demandez qu'une dot supérieure à ce que tous

» les rois et tous les guerriers de l'Arabie et de la » Perse seraient impuissants à lui donner ! » Malek lui demanda mille chamelles *açéfyr*, les plus rares et les plus estimées des Arabes. Antar les lui promit, chargées, de plus, de toutes les richesses de leurs maîtres; puis il partit pensif de la tente de son oncle pour aller accomplir sa promesse et payer ainsi le prix d'Abla.

XXII

Il arriva le soir, accompagné seulement de son frère Chéioub, devant une tente solitaire de poil de chèvre noire, autour de laquelle paissaient çà et là quelques chameaux maigres. Un vieillard sortit de la tente au bruit des pas de leurs chevaux. Sa taille était affaissée par le poids des jours; le temps et les misères de la vie l'avaient décharné.

« Ce vieillard, » dit le poëte en racontant cette rencontre, « marchait sur le dos de la terre, et sa » barbe descendait jusqu'à ses genoux. — « Pour- » quoi marches-tu ainsi courbé? » lui dis-je. Il » me répondit, en levant une main vers moi : — « Ma jeunesse s'est perdue sur la terre, et je me » baisse comme pour l'y chercher toujours ! »

Antar descendit de cheval à la porte de la tente. Son cheval Abjer était chargé du gibier qu'il avait tué en route. Le vieillard alluma du feu et prépara un repas; ils mangèrent et burent jusqu'à la nuit.

L'ermite ayant interrogé le guerrier sur le but de son voyage, Antar lui raconta la promesse qu'il avait faite à son oncle.

— « Que Dieu maudisse ton oncle ! » répondit le vieillard, « car il a ourdi ta mort en exigeant de » toi une telle dot; ces chamelles ne se trouvent » que dans les terres du roi Moundhir, qui s'éten- » dent entre l'Arabie et la Perse, et dont les Per- » sans et les Arabes redoutent également la puis- » sance. Tu te jettes dans un feu dont la flamme ne » s'éteindra plus.

— « Il n'y a de force et de puissance qu'en » Dieu qui sait tout, » répliqua Antar consterné, mais persévérant dans son dessein. « Eh quoi ! j'au- » rais dit oui à mon oncle, et je lui dirais non ? » s'écria-t-il; « cela ne sera jamais, dussé-je servir de » pâture aux bêtes féroces ! »

Il s'endormit sous la tente du vieillard, et le lendemain, à la première lueur du matin, Antar prit la route de l'Irak, province de la Perse, soumise au roi Moundhir. La description qu'il fait dans ses vers de la terre d'Irak révèle en lui le poëte descriptif du plus riche pinceau.

« Là, » dit-il, « s'offrirent à mes yeux des mai- » sons nombreuses et pleines comme des ruches, » de vastes prairies, des parterres éclatants de » fleurs, arrosés de sources jaillissantes; des che- » vaux arabes au poil varié, bondissant çà et là dans » la plaine, comme des vagues de la mer au vent

» du matin. Ils réjouissaient la contrée et faisaient
» frémir les feuilles d'arbre par leur hennissement.
» De jeunes chameaux s'offraient aussi à mes yeux
» avec leurs mères, des dromadaires rapides comme
» la poussière sous le vent, des esclaves, de jeunes
» garçons, de jeunes filles noires aux cheveux bou-
» clés. Là s'ouvrait une vallée, la plus riante que
» les génies aient jamais embellie; l'eau y débordait
» de toutes parts, semblable à de l'argent liquide;
» les parfums des herbes y répandaient l'odeur du
» musc; des milliers d'oiseaux, bulbuls, merles,
» passereaux, colombes à collier, perdrix, cailles,
» tourterelles, chantaient dans les sillons ou exal-
» taient sur les rameaux le nom de Dieu; les
» épouses des paons y déployaient l'éclat de leur
» robe, comme si le Créateur les eût habillées des
» plus rayonnantes couleurs et eût versé sur
» elles le corail et l'hyacinthe! » (*Traduction de M. Dugat.*)

XXIII

Antar reconnut à ces signes de puissance et de richesse que le vieillard lui avait dit la vérité, et que ravir les troupeaux et les trésors d'un royaume si bien défendu était une entreprise au-dessus des forces d'un seul guerrier. Toutefois il ne perdit pas courage, et, voulant employer la ruse et la force, il descendit de cheval, débrida Abjer, et envoya son

frère Chéioub, l'Ulysse de l'Arabie, sous les habits d'un esclave, pour se mêler aux esclaves qui gardaient ces troupeaux et pour obtenir d'eux, en causant sans affectation, des renseignements sur ces fameuses chamelles açéfyr qu'Antar voulait ramener en dot à Abla.

Chéioub s'acquitta de sa mission avec son habileté naturelle. Bien accueilli des esclaves du roi Moundhir, il mangea et il but avec eux; il se fit montrer les chamelles açéfyr; il les reconnut, à la blancheur de leur poil, à l'ondulation de leurs bosses, à leur croupe grasse et arrondie, pour les merveillès des troupeaux. S'échappant ensuite pendant le sommeil des esclaves, il rejoignit Antar et lui raconta ce qu'il avait vu :

« Jamais, » lui dit-il, « troupeaux ne furent si
» bien défendus, et ton oncle nous a voués à une
» mort certaine en nous jetant dans cette entre-
» prise.

— « N'importe ! » repartit Antar, « serre la sangle
» d'Abjer, et couvre-moi de mon armure de mailles
» de fer. »

Il apparut alors, dit le poëte, monté sur son coursier, semblable à une forte tour.

C'était l'heure où les esclaves ramenaient les troupeaux au pâturage dans la vallée. Chaque troupeau de mille chamelles était surveillé par dix esclaves. Ces esclaves, en passant, regardent à peine Antar et son frère, accoutumés qu'ils sont à voir sans

crainte des étrangers dans une terre où jamais un ravisseur n'avait impunément pénétré. Mais Antar, tirant son sabre du fourreau, et lançant son cheval Abjer, comme le nuage lance la foudre, sur le groupe de ces bergers confiants, les disperse, saisis d'étonnement et d'épouvante, choisit mille chamelles açéfyr, l'élite des dix mille chamelles du roi, et ordonne à dix esclaves couchés à terre de se relever et de conduire cette dépouille devant lui.

Le chef de ces esclaves, ayant rallié une centaine de ces gardiens revenus de leur terreur, ose défendre les troupeaux du roi et s'avancer à la tête de ses compagnons sur le ravisseur ; Antar le frappe du tranchant de son sabre sur la nuque, et la lame ressort par la gorge. « Honte à ta mère et à celle de » ton roi Moundhir ! » lui crie le héros furieux. Antar et Chéioub font un long carnage de ces esclaves fidèles, et poussent devant eux le troupeau vers le désert.

XXIV

Cependant le fils du roi Moundhir, Homan, guerrier intrépide, averti par les cris des bergers, rallie mille cavaliers et s'élance à la poursuite et à la vengeance. Antar se retourne et s'arrête au bruit du galop de leurs chevaux derrière lui, et, « se balan» çant fièrement sur son cheval, » dit le poëme, le » sourire de l'orgueil et du défi sur les lèvres, il les

» attend comme la terre altérée attend la première
» pluie. »

Le cri terrible qu'il pousse épouvante les cavaliers et arrête les coursiers sur leurs jarrets.

— « Hé quoi! » s'écrie Homan indigné, en reprochant leur hésitation à ses cavaliers, « vous trem-
» bleriez devant un misérable esclave noir? »

Un combat acharné s'engage et dure jusqu'à l'heure des ténèbres. Antar, épuisé d'une lutte sans cesse renaissante, jonche en vain autour de lui la terre de cadavres d'hommes et de chevaux. Son bras se fatigue. Abjer ploie sous son maître et s'abat, puis, se relevant et se faisant jour à travers les ennemis, s'enfuit dans le désert et laisse son maître renversé dans le sang.

Chéioub, qui contemplait à distance cette lutte, voyant tomber son frère Antar, s'élance de toute la vitesse de sa course vers le désert, échappe à ceux qui le poursuivent, et parvient seul à la porte d'une caverne creusée au flanc d'une montagne. Sur la porte de la caverne, un jeune homme, au teint brun et basané, regardait paître ses moutons et ses chèvres. Devant lui brûlait un petit feu où rôtissait un morceau de chevreau.

— « O jeune homme, » lui crie Chéioub, « pro-
» tége-moi, je me livre à toi, j'implore ton hospita-
» lité. Ma mort est imminente, et ceux qui ont tué
» mon frère vont m'atteindre.

— » Par le ciel! lui répond le jeune homme, je

» te protégerai contre tous ceux qui mangent du
» pain et boivent de l'eau. Entre dans la caverne,
» je me ferai tuer avant de te livrer. »

A peine le berger avait-il prononcé ce généreux serment, que les cavaliers du roi Moundhir, poursuivant Chéioub et l'ayant vu de loin se réfugier dans la caverne, arrivèrent et sommèrent le berger de leur livrer son hôte, que les mœurs du pays interdisaient de tuer au foyer de son protecteur.

« Fais-le sortir, ou nous te tuons toi-même, » dirent les cavaliers au pasteur.

— « Nobles Arabes, » leur répondit le berger,
» ne violez pas la foi que j'ai jurée à ce fugitif;
» éloignez-vous de la porte de la caverne de qua-
» rante pas, afin que je sois en droit de lui reti-
» rer ma protection, puis vous ferez ce que vous
» voudrez! — Qu'il soit fait ainsi! » répondirent les guerriers, et ils s'éloignèrent de quarante pas de la caverne.

XXV

« Étranger, » dit le berger à Chéioub en rentrant alors dans la caverne, « tu as tout entendu, rien
» ne peut racheter ta vie que la mienne; mais
» j'aime mieux sacrifier ma vie que de manquer à
» l'hospitalité que je t'ai jurée. Ote tes habits,
» prends les miens, sors, et dis aux cavaliers :
» L'étranger n'a pas voulu quitter son asile; faites

» de lui ce que vous voudrez, je vous l'abandonne.
» Puis, quand tu les verras descendre de leurs che-
» vaux pour pénétrer dans la caverne, fuis à toutes
» jambes entre ces rochers, et laisse-les se venger
» sur moi de ta fuite! Voici mes aliments et mon
» sac, prends ce bâton, et que la nuit te soit pro-
» pice! »

Chéioub revêtit les habits du berger, prit le bâton dans sa main et sortit de la caverne. Les ombres de la nuit dérobaient son visage; il dit aux cavaliers ce qui avait été convenu, et, s'éloignant, il feignit de rassembler ses moutons pour les chasser devant lui, et disparut dans les rochers.

XXVI

Les cavaliers de Moundhir descendirent de leurs chevaux, entrèrent dans la caverne et en firent sortir le jeune homme. Ils l'amenèrent pour le regarder à la lueur du feu, et reconnurent avec rage que c'était le berger sous les habits de Chéioub. « Mal-
» heur à toi! lui dirent-ils en tirant leurs sabres.
« Pourquoi nous as-tu trompés et t'exposes-tu à la
» mort pour sauver un étranger, le plus vil des
» Arabes? — J'ai mieux aimé, » dit le berger résigné, « racheter de ma vie la sienne que je lui avais
» juré de défendre! Faites de moi ce que vous vou-
» drez. »

Les guerriers, pleins d'admiration pour cette

vertu, lui pardonnèrent et le louèrent. Ils le laissèrent s'éloigner, plein de gloire et digne de louanges éternelles.

XXVII

Pendant cette fuite de son frère, Antar combattait encore à pied contre la nuée d'ennemis qui l'entouraient. La lassitude et non le glaive le jeta à la fin évanoui le visage contre terre. Saisi et garrotté de cordes par les cavaliers, il fut traîné dans la poussière aux pieds du fils du roi, Homan. Le visage mâle et menaçant du héros, son aspect effrayant, la grandeur de sa taille, la largeur de sa tête, étonnèrent le jeune prince. « Serrez plus fort » les liens, » dit-il aux gardes; « attachez-le sur le » dos d'un cheval, et conduisons-le au roi, afin qu'il » décide lui-même de son sort!

— « Qui es-tu? » lui dit-le roi, qui rentrait de la chasse entouré de ses courtisans.

— « Je suis un Arabe de la tribu d'Abs, » répondit Antar.

— « Es-tu de la race de leurs nobles ou de leurs » esclaves? » poursuivit le roi.

— « Prince, » repartit Antar, « pour les hommes » généreux, la noblesse, c'est le choc des lances, » le sifflement des flèches, les coups de sabre sur » les cuirasses, la patience sur les champs de » bataille. Je suis le médecin de la tribu d'Abs

» quand elle est malade, son protecteur quand elle
» est menacée, le défenseur de ses femmes quand
» elle est en fuite, son héros quand elle s'enor-
» gueillit de sa gloire, et son sabre quand elle vole
» au combat. »

Le roi, étonné de cette poésie et de cette éloquence dans la bouche d'un esclave noir, lui demanda qui l'avait poussé à venir ravager ses terres et enlever ses chamelles. Antar lui avoua que c'était son amour pour sa cousine Abla et l'astucieuse exigence de son oncle Malek, qui avait mis ce prix à sa fille. Le roi s'étonna qu'avec tant de courage, d'éloquence, de poésie et d'élévation de sentiment dans l'âme, il se fût ainsi exposé à sa perte pour une petite fille arabe.

« O mon maître! » répliqua Antar au roi, « c'est
» l'amour qui pousse l'homme à monter à cheval
» sur le danger; c'est à cause de lui que les têtes
» des braves roulent dans la poussière. Il ne récom-
» pense que les amants qui ont goûté l'amertume
» de l'absence après les délices du retour, et qui
» ont veillé de longues nuits. Le malheur n'arrive
» en tout lieu que du regard lancé des bords d'un
» voile de femme. »

Un grand bruit et un grand tumulte interrompirent cet entretien. On vint annoncer au roi Moundhir qu'un lion plus grand qu'un taureau, provoqué par ses chasseurs, venait de s'élancer sur sa suite et semait le carnage et la mort sur ses pas.

« O roi ! » dit Antar, « ordonnez à vos compa-
» gnons de me laisser seul contre ce lion ; s'il me
» tue, vous aurez été vengé, car j'ai tué moi-même
» un grand nombre de vos guerriers et de vos
» esclaves ; si je le tue, récompensez-moi en me
» rendant la vie et la liberté ! Mais ne déliez que
» mes mains et laissez à mes pieds leurs entraves ;
» car ou je tuerai l'animal, ou je n'aurai pas le
» désert pour fuir devant lui. »

Le lion succomba. Antar ne jeta en le terrassant qu'un cri de triomphe : « Je suis toujours l'amant
» d'Abla ! » Puis, entonnant un chant de victoire entremêlé de plaintes sur son sort, il raconte en vers héroïques son infortune, sa défaite et sa captivité :

« J'ai été amené devant un roi généreux, » disent les dernières strophes de ce chant. « J'ai combattu
» un lion amer au regard, rude au combat ;

» Sa face avait la largeur d'un bouclier, et ses
» prunelles lançaient des étincelles comme un feu
» de nuit ;

» Je l'ai fendu d'un seul coup avec mon sabre,
» en allant à lui, les pieds entravés dans mes
» liens ;

» J'ai espéré que le roi m'accorderait en récom-
» pense la dot d'Abla exigée par mon oncle, les
» chamelles açéfyr... »

« — Par le firmament ! » se dit le roi en écoutant et en admirant cet esclave, « ce noir est la merveille

» des temps et l'unique du monde ! Il réunit l'hé-
» roïsme à l'éloquence et l'audace à la constance
» dans les choses difficiles et qui font la stupeur
» des hommes ordinaires ; si je puis me l'attacher,
» je ferai voir par lui la supériorité des Arabes de
» ma race sur les Persans du roi Chosroès, dont je
» suis le tributaire. » Puis, se tournant vers ses
gardes : « Retenez ce noir prisonnier à ma cour, »
leur dit-il, « car la terre n'a pas son pareil, et il
» pourra un jour glorifier la main qui l'épargne. »
Antar fut l'objet de tous les égards compatibles
avec la captivité.

XXVIII

Peu de temps après, le roi Moundhir, ayant été
porter son tribut à Chosroès le grand roi de Perse,
fut invité à un festin par ce monarque. Les cour-
tisans de Chosroès, voulant se railler de la simpli-
cité de ce roi des pasteurs, firent servir à la table
du monarque deux corbeilles de dattes parfaite-
ment semblables en apparence. Mais les dattes
servies devant le roi et ses courtisans étaient
désossées, et on en avait remplacé le noyau par
des pistaches et du miel; celles qui étaient servies
devant Moundhir étaient des dattes véritables dont
la chair enveloppait le noyau. Le roi Moundhir,
voyant Chosroès et ses courtisans manger ces
dattes feintes sans rejeter le noyau, crut, par res-

pect, devoir imiter son suzerain : il mangea le noyau avec les dattes. Chosroès et ses courtisans éclatèrent de rire. Moundhir en demanda la cause; ils lui avouèrent leur supercherie. L'hôte outragé affecta de rire lui-même de son erreur, mais il se retira profondément irrité de l'abus que son suzerain avait fait de sa naïve crédulité, et méditant la vengeance. De retour dans son pays montagneux, il écrivit une lettre de plainte et de défi au roi de Perse pour lui reprocher cet outrage. Le roi envoya une armée pour soumettre Moundhir. A l'approche de cette armée persane, Moundhir rentra en lui-même. « Je vois, » dit-il, « que ma lettre a offensé » Chosroès; mes paroles n'étaient pas conve- » nables. Les légèretés de la langue sont les cala- » mités de l'homme. »

Un satrape nommé Kosrouân, ennemi du roi Moundhir, et qui aspirait à posséder ses États, commandait l'armée du roi de Perse. Vainqueur des Arabes de Moundhir dans une première bataille, il fit le siége de la ville d'Hira, capitale et dernier refuge du vaincu. Moundhir, réduit à l'extrémité, appela ses fils et ses guerriers à un grand conseil de guerre. On résolut de faire une sortie désespérée le sabre à la main, d'entourer les femmes, les enfants et les trésors d'un rempart d'acier, et de se réfugier dans le désert pour aller demander asile, secours et vengeance aux Arabes cultivateurs. En apprenant cette résolution d'ex-

patrier son peuple, les esclaves de la cour du roi qui gardaient Antar se jetèrent aux pieds de leur maître :

« O père ! » lui dirent-ils, « le guerrier captif de
» la tribu d'Abs, qui est enfermé sous notre garde,
» ayant entendu ce matin le tumulte de la ville
» et nous ayant interrogés sur la cause de ce bruit,
» nous lui avons appris ce qui se passait autour des
» murs. — Conduisez-moi au roi, nous a-t-il dit,
» je lui révélerai le moyen de détruire ses ennemis
» fussent-ils aussi nombreux que les grains de
» sable du désert. »

Antar parut devant le roi.

« Par le ciel ! » dit-il, « mon foie a failli éclater
» de colère et de honte quand j'ai appris que des
» Arabes allaient fuir devant ces chiens de Per-
» sans ! Les Arabes, » continua-t-il, « sont patients
» dans le combat et meurent sous le sabot des che-
» vaux ; mais ils ne supportent pas la honte en sau-
» vant leur vie par la fuite. Promettez-moi la dot
» de la fille de mon oncle ; faites-moi rendre mon
» sabre, mon cheval Abjer, ma cuirasse de combat,
» prêtez-moi mille cavaliers de votre armée pour
» exécuter la manœuvre que je leur commanderai,
» et vous verrez ce que deviendront vos ennemis. »

Le roi, confiant dans le bras de son captif, consentit à tout et rappela ses guerriers aux armes. Antar chanta son chant de guerre :

« Je plongerai, » dit-il, « dans le nuage de pous-

» sière jusqu'à ce que je rencontre ce satrape Kos-
» rouân, et je lui ferai boire la coupe de la mort!
» Il goûtera sur le tranchant de mon sabre une
» boisson après laquelle il ne goûtera plus celle de
» l'eau! »

Après avoir chanté ces vers : « Pour tes yeux,
» ô Abla! » s'écria-t-il; et il fondit sur les Persans.
Sa lance, dit le poëte, était comme le destin : elle
raccourcissait les vies.

Son exemple rendit l'intrépidité aux mille cavaliers de Moundhir. Ils firent reculer les Persans loin
des murailles de la ville. Kosrouân, campé à
l'arrière-garde, apprit par les fuyards la déroute
des siens devant un cavalier noir plus impétueux,
disaient-ils, que le Simoun. Il jura de le combattre
lui-même le lendemain et de laver dans son sang
la honte de sa défaite.

Le roi Moundhir, de son côté, alla à la rencontre
d'Antar, le fit entrer dans sa tente et manger avec
lui. « Si je savais, » dit le roi au jeune vainqueur
des Persans, « que ce fût un bonheur pour toi de
» rester dans notre pays, j'enverrais vers Abla
» pour qu'on l'amenât de gré ou de force; mais je
» crains que ton cœur ne soupire pour ton pays et
» pour tes tentes.

— « O mon maître, » répondit Antar, » je n'ai
» pas le courage de rester ici, chaque jour passe
» sur moi avec le poids de mille années; cepen-
» dant, dussé-je mourir de mon amour et fondre

» à l'ardeur de mes souvenirs et de mes regrets, je
» ne partirai pas que vous ne soyez vengé de Kos-
» rouân. »

Il passèrent ainsi la nuit à s'entretenir de la bataille du lendemain sous la tente, pendant que les fils du roi veillaient à la sûreté du camp des Arabes.

XXIX

Kosrouân jurait, de son côté, à ses chefs qu'il tuerait le lendemain ce génie invincible sous la figure d'un noir, et il s'endormait dans la certitude de son triomphe.

A l'aube du jour, un guerrier, dit le poëme, sortit des rangs de l'armée des Arabes et s'avança dans l'espace vide qui la séparait des Persans. Il était emmaillotté dans son armure de fer; un sabre pendait à sa ceinture; sa main tenait une longue lance. Il montait une jument au poil jaune comme de l'or reluisant au soleil, telle qu'on n'en avait jamais regardé ; ses nerfs étaient solides ; sa queue traînante traçait un sillon dans la poussière ; c'était la gloire des coursiers arabes, le vent qui court, l'éclair qui brille, l'orage qui verse. Le guerrier qu'elle portait la faisait courir et bondir çà et là dans la plaine pour évaporer son feu et calmer son impatience. Les Persans de la veille, épouvantés, le reconnurent : c'était Antar, fils de Schédad. Sa jument sortait des haras du roi Moundhir, qui la lui

avait prêtée, parce qu'Abjer, fatigué et blessé dans la journée précédente, avait besoin de repos. Antar, ayant trouvé cette jument ferme de cœur et ardente au combat, galopait, sa lance à la main, en défiant Kosrouân dans ses vers.

Kosrouân, insulté, s'élança sur un cheval persan, à la bouche fine, qui devinait la pensée dans la main de son maître. Il était couvert d'une cuirasse de mailles aussi étroites que les yeux des sauterelles. Des javelots résonnaient sur sa cuisse, des flèches dans son carquois, une masse d'armes à pointe de fer pesait à peine comme une plume dans sa main droite.

Les deux guerriers fondirent l'un sur l'autre ; une vague de poussière, soulevée par les sabots de leurs chevaux entre-choqués, les déroba aux regards des deux armées. On n'entendait que les coups, sans voir la lutte, comme deux tonnerres dans un même nuage. Kosrouân sortit enfin de ce tourbillon, poursuivant Antar de ses javelots, que l'Arabe parait et détournait avec sa lance. A la fin, le Persan, ayant épié un mouvement d'Antar qui laissait son front à découvert, lui lança sa lourde massue dont le poids écrasait déjà dans sa pensée l'homme et le cheval ; mais Antar, galopant au devant du coup, reçoit la massue dans sa large main, la saisit, la fait tournoyer avec ses chaînes comme l'enfant fait d'une fronde, et, la lançant de toute sa force sur Kosrouan, l'étend les côtes brisées et sans souffle sur la pous-

sière. Il était mort sans avoir senti le goût de la mort!

A cette chute du plus invincible de leurs guerriers et de leur satrape, les Persans fuient, poursuivis et immolés par les Arabes. Un seul homme a décidé de la victoire. Le nom d'Antar est dans tous les cœurs. Il revient en triomphe à la tête des guerriers de Moundhir. Le sang est figé sur son armure.

Moundhir l'accueillit comme le salut, lui donna les mille chamelles, envoya un ambassadeur à la tribu d'Abs pour amener Abla à son héros et pour célébrer les noces dans sa capitale. Il exigea seulement qu'Antar ne quittât pas ses États jusqu'à ce qu'il eût obtenu le pardon et la réconciliation avec Chosroès, son souverain; il se repentait de l'avoir offensé. L'occasion de cette réconciliation se présenta bientôt.

Un guerrier romain, auquel le poëte arabe donne le nom barbare de Bathramouth, était arrivé à la cour de Chosroès pour soumettre l'empire persan à la foi du Christ, qui commençait à cette époque à se répandre en Orient. Ce Bathramouth, moitié apôtre, moitié soldat, accomplissait à la cour de Perse des prodiges de force et d'adresse sous les armes, qui humiliaient les guerriers de Chosroès. Soixante fois vainqueur des plus fameux cavaliers persans dans des combats singuliers devant le roi de Perse, Bathramouth défiait en vain à de nouvelles épreuves tous les héros de l'Iram et de l'Arabie. Un sage vizir,

âgé de plus d'un siècle, conseille à Chosroès de se réconcilier avec son ancien ami le roi Moundhir et de l'appeler à sa cour avec cent des plus intrépides cavaliers du désert, parmi lesquels Bathramouth trouvera peut-être un rival digne de lui, et l'honneur de la couronne un vengeur.

Moundhir arrive ; il amène Antar monté sur Abjer.

Après cinq heures de combat acharné dans la lice, Antar immole Bathramouth. La Perse triomphe des Romains par le bras d'un esclave noir. Le roi Chosroès lui donne les richesses du vaincu, et l'admet à ses festins avant de congédier Moundhir. Le luxe efféminé de la table des Perses étonne le sobre Arabe du désert.

« O maître, » dit-il au roi Moundhir, « ces mets » nombreux et variés, les rois de Perse en mangent-» ils tous les jours, ou bien sont-ce là des délices » qu'ils se donnent à des fêtes fixes de l'année ? car je » ne vois pas ici de la chair de chameau, et ces ali-» ments légers ne sont bons que pour des enfants. »

Moundhir le fait rougir de sa simplicité et de son ignorance.

Il mangea ce qui était servi devant les convives ; les coupes circulèrent pleines de vins aussi vieux que le monde. Des esclaves grecques, dépouilles de Bathramouth, versaient la liqueur et présentaient les coupes. Elles étaient vêtues de robes de diverses couleurs, et ressemblaient à des pleines lunes qui se lèvent. Elles avaient appris qu'Antar était désor-

mais leur maître ; elles s'approchaient respectueusement de lui pour le servir et prévenaient ses moindres désirs, quand il se levait ou s'asseyait, épiant ses pensées dans ses yeux. Mais Antar ne se tournait jamais vers ces belles esclaves. L'amour d'Abla possédait seul son cœur.

« Pourquoi, » lui disait le roi Moundhir lorsque les rêves du vin jouaient déjà dans son esprit et que les coupes répétées troublaient son cœur, « pourquoi » ne prends-tu pas plaisir à tes belles esclaves, et » pourquoi ton cœur ne se remplit-il pas de ton » élévation et de ta gloire ? Songes-tu à un rang » plus élevé, et imagines-tu dans ton pays quelque » chose de plus splendide que cette nuit de magni- » ficence ? Laisse là tes tristes pensées, et prends » du moment ce qui est bon ; car tu es aujourd'hui » monté au rang des rois, et, si les hommes puissants » de ta tribu pouvaient te voir en ce moment, ils » envieraient ton sort. »

Antar, en écoutant ces paroles, soupira, et des larmes mal retenues coulèrent sur ses joues au souvenir de sa patrie.

« Par votre tête vénérée, » répondit-il au roi, » ces faveurs n'ont à mes yeux ni valeur ni charme ; » car mon cœur et ma pensée sont dans un autre » pays que celui-ci, et vous savez que la patrie a » la meilleure part dans les cœurs, surtout quand » l'homme y a laissé une amante ; éloigné d'elle, il » attend que son fantôme vienne le visiter dans son

» sommeil, ou que la brise de son pays souffle vers
» lui ! »

Puis, s'exaltant à l'image d'Abla, il chanta ces vers :

« La fraîcheur de la brise matinale, qui souffle
» de l'Yémen, lorsque je respire son haleine aro-
» matique, est plus voluptueuse pour moi que ces
» perles, ces merveilles, ces trésors entassés sous
» mes mains. Et l'empire du roi Chosroès ne me
» tente point, quand l'image de ma bien-aimée
» s'est effacée de mes yeux ! »

XXX

« Demande-moi ce que tu voudras, » répondit le roi, « et tout ce qui brille le plus à tes yeux parmi
» les merveilles de mon empire, je jure de te l'ac-
» corder en récompense du service que tu m'as
» rendu en sauvant l'honneur de l'Arabie et de la
» Perse contre ce champion des Romains. »

Antar demanda au roi Chosroès la couronne de pierreries qui brillait sur sa tête, pour qu'Abla en fût couronnée par lui le jour de ses noces et dormît sous le diadème à côté de lui. Le roi y ajouta un escabeau, sorte de trône portatif, où les femmes arabes d'un haut rang s'asseyaient en descendant de leur chameau. Les fêtes, les chasses, les luttes continuèrent pendant plusieurs jours, après lesquelles Antar prit congé du roi de Perse, et repartit avec

le bon roi Moundhir pour prendre les mille chamelles açéfyr dont ce protecteur lui avait fait présent, et pour les conduire à son oncle Malek. Ces chamelles étaient en outre chargées des trésors conquis par Antar sur ses ennemis, de la couronne et du trône du roi de Perse pour Abla. Le roi Moundhir y avait ajouté cinquante chevaux de main magnifiquement équipés, cent jeunes filles esclaves, et cinquante esclaves mâles choisis parmi les plus robustes et les plus beaux de ses montagnes.

Antar partit suivi de ce cortége pour le désert, ses esclaves poussant devant lui les chamelles et les chameaux chargés de richesses. Il était ivre de joie de son bonheur et de ses triomphes. Mais l'excès de son impatience de revoir Abla et la langueur de son amour pour elle le rendaient malade; il aspirait péniblement la brise qui venait des montagnes de l'Yémen, ne songeant qu'au bonheur de reparaître dans cette prospérité aux regards de sa tribu et d'éblouir Abla de sa splendeur, de sa gloire et du récit de ses exploits. Le bruit de sa mort, semé par Chéioub, son frère, avait brisé le cœur d'Abla. Elle retrouva la vie et la beauté en revoyant le visage d'Antar.

XXXI

Malek, son oncle, vaincu par ce retour triomphal, lui accorda sa fille. L'esclave noir, enrichi des dons

de Moundhir et de Chosroès, devint le plus puissant et le plus opulent des Arabes de la tribu d'Abs. Les années s'écoulèrent dans la paix, dans la guerre, dans de nouveaux exploits et dans une constante félicité auprès de la belle Abla, enviée de toutes les femmes de l'Hedjaz et de l'Yémen.

Nous passons sur ces années monotones de la vie d'Antar pour arriver à la mort du héros, un des plus beaux chants lyriques de toutes les langues.

XXXII

Dans le cours de ses exploits comme chef de sa tribu, Antar avait vaincu un de ses ennemis nommé Djézar, et, pour le punir de ses agressions contre son peuple, il l'avait privé de la lumière du jour en faisant passer un sabre rouge devant ses yeux; puis il lui avait laissé la vie, la liberté et même le rang suprême dans sa tribu.

« Depuis ce temps, » dit le poëte continuateur du poëme, qui raconte dans la même langue le chant funèbre et la mort héroïque d'Antar (nous empruntons pour ce chant la savante et pittoresque traduction de M. Caussin de Perceval), « depuis ce temps,
» Djézar, fils de Djaber, méditait silencieusement
» sa vengeance. Quoique ses yeux fussent privés de
» la lumière, il n'avait rien perdu de son adresse
» à tirer des flèches. Son oreille, exercée à suivre
» les mouvements des bêtes féroces sur le bruit de

» leurs pas, suffisait à guider sa main ; jamais le
» trait ne manquait le but. Sa haine, toujours
» attentive, écoutait avidement les nouvelles que
» la renommée répandait sur son ennemi. Il apprend
» qu'Antar, après une expédition lointaine et heu-
» reuse contre les frontières de Perse, revient dans
» l'Yémen, chargé d'autant de gloire et de trésors
» qu'il en a rapporté autrefois de la cour de Chos-
» roès, et qu'il doit passer dans le désert voisin de
» son campement. »

A ce récit, Djézar pleure d'envie et de rage. Il appelle Nedjim, son esclave fidèle.

« Dix ans sont écoulés, » lui dit-il, « depuis qu'un
» fer brûlant a ravi par l'ordre d'Antar la lumière
» à mes yeux, et je ne suis pas vengé encore ! Mais
» enfin le moment est venu d'éteindre dans son sang
» le feu qui brûle mon cœur. Antar est campé, dit-
» on, aux bords de l'Euphrate. C'est là que je veux
» aller le chercher. Je vivrai caché dans les roseaux
» du fleuve jusqu'à ce que le ciel livre sa vie à mes
» coups. »

Djézar ordonne à son esclave de lui amener sa chamelle qui atteint l'autruche à la course, il s'arme de son carquois de flèches empoisonnées. Nedjim fait agenouiller la chamelle, aide son maître à monter sur son dos, et prend la corde du licou de l'animal pour diriger ses pas vers le lit éloigné de l'Euphrate. Le guerrier aveugle remplissait le désert de ses menaces et de ses mugissements.

Après un long jour de marche à travers l'espace sans eau, Djézar et son esclave arrivent aux bords de l'Euphrate, dont le cours est tracé par la verdure des arbres et des herbes de son lit.

« Que vois-tu sur l'autre bord? » demande Djézar à son esclave.

Nedjim jette un regard sur l'autre bord. Il voit des tentes richement décorées, de nombreux troupeaux, des chameaux errants par groupes dans la plaine, des lances plantées en terre aux portes des tentes, des chevaux harnachés attachés par les pieds devant l'habitation de leurs maîtres. Une tente plus éclatante et plus élevée que les autres était dressée à peu de distance du fleuve. Devant la porte s'élève comme un mât une longue lance d'acier, auprès de laquelle est un cheval plus noir que l'ébène. Nedjim reconnaît le noble coursier d'Antar, le célèbre Abjer, et sa lance terrible. Il fait arrêter la chamelle de son maître derrière des arbustes et des joncs qui les dérobent à tous les yeux, et il attend l'heure des ténèbres.

XXXIII

Quand la nuit eut couvert de ses ombres les deux rives de l'Euphrate :

« Quittons ces lieux, » dit Djézar l'aveugle à son esclave ; « les voix que j'entends de l'autre côté me » semblent trop éloignées pour la portée de mes

» flèches. Rapproche-moi du bord; mon cœur me
» dit qu'un coup illustre va immortaliser mon nom
» et ma vengeance. »

Nedjim prend l'aveugle par la main, le rapproche de l'eau, le fait asseoir sur la rive en face de la tente d'Antar, et lui donne son arc et son carquois. Djézar choisit la plus acérée de ses flèches, la place sur la corde, et, l'oreille attentive, il attend l'heure de la vengeance.

Cependant Antar, dans les bras d'Abla son épouse chérie, pour laquelle dix années de possession n'avaient pas allangui son amour, oubliait sous sa tente ses fatigues et ses exploits, quand les aboiements lugubres des chiens, fidèles gardiens du camp, viennent jeter dans son âme une inquiétude prophétique.

Il se lève et sort de sa tente. Le ciel était sombre et nuageux. Il erre à tâtons dans les ténèbres. La voix plus animée des chiens l'attire au bord du fleuve. Poussé par son destin, il s'avance jusqu'au lit de l'eau, et, soupçonnant la présence de quelque étranger sur l'autre bord, il appelle à haute voix son frère pour l'envoyer reconnaître le rivage opposé.

A peine sa voix retentissante a-t-elle résonné dans le lit creux du vallon de l'Euphrate, répercutée par les rochers des montagnes, qu'une flèche lui perce le flanc droit et pénètre jusqu'à ses entrailles. Aucun cri, aucun gémissement indigne

d'un héros n'échappe à sa douleur. Il arrache le fer d'une main ferme :

« Traître, qui n'as pas osé m'attaquer à la clarté » du jour, » dit-il d'une voix forte à son invisible ennemi, « tu n'échapperas pas à ma vengeance, tu » ne jouiras pas du fruit de ta perfidie. »

A cette voix, qui lui fait croire que sa flèche a manqué son but, l'aveugle Djézar, frappé de terreur à l'idée de la vengeance d'Antar, s'évanouit sur le rivage, et son esclave, le croyant mort, s'enfuit sur la chamelle, en abandonnant son maître inanimé sur le rivage. Le frère d'Antar traverse le fleuve à la nage, se heurte contre un corps qu'il prend pour un cadavre, et le rapporte sur ses épaules avec l'arc et les flèches au camp.

XXXIV

Antar, étendu dans sa tente au milieu de ses amis consternés, souffrait d'horribles tortures; la tendre Abla étanchait son sang, en arrosant la blessure de ses larmes.

On apporte le corps du meurtrier, l'arc et les flèches dans la tente. Antar reconnaît le visage mutilé de son ennemi; il ne doute plus que la flèche partie d'une telle main ne soit empoisonnée. L'espérance abandonne son cœur, la mort se présente inévitable à ses yeux.

« Fils de mon oncle! » lui dit tendrement Abla,

» pourquoi renoncer à l'espoir? Une légère bles-
» sure de flèche doit-elle alarmer celui qui a sup-
» porté sans crainte tant de sabres et de lances
» dont les blessures couvrent son corps? »

— « Abla, » répond Antar, « ma vie est comptée.
» Regarde les traits de ce visage, c'est Djézar : la
» flèche du traître est empoisonnée! »

A ces mots, Abla remplit la nuit de ses sanglots, elle déchire ses vêtements, elle arrache ses longs cheveux, et ramasse de la poussière qu'elle répand sur sa tête. Toutes les femmes du camp répondent à ses gémissements.

« Chère épouse, » dit Antar à Abla, « qui défen-
» dra ton honneur et ta vie après la mort d'Antar,
» dans ce long voyage qu'il te reste à faire à tra-
» vers nos ennemis avant d'atteindre le pays de ton
» père? Un second époux, un autre moi-même peut
» seul t'éviter les horreurs de l'esclavage. De tous
» les guerriers du désert, Zéid et Amnem sont ceux
» dont le courage protégera le mieux ta vie et ta
» liberté : choisis l'un des deux, et va lui promettre
» ta main. »

Abla ne répondit que par ses larmes à une pensée qui lui faisait horreur.

« Pour retourner vers la terre qu'habitent les
» enfants d'Abs, pour assurer ton passage à travers
» le désert qui t'en sépare, revêts-toi de mes armes
» et monte mon coursier Abjer. Sous ce déguise-
» ment, qui fera croire aux yeux de nos ennemis

» que j'existe encore, ne crains pas d'être atta-
» quée. Ne réponds rien à ceux qui te salueront
» sur ta route : la vue des armes et du cheval
» d'Antar suffira pour intimider les plus hardis. »

XXXV

Antar, après ces paroles, ordonne le départ. On abat les tentes, on les plie, on les charge sur les chameaux. Abla, inondée de ses larmes, se laisse, par obéissance, revêtir de l'armure pesante d'Antar. Ceinte de son sabre, tenant dans sa main sa lance droite, elle monte son coursier Abjer, tandis que les esclaves couchent Antar expirant dans la litière où Abla avait coutume de se placer dans les temps plus heureux, quand elle traversait, comme une reine, le désert.

A peine avaient-ils perdu de vue les bords verdoyants de l'Euphrate pour s'enfoncer dans l'immensité du désert, qu'ils aperçurent au loin des tentes semblables à des points sombres sur l'horizon ou à une frange noire du manteau azuré des cieux. C'était une tribu nombreuse et puissante. Trois cents cavaliers s'en détachent pour venir fondre sur la caravane. Mais, en approchant, ils reconnaissent la litière et le cheval. « C'est Antar et » Abla, » se disent-ils à voix basse les uns aux autres. « Voilà ses armes, son cheval Abjer et la » magnifique litière d'Abla. Retournons à nos

» tentes, et ne nous exposons pas à la colère de ces
» invincibles guerriers. »

Déjà ils tournaient bride, quand un vieux cheik, plus réfléchi et plus pénétrant que les jeunes gens :

« Mes cousins, » leur dit-il, « c'est bien là en
» effet la lance d'Antar, c'est bien son casque, son
» armure et son coursier, dont la couleur ressemble
» à une nuit noire ; mais ce n'est ni sa taille élevée
» ni sa mâle attitude. C'est la taille et le maintien
» d'une femme timide, affaissée sous le poids du
» fer qui froisse ses membres délicats. Croyez-en
» mes soupçons, Antar est mort, ou bien une
» maladie mortelle l'empêche de monter à cheval,
» et ce faux guerrier que porte Abjer, c'est Abla
» qui se sera revêtue des armes de son mari pour
» nous intimider, pendant que le véritable Antar
» est peut-être couché mourant dans la litière des
» femmes. »

Les cavaliers, reconnaissant quelque chose de vrai dans les paroles du vieillard, reviennent sur leurs pas et suivent à distance la caravane, sans oser l'attaquer encore.

XXXVI

Cependant la main féminine d'Abla fléchissait sous le poids de la lance de fer ; elle est obligée de la remettre au frère de son mari, qui marchait à côté d'elle. Bientôt, lorsque le soleil, parvenu à la

moitié de son cours, eut embrasé le sable du désert, Abla, épuisée d'angoisse et de fatigue, souleva la visière de son casque pour essuyer la sueur qui baignait son front. Les yeux des Arabes ennemis qui l'épiaient entrevirent la blancheur de son visage. « Ce n'est pas le noir ! » s'écrièrent-ils, et ils fondirent de toute la vitesse de leurs chevaux sur les traces de la petite troupe d'Antar.

Au galop de leurs chevaux derrière lui, aux hennissements de leur monture, à la voix d'Abla qui l'appelle, Antar, qui reposait demi-mort dans la litière, se soulève, montre sa tête entre les rideaux, et pousse pour la dernière fois son cri terrible de guerre qui fait rétrécir les cœurs dans les poitrines. A ce cri, connu du désert tout entier, les crins des chevaux se hérissent ; les chevaux emportent leurs cavaliers glacés d'effroi.

« Malheur à nous ! » se disent les Arabes ennemis d'Abs, « Antar respire encore ! c'est un piége » qu'il nous a tendu ; il a voulu connaître quelle » serait la tribu assez hardie pour ambitionner après » lui la conquête de son épouse et de ses biens. »

Un petit nombre seulement, toujours confiants dans la voix du vieux cheik, continuent à suivre de loin la caravane.

XXXVII

Antar, malgré sa faiblesse, replace Abla dans la litière et remonte sur Abjer, couvert de ses armes; il marche lentement à côté d'elle.

A la fin du jour, ils arrivèrent dans une vallée peu éloignée du territoire de la tribu d'Abs. Cette gorge se nommait *la Vallée des Gazelles*. Entourée de montagnes inaccessibles, on n'y pénétrait du côté du désert que par une issue étroite et tortueuse où trois cavaliers pouvaient à peine marcher de front. Antar, s'arrêtant à l'ouverture de ce défilé, fit entrer d'abord les troupeaux, les esclaves et la chamelle qui portait la litière de sa chère Abla. Quand la caravane entière fut en sûreté dans la vallée, il revint se placer seul en sentinelle à l'extrémité du défilé, en face de la plaine et des Arabes qui le suivaient de loin. A ce moment, ses tortures augmentent, ses entrailles se déchirent, chaque pas de son coursier lui fait éprouver des supplices pareils au feu des enfers. La mort envahit ses membres et respecte son âme intrépide. Il fait face aux Arabes, il arrête Abjer, il plante sa lance en terre par la pointe, et, s'appuyant sur le bois comme un guerrier au repos qui laisse respirer son cheval, il demeure immobile à l'entrée du défilé.

XXXVIII

A cet aspect, les trente guerriers qui avaient suivi jusque-là les traces de sa caravane s'arrêtent eux-mêmes, hésitant, à quelques centaines de pas du héros.

« Antar, » se disent-ils entre eux, « s'est aperçu » que nous suivions sa marche ; il nous attend là » pour nous exterminer tous ; profitons des ombres » de la nuit qui tombe, pour échapper à son sabre » et pour rejoindre nos frères ! »

Mais le vieux cheik, persistant dans sa pensée, les retient encore.

« Mes cousins, » leur dit-il à voix basse, « n'é- » coutez pas ces conseils de la peur. L'immobilité » d'Antar est le sommeil de la mort. Hé quoi ! ne » connaissez-vous pas son courage impétueux ? An- » tar a-t-il jamais attendu son ennemi ? S'il était » vivant, ne fondrait-il pas sur nous comme le » vautour sur sa proie ? Avancez donc hardiment, » ou, si vous refusez de risquer vos vies contre son » glaive, du moins restez ici jusqu'à ce que l'aurore » vienne éclairer vos soupçons. »

XXXIX

A demi persuadés par le vieillard, les trente cavaliers se décident à rester où ils sont ; mais, tou-

jours inquiets et alarmés au moindre tourbillon de poussière que le vent soulève autour des pieds d'Abjer, ils passent la nuit entière à cheval, sans permettre à leurs yeux de se fermer au sommeil.

Enfin le jour commença à blanchir le ciel et à éclaircir les ombres qui couvraient le désert. Antar est toujours dans la même attitude à l'entrée du défilé; son coursier docile à sa pensée, même après lui, est immobile comme son maître.

A cette étrange apparition, les guerriers étonnés se consultent longtemps avant de prendre une résolution. Toutes les apparences leur disent au cœur qu'Antar a cessé de vivre; et cependant aucun d'eux n'ose s'avancer pour s'en assurer, tant est forte l'habitude de la terreur que ce héros leur inspire !... Le vieux cheik veut se convaincre lui-même et les convaincre par une épreuve avant de fuir ou d'avancer. Il descend de sa jument, lui lâche la bride, et, la piquant sur la croupe de la pointe de sa lance, il la chasse vers l'entrée du défilé. A peine la jument a-t-elle atteint dans sa course les bords du désert voisin de la gorge, que l'ardent étalon Abjer, respirant ses miasmes, s'élance en hennissant sur les traces de la jument sans cavalier. Au premier bond du coursier, Antar, soutenu seulement par le bois de sa lance qui se dérobe sous lui, tombe comme une tour, et le bruit de ses armes retentit dans le défilé.

A cette chute, à ce bruit d'un corps inanimé

tombant sur la terre, les trente cavaliers volent autour du cadavre étendu aux pieds de leurs chevaux. Ils s'étonnent de voir couché sans mouvement sur la poussière celui qui faisait trembler l'Arabie. Ils ne peuvent se lasser de mesurer des yeux ses membres et sa stature colossale. Renonçant à attaquer la caravane d'Abla, à qui la ruse d'Antar mourant avait donné une nuit entière pour atteindre les tentes de la tribu d'Abs, les guerriers se contentent de dépouiller le héros de ses armes pour les emporter à leur tribu comme un trophée conquis sur la mort. En vain ils s'efforcent de s'emparer de son coursier. Le fidèle et superbe Abjer, après avoir flairé son maître mort, sent qu'il n'aurait plus désormais de cavalier digne de lui : plus rapide que l'éclair, il leur échappe, disparaît à leurs yeux, et s'enfonce pour toujours dans la liberté du désert.

On dit que le vieux cheik, attendri sur le sort d'un héros qu'avaient illustré tant d'exploits, pleura sur son cadavre, le recouvrit de sable et lui adressa ces paroles : « Gloire à toi, brave guerrier, qui » pendant ta vie as été le défenseur de ta tribu, et » qui même après ta mort as sauvé tes frères par la » terreur de ton cadavre et de ton nom ! Puisse ton » âme vivre éternellement ! Puissent les rosées » rafraîchissantes humecter la terre de ton dernier » exploit ! »

XL

Telle est l'histoire d'Antar; tel est le poëme dont cet Arabe, pasteur, guerrier et poëte, fut à la fois le chantre et le héros. Ce poëme historique, égal souvent par l'instinct, par les mœurs, par la poésie, à Homère, à Virgile, au Tasse, est récité encore aujourd'hui sous les tentes des Arabes du désert de Damas, d'Alep, de Bagdad, pendant les veillées des chameliers ou pendant les haltes des caravanes. Ne méprisons personne. Si la poésie littéraire d'un peuple est un des monuments nationaux sur lesquels la postérité peut mesurer avec le plus de certitude le degré de civilisation morale et intellectuelle auquel ce peuple en masse est parvenu, convenons que ces races simples et pastorales qui ornent leur mémoire et qui charment leurs loisirs par la lecture d'une épopée traditionnelle aussi héroïque et aussi pure que le poëme d'Antar, sont au moins égales en délicatesse de goût et en nobles plaisirs d'esprit à ces populations sédentaires de l'Occident, à la fois si orgueilleuses et si vulgaires, qui n'ont pour poëmes que les complaintes sur quelques scélérats illustrés par leurs crimes, ou quelques refrains cyniques pleins de crapule, d'immoralité et de vin. Entre cette poésie de la taverne et cette poésie du désert, quel cœur honnête et quelle imagination chaste pourraient hésiter? C'est

la tente qui est civilisée, c'est la taverne qui est barbare.

Il y a deux civilisations que l'on ne doit pas confondre : la civilisation matérielle et mécanique qui agit sur la matière et produit pour dernier résultat la richesse, et la civilisation morale qui agit sur les âmes et produit en dernier résultat des idées, des mœurs, des héroïsmes, des vertus. Nous apprécions la première ce qu'elle vaut, c'est-à-dire du bien-être! nous apprécions la seconde ce qu'elle inspire, c'est-à-dire du sentiment! Les peuples véritablement civilisés sont ceux qui les réunissent toutes les deux, et c'est à ce but que doivent tendre les gouvernements, les législateurs, les économistes, les moralistes, les écrivains, les poëtes. Mais, s'il fallait absolument choisir entre ces deux civilisations souvent opposées, nous n'hésiterions pas à nous prononcer pour la civilisation des âmes contre la civilisation des corps. Il y a, selon nous, plus de civilisation dans un verset de l'Évangile, dans un axiome de philosophie ou dans un vers de poëte jeté à perpétuité dans la mémoire et dans les mœurs d'un peuple, qu'il n'y en a dans un palais de cristal et dans l'exposition de toutes les industries de l'univers. Vos ateliers, vos fabriques, vos manufactures, vos machines, produiront des merveilles de tissage et de ciselure, mais toutes les machines de l'univers ne produiront jamais ni une idée ni un sentiment; elles sont la main de l'humanité, elles

n'en sont pas l'âme. Ce n'est pas la main qui fait l'homme ; quelques-uns des êtres les plus méprisés de la création ont une main aussi complète et aussi articulée que la vôtre, et cependant ils sont relégués dérisoirement au dernier rang de l'échelle. Pourquoi? parce qu'ils n'ont pas la parole, et que la parole seule, machine vivante de la vérité, contient de la lumière, de la religion, de la morale, du beau et du bon, une âme enfin. Gloire à la parole ! elle est la seule mesure de la civilisation des races. Voilà pourquoi de pauvres Arabes pasteurs ont un poëme épique dans leurs déserts. Vous n'avez, vous, dans vos capitales industrielles, pour votre peuple de travailleurs, que des tavernes et des refrains !



RUSTEM

(AN DU MONDE 2900)

AVERTISSEMENT DE M. DE LAMARTINE.

Dans son premier voyage en Orient, M. de Lamartine, jeté par une tempête à Jaffa, et voulant tenter de là une incursion pénible dans le désert qui sépare la Palestine de l'Égypte, laissa madame de Lamartine à Jaffa. Elle se rendit seule de Jaffa à Jérusalem pour visiter les scènes de l'Évangile, et elle écrivit à son retour quelques notes pour fixer ses souvenirs. Déjà versée dans la langue arabe, elle profita d'une longue halte d'hiver en Syrie pour traduire un manuscrit précieux et inconnu d'un voyageur arabe parmi les tribus les plus lointaines de Mésopotamie. C'est le manuscrit de *Fat alla Sayéguyr*, que M. de Lamartine acheta de l'auteur et qu'il donna depuis à la Bibliothèque royale de Paris, dont ce manuscrit est un des plus curieux monuments. M. Thiers, alors ministre, frappé de l'intérêt de ce document, engagea M. de Lamartine à appeler à Paris le pauvre écrivain arabe, et le gouvernement lui donna un petit emploi sur la côte de Syrie et un modique traitement dont il jouit encore.

Madame de Lamartine, instamment priée de permettre l'impression de sa traduction de *Fat alla Sayéguyr* dans le *Voyage en Orient*, y consentit non sans peine. Cette traduction, pré-

cédée de quelques impressions de sa course à Jérusalem et à Bethléem qui encadrent le texte arabe, intéressa d'autant plus vivement le public qu'elle n'avait pas été écrite pour lui. Le public est comme l'écho, il aime surtout à répéter ce qu'on ne lui dit pas, et à surprendre les confidences. Ce fut ainsi que madame de Lamartine devint écrivain une fois dans sa vie, sans le savoir et sans le vouloir. Elle se hâta de rentrer dans l'obscurité et dans le silence de sa vie, comme une femme qui a touché par mégarde l'arme ou l'outil de son mari, et qui les trouve, non trop lourds, mais trop virils pour sa main.

Cependant madame de Lamartine, en s'abstenant d'écrire, n'avait pas renoncé à ses études de littérature orientale. Séduite par la majesté et par la poésie du *Schah-Nameh,* vaste poëme historique persan, qui est l'Iliade de la Perse, elle avait recueilli pour elle seule les principaux traits de l'histoire de Rustem, le héros primitif, l'Hercule et l'Achille de la Perse. Elle avait reproduit en la concentrant son histoire. Cette histoire, une des plus épiques et des plus dramatiques du vieil Orient, est l'Orient lui-même tout entier et tout vivant. Elle fait ainsi partie de ces vies des grands hommes qui ont imposé leurs noms aux différentes phases de la civilisation dans les époques tour à tour reculées ou modernes du monde. Celle-ci se perd dans la nuit des temps et dans les merveilles de la Fable. Notre travail sur le héros persan se trouvait ainsi tout fait près de nous, et nous trouvions une assistance dans notre propre foyer. Nous n'avons pas voulu enlever à ce récit de madame de Lamartine, en le retouchant, l'empreinte de candeur, d'originalité et de naïveté qui fait toujours reconnaître un style de femme. Cette empreinte fait partie de leurs œuvres comme de leurs âmes; plus on les respecte, plus on les sert. Elles écrivent d'autant mieux qu'elles songent moins à bien écrire; le naturel est leur génie, l'art est le nôtre. Qui de nous ne voudrait changer avec elles son métier contre leur instinct?

Nous espérons que nos lecteurs ne se plaindront pas de ce suppléant que l'affection nous a donné pour une fois dans notre œuvre, et qu'en s'apercevant qu'ils ont changé de main, ils ne s'apercevront pas qu'ils ont changé d'esprit.

I

L'origine des peuples, des nations et des gouvernements est nécessairement enveloppée de fables.

La guerre détruit ou dénature les monuments des civilisations antérieures. La conquête détruit les nationalités et ensevelit dans l'oubli, au moins pour un temps, les annales des vaincus. L'absence de documents écrits dans les premiers siècles réduit toute notion de l'histoire primitive aux traditions orales transmises de génération en génération, plus ou moins altérées en traversant les âges, surchargées de superstitions populaires et de croyances dans l'intervention miraculeuse de la Divinité, dont chaque nation aime à se couronner dans son orgueil pour se faire une auréole. Ces traditions sont surtout pleines du merveilleux *symbolique*, dont la signification se perd peu à peu, pour ne laisser subsister que la fable, mais dont les âges plus avancés doivent s'efforcer de dégager le vrai sens.

A travers ces fables et ces crédulités des temps primitifs, l'histoire retrouve des jalons qui attestent une série de faits vrais et signalent les sages et les héros qui, par la législation ou par la conquête, ont influé sur la marche du genre humain. C'est la poésie qui presque toujours transmet ces traditions. Elle s'en empare, elle les grave dans la mémoire par sa forme rhythmique; elle embellit et colore

les faits et les sentiments, elle les imprime, par des images splendides ou terribles, dans l'imagination des peuples.

On a dit que l'amour du merveilleux était l'indice de la faiblesse d'esprit et le résultat de l'ignorance. Ne serait-ce pas, au moins, le signe d'un instinct de grandeur naturelle et de haute moralité? car le merveilleux embellit et exagère jusqu'à l'impossible les hauts faits et les grandes vertus, pour exciter et exalter l'admiration; de même il excite l'exécration du vice, de la cruauté, de l'abus du pouvoir par la terreur. L'amour de tels récits, n'est-ce pas l'amour du beau?

Rien n'est plus intéressant que de remonter le cours du temps à l'aide des lumières nouvelles que les découvertes des monuments de l'antiquité, Ninive, Persépolis, etc., jettent sur l'histoire, à l'aide aussi des récentes traductions des plus anciens documents retrouvés dans l'Inde et en Perse, que la Société orientale de Londres et surtout l'admirable *Livre des Rois* de M. Mohl nous ont fait connaître. Nous retrouvons dans ces fragments des détails des mœurs primitives de l'humanité, les origines de coutumes perpétuées jusqu'à nos jours, ou de coutumes perdues, mais dont on regrette la disparition, comme on regrette souvent les vieux mots d'une langue perfectionnée. On y retrouve les mêmes passions humaines que de nos jours, mais à des proportions gigantesques, puissantes pour le bien et

pour le mal, et agissant au milieu d'une nature qui participe de ces forces primitives. Ce sont des forêts gigantesques, impénétrables, habitées par des monstres, des lions, des tigres, des éléphants et des géants. Le cadre même de la vie est agrandi ; les chroniqueurs donnent quelquefois deux et trois cents ans d'existence à leurs héros, comme si l'espace et le temps avaient manqué à leurs exploits dans les limites d'une vie ordinaire. Leurs joies et leurs chagrins sont immenses ; mais ils viennent des sources naturelles de l'âme, et non des sources factices des conventions modernes. Du reste, cette longévité des anciens Persans, dont nous allons donner l'histoire, n'a rien qui doive infirmer la véracité du récit. Les patriarches de la Bible, qui leur sont contemporains, vivaient, selon la computation admise, cinq et jusqu'à neuf cents ans : soit que les forces de la nature si près de la création résistassent plus longtemps au travail de la destruction, soit que la computation de semaines, de mois et d'années fût erronée ou du moins discutable.

Peu nous importe ! Ce que nous cherchons dans les traditions primitives, ce n'est point une concordance chronologique entre l'Égypte, la Chaldée, la Perse et la Grèce depuis Nemrod jusqu'à Darius, mais un tableau des croyances, des mœurs, des coutumes, des caractères, des vices et des vertus ; ce qui nous importe, c'est Dieu et l'immortalité que nous y trouvons proclamés à chaque page avec

autant de conviction dans ces traditions profanes que dans les livres sacrés.

Mais s'il est intéressant de suivre la marche générale de la civilisation d'après l'histoire, il l'est bien davantage de résumer et de personnifier une époque dans la vie d'un de ses grands hommes. Celle de Rustem, qui est populaire dans toute l'Asie depuis le golfe de Smyrne jusqu'aux extrémités de la Chine, résume parfaitement la civilisation de son temps.

Pour arriver à l'histoire de Rustem, il faut se rendre compte de l'état du monde connu à l'époque où vivait ce héros. On nous excusera si nous sommes obligés de prononcer ici quelques noms barbares des premiers *schahs* ou rois de la Perse antique, nécessaires à l'intelligence du récit. Les exploits de Rustem sont liés aux querelles de ces rois entre eux.

II

Les traditions persanes transmettent la croyance qu'après le déluge, les tribus de Sem, fils de Noé, prirent possession de la Syrie, de l'Arabie, de la Perse et de la Grèce. (De cette souche descendit Héber, aïeul d'Abraham, d'où descend Mahomet, de la race d'Ismaël.)

Pariss, descendant de Sem, donna son nom à la Perse. La Perse est considérée comme le berceau

de la première monarchie universelle par l'élection de Keïoumors, qui fut élu schah ou roi par les chefs des diverses peuplades de l'Asie, l'an du monde 1750.

Voici ce que la tradition nous a transmis sur le gouvernement et la religion de cette monarchie:

L'adoration du Dieu unique et suprême formait la base de leur culte, et plusieurs de leurs traditions rappellent celles de la Bible. Dans les théogonies persanes primitives, on trouve la tradition de l'ange rebelle. Dieu, dit la chronique, envoya son ange exterminateur Hariss pour expulser de la terre les ennemis de l'homme; mais, après avoir triomphé d'un grand nombre de ces mauvais génies, l'orgueil s'empara de Hariss, il se crut égal à Dieu et se révolta contre la volonté suprême. Dieu le chassa de sa présence, et changea son nom en celui de Schetan, qui pour nous est Satan.

Les Persans croyaient à l'existence des *dives* ou mauvais esprits, et à leur intervention dans les effaires humaines. Ces êtres surnaturels, supposés *préadamites*, avaient été chassés de la terre à l'époque de la création de l'homme. Le peuple avait une crainte superstitieuse des *dives* ou géants, auxquels il croyait le pouvoir d'animer des corps d'animaux, d'oiseaux et même de reptiles. Ceux des dives qui avaient échappé à l'extermination se retirèrent, ajoute la chronique, sur le mont Kaf, d'où ils descendaient pour se mêler aux choses du monde,

le plus souvent pour exécuter des vengeances, mais quelquefois aussi pour assister les mortels qu'ils avaient pris sous leur protection. Les principales cérémonies de la religion primitive des Persans consistaient en ablutions avant la prière, emblème de la purification de l'âme pour attirer les grâces de Dieu, et en prostrations de la face contre terre en signe d'humilité; on y ajoutait la poussière répandue sur la tête dans les calamités publiques ou privées.

La monarchie persane subsista depuis le règne de Keïoumors jusqu'à celui du dernier Kosroë, vaincu par les Osmanlis. Chacun des règnes depuis Keïoumors se distingue par des découvertes, des inventions, des améliorations. A l'un, la découverte des mines et l'art du forgeron, l'emploi du fer pour les armes de guerre, les cuirasses, les boucliers, etc.; à un autre, le tissage de la laine en vêtements, la broderie d'or, les brocarts, qui bientôt succédèrent aux peaux de tigres dont les premiers Persans étaient couverts. Un autre frappe la première monnaie à son effigie, dresse les faucons et dompte les éléphants. Les règnes sont remplis de guerres contre les dives ou géants; enfin le roi Thamouras, vainqueur des dives, leur promet la vie à condition qu'ils lui apprendront leurs secrets magiques.

L'écriture, qu'il fut le premier à employer, fut attribuée à l'enseignement surnaturel qu'il obtint d'Ariman, chef suprême des dives.

Le gouvernement de la Perse était militaire et héréditaire. Le roi avait un pouvoir absolu et le droit de choisir un successeur parmi ses fils, ses frères ou ses neveux. Le mariage était religieux. L'usage autorisait le roi à épouser plusieurs princesses; mais une seule portait la couronne royale, et gouvernait le *harem* ou appartement des femmes.

III

On attribue à Djemschid, quatrième roi contemporain d'Abraham, les institutions civiles et religieuses de la Perse.

Il partagea la nation en quatre castes ou classes (en honneur des quatre éléments) : les militaires, les prêtres, les artisans et les laboureurs. Chaque classe portait un costume distinctif, et les enfants devaient être élevés dans la classe de leurs parents.

La classe des *mages* ou savants, *moubeds* ou prêtres, se perpétuant et s'augmentant des générations successives, n'étant pas décimée par la guerre, se multipliait à l'infini. Bientôt l'astronomie et le culte religieux, dont ils possédaient seuls les notions, s'altérèrent par l'astrologie, la magie, la nécromancie, les sciences occultes, et donnèrent aux prêtres mobeds un empire absolu sur le peuple et même sur les grands, qui les consultaient en toute occasion pour déterminer les jours fastes ou néfastes et pour tirer l'horoscope de leurs enfants; ils leur fai-

saient de riches présents, soit par reconnaissance d'un présage heureux, soit pour se les rendre favorables. L'interprétation des songes leur donnait une grande influence. L'épreuve du feu était en vigueur pour les criminels d'État.

Djemschid institua plusieurs fêtes religieuses. Dans la première on célébrait l'équinoxe du printemps, le réveil de la nature. Après la cérémonie religieuse, on se réunissait; les festins étaient accompagnés de musique, les édifices étaient illuminés, et les devoirs de l'hospitalité remplis avec la magnificence de l'Orient.

Chaque élément était sous la direction d'un ange préposé par Dieu. Le premier de ces anges, celui du soleil, emblème du feu, était adoré comme le plus éclatant symbole de la Divinité.

Chaque partie du globe et chaque action de la vie étaient placées sous la protection de Dieu, qui chargeait ses anges d'exécuter ses volontés.

Aux grandes solennités religieuses, le roi quittait ses ornements royaux, s'habillait de blanc, emblème d'humilité, et allait adorer le Dieu tout-puissant sur les hauts lieux.

A l'occasion de la fête de la Terre, le roi recevait à sa table les principaux agriculteurs, leur donnait le titre de *frères*, et leur adressait des paroles de félicitation sur la supériorité de leurs travaux et le bonheur de leur vie rustique.

A la fête de la commémoration des morts, les

prêtres pétrissaient des figures en argile; on leur rendait des honneurs en mémoire des grands hommes, puis on les brûlait sur un bûcher, soit pour ne pas laisser profaner la terre qui avait servi à cette cérémonie religieuse, soit peut-être en signe de l'inanité des grandeurs humaines. C'était une sorte de *pulvis es.*

IV

Les schahs ou rois affectaient une grande simplicité vis-à-vis de leurs sujets et une grande ostentation envers les princes étrangers. Ils prenaient les titres les plus fastueux en s'adressant à leurs ennemis; mais devant leurs sujets ils s'intitulaient modestement *le serviteur du Très-Haut, votre schah.*

Chaque membre de la famille royale et chaque souverain feudataire avaient des armoiries brodées sur leurs drapeaux. Le dragon, le soleil, le croissant de la lune, les étoiles, et même les signes du zodiaque, sur des tissus de diverses couleurs, distinguaient les chefs ou *pelewans.* Ils venaient en grande pompe, entourés de leurs vassaux, rendre hommage au roi de Perse et l'accompagner à la guerre.

Djemschid employa le premier les pierres précieuses à décorer sa capitale (aujourd'hui Persépolis) d'un palais entouré de quarante colonnes de pierres dures, avec ornements en or, ouvrage attribué

aux magiciens. Il accomplit d'autres œuvres plus utiles à ses peuples : il détermina les vertus médicinales des plantes, et l'on raconte qu'ayant guéri tous les maux de son empire, la mort a été inconnue pendant les dernières trente années de son règne. Il entreprit des voyages lointains dans le but de s'instruire, et perfectionna la navigation au point de suivre la côte jusqu'en Chine.

V

La fin de son règne fut malheureuse. « Il s'écarta des voies de la justice, » dit la chronique, et la grâce de Dieu l'abandonna. Zohak, roi du Touran, son successeur et son meurtrier, était un prince impie, qui, pour établir sa puissance, s'était voué aux génies du mal, et qui devint l'instrument de leurs volontés perverses. Il conquit Istakhar, aujourd'hui Persépolis, et régna en tyran pendant plusieurs années, lorsque, par l'intervention céleste, l'existence de Féridoun, petit-fils de Djemschid, élevé en secret par les soins de sa mère Feramek [1], fut révélée aux mages. Le peuple se souleva sous la conduite d'un forgeron nommé Kiawek, qui fit un étendard de son tablier de peau, et, le portant en courant dans la ville, appela aux armes pour

[1] Féridoun fut nourri par une vache, la reconnaissance en consacra le souvenir en attachant le symbole d'une tête de vache au manche de la masse d'armes que portaient les rois de Perse.

expulser l'impie Zohak et rétablir le trône de Djemschid dans la personne de son petit-fils. L'étendard de Kiawek devint l'étendard royal; « le tablier du forgeron, tout brodé d'or et de pierreries, étincela au soleil. »

Féridoun éleva son petit-fils Minu-Tcher, qui devint un des plus grands rois de la Perse et gouverna glorieusement pendant un long règne. Lorsqu'il monta sûr le trône, il parla au peuple assemblé, il dit : « Je suis assis sur le trône du ciel, la terre est mon esclave. Mais, avec tout ce pouvoir, je suis moi-même un esclave, le serviteur du Dieu tout-puissant. » Puis il parla sur la justice : « Quiconque, dit-il, traitera mal un pauvre, ou fera souffrir un des siens, ou lèvera la tête avec arrogance à cause de ses trésors, ou qui affligera un malheureux, sera maudit par Dieu et par moi; je porterai la main à l'épée, et j'exterminerai les méchants dans ma colère... Le monde n'est que tromperie et vent; il élève les hommes avec douceur; mais, quand il reprend ses dons, qu'importe que ce soit un monceau de terre ou une perle?... Heureux est celui qui laisse une mémoire bénie, que ce soit un roi, que ce soit un esclave ! »

C'est sous le règne de ce roi Minu-Tcher que naquit notre héros Rustem.

VI

Il est temps de dire en peu de mots comment les détails de la vie de ce héros sont parvenus jusqu'à nous.

Après la conquête et la destruction du royaume de la Perse par les mahométans, sous le règne du dernier des schahs, Kosroës, les descendants des souverains tributaires et feudataires de l'ancien empire de Perse conquis, mais non entièrement dépossédés de leurs fiefs, vivaient isolés, se dérobant à la rapacité des conquérants. Mais, lorsque la puissance des mahométans se fut affaiblie par les guerres d'Ali, d'Omar et de leurs sectateurs, les descendants des grandes familles de la Perse levèrent la tête; ils n'avaient d'espoir de reconquérir leur indépendance qu'en réveillant l'esprit national. Le récit de la gloire et de la prospérité de leurs ancêtres leur parut le meilleur moyen d'exciter l'orgueil de la race et la volonté de secouer le joug des étrangers. Les Dikans (appellation qui signifie à la fois *propriétaires* et *lettrés*) rassemblèrent toutes les traditions des héros persans, les firent mettre en vers dans leur langue, le *pelvi*, par les poëtes de leur nation, et chanter sur les places publiques, comme plus tard les rapsodes d'Homère.

VII

Le sultan Mansour I[er], qui descendait lui-même de la famille des Kosroës, chercha à rassembler les fragments de l'histoire de l'ancienne Perse, depuis sa fondation, sous le premier chef Keïoumors, jusqu'à la conquête par les mahométans. Il employa tous les lettrés de son royaume à rechercher les fragments conservés par les Dikans, et à rédiger le *Schah-Nameh* ou *Livre des Rois*, qui fut terminé, sous le règne de Mahmoud Gasnevy, par Firdousi, l'Homère de la Perse.

Firdousi était fils d'un Dikan du Korassan, et vivait dans la ville de Thouss. Dès sa jeunesse, il s'était nourri des anciens récits. Il employa plusieurs années à traduire en vers tous les épisodes qu'il avait pu se procurer des versions barbares, mais véridiques, des Dikans. Il vivait dans la retraite, cachant soigneusement son travail, n'ayant pas encore trouvé un patron digne de son œuvre. Lorsque le bruit arriva jusqu'à lui que Mahmoud Gasnevy avait appelé les poëtes à sa cour pour ce travail, que lui seul avait entrepris en secret, il ne put résister au désir d'aller à Ghazené, résidence de Mahmoud; mais, n'ayant pas un nom connu, il ne savait comment se faire présenter au sultan. Cependant, poussé par son génie, il se mit en route, décidé au moins à se présenter lui-même aux poëtes employés par Mahmoud.

Il s'approche du palais que le sultan avait assigné aux trois poëtes; il les voit buvant et se divertissant dans un jardin délicieux. Il se présente humblement devant eux. Ils le reçoivent mal et comme un mendiant. Firdousi ne se décourage pas; il leur parle de poésie (*Anch' io son pittore*). Alors, voulant se divertir à ses dépens, ils se font signe, et récitent chacun un vers qui se termine par une rime dont la quatrième ne se trouve pas dans la langue, et le mettent au défi de compléter la strophe. Firdousi, plus versé qu'eux dans les ressources de la poésie et dans l'histoire de son pays, improvise le quatrième vers, le terminant par le nom d'un héros. La jalousie s'empare d'eux, et ils cherchent plus que jamais à éconduire le poëte rival. Firdousi se retire modestement; mais, le cœur navré du mauvais succès de sa tentative, il entre dans une mosquée pour verser ses chagrins en prières. Mahek, un des favoris du sultan, qui s'y trouvait, frappé du noble aspect de Firdousi et touché de son chagrin, s'approche de lui et l'interroge. Ils se lient d'amitié. Firdousi lui raconte son aventure et lui récite de beaux vers; Mahek rend compte au sultan de ce qu'il a entendu. Mahmoud demande à voir l'étranger. Firdousi récite devant le sultan et devant les poëtes des épisodes de ses poëmes en vers magnifiques; mais ses ennemis ne se laissent pas vaincre, ils suggèrent que ces vers peuvent n'être pas de lui. Mahmoud décrète que chacun des poëtes sera

enfermé séparément et leur assigne un sujet à traiter. Le triomphe de Firdousi est complet, ses rivaux se retirent d'eux-mêmes devant lui, et le sultan le charge seul de mettre le *Schah-Nameh* en soixante mille distiques, lui promettant soixante mille ducats d'or en récompense.

VIII

Firdousi, au comble de ses vœux, appelle tous les Dikans en renom à son aide pour s'entourer des anciennes traditions, et ne néglige rien pour faire de son travail un chef-d'œuvre. Lorsque le trésorier du sultan se présente pour faire un premier payement de vingt mille ducats, Firdousi refuse de les recevoir jusqu'à la fin de son œuvre, disant qu'il les destine à un monument dans sa ville natale de Thouss.

Firdousi passa plusieurs années à compléter son poëme; il dit lui-même, en faisant allusion à son premier travail joint à celui qu'il accomplit à la cour de Mahmoud, qu'il avait passé trente ans de sa vie à son œuvre. Il avait plus de soixante-douze ans lorsqu'il fut achevé; mais l'enthousiasme du sultan s'était refroidi, et, lorsqu'il fallut envoyer à Firdousi la récompense promise, Mehmendi, son vizir, lui représenta que soixante mille ducats d'or étaient la charge d'un éléphant, qu'il devait les réduire à soixante mille pièces d'argent, et le sultan

consentit à cet acte de déloyauté. Firdousi, indigné de la trahison, distribua immédiatement les soixante mille pièces d'argent à ses serviteurs. Mehmendi, craignant pour lui-même l'effet de la fierté de Firdousi sur le sultan, le désigne à la colère de Mahmoud, déclarant qu'il a manqué de respect à son souverain. Le sultan ordonne qu'il soit mis à mort.

Averti en secret de son danger, Firdousi se sauve, déguisé en derviche, jusqu'à Bagdad, où il demeure quelques années poursuivi par la colère du sultan, mais protégé par Achmet IV. Enfin le désir de revoir son pays et sa famille dans sa vieillesse le décide à retourner à Thouss, malgré les dangers auxquels il s'expose.

Cependant, à la mort de son vizir Mehmendi, le sultan Mahmoud se repentit de sa conduite, et voulut la réparer; mais il était trop tard. Lorsque l'éléphant chargé d'or arriva à la porte de Firdousi, son cercueil en sortait. Sa famille indignée, convaincue que le chagrin avait abrégé les jours de Firdousi, refusait de recevoir cette tardive réparation, lorsque sa fille, se souvenant du vœu de son père, déclara qu'il l'avait léguée à la construction d'un pont sur l'Oxus, et l'or fut déposé au trésor de la ville pour exécuter les dernières volontés du poëte.

IX

C'est une tâche peu facile que celle d'abréger et de rendre acceptable en langue vulgaire l'épisode de Rustem, tiré du poëme de Firdousi, que M. Mohl a si admirablement traduit du persan en prose poétique, suivant pas à pas et strophe à strophe le poëme du *Schah-Nameh*. Essayons, cependant, de faire pressentir et admirer ce grand ouvrage. Le style du poëte persan, ses images orientales, ses scènes épiques, ses contes merveilleux se traduisent difficilement en prose familière. Pourtant les exploits de l'Hercule des Grecs, qui ne sont pas moins merveilleux, et sa vie, qui est bien moins historique que celle de Rustem, sont acceptés de tous. Il n'a manqué au héros persan que d'être connu en Occident comme il l'est en Orient et aux Indes, où, après tant de siècles, les joujoux des enfants représentent encore les faits principaux de sa légende et où ses exploits sont toujours célébrés dans les chants populaires.

Le *Livre des Rois* de Firdousi s'ouvre par une invocation :

« Au nom du Maître de l'âme et de l'intelligence, qui est plus haut que tout nom, que tout signe, que toute idée ! La pensée même ne peut atteindre celui qui est au delà de tout lieu et de tout nom ; tout ce qui s'élève au-dessus de ce monde dépasse la portée

de l'esprit et de l'intelligence.... Si l'esprit choisit des paroles, il ne saurait les choisir que pour les choses qu'il sait; mais personne ne peut apprécier Dieu tel qu'il est. Il ne te reste que de te ceindre d'obéissance. Adore et cherche le vrai chemin, et sois attentif à obéir à ses commandements.... Puissant est celui qui connaît Dieu! la connaissance de Dieu rajeunit le cœur; mais la parole ne peut percer ce voile, et la pensée ne peut pénétrer jusqu'à l'Être.... O sage! parle, et tire de la raison ce que tu sais, afin que l'oreille de celui qui t'écoute s'en nourrisse..... La raison est l'œil de l'âme et le gardien de l'âme. Prends toujours la raison pour guide, elle t'aidera à te tenir loin de ce qui est mauvais... Sache que ce livre ne contient ni mensonges ni faussetés; que tous ceux qui sont doués d'intelligence se nourrissent de mes paroles, quand même il faudrait y chercher des symboles! »

Voici l'origine de Rustem et l'histoire de sa naissance :

Parmi les princes ou chefs tributaires du grand royaume de Perse, le plus puissant était Sam (grand-père de Rustem), prince du Zaboulistan, un héros renommé pour sa bravoure, sa justice et sa haute vertu. On l'avait surnommé le *Champion du peuple*. Le roi de Perse, Minu-tcher, l'appela à son secours contre le roi de Touran, son ennemi. Sam l'accompagna à la guerre en grande pompe, et prit place à ses côtés dans les conseils. Sam avait un fils

nommé Zal-zer, qui naquit avec les cheveux blancs. Ce prodige étant considéré par les astrologues comme de mauvais augure. L'enfant fut éloigné de la cour, malgré le désespoir de sa mère, et abandonné sur l'Alborz, montagne éloignée, où il fut miraculeusement sauvé, dit la chronique, par un aigle qui le nourrit dans son nid. Après quelques années, Sam eut un songe qui lui annonçait que le fils qu'il avait répudié deviendrait un grand chef et serait père du plus puissant héros qui eût encore paru sur la terre. Sam, se repentant du criminel abandon de son enfant, passa plusieurs jours en prières pour obtenir la faveur de le retrouver. Dieu l'exauça et le consola par un second songe qui lui apprit que son fils avait été conservé par le dive Simourg. Sam part pour la montagne ; il arrive au pied d'un roc escarpé qui s'élève perpendiculaire jusqu'aux nues, sans aucun sentier pour parvenir au sommet, où il aperçoit un nid d'aigle. Il invoque de nouveau le secours du Tout-Puissant en s'humiliant et en s'accusant amèrement du crime d'avoir exposé son enfant. Dieu, jugeant l'épreuve suffisante, ordonne à l'aigle de descendre de son aire en emportant Zal-zer sur ses ailes. Il le dépose aux pieds de son père ; Zal-zer refuse avec sanglots de quitter l'aigle nourricier. Son père lui fait comprendre que telle est la volonté de Dieu. L'aigle, qui n'est qu'une transformation du dive Simourg, lui donne une plume qu'il doit toujours porter sur

sa tête, et, lorsqu'il se trouvera dans un grand danger, il jettera sa plume sur un brasier en invoquant l'assistance de Simourg. Sam emmène son fils sur un éléphant ; il est reçu avec de grandes réjouissances à la cour de son père.

Zal-zer, après avoir été instruit par Sam dans l'art de la guerre et du gouvernement, voulut voyager pour rapporter au Zaboulistan les découvertes et les arts des autres peuples. Il partit pour l'Indoustan avec quelques compagnons d'élite et une suite digne de son rang. Il s'arrête dans les villes pour examiner les monuments et dans les campagnes pour étudier l'agriculture. Il est reçu avec de grands honneurs par Mihrab, roi du Kaboul ; mais Mihrab étant de la famille de Zohak le Tyran, Zal-zer ne voulut pas entrer dans son palais, il campa hors de la ville dans la *vallée aux Roses*.

X

Le roi Mihrab avait une fille unique d'une grande beauté, cachée à tous les yeux, suivant la coutume de l'Orient. Zal-zer entendit parler de cette merveille, appelée la *Perle du harem ;* il en devint épris. La princesse Roudabée, de son côté, entendit vanter par son père les exploits de Zal-zer et sa mine royale. Son père disait que « Zal-zer donnait du repos et de l'amour aux âmes par sa haute stature et son beau visage. Roudabée désire ardemment

le voir; elle envoie ses esclaves favorites dans la vallée près du camp de Zal-zer cueillir des roses dont les femmes d'Orient tirent les parfums et les essences. Zal-zer, les apercevant de sa tente, sortit à pied comme pour la chasse, tira un oiseau, et l'abattit aux pieds des esclaves de Roudabée. Il s'approche comme pour le ramasser, et entre en conversation; il leur parle de leur maîtresse et de son amour, leur donne des ornements d'or et des pierreries. Les esclaves rapportent ses louanges à Roudabée, et, après quelques conférences par leur entremise, elle consent à une entrevue au pied de la tour. Zal-zer, au comble de ses vœux, « mesure la lenteur de cette journée, qui lui paraît longue comme une année, » et invoque la nuit. « Lorsque le soleil brillant eut disparu, qu'on eut fermé la porte du palais et qu'on eut retiré la clef, le prince se dirigea vers la tour. Roudabée paraît sur son balcon à la clarté de la lune, lève son voile, et éblouit Zal-zer par l'éclat de sa beauté. Les créneaux du palais étaient éclairés par ce joyau. »

Le poëte dit: « De taille, c'est un platane; de couleur, c'est de l'ivoire. Elle porte sur sa tête une couronne que Dieu lui a donnée; ses deux yeux sont sombres, ses sourcils sont des arcs, son nez est une colonne mince et argentée, sa bouche est étroite comme le cœur d'un homme triste, les boucles de ses cheveux tombent comme des anneaux jusqu'à ses pieds, ses deux yeux sont pleins de langueur, ses

traits pleins d'éclat ; ses joues sont comme des fleurs, ses cheveux sont comme du musc ; le souffle de la vie ne trouve de chemin que par ses lèvres. »

Enfin Zal-zer jeta son lacet sur les créneaux du palais, et escalada le balcon. Elle déroula ses longues tresses d'ébène, et les lui tendit pour l'aider à monter ; elle le reçut dans une salle, dit la chronique, « ornée comme le gai printemps, » garnie de portraits de héros, tendue de brocarts de la Chine. Elle avait fait disposer des vases d'or avec du musc mêlé de vin et d'ambre. D'un côté étaient des roses pourpres, des narcisses et des tulipes ; de l'autre, des branches de jasmin et de fleurs de lis. Toutes les coupes étaient d'or, ornées de turquoises, et du palais de cette « *belle au visage de soleil*, » s'élevait un parfum jusqu'au ciel. En recevant le héros, « les joues de Roudabée rougirent comme la fleur du grenadier ; » elle s'assit sur un divan couvert de tapis brodés d'or, et le héros s'assit à ses côtés. Les esclaves se tenaient debout, à une distance respectueuse, au fond de la salle.

« O jeune fille, au visage de lune, » dit le héros, « que mes bénédictions et les grâces du ciel soient » sur toi ! Que de fois, dans la nuit, les yeux dirigés » sur l'étoile du nord, j'ai prié Dieu, le maître du » monde, de me laisser voir ton visage ! Je sais que, » lorsque le roi Minutcher apprendra cette aven- » ture, il bouillonnera de colère contre moi ; mais » je tiens ma vie et mon corps pour choses viles,

» et je me vêtirai sans peine du linceul avant de
» manquer à ma foi envers toi. Le Dieu créateur
» entendra mes paroles, et tu seras mon épouse à
» la face du monde. »

Roudabée jura que nul ne serait son seigneur que Zal-zer le héros ; et, lorsque le son lointain du tambour s'éleva des tentes, les cils de leurs yeux se mouillèrent de larmes, ils adressèrent des reproches au soleil, disant : « O gloire du monde, encore un instant, n'arrive pas si subitement ! » C'est la prière, c'est le regret de Roméo et de Juliette dans l'adieu du matin, c'est la scène éternelle du balcon.

La mère de Roudabée surprend des présents que Zal-zer envoie à sa fiancée. Son père entre en fureur, et menace de la tuer ; mais Roudabée, sans se troubler, répond avec douceur et fermeté qu'elle n'aura jamais d'autre époux que Zal-zer, et le roi Mihrab, craignant la colère de ce puissant chef, se calma et attendit ce que le temps en déciderait.

Le mariage fut longtemps contrarié par la haine de Minutcher contre la race de Zohak ; mais la persévérance de Zal-zer surmonta tous les obstacles, et il emmena son épouse triomphante à Nimrouz, sa capitale.

XI

Après neuf mois d'une grossesse qui avait mis les jours de Roudabée en danger, elle sentit appro-

cher le moment de ses couches, mais avec des terreurs que rien ne put calmer. Zal-zer consulte des astrologues, qui déclarent que l'enfant ne pourra naître que par le glaive. Désespéré à l'idée du péril de sa femme adorée, il se souvient de Simourg, brûle la plume qu'il lui avait remise comme un talisman pour le jour du danger, et invoque son assistance. Simourg répond à son appel et descend sur le palais comme un grand vent de tempête ; il rassure le roi ; il compose un breuvage qui doit rendre Roudabée insensible pendant qu'on lui ouvre le flanc ; il fait broyer des herbes avec du musc pour guérir sa blessure, et, lorsqu'elle sortit de son assoupissement, elle contempla avec ravissement son enfant d'une merveilleuse beauté et d'une grosseur prodigieuse. Zal-zer, au comble du bonheur, le nomma Rustem (qui signifie délivrance) ; Zal-zer rendit grâce à Dieu, et, dans sa joie de la beauté et de la force de Rustem, il fit faire une image de l'enfant monté sur un éléphant blanc, et l'envoya réjouir les yeux de son grand-père Sam, qui en eut le cœur comblé de joie. « J'ai invoqué en secret, dit-il, jour et nuit, le Créateur du monde pour que mon œil vît un fils de ta race qui me ressemblât ; maintenant il ne me reste plus qu'à prier pour sa conservation ; » et il leva son regard jusqu'à la voûte bleue du ciel.

« Lorsque Rustem eut atteint la hauteur de huit palmes et qu'il fut devenu semblable à un noble

cyprès, on l'eût pris pour une étoile que le monde contemple avec admiration. A voir sa stature, son intelligence, sa mine fière et sa sagesse, on aurait dit que c'était Sam le héros. »

Sam se mit en route pour aller voir son petit-fils. Lorsque Zal apprit son approche, il apprêta une fête, et les hennissements des chevaux arabes et les cris des éléphants s'entendirent jusqu'à une distance de cinq milles. Un éléphant de guerre fut caparaçonné des plus riches étoffes, on plaça sur son dos un trône d'or sur lequel s'assit le jeune Rustem. Sur sa tête était une couronne, autour de son corps une ceinture, dans sa main un arc et des flèches, et il fut conduit au-devant de son grand-père. « Lorsque Sam vit sa stature noble, ses épaules et ses bras de héros, il sourit en regardant le lionceau, et la joie fit battre son cœur. » Ils passèrent quelques jours en festins. Enfin Sam, sentant que sa vie approchait de sa fin, résolut de retourner dans son pays ; il appela son petit-fils, et lui dit : « O mon fils ! ne t'éloigne jamais de Dieu le très-juste ; préfère toujours la raison aux richesses, lave ta main de mauvaises actions, et cherche chaque jour la voie de Dieu ; sache que le monde ne reste à personne. Si tu veux que ton bonheur soit le même dans ce monde et dans l'autre, suis le conseil que je te donne, ne le néglige pas, ne marche jamais sur la terre que dans le droit chemin. » « La bouche pleine de ces douces paroles et le cœur rempli de tendresse,

il prit congé de ses fils, qui l'accompagnèrent pendant trois jours. »

Rustem donna bientôt des preuves de sa force et de son courage. Une nuit, quand il était encore enfant, il s'éleva un grand bruit dans le palais de Zal : l'éléphant blanc avait rompu ses liens, et il était devenu furieux. Personne n'osait l'approcher. Rustem se lève sans se vêtir, saisit la masse d'armes de son père, renverse ceux qui veulent s'opposer à son passage, court droit à l'éléphant, pousse un cri comme le cri du lion, et, sans lui donner le temps de se mettre en garde ou d'attaquer son antagoniste, lui assène un coup si violent sur la tête qu'il tombe étourdi. Rustem, calme et sans émotion, rentre dans son appartement. Lorsque son père apprit ce qui était arrivé, il courut à lui, lui baisa la tête et dit : « O fils d'un lion! tu as levé ta griffe. Tu es encore un enfant, et déjà tu n'as pas ton égal; maintenant tu peux ceindre le glaive et venger le sang de ton aïeul Nériman. Écoute mes paroles : Sur le mont Sipend s'élève un château dont la tête touche les nuages, l'aigle dans son vol ne peut l'atteindre, il est plein d'or et d'objets précieux. Un seul chemin y conduit, et la porte est haute comme le firmament. Pendant une année ton aïeul Nériman fit le siége de cette forteresse, repaire d'une horde de brigands puissants et audacieux qui ravageait le pays. Le siége aurait pu durer longtemps; car les habitants n'auraient pas

manqué d'un brin de paille, quand même le chemin aurait été intercepté pendant des années. Mais une pierre fut lancée par les assiégés sur Nériman, et sa place sur la terre resta vide; le lion de la guerre avait cessé de combattre. Depuis ce jour, la terreur entoure ce château comme d'un rempart; nul n'a osé l'attaquer, mais aujourd'hui le temps est venu de venger le sang de ton aïeul par un moyen plein de ruse. Tu n'es pas encore connu comme un chef; déguise-toi en chamelier, fais venir du désert une caravane de chameaux, charge-les de sel. Une charge de sel est précieuse dans ce lieu. Quand ils verront inopinément un convoi de sel, grands et petits accourront au-devant de toi. »

Rustem écouta son père; il choisit des hommes prudents et courageux, cacha les armes dans la charge des chameaux et la massue de son père dans un sac de sel, puis, souriant de la ruse, il partit pour le mont Sipend.

Lorsque le gardien de la porte du mont Sipend aperçut la longue caravane qui se déroulait lentement au bas de la montagne, il envoya un messager « rapide comme la panthère, » et demanda ce que contenaient les ballots. Rustem répondit : « Ce sont des ballots de sel. » Le maître du château s'en réjouit et fit ouvrir les portes. Dès qu'il fut entré dans le bazar, tous les habitants, hommes, femmes et enfants, entourent la caravane pour faire des échanges. Ils donnent des habits, de l'argent et de

l'or pour du sel. Mais lorsque la nuit sombre est venue et que tout dort dans le château, Rustem et ses compagnons laissent tomber leurs vêtements de chameliers, et, paraissant avec leurs brillantes armures, se dirigent contre la forteresse. Le cliquetis des armes réveille le gouverneur ; mais, avant qu'il ait le temps de se défendre, Rustem lui plonge son épée indienne dans le cœur. Rien ne résiste plus; en un instant tout est sang et carnage.

Rustem, maître de la place, s'avance dans l'intérieur du château vers un édifice bâti en pierre dure, ayant une porte en fer; il force la porte avec sa pesante massue à tête de bœuf, et demeure ébloui à l'entrée d'une grande salle voûtée, remplie de tous les trésors du monde connu. Rustem se dit en lui-même : « Il ne doit rester ni or dans les mines ni perles dans la mer; tout est rassemblé ici. » Il appela ses compagnons et chargea tous ses chameaux des trésors, puis, selon les ordres de son père, il mit le feu au château, afin qu'il ne restât qu'un tas de cendres sur la montagne qui avait été le repaire des brigands; puis il se mit en route pour Nimrouz. Tout le peuple sortit à sa rencontre avec les trompettes, les cymbales, les clairons et les clochettes indiennes. Rustem, plein d'impatience, se rendit auprès de sa mère et voulut baiser respectueusement la terre; mais Roudabée l'entoura de ses bras, le pressa sur son cœur, et lui baisa la poitrine et les bras. Puis on envoya un

messager de bonne nouvelle à son grand-père Sam, « dont il rajeunit le cœur. »

XII

A cette époque de la vie de Rustem, mourut le roi de Perse. Les astrologues mobeds lui annoncèrent le jour même « où la majesté du roi devait s'obscurcir; » ils lui dirent : « Le temps est venu où il vous faut aller dans l'autre monde ; espérons que tu auras devant Dieu une place meilleure. Pense maintenant à ce que tu auras à faire ; car il ne faut pas que tu partes sans avoir fait les préparatifs de voyage et que tu te laisses ainsi ensevelir dans la terre. » Lorsque le schah entendit ces paroles, il fit venir son fils et lui donna des conseils, disant : « Le trône de la royauté n'est que vent et illusion ; il ne faut pas y mettre son cœur. Cent vingt ans ont passé sur moi ; j'ai beaucoup travaillé et beaucoup souffert; j'ai éprouvé beaucoup de joie, et souvent les désirs de mon cœur ont été satisfaits. J'ai fondé beaucoup de villes et bâti beaucoup de forteresses ; maintenant je suis dans un tel état que tu dirais que je n'ai pas vécu, et le nombre des années passées est effacé de mon souvenir... Je te laisse le trône tel que je l'ai reçu. Ce trône a vu beaucoup de rois. Sache que, quand tu en auras joui, il cessera d'être à toi, et il te faudra passer dans un monde meilleur ; mais la trace que tu lais-

seras après toi durera longtemps, il ne faut pas que ce soit autre chose que des bénédictions. Il ne restera d'autre souvenir de toi que les discours des hommes. »

Une guerre désastreuse étant survenue entre les Persans et les Touraniens, les grands allèrent en députation au Zaboulistan pour supplier Zal-zer de leur venir en aide. Rustem, enflammé du désir de combattre, demande à son père des armes et un cheval de guerre. Son père lui dit : « Tu n'es pas dans l'âge des combats ; tu es en âge de jouir des fêtes, des sons de la musique, de boire du vin et d'écouter des chants héroïques. Tes lèvres sentent encore le lait de ta mère : comment t'enverrai-je contre Afrasiab, le tyran, le roi belliqueux du Touran ? Tu n'es pas en âge de combattre, d'acquérir de la gloire, de lutter et de faire voler la poussière de la terre jusqu'à la lune. » Rustem répond : « Mon père, je ne suis pas fait pour le repos et les coupes des festins : ce serait une honte de laisser languir dans la mollesse ces bras et ces mains puissantes. Quand le combat acharné se présentera, Dieu me sera en aide, et la victoire me favorisera ; tu verras comme je traverserai la mêlée sur mon cheval couleur de feu. Je prendrai dans ma main une massue, le feu en jaillira, et, quand ma lance éclatera dans le champ de bataille, elle rougira le cœur de la pierre par le sang qu'elle versera. Mais il me faut un cheval que je puisse seul prendre au lacet ; il me faut un

cheval qui puisse porter à la fois ma lourde massue, ma haute stature et ma gloire. » Le roi, ravi de ces paroles, semblait verser son âme sur son fils ; il ne cessait d'invoquer sur lui les bénédictions de Dieu.

Zal-zer fit venir d'immenses troupeaux de chevaux sauvages de toutes couleurs ; mais chaque cheval que Rustem attira vers lui, et sur lequel il posa la main, plia sous ses efforts et toucha du ventre la terre. Enfin une jument grise passa rapidement, les deux yeux brillants comme des poignards. Un poulain aussi grand qu'elle la suivait ; sa croupe et sa poitrine étaient larges comme celles de sa mère, sa queue levée, ses sabots semblables à de l'acier, son corps pommelé de taches de feu sur un fond d'or. C'était un éléphant pour la force, un chameau pour la taille, et pour la vigueur un lion. Rustem, aussitôt qu'il vit la jument et son poulain, fit un nœud à son lacet royal pour séparer le poulain du troupeau. Mais le vieux pâtre lui dit : « O homme puissant ! ne cherche pas ce cheval ; il court beaucoup de bruits sur lui ; nous le nommons Raksch. Il est brillant comme l'eau et vif comme la flamme ; mais, dès que sa mère voit le lacet d'un cavalier, elle accourt comme une lionne pour se battre et défendre son poulain. Garde-toi, ô homme prudent ! de tourner autour de ce dragon ! car, lorsque cette jument s'élance à l'attaque, elle déchire le cœur du lion et la peau du léopard. » Quand Rustem eut entendu ce discours, il fit un nœud à son lacet royal et prit dans le nœud

la tête du poulain pommelé. La mère accourut comme un éléphant furieux, et voulut lui arracher la tête avec ses dents ; mais Rustem rugit comme un lion sauvage, et la jument, étonné de sa voix, fit un bond et s'enfuit devant lui. Rustem affermit ses pieds sur le sol, étendit sa puissante main de héros et la posa de toute sa force sur le dos du cheval. Raksch ne plia pas : on aurait dit qu'il ne s'en apercevait point. Rustem s'écria : « Voilà mon siége ; c'est maintenant que je puis faire de grandes choses. » Il sauta sur Raksch rapide comme le vent, et le cheval couleur de feu s'élança sous lui comme un cheval de guerre. C'était une biche qui courait ; il avait la bouche tendre, l'écume abondante, de l'ardeur, des hanches rondes, de la sagacité et l'allure douce. » « Le cœur de Zal était gai comme le printemps ; » dans la joie qu'il ressentait de son fils, il ouvrit les portes de son trésor et distribua de l'or aux indigents.

XIII

Zal-zer rassembla les grands et leur dit : « Nous avons une armée nombreuse, mais nous n'avons pas de chef depuis la mort du roi ; il nous faut un chef de la race Keïanide, afin que tous lui obéissent. J'ai appris par les astrologues qu'un jeune prince rempli de courtoisie et de justice, descendant du grand Féridoun, nommé Keïkobad, vit retiré sur le mont

Alborz. J'enverrai Rustem à sa recherche ; il nous le ramènera, et nous poserons sur sa tête la couronne de turquoises. » Il donna ses instructions à Rustem, qui se prosterna les sourcils contre terre devant son père, puis sauta joyeusement sur Raksch et se hâta d'entreprendre le voyage périlleux à travers les provinces envahies par les Touraniens. Après plusieurs combats dont il sortit victorieux, il approcha du mont Alborz, et aperçut un magnifique palais entouré de beaux arbres et d'eaux vives. Un siége élevé était placé près de l'eau ; un jeune homme brillant était assis sur ce trône à l'ombre d'un platane. « Le lieu était semblable à un paradis plein de parfums et de beautés. » Il était entouré d'une assemblée de grands digne d'un roi, et, lorsqu'ils aperçurent Rustem de loin, ils allèrent au-devant de lui pour lui offrir l'hospitalité ; mais Rustem leur répondit : « O héros illustres, qui portez haut la tête, il ne convient pas que je tarde auprès de vous, car je suis chargé d'une affaire importante, et j'ai devant moi de longs et pénibles travaux. La frontière est remplie d'ennemis, chaque famille est en deuil, le trône de Perse est privé de son roi ; il ne m'est pas permis de boire de vin jusqu'à ce que j'aie accompli ma mission. Les chefs lui répondirent : « Dis-nous ce que tu vas chercher sur le mont Alborz : nous t'escorterons, et pendant ce temps notre amitié s'accroîtra. » Rustem leur expliqua qu'il cherchait Keïkobad, prince de la race de Féridoun.

Ils lui promirent en souriant de lui donner de ses nouvelles. Alors ils coururent comme le vent jusqu'au bord de l'eau, et ils s'assirent tous à l'ombre de grands platanes.

Le jeune homme qui était assis sur le trône prit la main de Rustem, remplit une coupe et but en l'honneur de son hôte. Alors Rustem expliqua sa mission; le jeune homme sourit et lui dit : « O Pélewan, je suis Keïkobad, et je connais le nom de mes aïeux. J'ai eu un songe : deux faucons blancs sont venus vers moi, tenant dans leurs serres une couronne brillante comme le soleil; ils se sont approchés en se balançant, et ils ont placé cette couronne sur ma tête. Et maintenant Rustem est devenu pour moi le faucon blanc, et j'ai reçu le message touchant la couronne de la Perse. »

Rustem lui répondit : « Lève-toi, et allons rejoindre les braves qui t'attendent. » Ils s'élancent sur leurs chevaux de guerre avec toute leur escorte et ne se lassent pas d'aller jour et nuit. Ils rencontrent en route les Touraniens que le roi Afrasiab[1] envoyait pour leur intercepter le chemin. Keïkobad veut s'élancer au combat, mais Rustem le retient : « Un tel combat n'est pas digne de toi; mon cœur, mon cheval et ma massue, c'est assez d'amis pour moi, et je ne désire que Dieu pour gardien. » Il dit,

[1] Afrasiab était le nom dynastique des rois du Touran, et il passait de fils en fils, comme celui de Pharaon pour les rois d'Égypte.

et, faisant bondir Raksch, il distribue des coups « comme les donne un brave, » et étend à terre tous les guerriers qui s'avancent au-devant de lui. Alors le chef de l'armée ennemie, voyant tomber ses guerriers, sort des rangs et se présente pour combattre; mais Rustem lui arrache ses armes des mains, l'enlève de sa selle, et le transperce de sa propre lance, comme un oiseau percé par la flèche d'un chasseur.

Lorsque l'armée voit son chef jeté à terre comme une chose vile, elle s'enfuit, et les chefs continuent leur route et arrivent près de Zal-zer, qui les reçoit avec des honneurs souverains, et place la couronne de turquoises sur la tête de Keïkobad. Pendant huit jours il y eut de grandes réjouissances et de somptueux banquets.

XIV

Ainsi investi du pouvoir, le roi Keïkobad se hâte de faire des préparatifs pour le combat contre les troupes d'Afrasiab. Il passe son armée en revue; Rustem se revêt de son armure de guerre, et « fait lever la poussière sous les pieds de son cheval, comme un éléphant en fureur. » Il devance l'armée, les grands le suivent; derrière eux s'avancent Keïkobad et Zal-zer. « L'un était le feu, et l'autre la raison. » L'étendard de Kaweh le forgeron, porté devant eux, donne de brillants reflets jaunes, rouges

et violets. La terre était agitée comme un vaisseau soulevé par les vagues; les boucliers couvraient les boucliers sur la plaine et sur la montagne comme des écailles brillantes, et les épées étincelaient comme des flambeaux. « Le sol était comme une mer au-dessus de laquelle auraient brillé cent mille lampes. » Lorsque les deux armées se rejoignirent, on n'en voyait plus ni le commencement ni la fin.

Rustem, ardent au combat, demande à son père de lui montrer l'étendard du roi Afrasiab : c'est lui qu'il veut combattre. Zal-zer, effrayé du péril de son fils, veut le dissuader, il lui dit qu'Afrasiab est comme un dragon pour la force, et que sa colère est comme un nuage qui verse le malheur; « son drapeau est noir, sa cotte de mailles est noire, ses brassards sont de fer, son casque est de fer incrusté d'or et surmonté d'un panache noir. » Rustem répond : « Ne sois pas inquiet de mon sort, car Dieu est avec moi; » et il saute sur son cheval aux sabots retentissants, et il jette un grand cri de guerre. Afrasiab s'étonne de son extrême jeunesse, et demande son nom. On lui répond que c'est un jeune fils du héros Zal-zer qui vient pour acquérir de la gloire. Afrasiab s'élance au-devant de lui comme sur une proie facile; mais Rustem, prompt comme l'éclair, suspend à l'arçon sa pesante massue, serre son cheval, saisit Afrasiab par la ceinture, et le soulève de sa selle. Le cuir de la ceinture ne résiste pas au poids, il se rompt, et Afrasiab tombe sur la pous-

sière. Ses cavaliers l'entourent et l'emmènent sur un cheval rapide; il se sauve, laissant son armée sans chef.

Alors l'armée du roi de Perse s'ébranle comme la mer sous la tempête, et disperse les Touraniens. Afrasiab retourne auprès de son père, confondu de sa prompte défaite, et lui donne le conseil de chercher la paix, car rien ne résiste à Rustem. « Tu sais, dit-il, que j'ai le bras et le cœur, la force et la hardiesse; mais dans sa main je ne pèse pas plus qu'une mouche. Il lâche les rênes de son cheval, et franchit les torrents et les précipices. Qu'est-ce devant lui qu'un fleuve ou qu'une montagne? Tu sais que j'ambitionne la puissance et la possession du monde, mais devant lui ma force s'est évanouie. Cherche les conseils de la sagesse, et fais la paix. » Le roi, les yeux remplis de larmes, resta étonné des paroles d'Afrasiab; cependant il fit choisir un homme prudent pour l'envoyer à Keïkobad, et écrire une lettre ornée de dessins d'or et de couleur sur les marges. Keïkobad, clément et juste, écoute les propositions de paix, malgré l'ardeur de ses guerriers qui veulent profiter de leurs avantages pour exterminer les ennemis. Keïkobad leur dit : « Si l'éléphant combat la mouche, il manque à la justice. La colère de Dieu me porterait malheur, soyons toujours sous la protection du maître du monde. »

XV

La guerre ainsi terminée par la valeur de Rustem, le roi, de retour dans sa capitale, prépara des présents pour Zal-zer et pour Rustem; on plaça sur cinq éléphants des litières brodées d'or et de turquoises, et sur les litières des charges d'armes incrustées d'or et des brocarts. Il leur écrivit : « J'aurais voulu vous faire un plus grand présent; mais, si ma vie est longue, vous n'aurez rien à désirer dans le monde. »

Le roi Keïkobad, ayant rendu la paix à ses États, voyagea dans ses vastes possessions pendant dix ans, rendant partout justice et miséricorde. Il disait: « Si quelqu'un est trop pauvre pour jouir de la vie, mon trône est son bien et le bien de tous ceux qui sont sous ma protection. » Enfin, lorsqu'il sentit que la mort approchait, il appela son fils Kaous, qui devait lui succéder, et lui parla longuement sur la justice et la libéralité : « Ceux qui s'attachent à la vie n'ont pas de sens; pour moi, je sors tel que j'étais quand j'arrivais du mont Alborz pour prendre possession du trône. Si tu es un homme juste et d'intentions pures, tu trouveras ta récompense dans l'autre monde ; mais si les passions t'enveloppent de leurs lacets, et, si tu tires injustement de son fourreau une épée tranchante, ton séjour sera comme une flamme et ton cœur sera plein d'amer-

tume. » Il dit, « et changea son palais contre un cercueil. »

XVI

Lorsque Kaous succéda à son père, lorsqu'il vit les trésors de toute sorte accumulés et le monde entier tributaire et soumis à sa puissance, « l'orgueil lui fit quitter les voies de la justice. » Il ne songea qu'à boire et à jouir, et ne marcha pas sur les traces de son père. Esprit faible, plein de vanité, il se laissa entraîner aux guerres les plus injustes et les plus désastreuses ; il ne prenait conseil ni de Zal-zer ni de Rustem, et toutes les prouesses de ces grands guerriers ne servaient qu'à réparer les fautes de Kaous et à le tirer de la captivité dans laquelle ses folies l'avaient jeté. Il passait son temps à boire et à festoyer avec des musiciens et des danseurs; blasé sur tous les plaisirs, il en cherchait sans cesse de nouveaux. Il arriva qu'un jour qu'il buvait du vin sous un bosquet de jasmin, on lui annonça un chanteur étranger qui demandait à se faire entendre. Le roi l'admit avec empressement, car tout ce qui était nouveau lui plaisait. Or ce musicien était un espion envoyé par un roi rival du Mazendéran pour tenter la faiblesse et la vanité de Kaous. Il était habile dans son art ; il chanta avec un goût infini une chanson sur les beautés du Mazendéran.

« Que le Mazendéran, mon pays, soit célébré! La rose ne cesse de fleurir dans ses jardins; la tulipe et l'hyacinthe couvrent ses montagnes; l'air y est doux, la terre y est peinte de fleurs. Il n'y a ni froid ni chaleur; il y règne un printemps éternel. Le rossignol chante dans ses jardins, la biche erre dans ses vallées; tout y est plein de couleurs et de parfums; les bords des ruisseaux y sourient toute l'année; on dirait que ses rivières coulent de l'eau de rose. Que ce soit en hiver ou en été, au printemps ou à l'automne, la terre est toujours couverte de fruits et de fleurs, et partout les faucons de chasse sont à l'œuvre. Le pays tout entier est orné d'or, de brocart et de joyaux. Des esclaves belles comme des idoles portent des couronnes d'or. Quiconque ne demeure pas dans ce pays ne peut se réjouir d'avoir accompli le désir de son âme. »

L'esprit de Kaous s'assombrit en entendant ces paroles : il s'était cru jusque-là le plus grand monarque de la terre. L'ennui et la jalousie s'emparèrent de son âme; il résolut de conquérir ce merveilleux pays du Mazendéran.

Lorsque les chefs du pays connurent le désir insensé du roi, qui allait les précipiter dans une guerre injuste, ils expédièrent un messager sur un dromadaire de course à Zal-zer et à Rustem. Eux seuls pouvaient avoir assez d'empire sur Kaous pour le détourner de son fatal projet. Mais, obstiné autant que vain, il n'écouta pas leurs sages conseils,

et ils se retirèrent de devant lui le cœur brisé de douleur, prévoyant tous les malheurs qui devaient arriver.

XVII

Le Mazendéran était au centre du pays des Géants. Leur chef, appelé le Dive blanc, habitait les montagnes, et descendait dans les plaines lorsque le roi réclamait son assistance. Sa gigantesque stature et sa force prodigieuse inspiraient la terreur à ses ennemis et une aveugle confiance aux soldats du Mazendéran. Kaous éprouve une défaite complète; il est fait prisonnier avec ses principaux chefs, et jeté dans un cachot. Le géant les frappa de cécité, et dit au roi du Mazendéran : « Je n'ai pas voulu tuer le roi Kaous, parce que l'adversité le rendra sage et que son exemple détournera tout souverain d'attaquer désormais le Mazendéran. »

Kaous trouve le moyen d'envoyer un message, « prompt comme l'oiseau qui vole à tire d'aile, » à Zal-zer, le chef révéré des Persans, pour l'instruire de ses malheurs et s'accuser de les avoir mérités en méprisant ses conseils. Le prudent Zal ne communique à personne la nouvelle du désastre de l'armée et de la captivité du roi, pour ne pas exciter des révoltes dans les provinces tributaires; car il savait combien l'autorité de Kaous avait souffert de cette

guerre téméraire, et aussi pour ne pas mettre l'ennemi sur ses gardes. Il concerte seul avec Rustem le moyen d'aller secrètement à Mazendéran délivrer le roi. Ce périlleux voyage et les aventures merveilleuses de son cheval forment une partie très-populaire des exploits du héros, quelque chose d'analogue aux travaux d'Hercule chez les Grecs. C'est cette légende que nous allons raconter.

XVIII

Rustem part seul pour délivrer le roi Kaous, prisonnier à Mazendéran. Il voyage jour et nuit, prenant le chemin le plus dangereux, le moins fréquenté, mais le plus court. Il arrive dans une prairie où paissaient des onagres : il en tue un et le rôtit sur un feu de broussailles, car il avait faim. Il ôte la bride de Raksch et s'arrange pour dormir dans un champ de roseaux. Au milieu de la nuit, un lion du désert aperçoit un homme couché et un cheval en liberté : il se jette d'abord sur le cheval, mais celui-ci s'élance comme le feu, lève ses deux pieds de devant, frappe le lion sur la tête et le saisit avec ses dents aiguës à la nuque. Après un combat terrible, Raksch tue le lion. Rustem, réveillé par le bruit, caresse son cheval et lui dit : « O imprudent animal! si tu étais tombé dans ses griffes, comment me serais-je acquitté de ma mission? » Et il adressa ses prières à Dieu qui répand ses grâces.

Rustem avait devant lui un chemin difficile : c'était un désert sans eau, et d'une chaleur si ardente que les oiseaux tombaient morts sur le sable brûlant. On aurait dit que le feu venait d'y passer. Le cheval et le cavalier étaient haletants. Rustem descendit de cheval tout chancelant ; ne voyant aucun moyen de résister à la chaleur et à la soif, il tomba sur le sol et tourna ses regards vers le ciel, disant : « O Dieu ! si mes souffrances te plaisent, la mesure est comble pour moi dans ce monde ; mais je me traîne encore, espérant que le Tout-Puissant se servira de mon bras pour prêter secours au roi Kaous. »

Dans ce moment, un bélier venant à passer devant lui, il dit dans son cœur : « Où donc est l'abreuvoir? Certainement c'est Dieu qui me protége. » Et, suivant de l'œil le bélier, il découvrit une source d'eau claire et limpide. « Quand une position est » difficile, » dit le poëte, « il ne faut chercher asile » que près de Dieu ; car quiconque s'écarte de Dieu, » unique distributeur des miséricordes, est dépourvu » de raison. » Après des actions de grâces, il ôta la selle de Raksch, le lava, le rendit brillant comme le soleil, et se baigna lui-même dans l'eau limpide, puis il se coucha.

Pendant qu'il dormait, un tigre sortit du désert, Raksch court vers le héros, frappe la terre de ses pieds et secoue la queue. Rustem se réveille, regarde autour de lui ; mais le tigre avait disparu. Il gronda

Raksch de l'avoir réveillé, et se remit à dormir. Le tigre sort de nouveau de sa tanière, et Raksch déchire le sol en ruant. Rustem se réveille les joues pâles de colère, il apostrophe son cheval, et, ne voyant rien dans l'obscurité de la nuit, il s'endort une deuxième fois. De nouveau le tigre s'avance, et Raksch s'enfuit, car il avait peur du tigre et de Rustem; mais son amour pour son maître le ramena bientôt près de lui. Il revint rapide comme le vent, hennissant et frappant la terre de son sabot d'airain. Cette fois la terre ne put cacher le monstre, qui se jeta sur Rustem. Quand Raksch vit le tigre qui assaillait son maître, il coucha les oreilles et se mit à déchirer avec ses dents l'épaule du tigre, qui se retourna sur lui. Rustem saisit ce moment pour frapper le tigre avec son épée, et il sépare la tête du corps.

XIX

Le lendemain Rustem entre dans le pays dominé par les magiciens; il aperçoit tout près, sous des arbres, un repas préparé à côté d'une fontaine et une lyre couchée à terre. Plein d'étonnement, il prend la lyre, et en tire quelques sons qui frappent l'oreille d'une jeune et belle magicienne, qui s'approche de lui et s'assied à ses côtés. Rustem, ne sachant que penser de cette apparition, adresse une prière à Dieu, invoque sa protection, et présente une coupe

de vin à la belle jeune fille; mais, aussitôt que le nom de Dieu est prononcé, les traits de la magicienne se décomposent, et elle disparaît dans la forêt. Après avoir rendu grâce au Tout-Puissant d'avoir échappé à ce péril, il continua sa route jour et nuit.

Enfin il parvint à un beau pays émaillé de verdure et de fleurs, et il chercha à prendre du repos. Le terrain était couvert de riches moissons. Or, comme Raksch paissait en liberté, les gardiens des champs se jetèrent sur lui pour le prendre au lacet; mais Raksch bondit vers son maître, qui se réveilla aussitôt et vengea son injure. Les gardiens s'enfuirent, et racontèrent au puissant Aulad, gouverneur du pays, qu'un héros étranger ravageait ses moissons et maltraitait ses serviteurs.

Aulad part avec sa suite et une poignée de braves, et se précipite sur Rustem; mais celui-ci s'était mis en selle et avait tiré son épée indienne du fourreau. « Il s'avance comme un nuage d'où sort la foudre; » il frappe les premiers qui veulent lui barrer le passage et fait voler leurs têtes dans la poussière. Les autres prennent la fuite. Rustem roule son long lacet soixante fois autour de son bras, et le lance sur le chef Aulad. Il prend sa tête dans le nœud, serre le lacet, le désarçonne et le jette par terre, mais il ne le tue pas; car il veut profiter de ses connaissances du pays. Il lui dit que, s'il veut lui servir de guide fidèle dans l'entreprise qu'il doit accomplir, il lui mettra la couronne du Mazendéran

sur la tête, mais qu'au premier signe de trahison ou de lâcheté, il lui percera le cœur.

XX

Aulad, heureux de sauver sa vie et pénétré de respect pour Rustem et les hauts faits dont il a été témoin, lui promet de le conduire à la prison où le roi Kaous et les Persans sont renfermés, et près de la demeure du géant appelé le Dive blanc ; mais en même temps il tâche de le détourner de cette audacieuse entreprise par le récit des dangers qu'il va courir. Rustem se presse de plus en plus, ne voulant pas laisser arriver dans le Mazendéran le bruit de ses exploits avant qu'il ait atteint son but en délivrant le roi. Il relâche Aulad du lacet, le fait courir devant lui, et le suit gaiement nuit et jour, sans repos, à travers les montagnes et les plaines.

Après une longue marche, il entend le bruit des timbales et de la musique guerrière ; il voit mille feux qui illuminent la nuit. C'est le Mazendéran. Les magiciens gardent la cité et passent la nuit en festins. Rustem tombe à l'improviste sur la garde, tue le chef et avance dans la ville. Son cheval Raksch hennit d'une telle force, que du fond de sa prison le roi Kaous s'écrie : « Mes malheurs sont finis ; il n'y a que le cheval de Rustem qui puisse pousser un tel cri. » Les chefs qui partageaient sa captivité se regardent, disant : « Le roi a perdu l'esprit ; le

malheur a altéré sa raison. » Mais au même moment Rustem, avec l'aide d'Aulad, pénètre dans la prison. Kaous le serre contre sa poitrine, et tous rendent grâces à Dieu, qui leur a amené un libérateur.

Mais Rustem sait que sa tâche n'est pas encore achevée ; que, tant que le chef des géants sera en vie, il n'y aura aucun moyen de soustraire les prisonniers à sa puissance et de les faire sortir du pays. Il ne tarde pas un instant, même pour partager leur joie. Il leur recommande la prudence, et repart avec son guide Aulad pour la montagne des Géants.

Lorsqu'il voit de loin la caverne béante, demeure du Dive blanc, gardée par une forte armée, il s'arrête et consulte Aulad. Celui-ci, effrayé de la témérité de Rustem, lui dit que, quand il serait de fer, il ne résisterait pas. Rustem n'était pas d'humeur à se laisser détourner de son entreprise ; il lui répond qu'il le consulte seulement pour savoir l'heure la plus convenable à l'attaque. Aulad lui dit : « A midi, lorsque le soleil est dans toute sa force, le géant dort au fond de sa caverne, et tous ses sujets se couchent à l'entrée. Si Dieu prête à Rustem une force surnaturelle, il pourra seulement alors tenter de les surprendre. » Rustem reçoit cet avis avec joie et se désarme pour prendre du repos, en attendant l'heure fatale.

Lorsque le soleil ferme le calice des fleurs et que les insectes bourdonnants assourdissent la terre, il

se lève, se revêt de son bouclier et de son casque, s'arme de son épée de combat; il attache Aulad à un tronc d'arbre, et s'avance seul vers la caverne. Arrivé à l'embouchure, il pousse un cri semblable à un coup de tonnerre, et fait voler les têtes des gardiens endormis. Ceux qui échappent s'enfuient.

Rustem pénètre dans l'intérieur du rocher. Pendant quelques instants il ne distingue rien, tant la caverne est sombre et profonde. Lorsque ses yeux se furent accoutumés à l'obscurité, il aperçut une masse énorme comme un rocher étendue à terre. Le géant avait une chevelure comme la crinière d'un lion; sa hauteur et sa largeur remplissaient l'espace. Alors commença un combat horrible. Jamais Rustem n'avait couru de si grands périls. Le géant lui-même n'avait jamais rencontré un adversaire aussi redoutable. Rustem évite un quartier de roche lancé pour l'écraser, et porte au géant un coup d'épée si tranchant qu'il lui coupe une jambe. La lutte désespérée dura longtemps; la terre était inondée de sueur et de sang. « Mais Dieu donna la force et l'audace à Rustem, qui vainquit son ennemi et lui ouvrit le côté pour en arracher le cœur; car quelques gouttes de ce sang, versées sur les yeux du roi et de ses compagnons de captivité, devaient leur rendre la vue [1]. » Toute l'armée du Dive s'enfuit, voyant son chef vaincu et mort.

[1] On remarquera l'analogie partielle et lointaine de cette tradition persane avec l'histoire de Tobie.

Rustem délivre Aulad, et retourne en hâte vers Kaous pour achever de le mettre en sûreté, lui et les siens. Après leur avoir rendu la vue, il revêtit Kaous de ses ornements royaux, afin qu'il ne rentrât pas dans son pays sous l'aspect humiliant d'un captif délivré de ses chaînes, mais comme un roi rentrant dans ses États.

Kaous écrivit au roi du Mazendéran une lettre prudente et sage, l'engageant à se soumettre et à lui rendre hommage, disant qu'il n'avait voulu détruire que les magiciens qui ne croyaient pas en Dieu; il envoya la lettre par un messager actif et intelligent. Le roi, lorsqu'il l'eut reçue, la fit parfumer de musc et d'ambre, et appela un sage pour la lui lire. Mais la vengeance était dans son cœur; il n'écouta aucun avis, et répondit : « J'ai à ma cour mille fois mille guerriers; j'ai douze cents éléphants tels que vous n'en avez jamais vu de pareils. Je conduirai contre mon ennemi une armée formidable, et je soulèverai la poussière de la destruction. » Lorsque le messager revint vers Kaous avec ces paroles de guerre, Rustem décida le roi à l'envoyer lui-même avec un nouveau message. « Le scribe tailla sa plume de roseau comme une pointe de flèche, » et écrivit ces paroles que le roi lui dicta : « Ce que tu as écrit sont des paroles vaines qui ne conviennent pas à un homme de sens; dépouille-toi de cette arrogance, et viens selon mes ordres, sinon je couvrirai de mes armées l'espace entre une mer et l'autre, et les vau-

tours feront de toi leur proie. » Le roi, ayant scellé la lettre de son sceau, la remit à Rustem, qui partit comme un simple courrier.

Lorsqu'il arriva en face de l'armée du Mazendéran, pour conserver un caractère de messager de paix et en même temps pour inspirer le respect par sa force prodigieuse à ceux qui venaient à sa rencontre avec des figures douteuses ou malveillantes, il saisit un arbre à larges branches qui se trouvait sur sa route, le déracina par la force seule de son poignet, et le prit dans la main comme un javelot, au grand étonnement des chefs de l'armée ennemie; puis, avec mépris, il le lança de côté loin de lui, et la chute de ses branches écrasa plusieurs cavaliers. Un des grands du Mazendéran, renommé pour sa force, s'avance pour prendre la main de Rustem en signe d'amitié, mais en réalité dans l'intention de la serrer de telle force qu'il espère faire fléchir le messager. Rustem sourit, et, étreignant à son tour la main du cavalier, il le fit pâlir et tomber de cheval sans connaissance. Le roi, étonné de tout ce qu'il entendait dire de cet envoyé de Kaous, le manda en sa présence et lui offrit de magnifiques présents; mais Rustem n'en voulut accepter aucun, et, voyant que le roi se courrouçait de la lettre de Kaous et qu'il n'inclinait pas à la paix, il revint près du roi, la tête pleine du désir de la vengeance.

Un combat acharné dura sept jours entre les deux armées. Enfin Rustem triomphe; il tue le roi du

Mazendéran, et toutes ses richesses sont réunies et entassées comme une montagne devant Kaous, qui les distribue à toute son armée, selon les mérites de chacun ; puis il ordonne des prières pendant sept jours, en actions de grâce des sept victoires. Le huitième jour il fit venir tous ceux du pays qui étaient indigents, et leur fit largement l'aumône. Il établit Aulad sur le trône pour accomplir la promesse de Rustem, et repartit pour sa capitale avec toute son armée.

Kaous prépare un présent digne de Rustem : un trône orné de turquoises et de têtes de béliers en or, une couronne royale enrichie de pierreries, un coussin de brocart, un bracelet, une chaîne d'or, cent femmes esclaves richement vêtues, cent hommes armés et cent chevaux caparaçonnés d'or et d'argent, cent mulets noirs, cent bourses de pièces d'or, des coupes de rubis et de turquoises pleines de parfums, enfin une lettre d'investiture de Nimroux et de tous les royaumes du Midi. Rustem, comblé d'honneurs, retourna près de Zal-zer, son père.

XXI

Mais l'humeur inquiète de Kaous ne resta pas longtemps en repos. Il s'attaqua au roi du Hamavéran. Il eut d'abord des succès contre lui ; mais le roi lui tendit un piége. Il inspira au faible Kaous un violent amour pour sa fille Soudabée. Kaous con-

sentit à l'épouser et à la proclamer reine au-dessus de ses autres femmes, quoique la première lui eût donné un fils nommé Sciawousche, confié pour son éducation à Rustem.

Dès que le roi du Hamavéran eut attiré Kaous et ses guerriers dans son palais, il les fit prisonniers et les enferma tous dans une forteresse. Les Persans supplièrent encore, comme toujours, Zal-zer et Rustem de venir à leur aide. « Le cœur de Rustem, avide de combats, s'élança comme la flamme. » Il se mit à la tête de l'armée des Persans pour délivrer Kaous une seconde fois. La route par terre était longue : Rustem s'embarqua sur des vaisseaux et arriva par mer.

« Quand son armée aborda sur la terre ferme, on ne vit plus ni montagnes ni plaines. On aurait dit que la terre n'était plus qu'armures et cuirasses, et que les étoiles empruntaient leur lumière aux pointes des lances. Il y avait tant de casques d'or, de boucliers d'or, tant de haches d'armes brillantes appuyées sur les épaules des braves, qu'on aurait dit que la terre était d'or fluide. Le son des trompettes fendait les rochers, le sol se dérobait sous les pieds des chevaux; les tambours, les clairons et les timbales retentissaient d'un camp à l'autre. Les champions sortent des rangs, jettent les rênes sur la crinière des chevaux, trempent dans le fiel la pointe de leurs lances, et, baissant la tête sur le bouton des selles, poussent le cri de guerre. Le

combat fut tel, qu'on aurait dit qu'il pleuvait du vermillon sur la terre noire. »

La terreur s'empara des Touraniens à l'aspect de cette armée inattendue, et surtout à l'aspect de Rustem « au corps d'éléphant. » Ils avaient appelé à leur aide les Berbères et les cavaliers d'Égypte, et Rustem eut trois armées à combattre à la fois. Il triompha partout : les auxiliaires se soumirent et vinrent grossir l'armée persane. Le roi fut délivré, et, accompagné de Soudabée, rentra dans son royaume.

XXII

Pendant les loisirs de la paix, le roi Kaous rendit la splendeur à son trône et entreprit de magnifiques constructions sur le mont Alborz, pour forcer au travail les géants conquis et leur ôter les moyens de nuire, pour profiter aussi de leur science; car ils passaient pour savoir tous les secrets de la nature. Kaous leur fit bâtir un palais de cristal incrusté d'émeraudes pour un lieu de fêtes et de festins. Il fit creuser dans le roc, pour les chevaux et les dromadaires, des écuries soutenues par des piliers de pierre dure et des barreaux d'acier. Il fit bâtir ensuite un édifice avec un dôme d'onyx, et il y établit un mage célèbre, afin que la science ne se perdît jamais dans ce lieu. Enfin il éleva pour sa résidence royale un palais construit de lingots d'argent et d'or

incrustés de turquoises et de rubis. Des jardins délicieux entouraient ce palais. Le climat était si doux dans ce lieu, qu'un printemps perpétuel y faisait fleurir des roses en toutes saisons.

XXIII

Mais Ariman, chef des Dives, voulut perdre Kaous pour délivrer les siens de sa dure domination. Sous différents déguisements il approcha du roi; il attisa sa vanité et lui persuada que, pour être supérieur à tous les monarques de la terre, il fallait s'élever au ciel et planer à son gré au-dessus des mortels. Kaous ne dormit ni jour ni nuit, tant cette idée le possédait. « Comment voler sans ailes?
« Ignorait-il (dit le poëte) que nul n'a le pouvoir de monter au ciel? Dieu n'a pas besoin du monde, Dieu est un, et toutes les créatures sont impuissantes contre ses ordres. Le ciel et la terre, ô homme! ont été créés pour toi; mais le ciel est au-dessus de ton vol. »

L'insensé Kaous rassembla les magiciens: Ariman avait triomphé de son faible esprit. Ils inventèrent d'élever dans l'air le roi Kaous par le moyen de quatre aiglons nourris dans un lieu obscur, puis enchaînés au trône sur lequel serait assis le roi. Les aiglons, en voyant le ciel ouvert, s'élevèrent en effet comme des flèches au-dessus des sommets des plus hautes montagnes; mais, lassés de leur vol

impétueux et de leur lourd fardeau, ils s'abattirent sur un rocher, laissant Kaous brisé et meurtri de sa chute.

Rustem et les grands se mettent à la poursuite du roi. Après de longues recherches, ils le trouvent épuisé et gisant à terre. Ils l'accablent de reproches, lui rappellent toutes les fautes de sa vie passée, ses guerres injustes, et ce dernier trait de révolte contre Dieu même, qui le couronnait d'opprobre. Kaous dévore sa honte et s'humilie. De retour dans son palais, il reste quarante jours prosterné devant Dieu, demandant grâce et pardon avant de remonter sur son trône.

Cette aventure de Kaous n'est évidemment qu'un des symboles que Firdouzi a annoncés. Elle est, comme la fable d'Icare, l'allégorie de la démence de l'orgueil puni.

XXIV

Je passe plusieurs hauts faits d'armes de Rustem, pour arriver à la partie la plus touchante de son histoire. Firdouzi commence ainsi :

« Écoute maintenant un récit plein de larmes. Si un vent froid vient de l'espace et fait tomber un fruit avant sa maturité, l'appellerons-nous juste ou injuste? Si la mort est une nécessité, quelle injustice y a-t-il en elle? Ton esprit ne peut percer ce mystère ni soulever ce voile. Tous arrivent devant

cette porte avide qui ne se rouvre pour personne. Mais s'il est vrai que tu trouves en mourant un meilleur séjour, alors les braves et les jeunes doivent bénir dans leur cœur la mort. Si le feu brûle quand on l'allume, est-ce une chose étonnante? Le souffle de la mort est comme le feu dévorant : il n'épargne ni la jeunesse ni la vieillesse. La vieillesse et la jeunesse sont même chose quand elles sont arrivées au terme fixé pour chacun. Livre-toi à l'adoration et à la prière, prépare-toi pour le dernier jour, et tu n'auras pas à te plaindre de ce que Dieu aura fait. »

XXV

Un jour Rustem, entraîné par la chasse, entra dans un pays ennemi; mais le roi de Semengan, loin de se mettre en guerre avec Rustem, l'attire chez lui et le comble d'honneurs. Rustem voit la fille du roi et en devient amoureux. Il l'épouse; mais, n'osant déclarer son union avec une fille d'une race ennemie, il la laisse chez son père et lui donne de grands trésors, entre autres un bracelet orné d'un onyx sans prix qu'elle doit mettre sur le bras de son premier-né.

Rustem, très-affligé de quitter sa jeune femme, retourne dans son pays. Au bout de neuf mois, Théminée met au monde un fils beau comme le soleil et semblable à Rustem. Théminée se dit en elle-même : « Si Rustem sait qu'il lui est né un fils,

il viendra l'enlever de mes bras et me privera pour jamais de la lumière de mes yeux. » Elle fait partir un messager pour le Zaboulistan, disant qu'elle a mis au monde une fille qui sera élevée comme la fille du roi. Rustem renvoie le messager avec de grands présents pour la mère; mais, croyant n'avoir pas de fils, il ne songe plus trop à cet enfant. Les filles dans les harems d'Orient sont à peine au-dessus des esclaves. Ce n'est qu'en se mariant qu'elles prennent quelque importance, comme gage d'alliance d'une cour avec une autre.

XXVI

Quinze ans se passent. Sorhab, fils de Rustem, devient un colosse de force, un lion de courage, et de plus son âme est tendre et généreuse. Il dit à sa mère qu'il voit bien qu'il n'est pas de la race de Semengan, qu'il se sent supérieur à toute sa famille. Il exige que sa mère lui révèle son origine. Lorsqu'il apprend qu'il est le fils de Rustem, il se redresse fier et heureux, et dès ce moment il ne rêve plus que guerres et conquêtes. Il veut mettre la couronne de la Perse et du Touran réunis sur la tête de Rustem et de Théminée. Sa mère tremble que, dans l'ardeur de sa jeunesse, il ne se vante de son origine, et que le tyran Afrasiab, roi du Touran, ne le fasse périr en haine de Rustem. Mais Afrasiab, le croyant alors fils de son allié le roi de Semengan,

place en lui tout son espoir de vaincre les Persans. Il l'investit d'un commandement important, malgré son extrême jeunesse, et l'envoie avec une forte armée sur les frontières de la Perse.

Les frontières étaient défendues par une forteresse qui dominait la plaine. Sorhab combat le châtelain Hedgir et le renverse de cheval. Hedgir demande grâce, et Sorhab, généreux autant que brave, lui laisse la vie.

Le gouverneur avait une fille nommée Gurdaférid : élevée parmi les guerriers, elle s'était formée aux combats et accompagnait toujours son père à la guerre. Du haut des remparts de la forteresse elle voit tomber Hedgir. Sans hésiter elle se couvre de son armure, cache ses tresses sous son casque, ferme sa cotte de mailles, s'élance sur son cheval de bataille et se présente en guerrier devant Sorhab le vainqueur. Elle bande son arc et fait pleuvoir une grêle de traits sur Sorhab, et, lorsqu'il s'approche pour la combattre, elle le reçoit avec la pointe de sa lance en avant et ferme contre le choc. Lorsque Sorhab voit qu'il a devant lui un ennemi sérieux, la colère l'anime, il recule son bras, la pointe de sa lance touche ses côtes; il frappe Gurdaférid à la ceinture, et déchire sa cotte de mailles. Elle, tirant son épée tranchante, coupe la lance en deux, et retourne la tête de son cheval comme pour fuir. Sorhab la poursuit et lui enlève son casque. Alors ses cheveux, n'étant plus rete-

nus, tombent sur ses joues, et son visage animé par la lutte frappe d'admiration le jeune guerrier.

Lorsque Gurdaférid voit qu'elle est au pouvoir de Sorhab, elle cherche à le séduire et lui parle de paix et d'alliance. « Ses yeux étaient comme ceux de la gazelle, et on aurait dit que sous l'arc de ses sourcils s'épanouissait le ciel. » Elle voit que Sorhab est ébloui de sa beauté, et elle commence à le railler, disant : « L'armée entière va rire de toi quand elle saura que tu as couvert ainsi ce champ de poussière pour combattre une femme. Ne t'expose pas à rougir, cache cette aventure. Maintenant la forteresse est à toi ; permets-moi d'y rentrer, et demain tu viendras en prendre possession. »

Sorhab, subjugué par la beauté, laisse échapper sa proie et perd l'occasion d'une victoire assurée. Gurdaférid se traîne blessée et désarmée jusqu'au château; mais à peine a-t-elle fermé les portes, qu'elle raille son vainqueur du haut des remparts. Sorhab, qui avait voulu réellement en faire sa femme, voyant qu'elle se rit de lui et qu'elle n'a proposé paix et alliance que pour lui soustraire sa victoire, lui répond qu'elle se repentira de ses paroles légères, et retourne courroucé au camp préparer l'attaque pour le point du jour.

Mais, pendant la nuit, la belle Gurdaférid rassemble ses trésors, ses bijoux et ses serviteurs, et s'enfuit par un passage souterrain. Sorhab, à l'aube du jour, s'avance avec son armée pour prendre

possession du château, il le trouve vide. Humilié de s'être laissé jouer, il se venge en ravageant tout le pays.

XXVII

Kaous, apprenant l'invasion des troupes d'Afrasiab et les exploits du jeune héros qui est à la tête de l'armée, envoie un chef de la famille royale, nommé Guive le Vaillant, auprès de Rustem, dont il était le gendre. Rustem, si ardent au combat, si prompt à la vengeance, demeure froid à l'appel de Kaous ; il lui répugne de prendre part à cette guerre ; il donne des fêtes à Guive, et retarde pendant neuf jours le moment de sa fatale décision. Enfin le sentiment du devoir triomphe de sa répugnance; il se met en route avec Guive. Kaous, impatient, impérieux et irascible, le reçoit avec colère et lui reproche sa lenteur; il s'emporte jusqu'à le menacer de mort. Les courtisans épouvantés veulent entraîner Rustem hors de la présence du roi; mais Rustem, indigné de l'outrage, apostrophe le roi, lui rappelle ses fautes et ses folies, ainsi que les services qu'il lui a rendus. « Sans lui, où serait Kaous? Qui est-il pour oser parler de porter la main sur Rustem? » Puis, rugissant de colère, il remonte à cheval pour retourner dans le Zaboulistan, jurant de ne jamais revoir le roi.

Les chefs consternés se concertent entre eux, et

disent : « Le roi n'a aucun frein. Rustem est le héros du monde, c'est à lui que Kaous doit la vie : il n'y eut jamais pour les malheureux un sauveur tel que lui. Quand les géants du Mazendéran ont chargé le roi et les grands de lourdes chaînes, que de périls et de dangers Rustem n'a-t-il pas affrontés pour le délivrer ! Il a vaincu le chef des géants, il a rétabli Kaous sur son trône, il l'a salué comme son roi; et, lorsqu'une seconde fois Kaous a été emprisonné dans le Hamaveran, Rustem a combattu trois rois et trois armées pour le secourir. Jamais il n'a tourné le dos aux ennemis du roi ; il a encore ramené Kaous sur son trône, et, loin de se vanter de ses exploits, il s'est prosterné devant lui dans la joie de son âme. Si la mort doit être sa récompense, il ne nous reste qu'à nous enfuir; sans Rustem, nous serons tous perdus. Comment calmer le roi ? et comment faire revenir Rustem, si justement offensé ?

Gouderz, vieillard plein de prudence et de sagesse, honoré de tous, s'engage à affronter la colère de Kaous et à le faire rentrer en lui-même. Le roi, honteux de ce qui s'était passé, charge Gouderz de faire sa paix avec Rustem. Rustem ne fléchit pas; mais Gouderz lui fait entrevoir que, s'il refuse la guerre, on pourra penser que l'apparition de ce jeune héros le fait reculer. A cette parole, Rustem bondit de rage et consent à rejoindre l'armée. Du plus loin que Kaous l'aperçoit, il va au-devant de

lui et lui dit : « Mon caractère et ma nature sont durs ; mais, quand tu t'es senti blessé, je me suis repenti. » Rustem, d'un air fier, s'incline et dit : « Je suis venu pour exécuter tes ordres : puissent le bonheur et le pouvoir te rester fidèles ! » Le roi, se tournant vers les grands, leur dit : « Allons, célébrons la fête joyeuse, et demain nous partirons pour la guerre. »

XXVIII

L'armée s'avance jusque sous la forteresse occupée par les Touraniens. Sorhab cherche à découvrir Rustem. Il monte sur les remparts, amenant son prisonnier Hedgir, et il lui promet la liberté s'il veut lui montrer la tente de Rustem. Mais Hedgir, pensant que Sorhab ne cherche Rustem que pour se mesurer avec lui, trompe le jeune prince et lui assure que Rustem n'est point encore arrivé du Zaboulistan. Deux chefs touraniens qui accompagnent Sorhab confirment le mensonge ; ils avaient été apostés par Afrasiab pour prévenir toute entrevue avant le combat entre les deux héros dont il commençait à soupçonner la parenté ; il espère les détruire l'un par l'autre et veut à tout prix empêcher une reconnaissance.

La répugnance de Rustem à combattre, si contraire à sa nature, le préoccupe lui-même : il s'en étonne, et refuse d'entrer en lice le premier jour.

Mais dans l'impatience de Sorhab de se montrer digne de son sang avant l'arrivée de Rustem, il porte un défi au roi lui-même. Kaous intimidé ne veut pas risquer un combat singulier. Il prétexte qu'il ne convient pas à sa dignité de se mesurer avec un jeune imberbe, et appelle Rustem pour prendre sa place. Ainsi pressé entre son devoir et sa répugnance, Rustem se recommande à Dieu et se rend au centre du champ de bataille. Les deux champions se mesurent de l'œil. Ils sont de même stature, de même valeur; mais l'un a la prudence de l'âge mûr, l'autre l'impétuosité de la jeunesse. Rustem apostrophe son adversaire sur son inexpérience, et l'engage à ne pas se mesurer avec lui, chef aguerri dans mille combats. Sorhab dit seulement : « Êtes-vous Rustem? » Rustem répond : « Je ne suis que son serviteur. » Alors Sorhab fond sur lui, et un combat meurtrier s'engage; ils se combattent à la lance, à l'arc, à l'épée et avec la massue. Ils sont de même force, aucun n'a l'avantage. La nuit les sépare. Ils se promettent de reprendre la lutte au point du jour.

Rustem rentre dans sa tente, il appelle son frère, et lui dit : « Ce jeune guerrier est aussi fort que moi, et il a plus de souplesse et d'adresse; nul ne peut prévoir quelle sera l'issue du combat de demain. Tu sais que je tiens ma vie pour rien; mais je prévois que ce jeune héros sera le conquérant de la Perse et que rien ne lui résistera. Si je suc-

combe, engage le roi à prévenir sa défaite par une prompte paix, qui seule peut sauver sa couronne. » Cela dit, il prend quelque repos pour se préparer au lendemain.

Sorhab, de son côté, rentre à la forteresse, préoccupé; il appelle Human le Touranien, et lui dit : « Je n'aurais pas cru qu'il y eût parmi les Persans un champion pareil à celui qui m'a combattu, sauf Rustem; je me sens le cœur ému à son aspect; dis-moi la vérité, ne me trompe pas. » Mais Human, inspiré par Afrasiab, soutient que ce héros n'est pas Rustem. Sorhab se retire contristé, mais avide de vengeance. La nuit, lorsque tout est tranquille, il se jette à l'improviste sur le camp des Persans et fait un grand carnage, puis il rentre dans la forteresse, impatient du jour.

Lorsque les deux héros se rencontrent à l'aube, Sorhab se sent plus que jamais porté vers Rustem, il lui adresse des paroles de paix : « Jette cette massue et cette épée; asseyons-nous, faisons un traité en invoquant Dieu, et repentons-nous de cette inimitié. Mon cœur te communiquera son amour, je ferai couler de tes yeux des larmes de honte. » Mais Rustem répond tristement : « Jeune homme, c'est pour la lutte que je me suis ceint; nous ferons de notre mieux, et il en sera ce que le maître du monde aura voulu et ordonné. » Sorhab dit : « Mon avis ne te va pas au cœur; j'aurais désiré que ton âme ne quittât ton corps que sur ta couche et quand ton

temps serait venu; mais, puisque tu me livres ta vie, apprêtons-nous à accomplir les desseins de Dieu. »

Le combat recommence. Ayant vainement essayé toutes leurs armes, ils descendent de cheval et combattent corps à corps. La préoccupation de Rustem le prive d'une partie de ses forces; il est renversé par Sorhab, qui tire son épée pour lui trancher la tête. Rustem lui crie que les lois du champ clos exigent que le champion ait le droit de se relever de sa première chute. Sorhab suspend le coup, et le combat reprend. Rustem sent se réveiller en lui la colère au sentiment de sa défaite : cette fois il se vengera. La colère lui rend ses forces; il jette à terre son adversaire, puis le relève avec courtoisie. Désormais ce ne peut plus être entre eux qu'une guerre à mort. Ils prennent quelques instants de repos avant la lutte suprême. Rustem invoque la puissance de Dieu. Il avait bien fait le sacrifice de sa vie ; mais l'idée de son pays subjugué et rentré sous la puissance d'Afrasiab l'idolâtre lui fait désirer de triompher. Ils s'attaquent l'un l'autre, et leur malheur commence à s'accomplir. Rustem, avec une force renouvelée, et déterminé à vaincre, attaque son jeune adversaire avec trop d'avantage. Le sort se déclare pour lui, et, après une lutte acharnée, il plonge son épée dans la poitrine de Sorhab. Sorhab tombe, et, poussant un long soupir, il dit :

« Le ciel me punit d'avoir fait la guerre à la patrie de mon père. Hélas ! c'était pour le chercher que je

venais en Perse; mais, qui que vous soyez, ô guerrier indomptable, ni la terre ni la mer ne pourront vous soustraire à la vengeance de mon père Rustem. » Rustem, à ces mots, comme frappé par la foudre, tombe évanoui à côté de Sorhab.

Les chefs persans, les yeux fixés de loin sur les différentes phases de ce combat d'où dépend la paix ou la destruction, accourent en voyant les deux champions à terre. Ils rappellent Rustem à la vie, et Sorhab lui fait signe de délier sa cotte de mailles. Rustem éclate en un désespoir furieux en reconnaissant le bracelet remis à Théminée ; il s'accuse avec imprécation d'être le meurtrier de son fils. Le doux Sorhab, reconnaissant son père, s'efforce de le calmer, tout en déplorant le sort qui ne les réunit que pour les séparer. Ils s'embrassent avec déses poir. Sorhab lui demande de faire la paix et de ne pas inquiéter les Touraniens dans leur retraite. « C'est moi qui les ai menés follement à la guerre pour retrouver mon père. Je le demandais à tous ceux qui m'entouraient, tous m'ont trompé, Dieu le voulait ainsi ; nous nous retrouverons dans une meilleure vie. »

Pendant ce discours, interrompu par des sanglots, Guive le Vaillant, gendre de Rustem, court vers la tente du roi.

Kaous possédait un baume composé, selon la croyance populaire, par les magiciens, et qui avait la vertu miraculeuse de guérir les blessures les plus

mortelles. Guive le supplie de lui en donner à l'instant pour sauver la vie de Sorhab. Le roi est ému, mais il hésite. Les courtisans, jaloux de Rustem, l'entourent et lui représentent que Rustem, déjà si puissant, deviendra indomptable lorsqu'il sera accompagné d'un fils tel que Sorhab, et qu'il fera trembler le roi sur son trône. Kaous refuse le baume. Rustem, furieux, s'élance lui-même et va forcer le roi à le lui remettre ; mais, pendant ce court intervalle, Sorhab expire [1].

Il faut renoncer à peindre la douleur de Rustem. Il déchire ses vêtements, il se couvre la tête de poussière, il est dégoûté de la vie, il appelle la mort, il voudrait se punir de son meurtre involontaire et cacher sa honte à tous les yeux. Il emmène le corps de son fils dans le Zaboulistan, lui fait des obsèques magnifiques et lui consacre un monument. Tout le pays partage le deuil de Zal-zer et de Rustem. Ils renoncent à la guerre et vivent plusieurs années dans la retraite. Rustem envoie chercher Théminée pour pleurer avec elle ; mais la pauvre mère, frappée au cœur par la mort de son fils, s'accuse elle-même de n'avoir pas éclairé Rustem sur l'existence de Sorhab et de ne l'avoir pas suivi pour le faire reconnaître de son père ; elle languit et meurt avant la fin de l'année.

[1] Dans toute la Perse et jusque dans l'Inde et dans la Chine, ce fait est devenu proverbial, et l'on dit, pour exprimer un secours tardif : « C'est le baume après la mort de Sorhab. »

Le sage dit : « N'attache pas ton cœur aux morts, tu ne resteras pas longtemps ici; sois donc prêt, ton père a fixé le jour de ton départ, sais-tu s'il n'est pas arrivé ? C'est là son secret, qui ne peut être connu. N'attache pas ton cœur à ce séjour passager, car ce qui est passager ne peut te profiter beaucoup. »

XXIX

Pendant ces années de retraite, le malheureux Rustem se dévoue à l'éducation du fils du roi. Voici à quelle occasion le jeune Sciawousche lui fut confié. Firdouzi commence ce récit de la manière suivante : « Cette histoire a vieilli, je vais rajeunir les temps anciens ; ce qui a été rajeuni par le poëte ne peut plus vieillir. »

On annonce à Kaous la naissance d'un fils. Les prêtres et les magiciens tirent l'horoscope de l'enfant, et déclarent qu'il n'y a rien d'heureux dans la conjonction des étoiles qui ont présidé à sa naissance, et ses qualités autant que ses défauts contribueront à son malheur. Inquiet de ces pronostics, Kaous confie son éducation à Rustem, qui l'emmène dans le Zaboulistan. Rustem cherche à distraire son chagrin de la mort de son fils en s'attachant à cet enfant; il en fait un prince accompli.

« Il lui fit connaître, dit Firdouzi, ce qui est juste et ce qui est injuste; il lui apprit les devoirs

du trône et de la couronne, les arts de la parole et de la guerre. Il lui enseigna toutes les vertus. Il se donna beaucoup de peine, et cette peine porta son fruit. »

Après quinze années passées dans la retraite, Rustem ramène Sciawousche à la cour de son père. Ce jeune prince, héritier du trône, était l'espoir de la nation. L'admiration que le peuple avait pour Rustem se reportait sur son élève : son voyage fut un triomphe. Rustem l'avait équipé de tout ce qu'il y avait de plus brillant et de plus précieux, et il l'escortait avec tous les grands du Zaboulistan. « Partout, sur son passage, les peuples préparaient des fêtes ; on mêla de l'or avec de l'ambre, et on le versa du haut des toits sur les têtes des grands ; le monde était rempli de joie et paré de tout ce qui est précieux ; les portes et les murs des maisons étaient tapissés de brocart ; on jetait des pièces d'argent sous les pieds des chevaux arabes, dont les crinières étaient parfumées de musc, de vin et de safran. La tristesse était bannie du monde. »

Kaous envoya à la rencontre de son fils un joyeux cortége composé de tous les jeunes guerriers de la famille royale. En arrivant au palais de Kaous, « des serviteurs tenant des encensoirs remplis de parfûms s'avancent vers lui. Trois cents serviteurs, rangés aux quatre coins de la cour, reçoivent le noble Sciawousche ; ils versent de l'or et des joyaux sur lui, et tous chantent ses louanges. » En s'ap-

prochant du trône de son père, le jeune prince se prosterne la face contre terre; le roi le relève et le presse contre son sein; il reçoit gracieusement Rustem, et le fait asseoir sur un trône incrusté de turquoises. Le roi reste confondu d'admiration à l'aspect de son fils, de sa haute taille et de sa bonne mine; il invoque les bénédictions de Dieu sur lui. « Il y avait dans cet enfant tant d'intelligence qu'on aurait dit que l'intelligence même avait été la nourrice de son esprit. » Le roi ordonna une fête telle qu'aucun des princes de la terre n'en avait ordonné de semblable. On se réjouit ainsi pendant sept jours.

XXX

Sciawousche séjourna sept années auprès de son père, qui le soumit à diverses épreuves, et le trouva pur dans toutes. La huitième année, il fit écrire sur la soie une investiture, et lui donna à gouverner le pays de la Transoxane.

Ces sept années avaient achevé la beauté de Sciawousche. D'adolescent il était devenu homme, paré encore de toutes les grâces de l'enfance, mais de haute stature et de noble mine.

Un jour, la reine Soudabée l'aperçut auprès de son père. Étonnée de sa beauté, « elle devint pensive, et le cœur lui battit. » Dès lors, elle ne songea plus qu'aux moyens de le voir de plus près. Elle persuada au roi qu'il était convenable qu'il envoyât

son fils dans le harem pour voir ses petites sœurs et être connu d'elles. Kaous envoya chercher son fils et lui en fit la proposition. Sciawousche se troubla aux paroles du roi; il réfléchit en lui-même, et il crut que son père voulait le mettre à l'épreuve. Il répondit : « Le roi m'a donné un commandement, un trône et une couronne; j'ai besoin de m'entourer de prêtres, de sages, de grands et d'hommes experts dans les affaires. Que puis-je apprendre dans l'appartement des femmes? Sont-ce les femmes qui montrent le chemin de la sagesse? Pourtant, si c'est la volonté du roi, mon devoir est de lui obéir. »

Kaous fut charmé de la sagesse de la réponse de son fils, et lui dit d'aller sans crainte voir ses sœurs dans le harem. Or il y avait un homme artificieux et fourbe, nommé Hirbed, qui avait la confiance de Soudabée. Il fut chargé d'introduire le jeune prince dans le harem. Sciawousche, rassuré par les paroles du roi, s'avançait sans défiance; mais, lorsque Hirbed eut soulevé le rideau de la porte, il trembla du malheur qui pourrait lui arriver, car il se défiait par instinct de Soudabée, parce qu'elle descendait de la race d'Ariman.

« L'appartement était préparé comme pour une fête; la salle était parfumée de musc et d'ambre; le sol était caché sous un brocart de la Chine, semé de perles d'une belle eau; des esclaves au beau visage jetaient des pièces d'argent sous ses pieds, et l'air était rempli de musique et de chant. » Au fond de la

salle était un trône élevé, orné d'or et de turquoises, sur lequel était Soudabée, « belle de couleurs et de parfums; » les boucles de ses cheveux tombaient l'une sur l'autre sous sa couronne royale, et ses tresses descendaient jusqu'à ses pieds; de chaque côté du trône, des rangées d'esclaves, leurs souliers d'or à la main, tenaient la tête baissée par respect. Soudabée s'élança au-devant du jeune prince, en voyant lever le rideau, et elle le pressa longtemps contre son sein, le baisant aux yeux et au visage; elle ne pouvait se rassasier de le regarder. Sciawousche sentit que cette tendresse n'était pas dans la voie de Dieu; il s'empressa de s'approcher de ses sœurs, et resta longtemps auprès d'elles. Ensuite il retourna au palais.

Mais Soudabée, qui cherchait une occasion de le revoir, dit au roi : « Si tu approuves mes paroles, » tu marieras promptement ton fils à une des filles » de ta maison, afin qu'il ait un fils qui lui res- » semble pour réjouir tes vieux jours. Je ferai réunir » chez moi toutes les filles de la race royale, et il » viendra choisir sa femme parmi elles. » Kaous, qui approuvait toujours l'avis de Soudabée, y consentit. Il fit appeler son fils, et lui fit part de ses sentiments.

Le jeune prince lui répondit : « Choisissez vous- » même, mon père, j'accepterai la femme que vous » me donnerez; mais je ne veux pas retourner dans » l'appartement des femmes. »

Le roi sourit à cette réponse, sans s'apercevoir du danger caché : « Va, » dit-il, « mon fils! C'est » à toi de choisir ta femme, et Soudabée veillera » sur ton âme. » Sciawousche obéit, et Hirbed le conduisit de nouveau auprès de Soudabée, qui descendit joyeuse de son trône, les cheveux couverts de bijoux. Elle y fit asseoir Sciawousche, et se plaça au-dessous de lui, les bras croisés sur sa poitrine. Puis elle fit passer devant Sciawousche douze jeunes filles « pétries de grâces et de pudeur. » Le prince les regarda à peine, et aucune d'elles n'osa lever les yeux sur lui. Après cette cérémonie, Soudabée les renvoya toutes et resta seule avec Sciawousche. Elle l'interrogea sur l'impression qu'avaient faite sur lui les jeunes filles. En nommant chacune d'elles, elle ajoutait une épithète ou une observation qui devait détourner Sciawousche de la choisir. Comme il tardait à répondre, car il était en garde contre ses ruses, elle ôta son voile, se leva devant lui et commença son plan de séduction.

« Je ne m'étonne pas que tu méprises la lune, » quand tu as devant toi le soleil. Quand on m'a » vue, on ne peut trouver belle aucune autre; mais, » si tu veux faire alliance avec moi, je te donnerai » en mariage une de mes petites filles. Elle sera » devant toi comme une esclave, jusqu'à l'âge où tu » puisses l'épouser; d'ici là, tu me resteras fidèle, » tu mettras mon esprit en repos, tu me chériras » comme ta propre âme, et en tout ce que tu me

» demanderas, je te satisferai. » Elle embrassa Sciawousche et appliqua ses lèvres étroitement sur ses joues, car elle avait oublié toute pudeur.

Les joues de Sciawousche rougirent comme la rose et ses cils furent inondés de larmes de honte. Il réfléchit, et se dit : « Si je réponds durement à cette femme, elle m'accusera devant mon père. Il vaut mieux dissimuler avec de douces paroles. » Il lui dit qu'il acceptait d'épouser sa fille, et, faisant allusion à ses paroles trop tendres, il lui conseilla de cacher ce secret comme il le ferait lui-même, car il la regardait comme sa mère. Il la laissa ainsi incertaine, mais folle d'amour, se disant : « Si Sciawousche ne fait pas ma volonté, je consens qu'il brise mon âme, car j'userai de tous les moyens ouvertement et en secret; et, s'il détourne la tête de moi, je me plaindrai de lui au roi. »

XXXI

Soudabée, encouragée par Kaous, qui mit à sa disposition de grands trésors pour la dot de sa fille, envoya chercher Sciawousche pour les lui remettre. Cette fois, n'ayant plus rien à ménager, elle lui parla vivement de son amour, et lui dit : « Si ton » cœur me refuse, je te priverai de cet empire, » j'obscurcirai devant toi le soleil et la lune. » Sciawousche, indigné, n'usa plus de subterfuges, il lui répondit : « Comment pourrais-je ainsi trahir mon

» père et renoncer à la vertu? Tu me proposes un
» pareil crime! » Et il se retira courroucé et indigné.

Alors Soudabée poussa des cris, appela au secours, déchira ses joues avec ses ongles et arracha ses vêtements. On entendait le bruit jusque dans la rue. Kaous quitta son trône et se rendit au harem. Soudabée accusa Sciawousche de l'avoir outragée. Le roi épouvanté appela son fils, disant : « C'est moi qui ai exposé sa jeunesse à cette tentation; mais, s'il est coupable, il faut que je lui tranche la tête. »

Sciawousche se justifie; Soudabée continue à l'accuser, son amour s'est changé en haine. L'affaire est soumise au jugement des magistrats, qui se déclarent en faveur du jeune prince. Soudabée, furieuse, invente une ruse infernale : elle fait semblant d'accoucher d'un enfant dont la mort aurait été causée par les violences de Sciawousche. Les prêtres déclarent encore que l'enfant n'est pas de la race royale; mais, puisque rien ne peut calmer l'esprit du roi, il faut que les accusés passent par l'épreuve du feu. Soudabée s'y refuse. Sciawousche s'y soumet, et dit : « Le feu n'est rien à mes yeux,
» comparé à cette accusation. S'il y avait une mon-
» tagne de feu, je la foulerais aux pieds : mieux vaut
» périr que de souffrir la honte qui m'accable. »

Le roi envoya chercher cent caravanes de dromadaires au poil roux et pleins d'ardeur; ils apportèrent cent fois cent charges de bois, que l'on empila haut comme le firmament en deux montagnes; on

ne laissa qu'un étroit passage qu'un homme pouvait à peine traverser. Ensuite, on enduisit les parois de naphte noir, pour animer le feu. Tout le peuple était assemblé dans la plaine. « On voyait les montagnes » de bois à deux milles de distance, tant la masse » en était incalculable ; et lorsqu'on eut mis le feu, » le peuple souffrait de la chaleur et pleurait sur » Schiawousche, qui s'avançait vêtu de blanc comme » d'un linceul, assis sur un coursier noir, calme, le » sourire sur les lèvres. » Il s'approcha de son père, et lui dit : « Ne craignez rien, c'est ainsi que » l'a voulu la rotation du ciel. Ma tête est mainte- » nant couverte d'ignominie. La délivrance m'at- » tend, si je suis innocent ; si je suis coupable, Dieu » le créateur m'abandonnera. Mais, grâce à la force » que me donnera Dieu, le cœur ne me faillira pas » devant cette montagne de feu. » Puis, s'appro- chant du bûcher et levant les mains au ciel, il dit : « O Dieu qui es au dessus de tout, permets moi de » passer à travers cette montagne de feu, et déli- » vre-moi de la honte qui m'accable ; » et il lança son cheval noir, rapide comme la fumée.

« Un cri s'éleva de la plaine et de la ville, et le monde fut saisi de douleur. Les hommes fixaient sur Kaous des yeux pleins d'indignation et leur bouche pleine d'imprécations. Sciawousche poussa son cheval noir dans le feu ; on aurait dit qu'il était caparaçonné de flammes. La plaine était couverte d'yeux pleins de sang et d'anxiété, car personne ne

voyait plus le casque de Sciawousche; mais il sortit du feu, le noble jeune homme, les lèvres souriantes et les joues comme des feuilles de rose. Le cheval, le cavalier et sa robe blanche parurent frais; on aurait dit qu'il portait un lis. Il s'éleva de tout ce peuple un seul cri : « Le jeune roi est sorti du » feu! » Ce fut une joie immense dans le monde.

Les Persans entourent le roi, et demandent avec de grandes clameurs la mort de Soudabée; le roi y consent, quoiqu'il en coûte à son cœur. Dans ce moment sa colère s'était élevée contre elle. Mais le généreux Sciawousche, prévoyant que son père regretterait un jour de l'avoir sacrifiée, intercéda pour elle. Kaous ne demandait qu'un prétexte pour pardonner. Soudabée fut rétablie dans le palais, et le vieux roi s'y attacha plus aveuglément que jamais.

Un sage a dit : « Il n'y a pas d'amour plus grand » que celui du sang : quand donc tu as obtenu un » fils digne de toi, arrache de ton cœur l'amour des » femmes. »

XXXII

Sciawousche s'aperçut bientôt que les artifices de Soudabée avaient empoisonné le cœur de son père contre lui; il résolut de s'éloigner de la cour. Il demanda à son père un commandement, et marcha contre Afrasiab, accompagné de Rustem et de douze mille jeunes guerriers de son âge, à la tête d'une

formidable armée. « On aurait dit que la terre n'avait
» place que pour les sabots des chevaux. »

Sciawousche et Rustem remportent une grande victoire sur Afrasiab, qui demande la paix, retire son armée, et donne cent otages des plus illustres familles du Touran. Sciawousche engage sa parole, signe le traité, et Rustem se rend auprès du roi Kaous pour lui rendre compte de l'issue de cette glorieuse campagne. Kaous, la tête pleine de vengeance et des plus folles passions, désavoue son fils, reproche à Rustem le conseil qu'il lui a donné, et ordonne dans une lettre pleine de colère à Sciawousche de rompre le traité, de lui envoyer les otages, ou de céder le commandement.

Le cœur de Sciawousche, privé des conseils de Rustem, se troubla. « Comment manquer à ma
» parole? Comment désobéir au roi? Comment ose-
» rai-je demander la protection de Dieu si je livre
» des otages innocents à la vengeance de mon père?
» Et si, violant ma parole, je fais la guerre injuste-
» ment, Dieu, le maître du monde, ne m'approuvera
» pas. Si je cède le commandement et que je retourne
» à la cour du roi, Soudabée sera pour moi une
» source de malheurs. Je ne vois que perdition à
» droite et à gauche, et devant moi. La destinée qui
» me souriait a été flétrie par elle; le cœur de Kaous
» était pour moi comme un arbre chargé de feuilles
» et de fruits; mais, depuis que Soudabée l'a per-
» verti, le fruit est du poison et la feuille donne la

» mort. Oh! pourquoi ma mère m'a-t-elle mis au
» monde, ou pourquoi la mort ne m'a-t-elle pas
» emporté? Je m'en irai dans un coin du monde où
» mon nom restera caché à Kaous. Alors il arrivera
» ce que Dieu voudra; car l'ordre du roi est au-
» dessus du soleil et de la lune, mais il n'y a rien
» de fort contre Dieu. Quiconque enfreint ses ordres
» est un insensé. Je ne violerai pas le traité que j'ai
» juré, quoiqu'il en résulte pour moi la perte du
» trône et du pouvoir. Dieu est mon asile, la terre
» est mon trône, le ciel est ma couronne. »

Aussitôt que le soleil eut disparu et que le ciel fut obscur, Sciawousche choisit cent cavaliers, et partit les joues inondées des larmes de ses yeux.

XXXIII

De nouvelles guerres forcent Rustem à reprendre les armes; il tue le fils d'Afrasiab. Afrasiab lui-même fuit devant lui jusqu'en Chine. « Il avait
» cherché la fortune, et n'avait trouvé que le
» malheur; il avait demandé au monde du miel, il
» en avait reçu du poison. »

Rustem, triomphant partout, reste maître du Touran, et le gouverne sept ans avec équité et sagesse. Mais le ciel, qui tourne, dit le poëte, selon l'astronomie du temps, changea les pensées de Rustem; il désira revoir son pays. « Ceux qui ont souffert beaucoup de peines dans la vie, » ajoute-t-il,

« pour acquérir du pouvoir, n'ont à la fin d'autre
» couche que la poussière. Ce monde donne un
» poison contre lequel il n'y a pas de remède. Ne
» mets pas sur ta tête une couronne d'avidité, car tu
» l'emporteras avec toi sous terre, tu la porteras
» sur ta tête dans le tombeau. Tu travailles, mais
» un autre jouira du fruit de tes travaux sans jeter
» un regard sur ta bière. Pense que tes jours s'en
» vont, fais ton occupation de la prière à Dieu le
» juste. Quelque long que soit ton séjour sur la
» terre, tu partiras par un chemin qui ne permet
» pas le retour; fais donc le bien, et n'afflige per-
» sonne: c'est la voie du ciel. »

XXXIV

Rustem renonce à la couronne du Touran, et, las d'être loin de son pays, retourne dans le Zaboulistan. Dès qu'Afrasiab apprit son départ, il sortit de sa retraite, se mit à la tête d'une armée commandée par le khakan de Chine, reprit ses États et envahit la Perse, sachant que le faible Kaous était incapable de se défendre. Rustem, dégoûté des iniquités du roi à son égard, ne se mit pas en peine de le venger.

Mais Sciawousche, qui avait été assassiné par Afrasiab, avait laissé un fils nommé Kosrow, souche des Kosroès. Sa mère, l'ayant soustrait à la cruauté d'Afrasiab, l'avait fait élever par des pâtres dans

les montagnes. Sa vie, ainsi que celle de Sciawousche pendant son exil, serait pleine d'aventures intéressantes à raconter; mais cette histoire est déjà longue. Il suffit de dire que Rustem, accompagné de son second fils, Firamors, rétablit Kosrow par des actes d'une valeur surhumaine sur le trône de la Perse, que Kaous, son grand-père, vieilli et las du pouvoir, lui céda avec joie.

Les exploits militaires de Rustem sont si intimement liés à l'histoire des schahs de Perse, que, pour les raconter, il faudrait entrer dans les détails des motifs de guerre avec le Touran, la Chine et l'Inde, détails qui dépasseraient de beaucoup le cadre que je me suis proposé. Je choisis de préférence les événements qui résultent de causes individuelles ou naturelles, de l'amour, de la générosité, du dévouement ou de la vengeance, qui peignent mieux les caractères entiers et fortement trempés de ce temps-là.

XXXV

Or il y avait un jeune champion, nommé Bijen, vaillant et chevaleresque; il était petit-fils de Rustem. Entraîné dans des chasses lointaines qui dépassaient les frontières de la Perse, Bijen se trouva un jour séparé de ses compagnons et seul avec un jeune guerrier. Ce jeune guerrier, plus âgé que lui, était astucieux, envieux de la valeur de Bijen, et

il cherchait à le perdre traîtreusement, n'osant pas se mesurer avec lui à armes égales. Comme l'endroit était isolé et le pays hostile, il crut le moment favorable pour engager Bijen dans quelque aventure téméraire qui le ferait tomber au pouvoir de l'ennemi. L'occasion ne le servit que trop. Après avoir traversé une épaisse forêt où ils avaient combattu des bêtes fauves et des sangliers qui ravageaient le pays, ils débouchèrent tout à coup dans une vallée délicieuse, arrosée d'un ruisseau murmurant, peuplée d'oiseaux au beau plumage, et couverte d'arbres à fruits, d'oranges, de grenades, de figues et de pêches. Au centre était plantée une tente de brocart d'or, d'où sortait un essaim de jeunes filles qui folâtraient parmi des buissons de roses en pleine fleur. C'était la tente de la fille du roi Afrasiab, jeune veuve qui venait passer quelques jours dans ce paradis terrestre pour faire provision d'essence de rose. Les deux jeunes guerriers restèrent en admiration à ce spectacle inattendu. Bijen, sachant le respect dû au séjour des femmes dans l'Orient, allait se retirer avant d'avoir été aperçu; mais son compagnon se mit à le railler de n'oser profiter de sa bonne fortune. Piqué au vif, il oublia toute prudence, et se présenta armé et à cheval devant la tente de la princesse Ménigée. Son compagnon se garda bien de le suivre, mais déjà Bijen ne pensait plus à lui. Il s'avança témérairement jusqu'à ce qu'un gardien lui barrât le passage. La

princesse, étonnée de tant d'audace, voulut savoir son nom et ses qualités ; elle envoya sa nourrice le questionner. Lorsqu'elle apprit qu'il était de race royale, la curiosité triompha de tout autre sentiment ; elle voulut le voir. Sa beauté mâle, sa jeunesse et sa témérité l'intéressèrent ; il passa quelques jours dans sa tente et l'épousa. Au moment de se séparer, Ménigée, qui avait épuisé en vain tous ses moyens de séduction pour retenir Bijen auprès d'elle, résolut de lui donner une potion soporifique, et, le couvrant de vêtements de femme, elle l'emmena avec elle dans sa litière jusqu'à son palais, où ils passèrent quelque temps dans les délices de l'amour et du mystère.

Mais la raison revint à Bijen ; il comprit que sa folie pouvait lui coûter cher, et voulut partir. Il était trop tard ! Des serviteurs dont la princesse avait déjà acheté le silence voulurent se faire payer plus cher encore par le roi, et dénoncèrent la présence de Bijen au palais. La fureur d'Afrasiab dépassa tout ce que les coupables avaient pu craindre. Bijen, lié et garrotté, fut jeté dans un puits creusé dans le roc ; une pierre d'un poids énorme en ferma l'ouverture, ne laissant place que pour passer une main qui devait donner une rare nourriture au prisonnier. Cette main était celle de la princesse Ménigée, qui, dépouillée de tous les insignes de son rang, vêtue en mendiante, devait aller quêter sa nourriture et cellede son mari, défense étant faite

à chacun de lui donner autre chose qu'une galette d'orge, afin de lui laisser traîner une vie misérable. Toute la journée elle restait accroupie sur la margelle du puits, se lamentant sur le sort de son bien-aimé et cherchant à l'apercevoir à travers l'obscurité, à toucher sa main, à le consoler par ses larmes.

Mais Guive le Vaillant, père de Bijen, ne le voyant pas revenir avec ses compagnons de ces longues chasses qui occupaient plusieurs mois de l'année ces jeunes guerriers et les façonnaient aux combats, s'inquiéta et interrogea tous ceux qui avaient suivi Bijen. Personne ne put lui donner des nouvelles de son fils. Il assembla tous les magiciens, les devins, les astrologues ; il fit tirer des horoscopes ; on lui parla de malheurs survenus, mais sans pouvoir les préciser. Enfin il se présenta un dive avec un miroir magique qui, dans de certaines conditions, avait le pouvoir d'évoquer l'image de la personne désirée, et Guive, après des cérémonies d'initiation, vit Bijen au fond de son cachot de pierre ; mais là s'arrêtait le pouvoir du magicien, il ne put lui apprendre dans quel pays il subissait son martyre [1].

[1] Le merveilleux entrant comme agent dans les événements d'une histoire qui se place dans les premiers siècles du monde n'a rien qui doive surprendre, car, si nous avons trouvé tout à l'heure une analogie avec les saintes traditions de la Bible, ne pouvons-nous pas comparer cette dernière aventure avec la nécromancie de l'ère moderne? Le miroir magique ne rappelle-t-il pas le baquet de Messmer, qui avait des adeptes au temps de la civilisation la plus avancée?

Rustem et Guive se mirent en route pour le chercher. Ils suivirent d'abord les traces des chasses et arrivèrent aux limites de la Perse. Alors ils se déguisèrent en marchands et formèrent une caravane, allant de ville en ville, trafiquant et s'arrêtant dans les khans et les bazars pour apprendre les nouvelles, pensant bien que l'événement d'un emprisonnement si barbare serait le sujet des conversations dans les lieux publics. Après bien des péripéties, ils arrivèrent à la capitale du Touran, où mendiait jour à jour la malheureuse Ménigée. Rustem se fit raconter sa douloureuse histoire par les marchands du bazar, et, feignant de lui donner une faible aumône, il lui remit une bague, signe de reconnaissance pour Bijen, puis il passa son chemin pour éviter d'exciter les soupçons.

La nuit venue, Rustem et Guive se mirent silencieusement en route à travers les rues désertes à cette heure, et arrivèrent au puits. Mais ici les difficultés s'aggravèrent. Comment agir sans bruit et sans réveiller l'attention des sentinelles? Comment soulever ce quartier de roc qui ferme ce sépulcre vivant? Ils l'essayent tour à tour inutilement, et, ne pouvant sans levier ébranler ce rocher, ils sentent leur courage faiblir. S'ils sont reconnus, ils tombent aux mains de l'ennemi, et la mort précédée des plus affreuses tortures les attend. Rustem se recueille, implore de toute l'énergie de son âme le secours de Dieu, et tente un dernier effort. Le

roc cède à la force surnaturelle que Dieu a prêtée à Rustem ; Bijen est délivré et emmené avec la princesse au khan où leurs libérateurs ont laissé leurs marchandises. Il n'y a pas un moment à perdre, l'aube dévoilera la fuite du prisonnier ; mais Dieu les protége. Ils regagnent la frontière ; là ils se reposent un moment, et rendent grâces au Tout-Puissant.

Mais l'éveil est donné. Afrasiab rassemble ses troupes à la hâte. Une guerre meurtrière entre les deux pays est la suite de cette aventure. Rustem, Guive et Bijen attaquent le palais d'Afrasiab, qui prend la fuite par une issue secrète et revient avec une puissante armée. Rustem triomphe encore, fait rentrer Afrasiab dans le devoir et retourne dans le Zaboulistan.

XXXVI

Afrasiab, n'ayant pas réussi dans sa vengeance par la force, emploie la ruse. Une trame odieuse et bien ourdie enveloppe Rustem lui-même. Il ne pouvait être vaincu par la force, la trahison seule pouvait triompher de lui. Loyal autant qu'invincible, il ne soupçonnait pas la noirceur dans ceux qui se confiaient à lui, et il tomba victime de sa généreuse confiance.

Son père, Zal-zer, avait eu d'une esclave un fils aîné nommé Schughad. Après quelque temps, les inclinations mauvaises de cet enfant, sa haine

contre Rustem, avaient forcé Zal-zer à l'éloigner. Il l'avait recommandé au roi tributaire de Kaboul, qui l'avait élevé comme son fils adoptif et lui avait donné sa fille en mariage. Mais, quelque heureux que fût le sort de Schughad à la cour de Kaboul, il noûrrissait toujours dans son âme le désir de se venger de la préférence donnée par son père à Rustem. Le roi de Kaboul, désirant s'affranchir du tribut annuel dû à Zal-zer, s'associa aux sinistres projets de Schughad.

Après avoir bien mûri leur plan, Schughad affecta de s'enfuir du Kaboul, comme victime de quelques mauvais traitements de la part du roi. Il se présenta devant Zal-zer, implora sa protection et invoqua le titre de fils. Il simula une admiration sans bornes pour Rustem, dont le cœur franc et généreux s'émut au récit de ses prétendus malheurs et qui le traita en frère d'armes. Ils partirent pour faire ensemble la guerre au roi de Kaboul, et Rustem jura d'établir Schughad sur le trône de son persécuteur.

Mais Schughad, insensible à la générosité de Rustem, avait fait creuser des fossés profonds et arnir les parois de lances et d'épées, les pointes en avant. Ces fossés, cachés par des fascines recouvertes d'une légère couche de gazon, interceptent le seul passage à la frontière du pays ennemi, et, au moment où le roi de Kaboul se présente à la tête de son armée, Rustem, poussé par Schughad,

se précipite avec les principaux chefs à l'attaque. Ils tombent dans les fossés. Leurs chevaux, les jambes fracassées, se débattent sous eux; les guerriers, culbutés les uns sur les autres, sont percés par les lances. Le cheval de Rustem rebondit sur la berge du premier fossé et retombe dans le second; sept fois il tombe et se redresse avec son cavalier; il meurt enfin épuisé de sang et criblé de blessures. Rustem, mortellement blessé, se relève pourtant, et, comprenant d'où lui est venue cette lâche trahison, il bande son arc et perce le misérable Schughad de part en part. Ensuite, recommandant son âme à Dieu, il expire.

XXXVII

Ainsi vécut et mourut le héros de la Perse. Mais nous sommes loin d'avoir épuisé la vie merveilleuse de Rustem. Elle est l'exubérance de la nature où elle se déploie, elle déborde d'héroïsme. Comment concentrer dans notre courte langue l'ampleur de cette épopée gigantesque, de cette *Iliade* de l'Inde? Rustem est un héros depuis l'enfance jusqu'à la mort; il combat dans le berceau et au bord de la tombe, et sa race est comme lui. Il est l'Hercule de l'Orient; il en a la force colossale, l'arme terrible, la massue. Il écrase les tyrans et les monstres; et, au milieu de ses travaux, il a de ces repos de l'âme dans l'amour qui révèlent le cœur et qui sont comme

l'attendrissement de la force. Il est grand par le désintéressement autant que par le courage : par là il domine ceux qu'il sauve. Il est un de ces hommes à la fois héroïques et vertueux qui prêtent leur génie et leur courage aux empires tombés en décomposition ou en anarchie, et qui, dévoués jusqu'à la mort à leur souverain ou à leur patrie, ressaisissent d'une main vigoureuse les lambeaux épars d'une monarchie ou d'une république et reconstituent la nationalité : par une reconnaissance naturelle, la nationalité se confond ensuite avec leurs noms. Ils ne sont pas rois, parce que leur vertu les prémunit contre l'usurpation du pouvoir suprême ; mais ils sont plus que rois, car les rois ne règnent que sur un temps, et ces héros règnent sur l'avenir. Rustem et la Perse sont aujourd'hui un même nom.

L'histoire, se confondant en lui avec la poésie, a laissé ses exploits dans ce vague indécis entre la réalité et la fable, qui est l'atmosphère des hommes et des choses plus grands que nature. Mais les monuments en ruine de Persépolis ont écrit sur le sol des témoignages irrécusables de son existence et des services qu'il rendit à son pays. On voit encore de nos jours, parmi les gigantesques débris de l'antique Persépolis, un monument colossal et mystérieux, palais, tombeau ou temple, on ne sait lequel, qui porte le nom de *Maison de Rustem.* Des blocs de pierre de quarante coudées de longueur

et de dix coudées d'épaisseur servent, comme à Balbeck, de base à l'édifice écroulé ; des colonnes d'un diamètre et d'une hauteur prodigieuse, renversées par les tremblements de terre ou par les conquérants, jonchent de leurs tronçons les soubassements de la construction et les pieds de la montagne à laquelle ce palais, cette tombe ou ce temple était adossé. L'immensité de l'édifice et des matériaux dont il est construit donnent aux voyageurs la mesure de la mémoire de Rustem en Perse. Cette mémoire, gravée sur les parois à pic de cette montagne aplanie au ciseau pour servir de page à l'épitaphe du héros, est encore visible sur les bas-reliefs qui retracent les exploits de ces guerriers. Ces inscriptions y racontent sans doute son histoire ; mais ces inscriptions, en langue inconnue, ne peuvent être lues par personne. Comme des squelettes qui ont perdu leur âme, elles ont conservé leurs caractères et perdu leur signification. La vie de Rustem a pu s'effacer sur les pierres, mais elle est restée dans les chants des poëtes et dans les entretiens du peuple. Les pâtres et les chameliers du désert de Persépolis plantent les piquets de leurs tentes dans la poussière de ces monuments.
comparent la masse, l'ordonnance, la beauté de ces édifices à la petitesse, à la misère, à l'instabilité de leurs demeures actuelles, et, ne pouvant se rendre compte de la puissance d'une civilisation qui remuait de tels blocs et qui taillait de telles montagnes pour

honorer la mémoire d'un homme, ils attribuent ces constructions à des races intermédiaires entre l'homme et Dieu.

Qui sait si cette opinion de l'existence des géants, répandue par toute la terre [1], est aussi fabuleuse qu'elle semble l'être à notre temps? Au fond, ce sont là peut-être des souvenirs exagérés ; et tout ce qui est plus grand que l'homme dégénéré, l'homme l'appelle un dieu. Pour nous, pour nos imaginations rebelles aux merveilles, si Rustem n'est pas un dieu, il reste du moins un grand homme. Il n'a pas la force seulement, il a la grandeur morale, le désintéressement, la douceur dans la lutte, et comme un rayon de Dieu ; il a aussi ce sceau sacré qu'imprime au front qu'il frappe le feu de l'épreuve. Lui qui a goûté tous les enivrements du triomphe, qui a respiré les parfums des roses, il connaît aussi le fiel de l'amertume et l'abîme du désespoir. La guerre, qui a fait sa gloire, fait aussi son châtiment. Dans un duel terrible il tue son fils inconnu. Sa vie grande et triste enivre l'imagination, attendrit le cœur et fait rêver la pensée.

[1] *Genèse,* chapitre VI, verset 4. « Or il y avait des géants sur la terre en ce temps-là. » Il est vrai que les interprètes du texte sacré ne sont pas d'accord sur la signification du mot *géant.*

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Paris. — Typographie Morris et Compagnie, 64, rue Amelot.









